



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

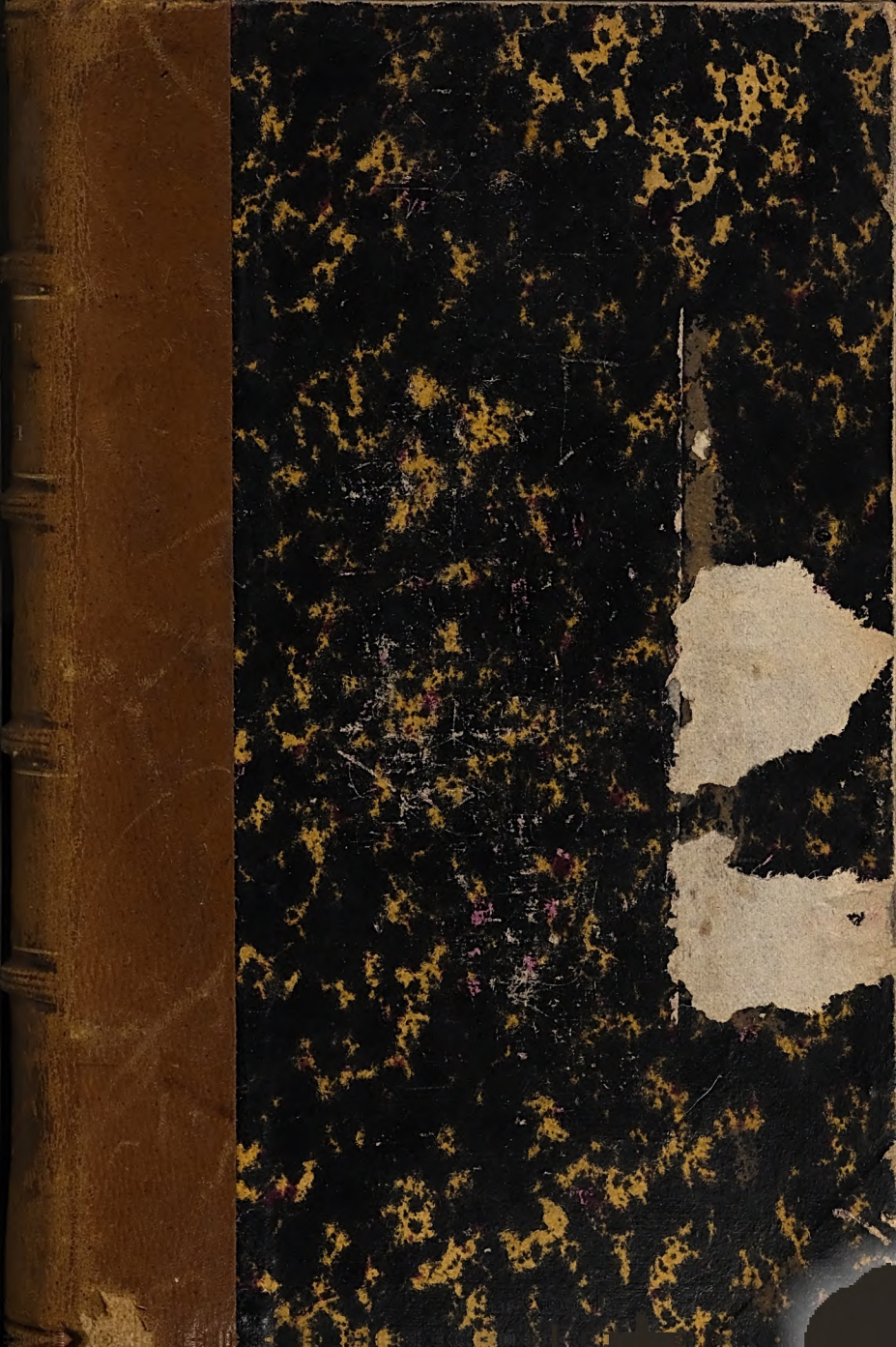
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





1224
XII-F 18



CULTE
CATHOLIQUE
DE MARIE,
MÈRE DE JÉSUS.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, rue Jacob, 56.

8622027

CULTE

CATHOLIQUE

DE MARIE,

MÈRE DE JÉSUS,

Ouvrage faisant suite aux Figures bibliques de Marie,

PAR M. PAUL SAUCERET,

CURÉ DE DAMPIERRE-DE-L'AUBE, CHANOINE HONORAIRE DE TROYES.

Tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israël, tu honorificentia populi nostri... Et ideo cris benedicta in æternum.

Vous êtes la gloire de Jérusalem, vous êtes la joie d'Israël, vous êtes l'honneur de notre race... Aussi, vous serez éternellement bénie. JUDITH, XV, 10, 11.

TOME PREMIER.

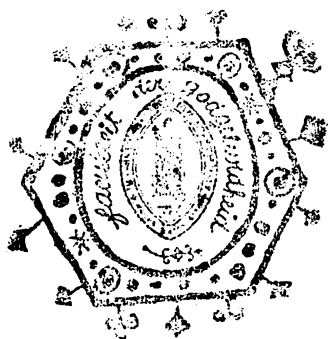


Z⁵

PARIS,

JACQUES LECOFFRE ET C^{ie}, LIBRAIRES,
RUE DU VIEUX-COLOMBIER, 29.
Ci-devant rue du Pot de Fer Saint-Sulpice, 8.

1849.



PRÉFACE.

Parmi toutes les créatures que le Père des mondes a tirées du néant et auxquelles il a donné l'être, il en est une qui n'a que Dieu au-dessus d'elle, et qui voit au-dessous d'elle tout ce qui n'est pas Dieu, *excepto Deo omnibus altior*, dit saint André de Crète; et le bienheureux Pierre Damien proclame la même vérité, et dans les mêmes termes, alors qu'il s'écrie, dans l'élan de son admiration : « Le seul trône de Dieu domine celui de Marie; mais je vois sous les pieds de cette Vierge auguste tout ce qui n'est pas Dieu : *Supra Mariam solus Deus, infra Mariam omne quod Deus non est.* »

La sainte Vierge est donc dans une sphère à part, et tellement à part, que son titre de Mère de Dieu lui confère, selon la parole d'un célèbre orateur que nous citerons souvent, *une dignité en quelque sorte infinie* (1).

De là le culte unique aussi qu'elle reçoit sur la

(1) M. l'abbé Combalot, *Conférences sur les grandeurs de la sainte Vierge*, II^e Confér.

terre, et qui a son nom propre et spécial, son nom caractéristique.

Le culte de *latrie* est celui que l'on rend à Dieu, et qui consiste surtout dans l'adoration et dans le sacrifice. Ce genre d'hommages ne convient qu'à la Divinité; on ne le doit qu'à elle; et en offrir l'expression à une créature, quelle qu'elle soit d'ailleurs, est un attentat impie aux droits et aux prérogatives de la puissance éternelle; c'est un crime de lèse-majesté divine et seule adorable.

Les honneurs rendus dans l'Église aux anges et aux saints prennent, dans la théologie, le nom de culte de *dulie*.

Mais, entre celui de *latrie* et celui de *dulie*, il en est un que l'école nomme culte d'*hyperdulie*; c'est celui dont est l'objet l'auguste Mère du Sauveur.

Et puisque cette Vierge a reçu de Dieu des privilèges exceptionnels, puisqu'elle a été élevée à une dignité que nulle créature ne partage avec elle, puisqu'elle jouit dans le ciel d'une gloire et d'une puissance qui ne le cèdent qu'à la gloire et à la puissance suprêmes, n'est-il pas juste et naturel qu'elle soit honorée plus qu'aucune autre créature?

Déjà pour l'honorer moi-même, et pour lui attirer de la part des âmes pieuses des hommages plus purs et plus saints que les miens, j'ai jeté quelques lignes bien pâles, il est vrai, mais empreintes d'un bon vouloir qu'on ne saurait nier, dans l'ouvrage excellent d'un homme que tout le monde admirerait et

aimerait comme je l'admire et comme je l'aime , si tout le monde le connaissait comme j'ai le bonheur de le connaître (1).

Ensuite, encouragé par ce premier essai, j'ai osé entreprendre de composer, moi seul, un ouvrage tout entier consacré à la Vierge-mère.

Inspiré par l'Église et par la tradition, dirigé par les Pères et par la liturgie, sur l'aile de la foi, je me suis élevé jusqu'aux étoiles du firmament; j'ai contemplé l'aurore et ses feux étincelants, l'étoile du matin et sa douce lumière, l'astre du jour et ses splendeurs, l'astre des nuits et sa lueur triste et mélancolique. Descendant ensuite sur la terre, j'ai interrogé tour à tour la rosée et ses perles, la rose et ses corolles, le lis et sa blancheur, le cèdre et ses rameaux, l'olivier et son fruit, le palmier et son ombrage, l'encens et ses parfums, la colombe et son cri plaintif, le miel et sa douceur, la fontaine et ses eaux limpides. A toutes ces choses j'ai demandé quelque symbole de Marie; et « *l'Océan et ses perles, le ciel et ses étoiles, le firmament et sa lumière, les champs et leurs fleurs, la nuit et l'astre silencieux qui l'éclaire, la rosée et ses émeraudes, le murmure des fontaines, l'oiseau qui chante dans le buisson, l'insecte qui bourdonne, l'herbe des prairies et ses mille couleurs*, m'ont raconté les grandeurs et les perfections de celle qui porte sur sa tête la couronne

(1) M. Joseph Walsh, *Tableau poétique des fêtes chrétiennes*, édition deuxième et subséquentes.

du monde de la nature, et qui tient dans ses mains virginales le sceptre du monde de la grâce et de celui de la gloire (1). »

Imitant donc le langage du poète, fils d'Isaï, j'ai pu dire à Marie ce que David dit à Dieu même :
 « Si je m'élance dans les cieux, je vous y vois; et si
 « je descends ensuite dans notre humble vallée, je
 « vous y trouve encore; si, dès le matin, je prends
 « des ailes que doreroient les feux de la naissante au-
 « rore, ou bien si je m'élance à l'extrémité de ces
 « mers où le soleil se couche, partout, partout mon
 « œil découvre quelque ébauche grossière, quelque
 « trait plus ou moins frappant de vos divins attraits. »

Tel a été le sujet de mes *Figures emblématiques de Marie*. La nature me les a fournies.

L'histoire du peuple de Dieu est venue, après la nature, m'offrir d'autres symboles.

Car « le grand Dieu de l'éternité a évidemment semé dans la Bible une multitude de types figuratifs et de symboles vivants des gloires de Marie..... Il a crayonné dans le Vieux Testament tous les traits de la vie de la bienheureuse Vierge..... La Bible est pleine des destinées de la Reine des anges; ses vertus s'y réfléchissent à chaque page, et chaque mot de ce livre immortel sert pour ainsi dire de voile à quelqu'un des mystères accomplis dans son sein (2). »

(1) M. Combalot, *Confér. sur les grand. de la sainte Vierge*, IV^e Confér.

(2) *Id.*, *ibid.*

Méditant donc la Bible comme l'ont méditée Origène, saint Irénée, saint Cyrille, saint Jean Chrysostome, saint Augustin, saint Ambroise, saint Éphrem, saint Athanase, saint Bernard, saint Anselme et saint Jean de Damas, j'ai cherché sur leurs pas, et guidé par le flambeau de leur pieux génie, dans les pages sacrées, des images dont la Mère du Christ fût l'objet, le terme et le but.

Et soudain les objets les plus saints et les plus vénérables, les femmes les plus célèbres du peuple précurseur de la nouvelle alliance et dépositaire des promesses, m'ont apporté pour emblèmes de Marie *les similitudes les plus douces, les plus ravissantes, les plus poétiques, les plus riches de suavité, les plus brillantes d'harmonie* (1). Et c'est avec tous ces symboles que j'ai composé et rempli ma galerie des *Figures prophétiques de Marie*.

Ainsi, dans mon premier volume intitulé *Figures bibliques de Marie*, la nature et l'histoire se réunissent, se donnent la main devant l'autel de Marie, pour lui offrir chacune leur hommage particulier; la nature et l'histoire mêlent et confondent leurs accents pour chanter un hymne à Marie; la nature et l'histoire mettent en commun leurs richesses pour former à Marie une double série d'images empruntées les unes au peuple juif, les autres au monde matériel.

Dans sa première partie, ce volume des *Figures*

(1) *Id.*, *ibid.*

bibliques, « groupe pour ainsi dire aux pieds de la céleste Vierge toutes les beautés, toutes les fleurs, toutes les merveilles de la création (1). »

Et, dans sa seconde partie, *« l'histoire du peuple de Dieu nous offre à son tour ses innombrables figures des siècles et des mystères de la grâce. Elle fait passer l'une après l'autre, devant le trône de Marie, les femmes qui ont illustré la nation d'Israël ; et leur vie n'est plus aux yeux du chrétien qu'un mélodieux concert, préparant pendant quatre mille ans le règne de la femme divine (2). »*

Mais là ne devait pas s'arrêter notre pieux travail en l'honneur de Marie. Ce n'est pas assez pour nous de l'avoir étudiée sous l'écorce des plantes, dans les corolles des fleurs, dans la splendeur des astres ; ce n'est pas assez pour nous de l'avoir entrevue dans les ombres et les figures des siècles et des événements prophétiques.

Nous devons maintenant l'admirer et la saluer dans l'Église de la terre et dans l'Église du ciel, dans le catholicisme voyageur encore ici-bas, et dans la cité permanente fondée pour l'éternité. Nous avons vu les types et les prophéties vivantes de la Vierge ; il nous reste à présent à contempler sa gloire dans la Jérusalem bâtie en ce monde par Jésus-Christ, et son éclatante auréole dans la Jérusa-

(1) *Id.*, *ibid.*

(2) *Id.*, *ibid.*

lem que les anges couronnent, et où elle règne en souveraine.

Ainsi donc mon travail n'est point fini, et je ne suis même qu'au tiers de la carrière que j'ai à parcourir, et que, bon gré mal gré, il me faudra fournir tout entière, sous peine de n'avoir fait qu'une œuvre incomplète et tronquée, qu'un syllogisme sans conclusion, qu'une statue sans buste.

Car ce qui me reste à exécuter est précisément le corollaire de ce qui est déjà fait. Les *Figures bibliques* étaient comme les premières pierres de l'édifice que j'ai entrepris d'élever à la gloire de la Vierge admirable : le *Culte catholique* et l'*Auréole céleste de Marie* en seront comme la continuation, comme le couronnement, comme la clef de voûte. Le premier volume contient, pour ainsi dire, des ébauches, des traits et des linéaments plus ou moins ressemblants, ceux qui suivront, au contraire, devront nous présenter Marie telle qu'elle est dans le christianisme, et telle que nous nous la figurons dans le ravissant séjour qu'habitent les élus. Les figures emblématiques, les figures prophétiques ont été comme les feuilles, comme les fleurs de l'arbre symbolique : j'ai à en faire voir maintenant le fruit divin et ravissant.

Dans ma pensée et dans mon plan, le monde de la nature, avec ses arbres, ses plantes, ses fleurs, ses oiseaux et ses fontaines, sera comme l'*avenue*, comme le *verger*, comme le *parterre* de l'édifice que

ma faiblesse ose entreprendre. L'histoire des patriarches et des descendants de Jacob en sera comme le frontispice orné des figures vénérables d'Eve et de Rébecca, de Judith et d'Esther, de Ruth et de Noémi, etc. Le *Culte de Marie dans l'Eglise catholique*, ou, en d'autres termes, dans le monde de la grâce, sera comme la première partie, comme la *nef intérieure* de ce monument sacré. Enfin l'*Auréole* de cette vierge dans le monde de la gloire éternelle, impérissable, deviendra comme le *sanctuaire*, comme la partie la plus auguste, la plus riche et la plus retirée de cette religieuse enceinte (1).

On le voit donc clairement : m'en tenir aux *Figures bibliques*, c'eût été en quelque sorte ne faire qu'une *préface* ; c'eût été m'arrêter au *péristyle* d'un édifice inachevé ; c'eût été imiter cet insensé de l'Evangile qui jette les fondements d'une tour qu'il se voit, faute de moyens, forcé d'abandonner, et qui est justement livré à la risée publique.

Il est vrai qu'en commençant mes *Figures emblématiques*, je n'avais pas mesuré de l'œil toute l'étendue de la carrière que j'aurais à parcourir avant d'arriver au terme ; je n'avais pas aperçu les grandes dimensions du cadre que j'aurais à remplir. Cette vue m'aurait effrayé ; et, dans la crainte de ne pou-

(1) M. l'abbé Gerbet parle dans le même sens et emploie la même figure quand il dit : « Aux yeux de la raison et de l'histoire, le culte de Marie est comme un temple idéal que le catholicisme a construit pour tous les temps et pour tous les lieux. (*Livre des Saintes.*)

voir suffire à un pareil travail, dans la crainte de succomber sous le poids de l'entreprise avant d'avoir atteint le but, je n'aurais bien certainement pas mis la main à l'œuvre.

Mais une fois entré dans la voie, à mesure que je marchai, mon horizon s'agrandit; et force m'a été, par les raisons que je viens de dire, d'avancer jusqu'au bout.

C'est à cette nécessité que l'on doit attribuer le volume nouveau que je publie aujourd'hui.

Dans ce travail je me borne uniquement et exclusivement au *culte* dont la sainte Vierge est l'objet *dans l'Église*, me réservant, si toutefois Dieu m'en donne la faculté, de la contempler plus tard dans la gloire dont elle jouit au ciel.

Mais, dès maintenant, quel sujet majestueux va poser devant moi! quel magnifique thème d'éloges je vais avoir à exploiter! à quelle entreprise colossale j'ose mettre la main! Les fêtes gracieuses de Marie, les innombrables et saintes pratiques établies en son honneur, les dévotions populaires, les consécrationes spéciales, les proses liturgiques, les hymnes, les cantiques qui retentissent à sa louange comme un immense concert d'hommages, ses pèlerinages les plus fameux, les innombrables chefs-d'œuvre d'architecture, de sculpture, de peinture, de poésie, d'éloquence nés de son culte si fécond; l'antiquité, la beauté, la douceur de ce culte, son universalité à l'orient comme à l'occident, au midi

comme au nord, dans les pays civilisés comme dans les contrées barbares ; son heureuse influence sur le berceau de l'enfant et sur la couche des mourants ; le nom de Marie partout connu, partout béni et partout invoqué ; tous les âges, toutes les classes se pressant avec foi autour de ses autels et la saluant en chœur d'unanimes acclamations : tel est le riche panorama, l'éclatant trésor de merveilles que nous aurons à explorer !

Et, pour tout cela, quel talent ne serait pas nécessaire ! Aussi dès le début, dès le premier coup d'œil, je mesure toutes les difficultés de l'œuvre que je tente ; ma pensée s'en effraye ; et, en songeant aux proportions magnifiques et grandioses qu'exige le monument que j'essaye d'élever à la Reine de l'univers, je suis saisi et stupéfait comme on l'est au pied des tours gigantesques et sous les voûtes hardies de nos plus belles cathédrales. L'aspect seul de l'édifice écrase l'homme qui contemple ces masses imposantes et presque surhumaines. Ainsi je me sens comme atterré en comparant ma faiblesse à la force et au génie que réclame l'œuvre chrétienne que j'ose pourtant entreprendre.

Aussi, dans le sentiment bien vif et bien fondé de mon impuissance personnelle, je me suis, autant que je l'ai pu, aidé, comme on le verra, de tous les ouvrages que j'ai eus à ma disposition, et qui ont pu m'être de quelque utilité pour les divers sujets que j'ai eu à traiter. J'ai mis à contribution les recher-

ches des savants, la science des docteurs, l'éloquence des Pères, les chants lyriques des poètes, préférant constamment ce que les autres ont dit et la manière dont ils l'ont dit, à ce que j'aurais pu dire moi-même, et à la manière dont j'aurais pu le dire.

On pourra, si l'on veut, m'appeler plagiaire, compilateur, copiste, etc.; peu m'importe... Si mon livre peut n'être pas inutile à la gloire de celle que je veux servir par ma plume, je me résigne à toutes ces dénominations.

En tête des ouvrages où j'ai le plus puisé, il est juste que je nomme *le Culte de la sainte Vierge*, par M. Adrien Egron. Je ne connaissais pas même l'existence de ce livre quand j'ai eu l'idée du mien : mais, même après avoir vu l'œuvre du pieux écrivain, j'ai poursuivi mon entreprise déjà commencée. Les lecteurs qui seront à même de comparer les deux ouvrages trouveront qu'ils diffèrent essentiellement l'un de l'autre, au moins en ce qui est du plan et de la forme. Néanmoins la reconnaissance m'oblige à dire que je dois beaucoup aux savantes recherches de mon judicieux devancier.

MM. Grégoire et Collombet, Bourassé, Rio, Montalembert, Maxime de Mont-Rond et Téronez, m'ont aussi fourni, chacun en particulier, presque tout ce que j'ai dit dans mes chapitres sur le culte de Marie par l'éloquence, par la poésie, par l'architecture, par la peinture, et dans ceux où j'examine ce culte en Italie, à Rome et en Espagne.

J'ai également emprunté un grand nombre de passages à M. l'abbé Orsini. J'ai souvent, en l'admirant, envié le talent oratoire qu'il a déployé surtout dans le second volume de son livre de *la Vierge*. J'aurais voulu que mes pages fussent aussi belles et aussi attrayantes que les siennes ; mais le ciel ne m'a pas partagé comme lui.

Aussi, malgré toutes ces sources de science, d'éloquence et de piété, mon œuvre sera bien médiocre : nul ne le sent mieux que moi. Je ne l'ai faite et publiée que pour obéir à un pressant besoin du cœur.

J'avais d'abord pensé à l'adapter , ainsi que mes *Figures bibliques*, aux exercices du mois consacré à la sainte Vierge.

Mais je n'ai pas tardé à renoncer à ce plan, qui m'enfermait rigoureusement dans le nombre trop restreint de trente et un ou trente-deux chapitres, et qui, en outre, m'imposait pour ces chapitres une brièveté que ne comportent pas, que ne permettent pas les sujets traités ici.

Peut-être répéterai-je dans ce nouvel ouvrage quelques-unes des paroles dites dans son aîné, quelques-uns des textes ou passages cités dans mes *Figures bibliques* ; je demande qu'on me le pardonne, comme je demande qu'on me pardonne toutes les autres taches, toutes les autres imperfections et tous les défauts de mon œuvre.

Enfin, après m'être adressé à tous ceux qui verront ce livre, et avoir sollicité d'eux une indulgence

bienveillante, je me tournerai vers celle que je veux encore honorer par le sacrifice de quelques-unes de mes journées, de quelques-unes de mes veilles; je lui dirai, après un Père de l'Église : « Je ne sais, ô
 « Vierge bénie, comment vous louer dignement; je
 « ne sais quels éloges vous donner qui ne soient pas
 « trop au-dessous de votre haute majesté; je ne sais
 « comment m'élever à la hauteur inaccessible de
 « mon sujet : *Quibus te laudibus efferram nescio* (1).
 « Daignez, ah ! daignez m'obtenir, de l'Auteur de
 « tout don, la science et le génie, la foi et l'éloquence,
 « l'onction et la douce piété dont j'ai si grand besoin
 « pour les pages que je vais écrire : *Dignare me lau-*
 « *dare te, Virgo sacrata*. Voyez ma bonne volonté,
 « secondez mes efforts, venez en aide à ma faiblesse :
 « *Dignare me laudare te, Virgo sacrata* (2); mettez
 « dans mon cœur les sentiments, dans mon esprit
 « les pensées, dans ma mémoire les souvenirs, et sous
 « ma plume les lignes dont sera composé ce nouveau
 « fruit de mes loisirs. Puisque c'est pour vous que
 « j'écris, soyez ma muse, ô Marie ! soyez mon inspi-
 « ration, soyez mon bon génie. Puis gravez dans
 « mon âme ce que ma main exprimera, afin qu'il y
 « ait harmonie entre mes pensées et mes œuvres, et
 « que tout en moi vous loue : *Dignare me laudare te,*
 « *Virgo sacrata*.

« O mère de mon Dieu, je ne vous demande pas

(1) S. Aug.

(2) *Id.*

« des grâces et des faveurs du genre de celles que
« vous daignâtes accorder à quelques-uns de vos
« heureux clients, à un saint Jean Damascène, à un
« saint Ildefonse (1), à un pieux Hermann et à un
« savant Scott, défenseurs de vos privilèges, apolo-
« gistes de vos grandeurs. Mais dites-moi seulement
« que j'ai bien parlé de vous, *benè dixisti de me* ; di-
« tes-moi que vous m'aimez, que vous me protége-
« rez tous les jours de ma vie, que vous me défen-
« drez à mon dernier moment, et que vous m'ouvrirez
« la porte du beau séjour dont vous êtes l'auguste
« et glorieuse reine. Dites-moi cela, ô Marie ! et
« mon bonheur sera grand, ma joie sera ineffable,
« et ma récompense infinie ! »

(1) L'ouvrage le plus remarquable que nous ayons de saint Ildefonse, est celui de *la Perpétuelle virginité de Marie, Mère de Dieu*. Il le commence par cette prière : « O ma dame, ô ma souveraine, ô ma dominatrice, ô la mère de mon Seigneur, la servante de votre Fils, je vous en prie, je vous en conjure, je vous en supplie, que j'aie l'esprit de votre Seigneur, l'esprit de votre Fils, l'esprit de mon Rédempteur, afin que je puisse penser et dire des choses convenables, des choses dignes de vous ! Voilà que vous êtes bienheureuse entre toutes les femmes, pure entre toutes les vierges, dame entre les servantes, reine entre vos compagnes ; voilà que toutes les nations vous appellent bienheureuse. »

Ce que saint Ildefonse a dit et écrit avant moi, je le répète après lui : Dieu veuille que ce soit avec la même ferveur, et que je sois exaucé comme lui !

CULTE

CATHOLIQUE

DE MARIE,

MÈRE DE JÉSUS.

I.

FÊTE DE LA CONCEPTION.

Cum jucunditate conceptionem beatæ Mariæ Virginis recolamus.

Célébrons avec joie la conception de la bienheureuse Vierge Marie.

Liturgie romaine.

La fête de la Conception de la très-sainte Vierge est aux fêtes de Marie ce que celle de l'Incarnation est aux fêtes du Seigneur; et comme la conception est, dans l'ordre de la nature, l'aurore et le principe de l'existence humaine, ainsi la fête par laquelle l'Église célèbre la conception pure et immaculée de la Vierge toute belle *dès le commencement de ses voies* (1), est la première des solennités instituées pour honorer les différents mystères,

(1) *Prov.*, 8-22.

les diverses phases de la vie admirable de la Vierge de Nazareth. Aussi la trouvons-nous en tête des jours pieux où cette fille des patriarches reçoit des hommages plus publics, plus nombreux et plus éclatants.

Mettons-la donc aussi au frontispice de notre livre, et que les pages qui la concernent soient les premières de notre œuvre; inaugurons par elle la série de nos chapitres sur le culte de Marie.

Et ici nous n'avons pas à considérer en lui-même le glorieux privilège de l'immaculée Conception; nous n'avons pas à l'établir, à le défendre, à l'admirer.

Mais, d'après notre sujet, et en conséquence du plan que nous nous sommes tracé, ce n'est pas le mystère qui va appeler nos pensées et fixer nos regards : c'est la fête par laquelle l'Église solennise à la fois et le premier instant de l'existence de Marie, et la pureté sans tache de cette belle étoile du matin.

La croyance (et qu'on le remarque bien, nous ne disons pas la foi), la croyance à l'immaculée Conception de Marie semble être aussi ancienne que l'Église elle-même; elle paraît née avec les dogmes qui constituent notre symbole.

L'apôtre saint André, cité par Abdias, saint Jacques le Grand et saint Marc, dans leur liturgie, favorisent cette opinion.

Un pieux et savant auteur, Salazar, a réuni en faveur de l'immaculée Conception, dans un volume in-folio, une multitude de témoignages puisés aux sources les plus pures (et ajoutons les plus antiques et les plus vénérables) de la tradition catholique.

Cet auteur fait remonter jusqu'à saint Jacques le Majeur ces paroles tirées de la liturgie qui porte son nom :

La Vierge Marie a été préservée de la tache originelle, *Illa Maria fuit a peccato originali præservata.*

Le savant Origène a dit de la bienheureuse Vierge : Jamais elle n'a été infectée par le poison du serpent, *Neque serpentis veneno infecta.*

La justice de Dieu, a dit saint Cyprien, ne permettait pas que ce vase d'élection fût profané par les communs outrages, *Non sustinebat justitia Dei ut illud vas electionis lassaretur communibus injuriis.*

Saint Grégoire de Nazianze appelle la très-sainte Vierge une vigne toujours chargée de fruits, la fleur immaculée de la vie, *Vitis semper vicens, flos vitæ immaculatus.*

Saint Jean Chrysostome, saint Basile, saint Éphrem, saint Jean Damascène, donnent sans cesse à Marie le titre de Vierge toujours pure, toujours immaculée.

Saint Jérôme s'est servi d'une ravissante image pour offrir son tribut d'hommages au glorieux privilège de la Conception immaculée de Marie : Marie, nous dit ce savant docteur, est une nuée qui n'a jamais été dans les ténèbres, mais qui a toujours été dans la plus vive lumière, *Nubes beata Virgo quæ nunquam fuit in tenebris, sed semper in lumine.*

Marie, ajoute saint Ambroise, empruntant une image et une expression plus énergiques peut-être, Marie est une branche qui n'a porté ni le nœud de la faute originelle, ni l'écorce de la faute vénielle, *Virga est in qua nec nodus originalis, nec cortex venialis culpæ fuit.*

Saint Augustin, parlant des souillures du péché soit originel, soit actuel, déclare que, pour l'honneur de Dieu même, il n'entend pas que le péché ait profané le sanctuaire qu'il s'était choisi.

Le docte saint Bonaventure pense que la très-sainte

Vierge a reçu, au premier moment de son existence, une grâce préservatrice de la souillure originelle, *Gratia præservativa contra fædritatem originalis culpæ donata fuit.*

Le saint concile de Trente, parlant de l'universalité de la tache originelle, déclare que, dans son décret sur ce péché commun à tous les enfants d'Adam, son intention n'a pas été de comprendre la très-sainte et immaculée Vierge.

Cependant l'Église romaine, qui ne fait pas un point de foi de l'assomption corporelle de Marie dans le ciel, n'en fait pas un non plus de sa conception sans tache.

Il a été même défendu de la mettre au nombre des articles dont la croyance est de précepte, et de censurer ceux qui, en particulier et dans le for intérieur, tiendraient le sentiment contraire.

Mais, dit le traducteur d'Alban Butler, l'opinion la plus générale est que la sainte Vierge fut immaculée dans sa conception même.

Plusieurs évêques et un grand nombre d'universités catholiques se sont déclarés formellement pour ce sentiment, et plusieurs papes ont défendu de l'attaquer dans des disputes ou par des écrits.

Paris vit dans son sein de chaleureuses discussions sur la question de l'immaculée Conception ; pour les faire cesser, l'évêque et l'université de cette ville condamnèrent, en 1387, quelques propositions d'un religieux dominicain, dans lesquelles ce privilège était contesté à la Mère de Dieu.

En 1439, le concile de Bâle, session 36^e, déclare que la croyance de l'immaculée Conception est conforme à la doctrine de l'Église, à la foi catholique, à la droite raison, à l'Écriture sainte, et qu'elle doit être tenue par tous

les catholiques. Il est vrai que ce décret n'a point force de loi, parce que le concile n'était plus regardé alors comme canonique. Néanmoins il fut reçu par l'université de Paris et par un concile d'Avignon, en 1457.

Les disputes théologiques sur l'immaculée Conception ayant causé un grand scandale dans Paris, ville, comme le remarque Baillet, placée sous l'invocation particulière de la sainte Vierge, et de tout temps zélée pour la défense des privilèges de sa glorieuse protectrice, l'université fit, en 1497, un décret par lequel il fut ordonné que personne à l'avenir ne serait admis au degré de docteur, s'il ne s'engageait, par serment, à soutenir le sentiment de la Faculté en faveur de l'immaculée Conception.

Les universités de Cologne, de Mayence, de Valence, d'Alcala, de Coïmbre, de Salamanque, de Naples, et beaucoup d'autres, en firent autant.

En 1570, le pape Pie V publia une bulle qui défendait de censurer ceux qui soutenaient ou niaient la doctrine de l'immaculée Conception.

Paul V fit la même défense en 1618; car alors il défendit de soutenir dans les sermons, dans les thèses et autres actes publics, que la bienheureuse Vierge aurait été conçue dans le péché originel.

En 1622, Grégoire XV défendit d'exprimer cette doctrine, même dans les disputes particulières; et il n'excepte de la défense que ceux qui avaient obtenu une permission contraire du saint-siège, comme les dominicains, à condition toutefois qu'ils ne parleraient de leur opinion qu'en particulier et entre eux. Mais il ordonna en même temps que dans l'office et la messe on n'emploierait d'autre dénomination que celle de *Conception*, sans aucune qualification.

Cependant observons qu'il y a maintenant bien des lieux, et le nombre en augmente chaque jour davantage, où la Conception de la Vierge est appelée *immaculée* dans l'office général, et notamment dans la préface.

Les diocèses de Séville, de Lyon, d'Aix, de Paris, de Bourges, de Saint-Flour, de Châlons, et beaucoup d'autres sans doute, ont sollicité et obtenu de pouvoir insérer le mot d'*immaculée* dans l'office de la Conception; et monseigneur de Quélen, de sainte et noble mémoire, a demandé à Rome d'être autorisé désormais à ajouter aux litanies de la très-sainte Vierge une invocation qui proclame sa conception d'une pureté sans tache. Sa demande fut accueillie; et, à l'avenir, ces litanies, si populaires et si poétiques, ajouteront à tous les titres qu'elles donnent à la Mère admirable, celui de Vierge conçue sans péché.

C'est ainsi que la croyance de la pureté de Marie dans sa conception retentit d'âge en âge, comme un magnifique écho que les siècles se répètent; c'est ainsi que cette croyance s'enracine, se fortifie, grandit, pour ainsi dire, et se dilate comme un beau fleuve qui élargit et étend le lit où coulent ses eaux limpides, à mesure qu'il traverse de nouvelles contrées, à mesure qu'il s'éloigne des lieux où il prend sa source. Papes, conciles, docteurs, universités, ordres religieux, diocèses entiers, répètent de concert, le regard élevé vers Marie : Vous êtes toute belle, et il n'y a en vous ni souillure ni tache : *Tota pulchra es, et macula non est in te.*

Il s'est même formé des sociétés savantes et de pieuses académies sous les auspices et en l'honneur de Marie conçue sans péché. Rouen et Caen, les deux grandes villes de la verte Neustrie, eurent chacune leur palinod ou réunion, dans laquelle, dit une vieille chronique, *le prince de la*

confrérie donne prix excellent de bonne valeur à ceux qui plus fidèlement, et mieux à propos, auroient célébré la louange de la Vierge Marie sur le propos de la sainte Conception, par hymnes, odes, sonnets, ballades, chants royaux.... etc.

Ces deux académies, avec celle des Jeux Floraux de Toulouse, précédèrent de longtemps toutes les sociétés littéraires que la France vit depuis se former dans son sein.

L'académie de Toulouse distribue encore tous les ans un beau lis d'argent à l'auteur de la meilleure pièce de vers en l'honneur de la sainte Vierge; et c'est en concourant pour ces prix glorieux que plusieurs de nos poètes ont appelé et senti naître en eux l'étincelle du génie qui les a immortalisés.

Après tous les noms vénérables que nous venons de citer comme ayant favorisé la croyance douce et pieuse de l'immaculée Conception, après cette série d'autorités si diverses et si imposantes par leur magnifique ensemble, entendons l'aigle de Meaux, l'aigle de l'Église de France, dont la voix sera pour nous comme le dernier accent de ce concert en l'honneur de Marie conçue sans péché. Personne n'a exprimé avec plus de netteté l'état actuel du sentiment de l'Église au sujet de l'immaculée Conception:

« L'opinion de l'immaculée Conception a je ne sais quelle force qui persuade les âmes pieuses. Après les articles de foi, je ne vois guère de choses plus assurées. C'est pourquoi je ne m'étonne pas que cette école des théologiens de Paris oblige tous ses enfants à défendre cette doctrine. Pour moi, je suis ravi de suivre aujourd'hui ses intentions. Après avoir été nourri de son lait, je me sou mets volontiers à ses ordonnances, d'autant plus que c'est aussi, ce

me semble; la volonté de l'Église. Elle a un sentiment fort honorable de la Conception de Marie. Elle ne nous oblige pas de la croire immaculée, mais elle nous fait entendre que cette créance lui est agréable. Il y a des choses qu'elle commande, où nous faisons connaître notre obéissance; il y en a d'autres qu'elle insinue, où nous pouvons témoigner notre affection. Il est de notre piété, si nous sommes vrais enfants de l'Église, non-seulement d'obéir aux commandements, mais de fléchir aux moindres signes de la volonté d'une mère (1). »

On ne peut s'empêcher d'admirer, dans ces paroles, toute l'autorité d'un Père de l'Église et toute l'humilité d'un enfant. Et nous, que serions-nous, en présence d'un tel colosse, pour refuser de croire ce que Bossuet a cru ?

Nous venons de tracer sommairement l'historique de la croyance; nous venons de la montrer sortant pour ainsi dire du berceau même de l'Église, et traversant les âges pour venir jusqu'à nous toujours plus forte, toujours mieux étayée et plus inébranlable.

Disons maintenant quelques mots de la fête instituée dans l'Église pour honorer la Conception de la divine Mère du Christ.

Le moment fortuné où a commencé pour nous l'ère de la Rédemption ne pouvait être indifférent à la piété de ceux qui comprennent, avec l'Église, que la vie n'eût été pour nous qu'un présent de peu de valeur, si l'Incarnation n'était venue nous relever de notre chute originelle.

Or, le premier instant qui nous ouvrit les siècles de grâce et de propitiation fut celui où Dieu donna l'être à celle de laquelle devait naître le Sauveur.

Il était donc bien juste, bien naturel et bien conforme à

(1) *Serm. sur la Conception.*

la reconnaissance que la piété honorât, par un culte spécial et par des accents de joie, le lever du beau jour qui commença dès lors à luire sur l'univers, et l'entrée dans le monde de la plus pure des créatures, ornée et enrichie de ces premiers dons de la grâce, qui la rendirent plus belle, plus éclatante que la lune, plus sainte que les anges, plus agréable aux yeux de Dieu que toutes les créatures ensemble.

De là les fêtes établies pour consacrer, par les prières et les hommages de la foi, le commencement et le principe de cette belle existence que rien ne doit égaler dans le monde des êtres, et qui a été pour les hommes l'annonce du salut, ainsi que le chante l'Église :

Salutis en dat nuntium
Matris Dei Conceptio (2).

La fête de la Conception a évidemment pris naissance en Orient. Elle y était d'obligation avant l'année 1150 ; et George , évêque de Nicomédie sous le règne d'Héraclius, c'est-à-dire vers le milieu du septième siècle, l'appelle une fête d'ancienne date.

On trouve, dans les lois des Visigoths, que le roi Ervige fit une loi pour obliger les Juifs à s'abstenir d'œuvres serviles le jour des fêtes des chrétiens ; et, entre ces fêtes, se trouve celle de la Conception de la Vierge (2).

Un savant du premier ordre, M. Joseph Assemani, a prouvé que cette fête était célébrée à Naples dès le neuvième siècle, et que, par conséquent, l'Église de cette ville avait été la première des Églises d'Occident qui l'eût reçue des Orientaux.

(1) *Hym. liturg.*

(2) M. l'abbé Orsini, *la Vierge*, I^{er} vol., p. 37.

Mais le pape Benoît XIV et l'illustre Baronius supposent que, pour l'Occident, elle fut d'abord instituée en Angleterre par saint Anselme, ce docteur qui ne s'est pas moins rendu célèbre par sa dévotion et son zèle envers la sainte Vierge que par sa science théologique.

Mais, dit Baillet, d'autres veulent que la France ait été le premier pays en Occident où cette fête ait été célébrée, et ils prétendent qu'elle le fut d'abord et primitivement en Normandie à l'abbaye du Bec, où saint Anselme était prieur avant de passer sur le siège de Cantorbéry. Ce serait de cette abbaye que le saint archevêque l'aurait importée plus tard dans la Grande-Bretagne.

Et ce qui vient à l'appui de cette opinion, c'est que cette fête fut bien longtemps appelée *la fête aux Normands*, parce que la Normandie la célébrait avec grande pompe avant qu'elle eût été reçue dans les autres provinces.

Et ce zèle, dit un auteur, dut chez eux son origine, ou du moins son accroissement, à la persuasion où ils furent que beaucoup de grâces signalées leur avaient été accordées comme récompense de leur piété envers Marie, spécialement honorée dans sa conception. Ils crurent notamment qu'Elcin, abbé d'un de leurs monastères, et revenant du Nord, où il était allé remplir une mission diplomatique en qualité d'ambassadeur de Guillaume le Conquérant, n'avait dû d'échapper à un naufrage inévitable que sur la promesse qu'il fit de faire célébrer dans son abbaye la fête de l'immaculée Conception.

Cependant l'Église de Lyon revendique aussi pour elle l'honneur de cette institution ; et de graves autorités admettent que, dès le neuvième siècle, cette Église hono-rait la Conception sans tache de la Mère de Dieu.

Ici le nom de saint Bernard vient tout naturellement se placer sous notre plume.

Les chanoines de Lyon, dans la ferveur de leur zèle pour la gloire de la sainte Vierge, avaient, de leur autorité privée, et sans avoir préalablement consulté Rome, établi et célébré la fête de la Conception sans tache. Saint Bernard, ce lion de la bouche duquel sortit la douceur et la force; saint Bernard, qui souleva avec son puissant génie l'Occident tout entier et le lança sur l'Orient; saint Bernard, qui, du haut de la chaire sacrée, parla de la Mère de Dieu avec tant de grâce et de charme; saint Bernard, dans une lettre au chapitre de Lyon, le blâme d'avoir fait la fête de l'immaculée Conception sans l'agrément du saint-siège. Mais il ne lui fait pas un crime de cette institution considérée en elle-même. Oh non ! le plus éloquent, le plus in- tarissable panégyriste de la Vierge, celui de tous les Pères qui a le mieux parlé des grandeurs de Marie, celui qui a le mieux senti et prêché sa bonté et sa tendresse pour les pécheurs, saint Bernard ne pouvait pas être hostile en ce point au culte de Marie. Il blâmait un défaut de forme, et la nouveauté d'une fête que l'Église mère et maîtresse n'avait point encore approuvée; mais il ne condamne point l'honneur rendu au premier des privilèges de la Vierge, qui avait, après Dieu, tous les élans, tous les soupirs, tout l'amour de son cœur.

Sixte IV, en l'année 1479, accorda des indulgences à ceux qui assisteraient à la messe et à l'office de la Conception. Le même pape, quatre ans plus tard, défendit, par une bulle, de censurer cette fête.

C'est ainsi qu'à travers les siècles, à travers les révolutions, à travers les bouleversements, au milieu du fracas de la chute des trônes et de la ruine des empires, cette

fête, qui compte déjà plus de mille ans d'existence certaine, est venue jusqu'à nous sans rien perdre de sa solennité primitive ; au contraire, cette solennité semble acquérir, d'âge en âge, un nouvel éclat.

Citons-en une seule preuve, prise dans une seule Église.

Renoulf d'Humblières, évêque de Paris, l'avait établie dans cette ville vers la fin du treizième siècle, mais sous le rit des fêtes doubles. Hardouin de Péréfixe, un de ses successeurs, lui donna une octave, mais de dernière classe, en même temps que Clément IX lui en ajoutait une dans la liturgie romaine. Enfin, de nos jours, le grand et saint prélat que la vertu, le talent et la persécution ont élevé à la hauteur des Athanase, des Chrysostome, des Thomas de Cantorbéry et des Christophe de Beaumont, comme sa charité l'a égalé aux Belzunce et aux Charles Borromée, M. de Quélen, marchant sur les traces de ses deux prédécesseurs Renoulf d'Humblières et Hardouin de Péréfixe, a témoigné aussi son zèle et sa dévotion pour la fête qui honore Marie dans sa conception, en obtenant du saint-siège que cette fête fût désormais, dans le diocèse de Paris, placée invariablement au second dimanche de l'Avent. Plusieurs archevêques et évêques ont sollicité et reçu le même privilège ; et bientôt cette solennité, annexée partout au dimanche, sera célébrée dans l'Église aussi longtemps que le jour du Seigneur y sera lui-même respecté, et par tous ceux qui le respectent.

Et ce n'est pas seulement par la piété qui prie devant les tabernacles, ce n'est pas seulement sous les voûtes des temples que l'immaculée Conception est honorée. Au dehors des sanctuaires et dans l'ordre purement temporel, la Vierge conçue sans péché trouve aussi d'éclatants hommages.

Des ordres civils et militaires ont été institués sous le titre de la Conception.

Jean I^{er}, roi d'Aragon et de Valence, avait, en 1394, placé sa personne et son royaume sous la protection de Marie conçue sans péché.

Au milieu du dix-septième siècle, l'empereur Ferdinand consacra pareillement sa personne et ses États à la Vierge toute pure dans sa conception.

La maison d'Autriche a toujours montré le plus grand zèle pour le glorieux privilège de la Conception sans tache.

L'an 1489, Innocent VIII approuva l'ordre religieux de l'immaculée Conception, fondé en Portugal par Béatrix de Sylva.

C'est sous le titre de Vierge immaculée dans sa conception, que tout le royaume de Sicile a choisi la Mère de Dieu pour sa principale patronne.

En 1618, le vice-roi de Naples, avec toute la cour et toutes les troupes de ses États, fit vœu, dans la belle église de Notre-Dame la Grande, de croire et de défendre l'immaculée Conception de la Vierge tout aimable.

Et de nos jours, le 8 décembre 1842, la ville de Naples déploya toute la pompe dont elle fut capable pour honorer ce privilège de son auguste protectrice. Une grand-messe militaire fut célébrée au champ de Mars; toute la garnison, forte de quinze à seize mille hommes, le roi, les princes de sa famille, et tous les officiers et soldats de la garde nationale, assistaient à cette imposante et magnifique cérémonie, que Naples n'oubliera jamais.

Honneur aux puissances de la terre qui savent ainsi rendre hommage aux puissances du ciel!

Disons encore, pour revendiquer à la gloire de notre

France la noble part qu'elle a dans tout ce qui concerne le culte de la sainte Vierge, que Louis XIII, qui, lui aussi, consacra par un vœu sa personne et son royaume à la sainte Mère du Christ, obtint du pape Clément IX une octave pour la fête de la Conception.

Voilà comment les rois ont manifesté leur dévotion envers la Vierge sans tache.

Les peuples n'ont pas moins témoigné de leurs sympathies pour la pieuse croyance de cette gloire de Marie : car nous lisons dans Baillet que le pape Urbain VIII ayant, le 13 septembre 1642, publié une bulle pour supprimer plusieurs fêtes, et celle de la Conception se trouvant de ce nombre, on vit en diverses provinces les peuples murmurer, et refuser de déférer à cette suppression. A Bruxelles notamment, il y eut une révolte des Espagnols et des Flamands, et on n'apaisa cette révolte qu'avec beaucoup de peine. La bulle d'Urbain VIII demeura sans effet, du moins à l'égard de la fête de la Conception.

L'Angleterre, avant le schisme qui l'a détachée du grand arbre, avait pour la Conception immaculée de Marie une dévotion qui la distinguait de beaucoup d'autres pays de la chrétienté. Qu'il nous soit permis d'espérer qu'elle se rattachera au tronc, et qu'elle en puisera de nouveau, comme autrefois, abondamment la sève.

La croyance que la sainte Vierge a été conçue sans la tache du péché originel prend si naturellement, si aisément racine dans la conscience des peuples, que c'est sous le vocable de l'immaculée Conception que le plus grand nombre peut-être des confréries et des congrégations en l'honneur de la Mère de Dieu sont établies.

Enfin on a célébré ce mystère si honorable pour la Reine du ciel de toutes les manières possibles, en prose et

en vers, dans des offices, dans des sermons, dans des litanies, dans des neuvaines et dans des livres. Les statues, les tableaux, les gravures, les médailles, font de nos jours plus que jamais, sur tous les points du globe, louer et invoquer Marie conçue sans péché.

Quand vient la fête qui honore cette grâce singulière de la Vierge bénie, l'Église est déjà tout occupée de l'avènement prochain du soleil éternel. Elle tient à la main, elle parcourt, elle interroge le livre des promesses; et les prophètes viennent lui dire les uns après les autres : « Voici qu'arrivent les jours où je susciterai à David un rejeton de justice, qui fera régner l'équité et la paix sur la terre (1). Voici que le nom de Dieu vient de loin, et toute la terre sera remplie de sa majesté (2). Fille de Sion, réjouis-toi; car bientôt j'habiterai tes murs (3). Le Seigneur va sortir de son séjour éternel; il descendra il foulera de ses pieds triomphants le sommet des montagnes (4). »

Aussi, dans le désir vif, ardent, impétueux, qu'elle a de voir son bien-aimé, l'Église l'appelle à grands cris; et si vous allez le soir dans les temples où elle prie, vous l'entendrez s'écrier, à la pâle lueur des flambeaux de l'autel : « Cieux, distillez votre rosée, et que le Juste descende sur nous comme une pluie bienfaisante; envoyez, Seigneur, envoyez à la terre l'Agneau dominateur. »

C'est quand l'Église fait entendre ces cris d'amour et de besoin, que vient la fête de la Vierge conçue sans tache et sans péché; et cette conception de la Mère du Dieu-

(1) Jérém., 23.

(2) Isaïe, 30.

(3) Zach.

(4) Mich., 1.

homme, cette fête qui la proclame pure et immaculée, est comme le premier rayon du jour qui donnera aux hommes le Désiré des nations, Dieu devenu notre frère !

Écoutons donc alors, avec la double attention de l'esprit et du cœur, ce que l'Église chante à la louange de sa glorieuse souveraine :

« Comme le soleil brille sans ombre à la voûte des cieux, ainsi, ô Vierge sainte, votre âme est pure et sans tache.

« Comme la lune chasse et dissipe l'épaisseur de la nuit, ainsi vous resplendissez d'un éclat tout céleste.

« Comme fleurit le lis, orgueil de nos jardins, comme il charme notre œil par sa blancheur éblouissante, ainsi, ô Vierge des vierges, vous étalez une beauté que rien ne flétrira jamais.

« Comme le ruisseau limpide retrace fidèlement tous les objets présentés au miroir de ses eaux, ainsi vous réfléchissez de la manière la plus parfaite l'image de Dieu même.

« O Marie, qu'heureux est le jour où vous êtes conçue ! il nous annonce un Dieu sauveur (1). »

Entrons dans ces sentiments de joie et de bonheur, d'allégresse et de vénération pour notre auguste Reine.

Et, au jour où l'Église salue son entrée dans la vie, écrivons-nous avec elle : « C'est aujourd'hui la Conception de la glorieuse Vierge Marie, issue du sang d'Abraham, de la tribu de Juda, de la maison de David, et dont la vie par son éclat illumine toutes les Églises (2). »

Ayons souvent recours, et surtout dans les tentations

(1) *Liturg. paris.*

(2) *Liturg. rom.*

contre la pureté, à cette courte prière qui a obtenu tant de grâces, émoussé tant de traits et éteint tant de flammes : O Marie, par votre conception sans tache et votre sainte virginité, purifiez mon âme et mon corps !

Enfin, que de nos lèvres, et bien plus encore de nos cœurs, s'échappent souvent ces paroles par lesquelles les prédicateurs espagnols commencent constamment leurs sermons :

Soit loué le très-saint sacrement de l'autel ; louée aussi l'immaculée Conception de la Vierge Notre-Dame, conçue sans péché dans le premier moment physique et réel de son existence : « Sea alabado el santissimo sacramento de el altar, y la immaculada Concepcion de la Virgen Maria Nuestra Señora, concebida sin pecado original en el primero instante phisico y real de la animacion. Amen. »

II.

FÊTE DE LA NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE.

Adeste, gentes omnes, omne hominum genus, omnes cujusvis linguæ, ætatis ac dignitatis orbis universi. Lætitiæ natalem lætis animis celebremus : Dei genitricis natalem complectamur per quam mortalium genus redintegratum est.

Peuples, accourez ; accourez, hommes de tout âge, de toute langue, de toute condition, et de tous les pays du monde. Célébrons tous, avec joie, l'heureux jour où commence notre félicité ; célébrons avec des transports d'amour la naissance de la Mère de Dieu, qui, par son Fils, a amené la réhabilitation du genre humain.

S. Jean Damascène, *Deux. serm. sur la Nativité de la bienheureuse Vierge Marie.*

Les temps sont accomplis !... les promesses faites aux patriarches vont enfin se réaliser.

Vatum patent oracula,
Promissa priscis Patribus (1).

La nuit est noire, profonde... Dieu va la dissiper. Voici la Vierge annoncée dans l'Éden profané, *En Virgo!* Voici celle qui doit écraser la tête du serpent maudit, *En Virgo!* Voici celle qui se lève, belle comme l'aurore, terrible et menaçante comme une armée en bataille, *En Virgo!* Voici celle que le doigt de Dieu montra dans l'avenir à nos premiers parents éperdus et tremblants sous les ombres du paradis, *En Virgo!* Voici celle qui releva l'espoir de leur race déchue, celle qu'on retrouve au fond de

(1) *Liturg.*

toutes les théogonies païennes, au Thibet, au Japon, à la Chine, en Égypte, chez les druides, chez les brahmes, au Paraguay et dans les livres des sibylles.

Écoutons l'hymne de triomphe qu'entonne, sur le berceau de la divine enfant, celui qui fut au huitième siècle l'ornement de l'Église grecque :

« Aujourd'hui, s'écrie-t-il, aujourd'hui souffle sur la terre un vent vraiment venu du ciel, un vent qui nous amène le calme et la sérénité, le retour des beaux jours et la fin de l'hiver, *Hodierna die perflarunt auræ, lætitiæ totius orbis prænuntiæ*. Que le ciel se livre donc à la plus vive allégresse, et que la terre fasse aussi éclater ses transports, *Lætentur cæli desuper, et exultet terra*. Que la mer de ce monde retentisse de rivages en rivages des accents de la joie, *Commoveatur mare mundi*; car dans ses flots est engendrée cette perle vivante qui, fécondée par un rayon d'en haut, émané du sein même de la Divinité, concevra sans dommage pour son inaltérable pureté, et produira de ses flancs maternels et immaculés le Christ, lien adorable des deux natures réconciliées. Que toute la nature se réjouisse donc, car voici l'innocente et heureuse brebis de laquelle doit naître le souverain pasteur, dans laquelle il deviendra, il se fera agneau, pour laver par son sang les iniquités du monde, et pour déchirer la toison horrible et gangrenée de notre ancienne mortalité. Que les vierges du Seigneur soient fières, et bénissent le ciel; car voici venue la Vierge qui enfantera un Dieu dont le nom sera Emmanuel, *Choreas agat virginistas* (1).

Et certes, si l'anniversaire des rois, qui ne peuvent dis-

(1) S. Jean Damascène.

penser que des faveurs rares et périssables, est salué avec enthousiasme, avec acclamation, avec mille signes d'allégresse par les peuples qu'ils gouvernent ; si l'anniversaire de la naissance d'une mère bonne et tendre est un jour de bonheur pour la famille qui la vénère ; si le jour où une femme généreuse et bienfaisante est entrée dans la vie est un jour vraiment béni pour les malheureux qu'elle soulage, pour les affligés qu'elle console, pour les indigents qu'elle nourrit, pour les orphelins qu'elle élève, combien ne doit pas nous être mille fois cher et précieux le jour où a paru à la lumière de ce monde la Reine du ciel et de la terre, la mère, selon la grâce, de tous les enfants de Dieu, la bienfaitrice charitable de tout le genre humain !

Ah ! oublions plutôt, si cela nous est possible, le premier jour de la vie des princes qui règnent sur nous ; oublions plutôt le jour où nos mères par le sang sont entrées dans la vie pour nous y précéder, pour nous la donner à nous-mêmes avec tout leur amour ; oublions plutôt le jour où une pieuse protectrice a été suscitée de Dieu pour adoucir nos maux et essuyer nos larmes, que de laisser passer, comme un jour ordinaire, comme un jour sans éclat, sans gloire et sans honneur, celui où Marie est sortie des trésors de Dieu même, pour nous enfanter à la vie impérissable des élus.

Oui, oui, soyez toujours et à jamais béni, anniversaire vénéré de notre auguste et immortelle reine, de notre aimable mère, de notre bienfaitrice, la plus douce et la plus dévouée ! Soyez, soyez toujours béni, et sur la terre et dans le ciel, et des anges et des hommes, et des forts et des faibles, et des justes et des pécheurs, et durant les jours de la terre et dans les âges sans fin ! Soyez tou-

jours béni de moi, et que j'aie constamment pour vous, chacune des années de ma vie, de l'encens et des fleurs, des prières et des bonnes œuvres !

Non, non, le jour où Dieu montra Marie à notre terre, le jour où il nous a fait le plus beau des présents, après le don de son Fils, ce jour ne pouvait pas être, dans l'Église du Christ, un jour obscur et sans reflet ; et il est grandement probable que les chrétiens des premiers siècles, si fidèles à célébrer, dans les usages de la vie, l'anniversaire des naissances, ont eu aussi des hommages et un respect particulier pour le jour qui rappelait la naissance de celle que toutes les générations ont proclamée bienheureuse.

Cependant nous ne trouvons aucune trace de cette fête avant le septième siècle.

Sur la fin de ce septième siècle, en 688, le pape Sergius fit de la Nativité une des quatre fêtes de la Mère de Dieu. Sans doute elle existait déjà longtemps avant cette époque ; mais peut-être était-elle d'un rit peu solennel ; peut-être n'était-elle que de dévotion. Le pontife dont nous parlons lui apposa le sceau de sa suprême autorité, la revêtit de sa sanction, lui donna un rang distingué parmi les fêtes de l'année, et lui assura pour l'avenir une perpétuité égale à celle de l'Église.

Car tant qu'il y aura dans le monde terrestre des serviteurs de J. C., le jour où est née Marie, la Vierge médiatrice, sera un jour qu'on aimera et qu'on célébrera.

Pour nous, il nous est doux de voir ce jour fêté d'abord par l'Église mère et maîtresse ; il nous est doux de voir cette fête naître pour ainsi dire au centre du catholicisme, aux pieds du siège qui domine tous les sièges de l'univers. Et si déjà elle nous plaît tant par elle-même, elle nous plaît encore sous un autre rapport, sous celui du lieu vé-

né d'où elle tire son origine ostensible ; car cette fois l'Orient ne revendique pas cette pieuse et filiale institution.

On la trouve établie en France sous Louis le Débonnaire, et elle y était observée au moins « dans les églises d'entre la Seine, le Rhin et l'Océan, qui avaient nouvellement embrassé le rit de Rome (1). »

Néanmoins ce ne fut que vers le dixième siècle qu'elle devint fête de commandement en France et en Allemagne.

Dans le premier de ces royaumes, Angers et Chartres se distinguèrent, entre toutes les villes, par leur empressement à la célébrer dignement. La dévotion à Marie date donc de loin dans l'Anjou et dans le pays Chartrain ; et les enfants ont hérité en cela, comme en bien d'autres choses, de la piété de leurs aïeux. Puissent leurs descendants ne pas perdre cet héritage, ne pas dégénérer de cette foi antique !

L'obligation de chômer la fête de la Nativité de la très-sainte Vierge paraît aussi établie au dixième siècle en Angleterre, où elle s'est maintenue avec grande solennité jusqu'au jour où le vent violent de l'hérésie a séparé ce beau rameau, ce rejeton plein de vie, du tronc qui le portait. Les protestants l'ont retranchée de leur liturgie réformée ; ils n'en ont gardé que le nom dans leur calendrier, vide de tant d'autres fêtes.

L'Angleterre rentrera-t-elle dans le sein de l'Eglise, dans la barque de Pierre, dans le bercail de celui auquel J. C. a dit : *Pais mes agneaux, pais mes brebis* (2) ?

(1) Baillet, *Fête de la Nativité*, 8 septembre.

(2) Joan. XXI. 15.

L'Angleterre reviendra-t-elle à l'unité catholique? Voilà ce que l'on se demande; et ce retour si désirable, l'Église de France l'a naguère sollicité, à grands cris, du Dieu qui sait rapprocher les choses les plus divisées. Ah! que l'île appelée autrefois *la Terre des saints*, que l'île autrefois si fervente pour le culte de Marie rougisso de ne plus aimer, de ne plus honorer et de ne plus prier celle que Mahomet lui-même proclame *choisie de Dieu, rendue par lui exempte de toute souillure, et élue parmi toutes les femmes de l'univers*(1)! Que l'Angleterre voie enfin se dissiper l'épais nuage d'erreur et de mensonge qui lui cache la vue de ce ciel ravissant, où un si grand nombre de ses enfants porte la couronne de gloire! Que l'Angleterre se prosterne de nouveau devant le berceau de Marie, devant le trône de Marie, et que la contrée qui chérit et vénère si bien sa reine de la terre (2), retrouve de pieux hommages pour la Reine du ciel!

En Orient, Manuel Comnène, au milieu du douzième siècle, mit la fête qui honore la naissance de Marie au rang des fêtes de première classe.

Les Cophtes, qui sont les chrétiens de l'Égypte, la célèbrent au printemps, en des jours qui se rapportent tantôt à notre 26 avril, tantôt à notre 1^{er} mai.

On dit même que cette fête est célébrée pendant trois jours dans toute l'Abyssinie.

En Occident, une octave fut donnée à cette fête par Innocent IV, exécuter en cela d'un vœu fait par les cardinaux assemblés pour élire un pape. Fatigués des vexations de l'empereur Frédéric II, qui, pendant près de vingt

(1) *Koran*, chap. VIII, v. 37.

(2) *Victoria*.

mois, empêcha l'élection du successeur de Célestin IV, les princes de l'Eglise, assemblés pour cette élection, recoururent à Marie, et promirent d'ajouter une octave solennelle à sa Nativité, si Dieu donnait bientôt un chef à son Eglise. Ce ne fut pas en vain qu'ils s'adressèrent à la souveraine dispensatrice de la grâce : Innocent IV fut élu, et ce fut lui qui acquitta le vœu des cardinaux en 1243. N'est-il pas beau de voir la première assemblée du monde élever, du milieu des maux qui la pressaient de toutes parts, un regard suppliant vers l'étoile du salut, et attendre de Marie la fin de la tempête qui battait si horriblement et depuis près de deux ans le vaisseau de l'Eglise, veuve de son pilote?

Beaucoup de lieux en Occident sont consacrés à Dieu sous le titre spécial de la Nativité de la très-sainte Vierge.

Bornons-nous à nommer deux des plus magnifiques cathédrales de France : celle d'Auch, qui « est sans contredit la plus belle cathédrale du midi de la France, et un des édifices les plus célèbres de l'architecture religieuse (1), » et celle de Chartres, « un des plus prodigieux chefs-d'œuvre de l'architecture catholique (2). »

Mentionnons encore deux des pèlerinages les plus renommés : Notre-Dame de Liesse dans la haute Picardie, et Notre-Dame de Mont-Serrat dans la fidèle Catalogne.

Avant la révolution du dix-huitième siècle, la seule ville de Paris avait six à sept églises dédiées sous le vocable de la Nativité. Beaucoup de ces églises ont disparu dans la tempête.... Mais puissent les prières qui se sont exhalées de leur enceinte vénérée appeler toujours sur la

(1) *Les cathédrales de France*, par Bourassé, p. 465.

(2) *Ibid.*, p. 550.

ville qui les avait élevées la protection du Très-Haut et l'assistance de Marie !

La fête de la Nativité est solennelle chez les Grecs comme chez les Latins ; elle est chômée en Orient comme en Occident , partout où il y a des catholiques , et même chez tous les schismatiques de la communion grecque.

Mais , en France , elle a cessé d'être d'obligation.

Toutefois le même sentiment qui l'a établie sans la loi , ou , si l'on veut , avant la loi , saura aussi la maintenir et la célébrer sans la loi.

Le cœur qui aime n'a pas besoin de loi. Et , après Dieu , qui est plus digne de l'amour de la terre que la Vierge clémente et bonne ?

Où sont les lois qui poussent l'enfant reconnaissant dans les bras de sa mère , au jour si heureux pour lui où celle-ci a pris rang parmi les vivants ? Et quel est l'enfant bien né , l'enfant bon et sensible qui ne se jette , ce jour-là , sur le sein de sa mère , comme un bouquet de fleurs , comme un *faisceau de myrrhe* (1) ?

Eh bien ! que l'on supprime ou non l'obligation écrite , l'obligation légale de fêter l'anniversaire de la naissance de Marie , toujours nous aimerons , toujours nous chérissons , toujours nous fêterons l'heureux moment où cette Vierge a paru sur la terre comme une aurore étincelante , comme une messagère de grâce.

Oui , oui , pour ce jour-là nous aurons toute notre vie des chants d'amour et de joie , des hymnes de bonheur et de reconnaissance ; toute notre vie nous saluerons l'aimable et riche berceau de celle qui nous a sauvés comme la fille de Pharaon sauva Moïse des eaux du Nil. Toute

(1) *Cant.*, I, 12.

notre vie nous aurons pour ce berceau chéri des guirlandes et des couronnes, des marques de respect et de vénération.

O Marie, que ne puis-je vous présenter ici tous les hommages que les enfants les plus aimants, les plus pieux, ont jamais offerts à leurs mères ! Que ne puis-je vous dire ici tout ce que la piété filiale la plus humble et la plus dévouée a jamais inspiré aux enfants de la terre pour celles qui les ont engendrés à la vie temporelle ! Que ne puis-je vous offrir tous les bouquets de fleurs par lesquels la reconnaissance a jamais honoré la tendresse maternelle !

Vierge sainte, pour vous louer, oh ! ce n'est pas assez d'une parole humaine, quelque pure qu'elle soit ; ce n'est pas même assez du langage des anges : il faut, il faut un Dieu ! Car lui seul, dit un Père, lui seul connaît toutes les richesses dont il a orné votre cœur, et toute l'étendue de vos perfections.

Enfants de Marie, accourons donc, au jour où la piété nous appelle à nous y rendre, accourons nous ranger autour du berceau de la Vierge ! bénissons l'enfant admirable que les anges entourent de leurs invisibles phalanges, et sur laquelle la Trinité abaisse un tendre regard de complaisance et d'amour !

Prosternons-nous humblement devant ce berceau vénérable, pour nous plus précieux mille fois que celui de Moïse ne l'eût été pour le peuple dont il fut le libérateur, plus précieux encore, incomparablement plus précieux aux yeux de notre foi, que ce trône portatif que se fit le roi Salomon, et dont les colonnes étaient d'argent, le dossier d'or, le siège de pourpre, et le milieu orné des tapis les plus riches (1).

(1) *Cant.*, III, 9.

A genoux donc devant ce berceau virginal ! vénérons avec tout l'amour dont nous sommes capables l'enfant de grâce qui y repose ; car telle est la volonté de celui qui a voulu nous tout donner par l'entremise de Marie, *Totis medullis cordium, totis præcordiorum affectibus et votis omnibus, Mariam veneremur, quia sic est voluntas ejus qui totum nos habere voluit per Mariam* (1).

Disons bien, après un saint Père : « O enfant désirée et mille fois heureuse, vous êtes bénie au-dessus de toutes les filles d'Ève, *O desiderabilis ac ter beata femina, benedicta tu inter mulieres !* Enfant issue de David, et destinée à être la Mère du Dieu, roi de toutes choses, vous recevez aujourd'hui une existence incomparable, unique et sans égale, moins pour vous que pour nous tous ; car vous êtes destinée à être l'instrument du salut du genre humain..... l'instrument de notre déification (2).

Enfin, écrivons-nous avec le grand et saint pontife qui présida à Éphèse le fameux concile de ce nom :

« Gloire et louange à vous, auguste Trinité, qui nous avez réunis à cette fête de famille, à cette solennité chrétienne ! Louange et gloire à vous ! *Laus et gloria sit tibi, sancta Trinitas, quæ omnes nos ad hanc celebritatem convocasti !*

« Honneur aussi à vous, sainte Mère de Dieu ! vous êtes la perle du monde ! vous êtes la lampe inextinguible, le diadème étincelant de la virginité, le sceptre de la foi catholique, le temple indestructible qui, vierge et mère, renfermerez celui que rien ne peut contenir.

« Béni soit, ô Marie, celui qui nous sera donné par vous, et qui nous viendra au nom et de la part de Dieu !

(1) S. Bernard.

(2) S. Jean Damascène.

« Par vous la Trinité sera glorifiée; par vous la croix sacrée qui nous a tous sauvés sera portée et adorée dans toute l'étendue de la terre; par vous le ciel se réjouira, les anges et les archanges tressailliront d'allégresse, les démons s'enfuiront, et l'homme rentrera au ciel. Par vous toute créature enveloppée dans la nuit d'une funeste idolâtrie ouvrira les yeux aux rayons de la céleste vérité. Par vous enfin le Fils de Dieu, lumière de lumière, brillera avec éclat aux yeux des hommes assis dans l'ombre de la mort(1). »

(1) S. Cyrille d'Alex., *Hom. contre Nestorius*.



III.

FÊTE DU SAINT NOM DE MARIE.

Après le nom de Dieu, le nom le plus béni sur la terre est celui de Marie.

M. Gabriel Lassus, *Ève et Marie, Philosophie du christianisme dans son rapport avec la femme.* — Paris, 1837.

Après avoir salué et la conception sans tache et l'heureuse naissance de Marie, après avoir honoré cette Vierge glorieuse et dans la grâce singulière que le Seigneur lui a faite en la créant, comme les anges, toute belle et toute sainte, et dans son apparition aux regards de la terre qu'elle vient délivrer, arrêtons-nous aujourd'hui à méditer le nom auguste et plein de sens que reçut cette fille de Dieu, prédestinée à tant de gloire et à tant de puissance.

Autant que possible le nom des êtres devrait les caractériser, et désigner soit leur nature ou leur substance, soit au moins leurs qualités, leurs attributs ou leurs propriétés. De là le mot de *substantif* qui a été donné au nom, comme déterminant par lui-même la substance des êtres qu'il désigne. Le nom s'identifie pour ainsi dire avec l'être ou l'objet qu'il indique à l'esprit.

Aussi lit-on aux premières pages de l'histoire sacrée du monde : « Le Seigneur fit venir tous les animaux de la terre devant Adam, afin qu'Adam vît comment il les

nommerait, et le nom qu'Adam donna à chaque animal est son propre nom (1). » « Et ce nom, marquant admirablement ce qu'il y avait de plus caché dans leur nature, de plus singulier dans leurs propriétés, de plus utile dans leurs usages, marquait en même temps la profondeur de sa sagesse (2). »

Le nom de Dieu est caractéristique de son unité, de sa trinité, de son immensité, de son éternité, de sa puissance, de sa bonté, de sa science, en un mot, de sa nature et de toutes ses perfections. Il est saint comme Dieu même, aimable, adorable, redoutable comme Dieu même.

Voilà pourquoi, après avoir, par le premier commandement, prescrit à l'homme ce qu'il doit particulièrement à la Divinité considérée en elle-même, le Tout-Puissant ajoute immédiatement pour second commandement : « Tu ne prendras point en vain le nom du Seigneur ton Dieu, car le Seigneur ne tiendra point pour innocent celui qui aura pris en vain le nom du Seigneur son Dieu (3). » Et la raison qu'en donne le prophète royal, c'est que le nom de Dieu est lui-même saint et redoutable, *sanctum et terribile nomen ejus* (4).

Aussi, dans l'ancienne loi, le seul grand prêtre le prononçait, et il ne le prononçait qu'une seule fois pendant l'année. Ce nom, au-dessus de tout nom, n'était point connu du peuple, comme le prouve cette parole de Dieu lui-même à Moïse : « Je ne leur ai point fait connaître le nom Adonaï, qui est mon grand nom (5). »

(1) *Genèse*, II, 19.

(2) Lambert, *Instruct. sur le symbole*.

(3) *Exod.*, XX, 7.

(4) *Ps.* X, 9.

(5) *Exod.*, VI, 3.

Presque tous les personnages qui figurent dans l'histoire prophétique et symbolique des temps d'annonces ont des noms significatifs, et en harmonie avec leurs personnes, leurs qualités, leurs actions ou leurs destinées providentielles.

Pour s'en convaincre, il suffit de parcourir des yeux l'interprétation des noms hébreux et chaldéens des personnages les plus célèbres dont il est parlé dans la Bible.

Pour expliquer cette relation, cette concordance, et pour en tirer l'induction que nous voulons en tirer, il faut remarquer d'abord que les noms ne passaient pas, ne se transmettaient pas, comme parmi nous, des pères aux enfants, et de génération en génération. Les différentes généalogies que l'on a entre les mains, et notamment celle du Messie, en sont la preuve.

Maintenant quelle cause assignera-t-on à l'harmonie qui existe si fréquemment dans l'Écriture entre les noms et ceux auxquels ils ont été donnés ?

Il nous semble qu'il faut dire que la plupart du temps le choix de ces noms donnés aux enfants nouvellement nés a été, comme il l'est ordinairement parmi nous pour les prénoms ou noms de baptême, l'effet de la volonté plus ou moins motivée des parents. D'autres fois il a été l'effet d'une inspiration secrète de Dieu révélant aux parents, par des voies cachées dont lui seul a le secret, les noms que ces parents devaient donner à leurs enfants, et qui manifestaient ce qu'ils seraient, ce qu'ils feraient un jour. Enfin, quelquefois, mais plus rarement, le choix des noms a été l'effet d'une volonté expresse et manifeste du Très-Haut, comme dans l'imposition du nom de *Jean* au saint précurseur du Messie, et dans l'imposition du nom sacré de *Jésus* à ce Messie lui-même.

Nous pourrions encore rattacher à cette classe de noms imposés ostensiblement par Dieu lui-même, le changement du nom d'*Abram* en celui d'*Abraham*, et le changement du nom de *Sarai* en celui de *Sara*.

Disons-nous maintenant, avec un hagiographe connu (1), que « le nom de Marie n'a point été annoncé par un ange ou prescrit par un ordre particulier de Dieu, comme celui de Jésus pour notre Sauveur, ni même comme celui de Jean pour son précurseur? »

Non, non, nous n'avancerons point une telle assertion; nous ne nous rangeons point à une semblable opinion; nous la repoussons même.

Sans doute « *nous ne voyons rien dans l'Écriture* (2) » qui nous apprenne que Dieu a directement ou indirectement, par lui-même, par un ange ou par un songe surnaturel, prescrit aux parents de Marie le nom qu'ils devaient donner à cette enfant qu'attendaient de si sublimes destinées.

Mais le disciple bien-aimé ne nous prévient-il pas que l'Évangile ne dit pas tout ce qui se rattache au grand fait de la Rédemption (3)?

Et si Dieu a lui-même donné leur nom à Adam et à Ève, s'il a lui-même désigné le nom que devait porter le fils d'Élisabeth, paraît-il invraisemblable qu'il ait révélé le nom sous lequel devrait être connue et invoquée la plus privilégiée de toutes les créatures? Et comment cela? Nous l'avons dit : Dieu a pu indiquer ce nom, soit par une inspiration en apparence naturelle, soit par un songe du

(1) Baillet, *Vies des saints*.

(2) *Id.*, *ibid.*

(3) S. Jean, XX, 30.

genre de ceux qu'eurent Joseph fils de Jacob et Joseph fils d'Héli, soit par l'apparition miraculeuse d'un ange, apparition qui peut bien avoir eu lieu sans que l'Evangile la relate.

D'ailleurs, nous avons droit d'invoquer en faveur de notre sentiment l'immortel évêque d'Hippone, saint Augustin, qui vient ici nous dire (remarquons bien ses paroles) : « De même que Dieu a appelé du nom de *mers* le vaste bassin des eaux, de même *il a appelé Marie* l'immense océan des grâces ; *Vocavit Deus congregationem aquarum maria, et congregationem gratiarum Mariam.* »

Ainsi donc, dans la pensée du grand docteur, celui qui a donné à l'Océan son nom est aussi celui qui a donné à l'auguste Marie le nom significatif qu'elle a parmi les créatures ; *vocavit Deus* : c'est Dieu qui l'a nommée... Ce nom lui vient donc d'en haut ! Comment ? de quelle manière ? Peu nous importe ; il nous suffit, pour la gloire de notre reine et mère, que Dieu lui-même lui ait donné le nom si caractéristique sous lequel elle est connue du ciel et de la terre.

Mais, objectera-t-on, « ce nom ne contient rien en lui-même qui serve à distinguer la sainte Vierge d'avec sa propre sœur, d'avec Madeleine, d'avec la sœur de Lazare, la sœur de Moïse, et toutes les autres femmes qui l'ont porté (1). »

Et qu'importe que ce nom ait été porté par d'autres avant Marie, mère du Christ ? qu'importe que d'autres l'aient eu en même temps qu'elle ? qu'importe que ce nom ait été depuis elle pris par des millions d'enfants d'A-

(1) Baillet.

dam? Le nom du Rédempteur, le saint nom de Jésus n'avait-il pas été porté par Josué avant de l'être par celui dont le fils de Nun n'était que la figure? celui de Christ ne fut-il pas aussi un nom de dignité, souvent donné soit aux rois, soit aux prêtres, dans la langue des Juifs?

Que si l'on nous allègue que la sœur de Moïse a eu le même nom que la mère de Notre Seigneur, nous répondrons que par son nom, comme sous beaucoup d'autres rapports, elle a été une des figures les plus frappantes de Marie.

Et, en effet, « Marie, sœur de Moïse, marchant en tête des femmes d'Israël et chantant le cantique de la délivrance et le triomphe de son Dieu sur l'armée de Pharaon, nous rappelle Marie, la gloire de toutes les femmes. Quand les générations saintes auront traversé le fleuve du temps, la mer orageuse et sanglante de ce monde déchu, la mère divine du Christ précédera les élus. Elle les guidera aux rives de l'éternelle gloire, chantant le triomphe de son Fils sur les légions dispersées des anges rebelles, sur la race coupable des fils de l'impiété (1). »

Quant à l'objection que, du vivant même de Marie et dans sa propre famille, beaucoup d'autres femmes avaient son nom, nous dirons : Peu importe que d'autres femmes l'aient porté, si la sainte Vierge seule en a rempli toute la signification.

Et il en est ainsi. Car, si, comme nous l'avons dit ailleurs, ce nom signifie mer, ou mer illuminée, ou étoile de la mer, quelle est, parmi toutes les femmes que l'on a appelées Marie, celle qui a jamais été, selon toute l'éten-

(1) M. l'abbé Combalot, *Confér. sur les grand. de la S. Vierge*, 4^e confér.

due et toute la force de son nom, une mer, une mer illuminée, une étoile de la mer ?

Marie, mère de Jésus, a seule mérité de porter un semblable nom ; elle est dans l'ordre de la grâce, et pour elle-même et pour nous, et au regard de Dieu et aux yeux des mondes créés, ce que l'abîme des mers est dans l'ordre de la nature. « En Marie, dit un saint Père, il y a une sorte d'infinité de grâces et de perfections ; *In Maria quædam est infinitas gratiarum et perfectionum* (1). » Marie, dit saint Jean de Damas, est un abîme et un océan inépuisable de trésors divins, *inexhaustum gratiæ pelagus* ; et comme tous les fleuves se jettent dans la mer, ainsi, selon saint Bonaventure, tous les fleuves de la grâce se réunissent en cette vierge, *sicut flumina intrant in mare, sic charismata gratiarum in Mariam* (2). Car toute la plénitude de la grâce est absorbée pour ainsi dire par le cœur de Marie : *Mariæ simul se tota infudit plenitudo gratiæ* (3).

Il en est de même des autres significations de ce beau nom de Marie, et nous avons fait voir en différents endroits combien il convient en tous points à la bienheureuse Vierge.

Le nom s'identifiant, pour ainsi parler, avec la personne qui le porte, comme nous l'avons dit, il s'ensuit que les honneurs rendus au nom retournent à la personne, comme les outrages faits au nom remontent jusqu'à la personne. Il s'ensuit que Dieu étant adorable, son nom est adorable aussi, et que J. C. étant Dieu, son nom a droit à tous les hommages dus à la Divinité.

(1) S. Bernard de Sienne.

(2) S. Bonaventure.

(3) *Id.*

En conséquence du même principe, rien, après Dieu, n'étant plus digne de nos respects que la très-sainte Vierge, après le nom de Dieu aucun nom n'est plus digne non plus de notre vénération et de notre amour que celui de Marie. Voilà pourquoi les chrétiens, qui avaient une fête pour le saint nom de Jésus, voulurent en avoir une aussi pour l'aimable nom de Marie.

Et « l'Église approuve aujourd'hui que la dévotion des fidèles ait fait de ce nom comme une consécration particulière et un nouveau sujet de culte pour la mère de Dieu (1). »

La fête du saint nom de Marie existait depuis longtemps dans l'Église, et elle y était célébrée par les uns le 17 et par les autres le 22 septembre, lorsque le pape Innocent XI, par un décret de l'an 1683, la renferma dans l'octave de la Nativité, et la fixa au dimanche, en lui faisant assigner un office propre, de la classe de ceux qu'on appelle *doubles majeurs*.

Voici à quelle occasion :

L'an 1683, les Turcs, fiers des succès qu'ils avaient remportés sur l'empire d'Allemagne, formèrent le dessein de pousser leurs conquêtes jusqu'au delà du Danube et du Rhin; et, menaçant toute la chrétienté, ils vinrent avec une armée de deux cent mille hommes mettre le siège devant Vienne. L'épouvante fut générale. Les peuples abandonnaient tout, et fuyaient de toutes parts. L'empereur Léopold I^{er}, n'ayant pas assez de troupes pour résister à l'armée ottomane, fut contraint de partir avec précipitation de sa capitale menacée. Il en sortit d'un côté avec toute sa famille, au moment où l'ennemi

(1) Baillet.

y arrivait de l'autre pour en former le siège. La veille de l'Assomption, les Turcs ouvrirent la tranchée, et la poussèrent avec une rapidité effrayante. Pour surcroît de malheur, le feu prit à une église, et il allait gagner l'arsenal, où étaient toutes les provisions de guerre préparées pour la défense. Mais, par une protection bien visible de la sainte Vierge, le jour même de l'Assomption, le feu s'arrêta tout à coup, pour donner le loisir de tirer de là les munitions et les poudres. Une faveur si marquée de la mère de Dieu ranima le courage presque abattu des assiégés. Le feu continuel des assiégeants et les bombes qui renversaient les maisons n'empêchèrent pas les habitants d'implorer jour et nuit le secours du ciel dans les églises, et de mettre toute leur confiance en celle qu'ils invoquaient comme leur protectrice. Le 31 août, les Turcs avaient poussé leurs ouvrages si avant, que les soldats des deux partis se battaient souvent dans le fossé avec les pieux des palissades. Vienne, le boulevard de la chrétienté, était presque réduite en cendres, lorsque, le jour de la Nativité de la sainte Vierge, les chrétiens, ayant redoublé leurs prières et leurs dévotions, reçurent, comme par miracle, un avis certain d'un prompt secours qu'ils attendaient, sans oser l'espérer. En effet, le lendemain, second jour de l'octave de la Nativité, on vit toute la montagne de Kulemborg couverte de troupes alliées. C'était Sobieski, roi de Pologne, à la tête d'une armée peu nombreuse, il est vrai, mais forte du secours de Dieu. Il vint, le 12, à la chapelle de Saint-Léopold, avec le prince Charles de Lorraine. Ils y entendirent la messe, et Sobieski voulut lui-même la servir, agenouillé au pied de l'autel et les bras toujours étendus en croix, excepté aux moments où le prêtre avait besoin de son ministère. Il y

communia ; et après s'être mis , lui et toute son armée , sous la protection de la sainte Vierge , après avoir reçu , avec toutes ses troupes , la bénédiction donnée au nom du souverain pontife , le religieux prince se leva , et , plein d'une sainte confiance , il s'écria : « Marchons maintenant , sous l'égide de Dieu et de Marie ! » Quand , des hauteurs de la montagne , la petite armée des chrétiens eut aperçu les troupes innombrables des infidèles , ils sentirent bien que le ciel seul pourrait leur donner la victoire. En effet , cette victoire fut toute miraculeuse. Après un premier choc un peu rude , le kan des Tartares s'enfuit le premier , et la terreur entraîna malgré lui le grand vizir Mustapha , qui , frémissant de rage , laissa sur la place tous les bagages , toutes les munitions de guerre et toutes les provisions de bouche , ainsi que toute son artillerie , composée de cent quatre-vingts pièces de canon , près de dix mille morts , et le grand étendard de Mahomet , que le vainqueur envoya au chef de l'Église.

Cette victoire mémorable , qui sauva peut-être l'Europe d'une invasion pareille à celle des Huns et des Goths , eut lieu le 12 septembre ; et le lendemain 13 , Sobieski entra dans Vienne délivrée. Il entonna lui-même le *Te Deum* d'actions de grâces avec cette voix mâle et guerrière qui venait de commander si glorieusement , sous les auspices de celle qui est *terrible et formidable comme une armée en bataille* (1).

Depuis ce jour , Sobieski sentit s'accroître encore sa confiance en Marie , et il fit toujours porter devant lui , dans les batailles , l'image de cette *Vierge puissante* (2).

(1) *Cant. cant.*, VI, 3, 9.

(2) *Litan. B. V. M.*

Enfants de Marie, vous le voyez : c'est la reconnaissance pour un bienfait reçu, pour un bienfait immense, incalculable, qui a donné dans l'Église, à la fête du saint nom de Marie, une existence légale, une existence canonique.

Apprenons du grand général qui a moissonné tant de gloire, cueilli tant de lauriers, vaincu tant d'ennemis et sauvé tant d'États par sa dévotion à Marie ; apprenons de son exemple à recourir aussi à celle qui est notre espérance, *spes nostra* (1), à invoquer aussi son nom en tout temps, et surtout à l'heure du besoin, à l'heure du péril.

Que le souvenir, que la mémoire du saint nom de Marie soit pour nous l'aliment le plus délicieux, *sit nobis cibus dulcissimus memoria suavissimi nominis Mariæ* (2).

« Le nom de Marie, a dit un saint, est pour l'oreille une symphonie, pour le cœur une ivresse ; et pour les lèvres il est plus doux que le rayon de miel : *Nomen Mariæ melos in aure, júbilus in corde, mel in ore* (3). »

« Que le nom de Marie nous vienne en aide dans les dangers, qu'il nous console dans nos peines, qu'il sanctifie nos joies : *Memoria suavissimi nominis Mariæ adsit nobis in periculis, adsit in angustiis, adsit in principio lætitiæ nostræ* (4). »

Car, s'écrie saint Bonaventure en s'adressant à Marie elle-même : « Bienheureux, ô Vierge, celui qui aime votre nom ! votre protection fortifiera son cœur, et il jouira d'une grande paix : *Beatus qui diligit nomen tuum, virgo*

(1) *Liturgie.*

(2) S. Ephrem, s. Anselme.

(3) S. Antoine de Padoue.

(4) S. Anselme.

Maria! gratia tua confortabit animam ejus..... Pax multa invocantibus nomen tuum, mater Dei. »

On dit que les Espagnols ont une très-grande dévotion pour le saint nom de Marie, et qu'on a d'eux plus de dix traités différents qui en expliquent la vertu et les propriétés.

Et nous, enfants d'une patrie appelée autrefois *le royaume très-chrétien*, nous, enfants de cette France qui ne veut être vaincue en rien, et qui veut, au contraire, paraître à la tête de tous les autres peuples en tout ce qui est beau, en tout ce qui est noble, en tout ce qui est grand, ne soyons pas en retard, ne demeurons pas en arrière dans les honneurs à rendre à celle que nous vénérons tout particulièrement comme la patronne de la France; qu'il n'y ait dans son culte *ni Grecs ni barbares* (1), ni premiers ni derniers; mais que tous marchent de front à la conquête du ciel sous la blanche bannière de la Reine des saints, sous le drapeau sans tache de celle dont le nom seul est un casque de salut (2), une cuirasse (3), un bouclier (4) et une tour imprenable (5).

(1) *Rom.*, X, 12.

(2) *Éphés.*, VI, 17.

(3) *Éphés.*, VI, 14.

(4) *Éphés.*, VI, 16.

(5) *Proverb.*, XVIII, 10.



IV.

FÊTE DE LA PRÉSENTATION DE LA SAINTE VIERGE AU TEMPLE.

Adducentur regi virgines post eam ; proximæ ejus afferentur tibi : afferentur in lætitia et exultatione ; adducentur in templum regis.

Les vierges seront présentées au roi ; les compagnes de l'épouse paraîtront devant le roi à la suite de l'épouse ; elles viendront avec joie et allégresse ; on les introduira dans le palais du roi. (Ps. 44.)

« Les parents religieux ne manquent jamais de consacrer leurs enfants au Seigneur avant et après leur naissance.

« Parmi les Juifs on ne se contentait pas toujours de cette consécration générale ; quelques-uns offraient leurs enfants à Dieu lorsqu'ils étaient nés : ces enfants logeaient dans les bâtiments dépendants du temple, et servaient les prêtres et les lévites dans les fonctions saintes de leur ministère. Nous avons un exemple de cette consécration spéciale dans la personne de Samuel et de quelques autres Juifs. Il y avait aussi des appartements pour les femmes qui se dévouaient au service divin dans les temples. Du nombre de ces femmes furent Josabeth, femme de Joïada, et Anne, fille de Phanuel (1). »

C'est une ancienne tradition, que la sainte Vierge fut dans son enfance solennellement offerte à Dieu dans le temple ; et c'est cette tradition qui a donné naissance à la

(1) Godescard.

fête connue dans l'Église sous le nom de *Présentation*, et célébrée par elle le 21 novembre.

« Marie, dit saint Jean Damascène, naquit dans la pieuse maison de Joachim ; elle fut ensuite menée au temple, et plantée pour ainsi dire dans cette maison de Dieu : nourrie de l'esprit saint, semblable à un bel et fécond olivier, elle y devint le sanctuaire de toutes les vertus, pour être digne plus tard de recevoir Dieu dans son sein : *In lucem editur in domo probaticæ Joachim, atque ad templum adducitur : ac deinde in domo Dei plantata, atque per spiritum saginata, instar olivæ frugiferæ, virtutum omnium domicilium efficitur. . . . quæ Deum sinu suo exceptura erat* (1).

Le poète chrétien a trouvé pour cette fête d'admirables accents, des images bien gracieuses et des strophes bien suaves.

Citons quelques fragments des hymnes de ce jour :

« A peine née, l'enfant de grâce recherche l'ombre du sanctuaire; temple futur du Saint des saints, la jeune Vierge grandit auprès du tabernacle.

« Là, connue de Dieu seul et ignorée du monde, elle aspire, dans un doux repos, à se détacher de la terre et à s'élancer vers le ciel; là, sevrée du lait maternel, elle vit dans le sein de Dieu même.

« Ainsi, messagère du jour, l'aurore à son lever est souvent obscurcie par de sombres nuages qui nous dérobent son éclat. . . ; et pourtant de son sein doit sortir le bel astre qui versera sur nous des torrents de lumière.

« Déjà ce divin soleil lançant ses premiers feux sur ce cœur virginal, y fait naître une vive ardeur; et sous sa

(1) *Lib. de Fide orthodoxa*, lib. IV, cap. 15.

bénigne influence le germe de toutes les vertus croît et se développe dans cette terre bénie de Dieu.

« Comme l'arbuste verdoyant, planté au bord d'une eau limpide, donne pour premiers présents des fleurs et un riant feuillage, ainsi, avant de nous donner le fruit divin de ses entrailles, la Vierge enfant se montre belle et riche des célestes fleurs de la grâce (1). »

Quelques-uns pensent que cette fête était établie chez les Grecs et les Orientaux dès le neuvième siècle.

On ne peut douter au moins qu'elle ne le fût au douzième siècle, lorsque l'empereur Manuel Comnène, qui commença à régner l'an 1143, fit sa constitution pour l'observation des fêtes. Elle s'y trouve placée au 21 novembre, dans la classe des fêtes qui demandaient cessation de palais et d'œuvres serviles.

(1) *Infans pulsa recens matris ab ubere,
Abscondi tacitis quærit in atriis ;
Templum Virgo futura,
Templi crescit in ædibus.*

*In blanda requie, plena negotio,
Uni nota Deo, vivere cogitat :
Hic pro lacte parentis
Sugit Numinis ubera.*

*Sic aurora, novi nuntia luminis,
Primo mane latet nubibus obsita ;
Mox solem paritura,
Plenum qui referat diem.*

*Sol in virgineo pectore præviis
Ardorem radiis suscitât intimum :
Hoc fœcunda calore
Virtus insita germinat.*

*Ut fert prima novis munera frondibus
Arbos irrigui fontis in alveo,
Fructum Virgo datura,
Sese floribus induit.*

Les Russes et les Moscovites ont pris cette fête des Grecs.

Les Cophtes ou Jacobites d'Égypte la célèbrent à une époque qui correspond à notre 3 décembre; et, de plus de trente fêtes que ces peuples ont instituées en l'honneur de la sainte Vierge depuis leur déplorable schisme, celles de la Nativité, de la Présentation et de l'Assomption sont les plus solennelles et les seules qui soient de précepte absolu.

Nous avons pour la fête de la Présentation plusieurs discours qui ont pour auteurs Germain, patriarche de Constantinople dans le treizième siècle; saint Turibe, patriarche de la même Église; George, chancelier aussi de Constantinople; et l'empereur Léon le Philosophe.

La fête de la Présentation passa d'Orient en Occident, et on la célébrait dans la ville d'Avignon, qui était à cette époque la résidence habituelle des souverains pontifes, en 1372.

Sixte-Quint ordonna en 1585 qu'on en récitât l'office dans toute l'Église catholique.

Charles V, que l'histoire a surnommé le Sage, l'introduisit en France en 1374. Le collège de Navarre, auquel le roi avait écrit de Melun à ce sujet, fut le premier à en faire la fête dans son église.

On dit qu'un évêque de Rennes, Anselme de Chantemerle, l'établit dans son diocèse avant 1389.

Depuis 1585 elle n'a point cessé d'être de précepte à Rome.

Si l'on en croit certains auteurs, et si les choses n'ont pas changé depuis qu'ils écrivaient, Jérusalem possède la plus belle église de toutes celles qui sont dédiées sous le titre de la Présentation.

Cette fête date en Espagne des commencements du seizième siècle, et les Pays-Bas catholiques la célèbrent avec beaucoup de solennité.

Mais, malgré le zèle pieux que montra en l'introduisant le religieux Charles V, elle n'a jamais eu en France un grand éclat ; et de nos jours encore elle est peu connue du monde.

En revanche elle est bien chère à toutes les communautés, à toutes les maisons religieuses, aux couvents, aux cloîtres, aux séminaires, et à toutes les âmes qui, au milieu même du siècle, gravitent de toutes leurs forces vers la perfection.

C'est en ce jour, c'est à la suite et sur les pas de Marie, reine et patronne du clergé, que les lévites du sanctuaire renouvellent devant les autels et entre les mains du pontife, leur père spirituel, les saints engagements de leurs ordinations.

C'est en ce jour, c'est sur les traces de Marie offerte au Seigneur, que tous ces hommes dont le monde n'était pas digne, ces camaldules, ces chartreux, ces trappistes, ces humbles frères de l'enfance, répètent le serment de n'avoir que Dieu pour partage : « *Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei* (1). »

C'est en ce jour encore que, à l'odeur des parfums de la rose mystique, tous ces milliers de vierges aux noms, aux statuts, aux costumes et aux dévouements si divers, jurent chaque année de passer comme des anges sur la terre, et de suivre l'Agneau sans tache partout où il porte ses pas.

Ah ! dans une vie d'homme, quelque courte qu'elle soit,

(1) *Ps. XV, 5.*

même dans sa plus grande durée, bien des spectacles différents, ceux dont le ciel visible est l'admirable théâtre, ceux de la mer, les splendeurs de la royauté, les pompes de la victoire, les fêtes civiques et nationales, viennent tour à tour agiter l'âme. Mais rien, non, rien n'émeut, ne saisit comme les spectacles imposants que donne la religion dans l'enceinte sacrée de ses temples. La religion, et il faut entendre la religion catholique à l'exclusion de toute religion fausse et bâtarde, la religion seule a le pouvoir de remuer le cœur jusque dans ses profondeurs les plus inaccessibles.

Avez-vous vu quelquefois, après une de ces retraites qui chaque année raniment dans chacun de nos diocèses l'esprit sacerdotal; avez-vous vu sous les voûtes de nos antiques cathédrales, s'avancant deux à deux vers le trône pontifical, et au nombre quelquefois de cent cinquante à deux cents, ces hommes que couronne la royauté du sacerdoce ?

Oh ! qu'elles sont belles, aux yeux du ciel, aux yeux des anges, ces longues files de pasteurs, de missionnaires, de lévites, les uns brillants de tout l'éclat, de tout le feu de la jeunesse, et plus encore de l'éclat et du feu d'un saint zèle, les autres déjà courbés sous le poids des années, blanchis dans les camps du Seigneur et chargés de mérites ; les uns à l'entrée de la course et brûlants de courage, les autres sur le point de mettre bas les armes, et de dire comme l'apôtre : « J'ai achevé ma tâche, il ne me reste plus qu'à recevoir ma récompense ; » et tous chantant en chœur :

« Conservez-moi, Seigneur, parce que j'ai toujours mis en vous mon espoir !

« O mon âme, dis au Seigneur : Vous êtes mon Dieu !

« Ceux qui se hâtent vers les dieux étrangers, qui amassent sur eux les douleurs, je ne prendrai point part à leurs libations de sang, et leur nom même ne souillera pas mes lèvres.

« Le Seigneur est mon bien, mon héritage et mon calice.

« Oh ! que ma part est belle, et que riche est mon héritage !

« Aussi, tous les jours de ma vie je bénirai le Dieu qui m'a donné l'intelligence pour faire un choix si sage.

« Il m'a éclairé dans la nuit ; mon amour a été ma lumière.

« J'ai toujours le Seigneur présent devant les yeux ; il est à ma droite, je ne serai point ébranlé.

« Et mon cœur s'est rempli de joie ; ma bouche a chanté vos louanges, ma chair a reposé dans l'espérance.

« Car vous n'abandonnerez pas mon âme dans le tombeau ; vous ne permettrez pas que celui qui vous est consacré voie la corruption.

« Vous m'avez montré, Seigneur, le chemin de la vie ; les délices sont dans votre droite pour toute l'éternité (1). »

O vous qui êtes avide d'émotions fortes et pures, allez entendre ces accents, et allez voir, au jour où ils répètent leurs serments, tous ces hommes dont la vie s'use à cultiver le champ de Dieu, à en arracher les épines et à y faire germer des fruits de justice.

Au jour de la Présentation s'accomplit aussi à la lettre cet oracle des livres saints : « Les vierges seront présentées au roi ; les compagnes de l'épouse paraîtront devant le roi à la suite de l'épouse ; on les amènera avec joie et

(1) Ps. XV.

allégresse ; on les introduira dans le palais du roi : *Adducentur regi virgines post eam; proximæ ejus afferentur tibi : afferentur in lætitia et exultatione; adducentur in templum regis. »*

Le 21 novembre, « méditons le touchant mystère de la sainte enfance de Marie, et l'oblation pure et parfaite qu'elle fait d'elle-même en venant se consacrer au Seigneur presque au sortir du berceau. La Vierge immaculée, tabernacle vivant de la Divinité, vient s'embellir de nouvelles richesses au pied du tabernacle figuratif; elle vient recevoir, dans le temple du Dieu de ses pères, une sorte de consécration solennelle et sainte, dont la dédicace du temple de Salomon ne fut qu'une ombre prophétique et mystérieuse (1). »

Dès l'âge de trois ans, c'est-à-dire au moment où l'affection des enfants pour les auteurs de leurs jours est plus vive qu'à aucune autre époque de la vie, Marie triomphe, par un grand et pénible sacrifice, des plus chers et des plus doux sentiments de la nature. Dieu lui a dit : « Oublie ton peuple et la maison où tu es née (2). » Et, n'écoulant que Dieu, l'enfant bénie s'arrache aux embrassements de son père et aux larmes de sa mère; elle court, elle vole aux autels où l'attend le Dieu des vertus.

Beau et ravissant modèle à proposer aux jeunes gens, aux jeunes vierges qui, pour obéir à Dieu, pour renoncer au siècle et se consacrer sans réserve au service de J. C., ont à lutter contre l'amour et la tendresse de ces parents que, après Dieu, ils chérissent par-dessus tout au monde.

Que de combats la nature livre alors à la grâce ! Mais

(1) M. l'abbé Combalot, IX^e confér.

(2) Ps. XLIV, 11.

le Dieu qui a dit , « Honore ton père et ta mère (1), » ce Dieu a dit aussi : « Celui qui aime quelque chose plus que moi n'est pas digne de moi (2). »

Pleins de ces paroles , les cœurs d'élite que Dieu attire à lui par des liens plus étroits sacrifient tout pour se sauver ; semblables au marchand qui , pour échapper au naufrage , précipite à la mer ses objets les plus précieux , et souvent toute sa fortune.

Et, dans le temple , combien Marie est digne d'attirer nos regards ! Elle est là comme une fleur épanouie pour embaumer , bien plus que la myrrhe et l'encens , le lieu de la prière ! elle est là comme un olivier chargé des plus beaux fruits ! elle est là comme une lampe qui brûle nuit et jour devant l'arche sacrée ! elle est là comme un autel d'or , comme un vase d'honneur , comme un astre étincelant , comme un encensoir de suave et délicieuse odeur devant la majesté de Dieu.

Elle offre librement et volontairement au Seigneur l'or , l'argent , l'hyacinthe , la pourpre , l'encens et les pierres précieuses , c'est-à-dire toutes les richesses de son cœur , plus beau que le ciel. Bénir Dieu en tout temps , et en tout temps le chercher ; goûter combien il est doux , et s'enivrer de ses délices ; pratiquer la justice la plus stricte et la plus parfaite , conserver l'innocence , orner son cœur et l'enrichir , aimer et procurer la beauté du lieu saint , étudier les livres sacrés , appeler par des vœux ardents le sauveur d'Israël , édifier toutes les personnes attachées au service du temple , voilà ce que faisait Marie à l'ombre des autels.

(1) *Exod.*, XX, 12.

(2) *Matth.*, XXXVII, 38.

O vous qui êtes appelés à l'héritage du Seigneur, vous à qui Dieu réserve, dans son Église bien-aimée, une place d'honneur, un don de choix et un nom distingué, jeunes lévites et jeunes vierges, Marie marchait à votre tête ; suivez-la, imitez-la, et passez saintement comme elle vos années de séminaire et vos années de noviciat.

Mères chrétiennes, imitez l'exemple que sainte Anne vous donne. Vos enfants, il est vrai, ont été présentés à Dieu alors que la grâce du baptême a été demandée pour eux ; mais ne vous contentez pas de cette première consécration, de cette première présentation. Aussitôt que vous le pourrez, aussitôt qu'ils pourront eux-mêmes être portés du berceau à l'église, et de votre maison dans celle de la prière, allez, allez de nouveau les présenter à Dieu, et lui demander pour eux une seconde bénédiction ; allez, allez les remettre entre les bras de Marie, les déposer sur son autel, et la prier d'être leur mère dans le ciel, de les aimer plus encore que vous ne les aimez vous-mêmes, vous qui déjà les aimez tant !

Et vous, enfants, qui chaque jour approchez de plus près de la salle divine où Jésus vous attend pour vous nourrir de sa chair et vous embellir de sa grâce, à l'exemple de Marie, mettez, mettez en réserve, pour les consacrer à Dieu, les prémices de vos années. Vouez aussi au Seigneur vos membres délicats et vos cœurs que le baptême lui a déjà consacrés. Comme Marie enfant, aimez à révéler à Dieu vos plus secrètes pensées, à attendre le Seigneur et à garder ses voies ; aimez à étudier sa loi et à mériter son amour.

Nous tous enfin, quel que soit notre âge et notre rang dans la société chrétienne, souvenons-nous que nous avons été offerts à Dieu quand a commencé notre vie ;

souvenons-nous des engagements contractés par nous tous sur les fonts régénérateurs ; souvenons-nous des dons divins qui nous ont alors été faits, et des promesses que, à notre tour, nous avons jurées au Seigneur en présence de ses anges saints.

Renouvelons nos serments sous les auspices de Marie, et demandons par elle la grâce d'y être fidèles. Jurons entre ses mains amour et obéissance au Dieu qui nous a rachetés, et qui nous attend dans le temple de son impérissable gloire.

V.

FÊTE DES FIANÇAILLES DE LA SAINTE VIERGE AVEC SAINT JOSEPH.

Au milieu du seizième siècle, l'Église permit de solenniser cette fête. On la célèbre le 22 janvier, jour où l'on prétend que le mariage de Marie et de Joseph eut lieu. La ville d'Arras fait cette fête le 23 janvier, et quelques églises de Flandre le 24 du même mois.

(M. l'abbé Orsini, *la Vierge*, 1^{er} vol., Notes.)

Préservée, dès le sein de sa mère, de la tache et de la blessure qui flétrissent et qui tuent la postérité d'Adam, douée de la connaissance et de l'amour de Dieu dès le premier jour de sa vie, élevée saintement par les soins, les préceptes et les exemples d'une mère éminemment pieuse, placée ensuite dans le temple pour y vivre avec Dieu seul dans une paix profonde loin du tumulte du siècle, Marie, la Vierge aimée de Dieu, avait passé, dans la justice et la vertu la plus parfaite, les plus belles années de son enfance et celles de son adolescence. Dans le silence du lieu saint et près des autels de son Dieu, elle était devenue, dit un Père de l'Église, le domicile sacré de toutes les vertus, *virtutum omnium domicilium* (1); s'élevant de mérites en mérites, elle avait atteint l'apogée de la perfection, *De virtute in virtutem ascendens, consummatione virtutum vestita est* (2). Par ses actions et par les

(1) S. Jean de Damas.

(2) Pierre Damien.

sentiments de son cœur, elle avait plus de mérites, au dire de saint Bernard, que tous les saints ensemble : *Plus meruit quam meruerunt omnes sancti omnibus actibus suis ac meritis.*

Oh ! qu'elle nous apprend bien comment et dans quelles pensées nous devons aller à l'église, comment et avec quel esprit nous devons nous y tenir durant les heures de la prière, quels fruits et quels trésors de grâce nous pourrions en remporter quand nous quittons les autels pour retourner dans nos maisons et reprendre le cours de nos occupations ! Comme elle a bien rempli les jours passés par elle sous l'aile du Très-Haut et à l'ombre du sanctuaire ! comme elle a bien orné, bien enrichi ce cœur qui devait être le rendez-vous des trois personnes divines (1), ce cœur où devait s'accomplir ce mystère ineffable de l'éternel amour (2) !

Mais voici venu le moment où Marie doit s'arracher aux douceurs du lieu saint pour retourner dans le monde. Quels parfums de vertus elle va y répandre ! quel miroir parfait de justice elle va présenter aux regards de tous ceux qui la verront ! comme elle édifiera, par la sagesse de ses paroles, tous ceux qui l'entendront !

Qu'il en soit de même de nous ! Nous sommes, dit l'apôtre, la bonne odeur de J. C. : *Christi bonus odor sumus* (3).

Portons donc partout, avec nous, cette excellente odeur de vie. Nous ne pouvons pas toujours parler de Dieu ; nous n'en pouvons pas parler à tous ; mais nous pouvons

(1) M. Combalot, *Grandeur de la sainte Vierge.*

(2) Le même.

(3) *II Cor.*, II, 15.

en tous lieux, en tout temps et devant toutes sortes de personnes, prêcher par notre modestie ; rien de plus persuasif, rien de plus éloquent qu'une vie irréprochable. Ce genre de prédication est plus puissant sur les cœurs que les plus beaux discours et les harangues les plus polies et les plus entraînantes.

« Dépassant toutes les limites connues de l'héroïsme, la jeune Vierge avait, par un serment sacré et jusqu'alors sans exemple, renoncé dans le temple à l'honneur d'être mère ; elle avait voué sa chair innocente à la vertu des anges. Elle avait pris son Dieu pour son unique époux ; elle avait planté au pied du tabernacle figuratif le lis sans tache de la virginité, et elle avait dressé, à l'ombre du sanctuaire, l'étendard autour duquel se rangeront toutes les âmes douées des tendances et des instincts angéliques (1). »

Le désir le plus vif des femmes d'Israël, leur plus grande ambition était de devenir mères du grand Libérateur. Voilà pourquoi, à leurs yeux, la stérilité était un opprobre et un malheur.

S'élevant au-dessus de ces sentiments communs à toutes les femmes de sa nation, trop humble d'ailleurs pour prétendre à la dignité si enviée par toutes les filles nées d'Abraham, n'aspirant qu'au bonheur de voir et de servir celle qui, dans les desseins de Dieu, devait donner le jour au Prince de la paix, Marie avait préféré rester vierge plutôt que d'enfanter un Dieu selon les lois ordinaires, et en faisant le sacrifice de sa virginité. Mais, ô digne récompense de ce noble héroïsme ! c'est précisément par ce vœu de perpétuelle virginité qu'elle plaira à Dieu : *virginitate pla-*

(1) M. Combalot, même livre.

cuit (1) ; c'est précisément par ce vœu qu'elle attirera les regards de la Trinité tout entière, et qu'elle méritera d'être choisie entre toutes les femmes pour former dans son chaste sein le corps que revêtira l'éternel Fils de Dieu.

Car, « dans le plan arrêté par les trois divines personnes, il avait été résolu que l'union hypostatique du Verbe divin avec la nature humaine ne devait s'accomplir que par la loi de la virginité. La mère d'un Dieu ne devait concevoir un Dieu que par l'opération suprême et surnaturelle de Dieu même : *Une vierge concevra et enfantera* (2) (3). »

Mais il fallait voiler l'opération mystérieuse de la vertu du Très-Haut ; il fallait sauver l'honneur de la Vierge, plus pure que les esprits célestes : *Angelos vincis puritate* (4) ; il fallait donner un tuteur, un appui apparent à Marie et à l'enfant dont elle devait être mère. « Enfin, dit saint Ignace d'Antioche, il fallait cacher au démon le secret de l'Incarnation, afin qu'il n'eût que des doutes, des craintes vagues, des soupçons sur la personne du Christ, et sur le moyen employé par l'éternelle Sagesse pour détruire sa puissance et lui arracher le sceptre. »

Un homme, un seul homme sur la terre méritera l'honneur d'être, sous ces divers rapports et pour toutes ces fins, l'instrument de la Providence. Cet homme sera Joseph fils de Jacob, de la tribu de Juda, de la famille de David.

« Il était juste », dit l'Écriture ; et, par cette seule pa-

(1) S. Bernard.

(2) Isaïe, VII, 14.

(3) M. Combalot, *Confér. sur les grand. de la sainte Vierge*.

(4) S. Anselme.

role, l'Esprit-Saint fait de Joseph l'éloge le plus complet ; car la justice renferme toutes les autres vertus.

C'est lui, c'est cet homme de bien que le Très-Haut a choisi pour lui confier les deux plus riches trésors de la terre. C'est lui que Dieu préposera à la famille la plus auguste que les anges doivent contempler de leurs demeures lumineuses. Il sera le gardien du temple le plus saint que Dieu doive avoir ici-bas ; c'est lui qui protégera Marie et dans le pays natal et dans la terre de l'exil ; lui enfin qui travaillera pour nourrir de ses mains celui dont la bonté s'étend sur toute la nature.

Marie sera donc fiancée au vertueux Joseph ; mais avant de s'allier à lui, avant d'aller habiter sous le même toit que lui, Marie lui révélera le vœu de virginité qui l'attache au Seigneur, et la résolution où elle est de n'avoir d'autre époux que lui, et de ne point connaître d'homme.

Joseph, de son côté, prévenu abondamment des bénédictions d'en haut, et revêtu d'une force égale au sacrifice qu'il devra faire pour répondre aux vœux de Dieu et aux chastes volontés de Marie, Joseph jure aussi de garder une pureté sans tache à l'ombre d'une alliance toute sainte et toute virginale, qui n'unira que les cœurs, et qui laissera aux corps toute leur pureté native.

C'est seulement après cet engagement réciproque de vivre l'un et l'autre comme deux anges du ciel, que Marie donne sa main au dernier fils de David.

Prêtre d'Aaron, qui bénissez cette alliance, si vous saviez les destinées que le Seigneur réserve au couple qui est devant vous et que vous couvrez de vos mains ; si vous saviez les vertus dont sont enrichis ces deux cœurs ; s'il vous était donné de voir les célestes phalanges qui leur forment cortège, vous vous prosterneriez vous-même

devant ce couple fortuné ; vous n'oseriez plus appeler les grâces promises à Abraham sur cette Vierge bénie entre toutes les femmes , sur cette Vierge remplie de dons et de mérites ; vos lèvres resteraient muettes , au lieu de donner des leçons et des préceptes de morale à celui que le Dieu qui sonde les reins et les cœurs a jugé digne de devenir le gardien de son Fils.

Ah ! inutile de leur souhaiter que le Dieu d'Abraham , d'Isaac et de Jacob soit avec eux , qu'il les unisse , qu'il les bénisse (1) ; car Dieu est avec Marie , il est avec Joseph , comme il n'a encore été avec aucune créature ; il les unit d'un lien que la terre ne connaît pas , du lien qui unit dans le ciel ces esprits pour lesquels il n'y a point de noces matérielles et grossières, *Neque nubent neque nubentur* (2). Ah ! Marie portera bien mieux qu'aucune des femmes des patriarches le joug de l'amour et de la paix, *jugum dilectionis et pacis* (3). Autant le cèdre domine l'herbe qui rampe sous son ombre , autant Marie l'emportera sur Noémi , sur Judith , sur Esther et sur la fille de Raguel. Bien plus aimable que Rachel , bien plus sage que Rébecca , bien plus fidèle que Sara , elle ne donnera aucune prise à l'auteur de la prévarication. Elle sera dans la loi de Dieu plus ferme que le chêne , et elle surpassera en vertus toutes les filles d'Eve.

De son côté , Joseph , c'est le cœur d'un séraphin dans le corps d'un fils d'Adam. La bénédiction de Dieu environne sa tête d'une invisible auréole ; la justice marche devant lui ; la crainte du Seigneur fait la joie de son âme.

(1) Tob., VII, 15.

(2) *Apoc.*

(3) *Liturg. rit. du mariage.*

Dieu ne lui reproche aucun péché. Tout son désir est de faire la volonté du Très-Haut ; il médite sa loi nuit et jour ; il a été trouvé sans tache, et il est parfait dans ses voies. Ah ! s'il est dit dans l'Écriture (1) qu'une femme vertueuse est le don que Dieu accorde à ceux qui le servent, en récompense de leurs bonnes œuvres ; puisque Joseph reçoit de Dieu la plus parfaite des épouses, nous pouvons en induire avec une justesse rigoureuse qu'il est le plus sage des hommes : sans quoi il y aurait défaut de convenance et mésalliance morale. Si saint Joseph n'avait eu qu'une vertu commune, s'il n'avait été qu'un juste pareil aux patriarches, son union avec la Reine des prédestinés aurait été une sorte de dissonance ; il n'aurait pas été à la hauteur du rang auquel Dieu l'élevait. Et comme Dieu ne fait rien qu'avec poids et mesure, concluons que nul autre saint n'a été plus riche en vertus, puisque nul n'a reçu un dépôt plus précieux que celui qui fut confié à ce chaste et pieux descendant des rois de Juda.

Aussi, s'il y a jamais eu sur la terre une alliance auguste et vénérable en tout point, *honorabile connubium in omnibus* (2) ; s'il y a jamais eu une union pure et sans tache, *et thorus immaculatus* (3) ; si le mariage a jamais été un grand et sublime mystère, *sacramentum magnum* (4), c'est assurément l'alliance, c'est l'union, c'est le mariage de la plus sainte des femmes avec le plus juste des hommes. O anges qui avez vu de près les merveilles de sainteté, de douceur, de pureté, dont fut aussi témoin l'humble demeure de Nazareth, racontez-les, racontez-

(1) *Ecclés.*, XXVI.

(2) *Hébr.*, XIII, 4.

(3) *Ibid.*

(4) *Éphés.*, V, 32.

les aux époux craignant Dieu , aux épouses chrétiennes, pour leur donner un beau , un ravissant modèle des vertus qui doivent embellir les familles de la terre. Dites ces trente années d'égards et de respects mutuels, ces trente années d'épanchements dans le sein de Dieu même, ces trente années d'efforts communs vers la perfection, ces trente années d'amour chaste et de soins empressés, ces trente années surtout d'innocence plus qu'angélique.

Ah ! la chair et le sang, loin d'inspirer la pensée d'un si généreux héroïsme, ne peuvent pas même croire à sa possibilité. L'homme animal, comme dit saint Paul, l'*homme esclave* des sens et dominé par eux, ne peut comprendre un prodige aussi surnaturel; *animalis homo non percipit* (1).

Mais la grâce n'est-elle pas plus forte que la nature ? et n'a-t-il pas été dit : Je puis tout en celui qui me revêt de force ; *omnia possum in eo qui me confortat* (2) ?

Aussi, depuis que Joseph et Marie ont arboré dans le mariage un étendard que le monde n'avait encore jamais vu , que de familles vraiment chrétiennes ont cherché à s'en approcher, et à marcher sous cette enseigne de pureté virginal ! « que d'hommes justes se sont efforcés d'imiter, autant que le leur permettait leur faiblesse, le chaste époux de Marie ! que de femmes au cœur pur ont cherché à reproduire l'innocence et la candeur de la Reine de toute vertu !

« Déroulez les annales de l'héroïsme chrétien , et vous verrez la grâce de J. C. triomphant des instincts les plus impétueux de notre nature, former des époux, des fem-

(1) *I Cor.*, II, 14.

(2) *Philipp.*, IV, 13.

mes dignes de l'admiration des anges et des hommes.

« On a vu, sous l'empire de la grâce, des époux s'engager par un vœu, le jour même de leur mariage, à garder dans cet état une virginale continence, et demeurer fidèles à cet engagement tous les jours de leur vie (1). »

Ne nous étonnons donc pas que quelques églises aient institué une fête spéciale et composé un office pour honorer le mariage de saint Joseph avec la sainte Vierge. Quoi de plus convenable que les prières d'un tel office pour obtenir de Dieu, en faveur des époux, une partie des vertus qui ornèrent la sainte famille? Quel plus beau modèle à offrir aux fils et aux filles des hommes, que celui que présente l'humble *casa* ou plutôt le sanctuaire de Nazareth? Oh! si Marie et Joseph, son virginal époux, étaient encore les modèles, les patrons et les protecteurs des unions conjugales; si, au lieu d'images impures, lascives, la chambre nuptiale offrait aux regards des époux le souvenir religieux de la plus chaste des alliances que le soleil ait éclairées; si, au lieu de bannir Dieu de leur cœur et de leur esprit, et de ne penser qu'à la passion comme le cheval et le mulet, animaux sans intelligence, les époux se souvenaient qu'ils sont les enfants des saints, et qu'ils ne doivent pas s'unir comme les païens, qui ne connaissent pas Dieu (2); si toutes les alliances se formaient sous les auspices de Marie, reine du ciel, et de Joseph, son saint époux, ah! nul doute que notre âge ne vît encore des familles comme celles de saint Grégoire de Nysse et de Théosébie, de Tecelin et d'Alix, parents de saint Bernard, de saint Louis, de saint Édouard, de saint

(1) M. Combalot, *Confér. sur les grand. de la S. Vierge.*

(2) Tobie.

Henri et de beaucoup d'autres. La vertu remplacerait le crime, et, au lieu du malheur, du parjure, de l'adultère, de la violence, de la haine, de la jalousie, de la discorde, qui attristent et empoisonnent tant de ménages, on verrait régner partout le calme et la sérénité, prélude et avant-goût de la félicité des cieux.



VI.

FÊTE DE L'ANNONCIATION DE LA SAINTE VIERGE.

Tous ceux qui célébreront dignement l'Annonciation de la Vierge Marie, mère de Dieu, recevront toute la récompense qui est renfermée dans ces mots : Salut, pleine de grâce.

S. Grégoire de Néocésarée, 2^e sermon sur l'Annonciation.

Saluant avec l'élan de l'enthousiasme chrétien le mystère de l'Incarnation, le poète s'écrie :

« Le voilà donc enfin venu ce jour mille fois solennel qui, après de longs siècles de soupirs et de larmes, donne à toute la race humaine et à chaque enfant d'Adam de jouir plus intimement de la Divinité ! Voici le jour qui annonce le salut à la terre, jour chéri et bien-aimé, où le ciel répand dans les cœurs la joie et l'allégresse ! Nous étions tous tombés par la chute d'un seul ; pour nous relever de cette chute, Dieu lui-même descend jusqu'à nous. Celui dont l'éternité n'a point vu la naissance, va naître dans le temps ; et celui que le Père a engendré de son sein avant les feux de l'aurore, va s'abaisser jusqu'à devenir le fils d'une mortelle. Celui qui remplit l'univers de son immensité va s'enfermer, ô prodige ! dans le sein d'une vierge, née d'Adam comme nous. Un ange, envoyé du ciel, vient apporter la nouvelle du grand événement qui va changer le monde, et une fille d'Ève va devenir mère d'un Dieu (1). »

(1)

Hæc illa sollemnis dies,
Dies salutis nuntia,

Non, le jour où « un Dieu se renfermera dans le sein d'une vierge, afin de pacifier la terre, de glorifier le ciel, de sauver ce qui était perdu, de rendre la vie aux morts, d'établir une alliance entre le ciel et la terre, et un commerce entre la Divinité et la nature humaine (1), » un tel jour ne pouvait être, dans l'Église du Christ, un jour sans culte solennel, sans prières publiques, sans cantiques de joie et sans actions de grâces. Non, encore une fois, le jour où le Verbe, splendeur de Dieu, s'est fait chair, où il a habité parmi nous, où *nous avons vu sa gloire, sa gloire comme devait l'avoir le Fils unique et éternel du Père* (2), ce jour-là ne pouvait être à tout jamais sans encens et sans hommages.

Aussi faut-il remonter bien haut dans les annales de la liturgie chrétienne, pour trouver l'établissement de la fête qui honore l'anniversaire glorieux et à jamais mémorable

Qua missa cœlo tristibus
Venère terris gaudia.

Unius omnes crimine
Casu gravi lapsi sumus :
Ut ipse lapsos erigat
Descendit in terras Deus.

Qui Patris æterno sinu
Æterna proles nascitur,
Obnoxius fit temporis,
Sinum nec horret Virginis.

Qui cuncta complet numine,
Nostros se in artus colligit;
Ut nos reducat ad Deum,
En ipse nobiscum Deus.

Cœlestis ales nuntiat
Implenda mox mysteria;
Virtute fœcunda Deus
Illapsus implet Virginem.

SANTEUL.

(1) S. Pierre Chrysologue.

(2) Joann., I, 14.

de l'Incarnation. Peut-être même faut-il chercher l'institution de cette fête dans le premier âge de l'Église, à l'époque où les apôtres fondaient le christianisme sur toute la face de la terre.

En effet, si les Juifs, les Grecs et les Romains consacraient si soigneusement par des solennités la mémoire ou l'anniversaire des événements heureux arrivés à leur nation, pouvons-nous croire que les chrétiens n'aient pas introduit cet usage dans les pratiques de leur culte dès sa formation? et la reconnaissance, bien plus vive dans leurs cœurs qu'elle ne l'est dans les nôtres, ne leur faisait-elle pas au moins autant qu'à nous une obligation de sanctifier tout spécialement le jour où a jailli des trésors divins la source de toutes ces grâces qui, depuis lors, ont arrosé notre désert auparavant si sec et si aride? Les apôtres, ces sublimes échos de J. C., ces grands prédicateurs de l'Incarnation, pouvaient-ils ne pas célébrer et ne pas apprendre aux fidèles, leurs disciples, à célébrer avec eux le jour béni où *les nuées avaient enfanté le Juste* (1).

Non ; et sur ces principes nous sommes fondés à dire que la fête de l'Incarnation de N. S. J. C., ou de l'Annonciation de la très-sainte Vierge Marie, date des premiers siècles.

Aussi, dit un historien du culte catholique, longtemps avant que cette fête fût régulièrement et canoniquement établie, les fidèles témoignaient une dévotion toute singulière pour honorer ce grand jour en particulier... La conception de J. C. dans le sein de Marie leur parut être le principe même de toute la Rédemption et de toutes les autres fêtes.

(1) Is., LXV, 8.

C'est ainsi que de la dévotion particulière des fidèles il se forma un culte religieux pour le jour de l'Incarnation, et que, sans décret de concile ou statut général de l'Église, une pratique volontaire de piété s'étant communiquée de lieux en lieux parmi les peuples, devint une observation universelle et nécessaire pour tous les fidèles (1).

Elle était célébrée à Rome avant 496.

La plus ancienne mention que l'on en trouve dans l'Église grecque est celle qui en est faite par le concile de Constantinople, tenu dans le dôme impérial en 692. Cette Église dispensait du jeûne ce jour-là, et, ce jour-là aussi, on disait la messe parfaite.

Les Grecs l'appelaient fête de l'*Évangélisme* ou de la *Bonne Nouvelle*, et nous aimons mieux cette expression que celle d'Annonciation employée par les Latins.

Ainsi, dès qu'elle nous apparaît, cette fête se présente sous le titre d'Annonciation de la bienheureuse Vierge, quoiqu'elle fût, avant tout, la fête des abaissements de l'homme-Dieu, la fête de l'Incarnation du Verbe.

« Mais dans les premiers siècles, alors que cette fête n'avait pas encore reçu une existence régulière, la plupart des Pères de l'Église ne distinguaient pas ordinairement ce jour de celui de la naissance du Sauveur du monde dans leurs sermons et leurs homélies. Ils révéraient la conception de J. C. avec sa nativité, parce que c'était le jour où le Verbe, fait chair dans le sein d'une vierge, s'était montré à la terre, revêtu de notre humanité. On peut dire même que c'est l'incarnation plutôt que la naissance temporelle du Fils de Dieu qu'ils exposent ou qu'ils exaltent dans leurs discours sur la fête de Noël ou sur

(1) Baillet.

celle de l'Épiphanie. On voit peu de leurs sermons marqués pour l'Annonciation de la sainte Vierge. C'est qu'on se représentait le Fils de Dieu comme voilé, comme caché, tant qu'il fut dans les chastes flancs de sa mère. On agissait comme s'il n'eût voulu recevoir les hommages des hommes qu'après qu'il se serait rendu visible par sa naissance.

« C'est ce qui semblait laisser la liberté de tourner presque exclusivement à l'honneur de la sainte Vierge le culte dont on honorait le moment auquel elle avait reçu la députation de l'ange et conçu J. C. (1). »

Aussi, dès le commencement de son institution, elle est regardée comme la fête particulière de la maternité divine de Marie; et comme la fête de Noël appelle l'attention et les hommages des fidèles beaucoup plus sur le fils que sur la mère, on a voulu que la fête de l'Annonciation les arrêtât beaucoup plus sur la mère que sur le fils. Ce jour, disait, en 656, le dixième concile de Tolède, parlant de l'Annonciation, ce jour est proprement celui de la fête de la mère de Dieu... Car quelle est la fête de la mère de Dieu, si ce n'est celle de l'Incarnation du Verbe? *Festum sanctæ Virginis genitricis Dei, festivitas matris..... Nam quod festum est matris, nisi Incarnatio Verbi?*

Oui, c'est ici la grande fête, la fête par excellence, de la très-sainte Vierge.

Qu'elle ait été conçue sans tache originelle, c'est là un beau privilège, mais que le premier homme et la première femme partagent avec elle. Il ne la distingue pas non plus des anges, que Dieu créa innocents. Que Marie ait été peu de temps dans la tombe, et que son corps virginal ait été

(1) Baillet.

promptement rendu à la vie de la terre et appelé à la vie des cieux, voilà une faveur assurément signalée, mais que les justes recevront après un temps plus ou moins long passé dans la paix du tombeau; et les années les plus nombreuses ne sont que comme un jour devant le Dieu éternel.

Mais ce qui élève Marie au-dessus d'Adam et d'Eve, au-dessus des esprits célestes, au-dessus de tous les élus, ce qui lui donne un rang à part entre toutes les créatures, ce qui lui confère un honneur qui n'appartient qu'à elle, c'est son titre de mère de Dieu. Dieu, a dit saint Jean Chrysostome, pouvait faire des créatures plus parfaites encore que les anges, des mondes plus riches que le nôtre, un ciel plus beau, un air plus pur, un soleil plus radieux que le ciel, l'air et le soleil créés par lui; mais il ne pouvait créer une dignité plus excellente que celle de mère de Dieu; ce titre atteint, pour ainsi dire, les dernières limites de la puissance infinie; et c'est au choix que Dieu fit de la vierge de Nazareth pour mère du Sauveur, qu'elle doit toutes ses prérogatives, toute sa gloire, toutes ses grandeurs. Elle a été infiniment plus élevée le jour où Dieu s'est incarné en elle, qu'elle ne l'a été le jour où il l'a couronnée reine de l'univers, et fait asseoir à sa droite, au-dessus des chœurs des anges.

La fête qui honore sa maternité divine est donc en réalité bien au-dessus de la fête qui honore son entrée au ciel : *Festum sanctæ Virginis genitricis Dei, festivitas matris... Nam quod festum matris, nisi Incarnatio Verbi?*

Aussi cette fête fut longtemps, si l'on en croit quelques auteurs, l'unique fête qu'il y eût en l'honneur de la sainte Vierge.

Assez généralement, dans l'Orient comme dans l'Occi-

dent, elle a été placée au 25 de mars ; et c'est en ce jour que la célèbrent les Russes, les Grecs, les Égyptiens, les Syriens et tous les Orientaux.

Cependant, comme cette époque de l'année coïncide toujours ou avec le carême, ou avec la quinzaine de Pâques, divers évêques, surtout d'Espagne, la transférèrent, pendant un temps, au mois de décembre, et décrétèrent qu'elle serait célébrée pendant les huit jours qui précèdent Noël. Mais ces diocèses, pour se conformer à la pratique de l'Église mère et maîtresse, l'ont remise depuis au vingt-cinquième jour de mars.

Nous lisons dans Baillet que l'Angleterre protestante a continué, depuis son schisme, à l'observer et à la chômer d'obligation comme auparavant, avec un jeûne et une veille ou vigile, un office public du jour, et une collecte particulière, selon la prétendue réforme. C'est même, dit-il, de ce jour qu'elle commence son année ecclésiastique.

Nous ne savons si l'auteur des *Vies des saints* était bien informé, ou si, depuis l'époque où il écrivait, le protestantisme anglican ne s'est pas éloigné de nous d'un pas de plus en abolissant cette fête. Mais s'il a conservé jusqu'à ce moment, et malgré les autres progrès de l'hérésie et de l'irrégion, un respect pieux pour le jour de l'Incarnation, ah ! que ces honneurs qui attachent encore le royaume des Édouard, des Edwin, des Edmond au trône de Jésus et de Marie, lui méritent un retour prompt et parfait vers le centre de l'unité !

Pour nous qui avons le bonheur d'être unis à ce centre par les liens d'une foi sans mélange, ah ! soyons toujours fidèles à honorer, par un culte éclatant et respectueux, le jour à jamais mémorable où Dieu même a daigné devenir fils de la femme et frère de l'homme !

Cette fête, nous l'avons vu, a pris racine dans les peuples en dehors des gouvernements..... célébrons-la aussi en dehors des gouvernements. Qu'ils la reconnaissent ou non, qu'ils la respectent ou non ; elle s'est établie sans eux, maintenons-la sans eux. Seulement, qu'ils n'entravent pas, qu'ils n'enchaînent pas nos libertés ; qu'ils ne nous enlèvent pas nos droits ; voilà tout ce que nous leur demandons : qu'ils ne s'opposent pas à nos prières quand nous voulons prier, à nos adorations quand nous voulons adorer ; qu'ils ne mettent pas des barrières à la porte de nos temples ; qu'ils ne nous disent pas : « Vous pourrez y venir tels jours ; vous ne le pourrez pas, « ils vous seront fermés tels autres jours. Dans les jours « que nous ne reconnaissons pas, vous ne pourrez ni faire « retentir l'airain de vos cloches en signe d'allégresse, ni « brûler de l'encens, ni chanter les louanges de Dieu, ni « orner vos églises. Vous irez jusque-là dans l'adoration « de Dieu, mais vous n'irez pas plus loin. » — Et qui donc a le droit de nous asservir ainsi, de nous subjuguier ainsi ? Qui donc, sans abus de pouvoir, oserait nous interdire la faculté de prier, et de prier en commun, en un jour aussi saint, et pour nous aussi précieux, que celui où l'homme est devenu le frère de Dieu, où nos places dans le ciel nous ont été rendues, et où le Christ rédempteur, en s'abaissant jusqu'à nous, nous a apporté tous les dons de sa munificence, tous les biens et tous les trésors de sa divinité ?

Entrons dans les sentiments dont le pieux Gerson se sentait pénétré à l'occasion de cette fête.

Voici ses paroles : « Que doit dire et penser un cœur « religieux, un cœur fidèle et brûlant d'amour ? Frappé « du bienfait inestimable qu'il reçoit de l'infinie bonté de

« Dieu, il se livrera aux transports de la joie la plus vive ;
« mais, frappé en même temps de l'élévation de Marie, il
« lui dira avec l'ange : Vous êtes bénie entre toutes les
« femmes. C'est en ce jour que s'accomplissent les ardents
« désirs des prophètes et des patriarches... c'est en ce
« jour que le Rédempteur du monde, vrai Dieu et vrai
« homme, est conçu dans le sein de Marie ; c'est en ce
« jour que Marie reçoit le plus beau, le plus glorieux de
« tous les noms, celui de mère de Dieu ; c'est enfin en ce
« jour que s'opère le plus grand des miracles. Écoutez les
« prodiges d'amour et de miséricorde que cette fête vous
« met devant les yeux. La personne du Fils de Dieu s'unit
« à notre nature de la manière la plus intime, c'est-à-dire
« que l'Immortel devient sujet à la mort, que l'Éternel ne
« dédaigne pas de naître dans le temps. La créature con-
« çoit son Créateur ; une femme devient mère de Dieu,
« et cela sans perdre sa virginité. »

Inviquons, saluons, bénissons cette femme ; et qu'elle
soit aussi notre mère !

Regardons comme nous étant adressées à nous-mêmes
les touchantes exhortations que saint Grégoire Thaumaturge adressait, il y a bientôt seize cents ans, aux habitants de sa ville natale et épiscopale : « Sus donc, mes
« bien-aimés ! unissons nos voix à la voix de l'ange, et,
« selon nos forces, l'âme pleine de reconnaissance, pré-
« sentons nos devoirs à Marie, en lui disant : Réjouissez-
« vous, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous ; c'est
« à vous véritablement qu'il appartient de se réjouir, puis-
« que la divine grâce a choisi en vous sa demeure. Le Roi
« de gloire est avec sa servante ; le plus beau de tous les
« enfants des hommes est avec la plus belle de toutes les
« femmes ; celui qui sanctifie tout est avec celle qui est

« sans souillure. Dieu est avec vous ; il est avec vous
 « l'homme parfait en qui réside la plénitude de la divi-
 « nité ! Salut, pleine de grâce ; salut, source de lumière,
 « qui éclairez tous ceux qui croient au Sauveur. Salut,
 « pleine de grâce, lever du soleil spirituel, fleur immacu-
 « lée de la vie. Salut, pleine de grâce ; salut, prairie odo-
 « riférante. Salut, pleine de grâce, verge toujours fleurie,
 « qui réjouissez les âmes de ceux qui vous glorifient. »

« Venez donc, vous, mes bien-aimés ! et ces paroles,
 « chantées sur la divine cithare de David, répétons-les, et
 « disons : *Élevez-vous, Seigneur, dans le lieu de votre*
 « *repos, vous et l'arche de votre sanctification* (1). Véri-
 « tablement la Vierge sainte est cette arche dorée en dedans
 « et en dehors, qui a renfermé tout le trésor de la sainteté.

« Venez donc, mes bien-aimés, et, rappelant à notre
 « souvenir les choses qui se sont passées, glorifions, célé-
 « brons, appelons bienheureuse, et saluons d'acclamations
 « joyeuses, cette tige de Jessé, qui a fleuri et fructifié d'une
 « manière si ineffable (2). »

« Avec quelles paroles donc pourrions-nous exprimer
 l'excellence de la Vierge ? Avec quelles louanges si mer-
 veilleuses louerons-nous dignement sa beauté sans tache ?
 Avec quels hymnes spirituels glorifierons-nous celle qui
 est entre les anges ? C'est elle qui a été plantée en la
 maison de Dieu comme une olive féconde, que l'Esprit-
 Saint a couverte de son ombre, et par laquelle il nous a
 appelés enfants de Dieu, héritiers du royaume de J. C.
 C'est elle qui est le paradis toujours fleuri de l'immorta-
 lité, dans lequel a été planté l'arbre de vie, et dont les

(1) *Ps. CXXXI, 8.*

(2) *Serm. I, pag. 12, 13, 14.*

fruits nous préservent de la mort. C'est elle qui est la gloire des vierges et la joie des mères ; c'est elle qui est l'appui des croyants et le modèle des saints ; c'est elle qui est le temple de la vertu et la défense de la justice. Tous ceux qui célébreront dignement l'Annonciation de la Vierge Marie, mère de Dieu, recevront toute la récompense qui est renfermée dans ces mots : Salut, pleine de grâce.

« O Vierge très-sainte, la louange qui vous est due à cause d'un Dieu incarné en vous et né homme en vous, surpasse toute louange. Au ciel, sur la terre, dans les abîmes, toute créature vous rend un culte pieux, car vous êtes véritablement le trône de la majesté divine, et, dans les hauteurs des spirituels royaumes, vous brillez d'une resplendissante lumière. Là est glorifié le Père, qui ne procède d'aucun principe, et dont la puissance vous a couverte de son ombre. Là est adoré le Fils, que vous avez enfanté selon la chair. Là est glorifié l'Esprit-Saint, qui a opéré dans votre sein la naissance du grand Roi. C'est par vous, ô pleine de grâce, que la Trinité sainte et consubstantielle est connue dans le monde. Daignez nous rendre avec vous participants de votre grâce infinie en J. C. Notre-Seigneur, auquel soient à jamais, ainsi qu'au Père et à l'Esprit-Saint, gloire et louange dans les siècles des siècles. Amen (1). »

(1) *Serm.* II, pag. 24.



VII.

FÊTE DE LA VISITATION.

Visitationem Virginis Mariæ celebremus.

Célébrons la Visitation de la vierge Marie.

Invitatoire de la Liturgie romaine.

L'adorable mystère de l'Incarnation s'accomplissait en silence dans le sein de Marie. Le Verbe était en elle, se revêtant de ce corps virginal et sacré qu'il devait immoler sur l'autel sanglant de la croix.

Quand l'archange, envoyé de Dieu, avait annoncé à Marie qu'elle était appelée à l'honneur d'une divine maternité sans aucun préjudice pour sa virginité, il lui avait appris, pour lui montrer que rien n'est impossible à Dieu, que ce même Dieu venait de rendre aussi fécondes les entrailles d'Élisabeth, épouse de Zacharie, parente de Marie, déjà fort avancée en âge et réputée stérile. Il avait même ajouté qu'Élisabeth était déjà au sixième mois de sa grossesse.

Cette nouvelle la surprit sans doute, et lui causa une vive joie; car ce miracle lui prouvait que sa famille était agréable au Seigneur.

Aussi, dès qu'elle le put, Marie partit en toute hâte, et s'en alla, à travers les montagnes de Judée, vers la ville qu'habitait le prêtre Zacharie.

Suivant quelques auteurs, cette ville était celle d'Hé-

bron, au delà des montagnes de la tribu de Juda, et à quarante lieues de Nazareth.

La longueur de ce voyage, l'aspérité des chemins, les dangers que présente un pays de montagnes, sa jeunesse, la délicatesse de son sexe, sa dignité nouvelle, rien ne l'arrête.

« Quand on est plein de J. C., » remarque ici Bossuet, dont nous allons entremêler les réflexions avec le récit biblique du voyage de la sainte Vierge, « quand on est plein de J. C., on l'est en même temps de charité, d'une sainte vivacité, de grands sentiments, et l'exécution ne souffre rien de languissant. Marie, qui porte la grâce avec J. C. dans son sein, est sollicitée par un divin instinct à l'aller répandre dans la maison de Zacharie, où Jean-Baptiste vient d'être conçu.

« Si vous sortez, âmes saintes et cachées, que ce soit pour chercher les saintes, les Élisabeths qui se cachent elles-mêmes : allez vous cacher avec elles ; cette sainte société honorera Dieu et fera paraître ses grâces.

« Cultivez, âmes pieuses, les devoirs de la parenté ; soyez amies, femmes chrétiennes, comme Marie et Élisabeth : que votre amitié s'exerce par la piété ; que vos conversations soient pleines de Dieu. Jésus sera au milieu de vous, et vous sentirez sa présence.

« Hommes, imitez aussi ces saintes femmes.

« O Dieu ! sanctifiez les visites ; ôtez-en la curiosité, l'inutilité, la dissipation, l'inquiétude, la dissimulation et la tromperie ; faites-y régner la cordialité et le bon exemple (1). »

La sainte Vierge étant entrée dans la maison de Zacharie,

(1) Bossuet.

salua, la première, sa parente Élisabeth; et elle confond ainsi, par son humilité, ceux qui veulent qu'on les prévienne jusqu'au milieu des rues et dans les places publiques par des marques de déférence et par des signes de respect; *amant primas in foro salutationes* (1).

« Dès que la voix de Marie eut frappé les oreilles de sainte Élisabeth, l'enfant qu'elle portait tressaillit dans son sein, et Élisabeth fut elle-même remplie du Saint-Esprit; et elle s'écria à haute voix : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni. » — « Celui que vous y portez est celui en qui toutes les nations seront bénies; il commence par vous à répandre sa bénédiction. Et d'où me vient ce bonheur, d'où me vient cet honneur, que la mère de mon Dieu vienne me visiter? Car votre voix n'a pas plutôt retenti à mon oreille lorsque vous m'avez saluée, que j'ai senti mon enfant tressaillir dans mon sein. »

« Il sent la présence du maître, et commence à faire l'office de son précurseur : si ce n'est encore par la voix, c'est par ce soudain tressaillement; la voix même ne lui manque pas, puisque c'est lui qui secrètement anime celle de sa mère. Jésus vient à lui par sa mère, et Jean le reconnaît par la sienne.

« Élisabeth, comme revenue de son étonnement, s'étend sur les louanges de la sainte Vierge : « Que vous êtes heureuse, lui dit-elle, d'avoir cru, parce que ce qui vous a été dit par le Seigneur sera accompli ! Vous avez conçu vierge, vous enfanterez vierge; votre fils remplira le trône de David, et son règne n'aura point de fin. »

« La béatitude est attachée à la foi. Vous avez cru, vous

(1) Matth., XXIII, 7.

verrez ; vous vous êtes fiée aux promesses de Dieu, vous recevrez les récompenses ; vous avez cherché Dieu par la foi, vous le trouverez par la jouissance : mettons donc notre bonheur dans la foi.

« Ces premiers transports d'une âme qui sort d'elle-même, et qui déjà ne se connaît plus, sont suivis d'un calme ineffable, d'une paix qui surpasse les sens, et d'un cantique céleste.

« Car Marie, renvoyant à Dieu toute la gloire du bonheur dont elle était comblée, s'écrie : Mon âme glorifie le Seigneur. Elle fait pour la première fois entendre au ciel et à la terre ce sublime cantique (1), que le ciel et la terre ont entendu et entendront encore tant de fois, ce cantique où « les palais et les trônes sont à bas, où les cabanes sont relevées, et dans lequel toute fausse grandeur est anéantie (2). »

Marie demeura environ trois mois dans la maison d'Élisabeth ; puis elle retourna en sa maison, à Nazareth.

La visite que rendit la sainte Vierge à sainte Élisabeth renfermant quelque chose de plus qu'un simple devoir de civilité, a paru si mystérieuse à l'Église, qu'elle a voulu qu'on en renouvelât tous les ans la mémoire par l'établissement d'une fête.

Quoique la sainte Vierge ait entrepris son voyage à Hébron peu de jours après l'Annonciation, l'Église a fixé la

(1) On ne peut refuser à la jeune prophétesse qui data la nouvelle loi de son plus beau cantique, d'avoir connu les plus suaves et les plus nobles inspirations du génie. A part ce qui en fait, pour nous autres chrétiens, une chose sacrée, le Magnificat serait encore chez tous les peuples une composition poétique du premier ordre. — M. l'abbé Orsini, *la Vierge*, 1^{er} vol., pag. 87.

(2) Bossuet.

fête qui honore ce pieux voyage au second jour de juillet, c'est-à-dire immédiatement après l'octave de la Nativité du saint précurseur du Messie. Elle a voulu unir à la mémoire de sa naissance celle de sa sanctification ; car nul doute que saint Jean, qui, d'après la parole de l'Ange, devait être rempli du Saint-Esprit dès le sein de sa mère, n'ait été sanctifié par la présence de Jésus, nouvellement conçu dans les chastes flancs de Marie ; et les Pères ont cru que le tressaillement du fils d'Élisabeth n'était pas moins la marque de sa sanctification qu'un hommage rendu par lui à celui qu'il devait précéder dans l'esprit et la vertu d'Élie.

« Il faut reconnaître, dit un auteur, que ç'a été par la parole de la sainte Vierge que J. C. a sanctifié son précurseur, puisque c'est à sa voix que sainte Élisabeth attribuait le tressaillement de son fils. C'est ce que le Sauveur incarné, comme Verbe du Père éternel et principe de toute sanctification, aurait pu faire sans le ministère de sa sainte mère. Mais c'était une première faveur dont il voulait la gratifier à son avènement dans le monde ; et l'on peut dire que ce fut là le premier et le plus grand des miracles que la sainte Vierge ait pu faire de son vivant. Car c'est de la parole de cette bienheureuse créature que J. C. s'est servi pour ôter le péché originel que saint Jean tenait d'Adam (1). »

Ainsi les deux premiers miracles opérés par le Sauveur, l'un dans l'ordre de la grâce (celui dont nous parlons ici), l'autre dans l'ordre matériel (le changement de l'eau en vin aux noces de Cana), ont été dus à l'intervention de Marie.

(1) Baillet.

Quelle confiance ce rapprochement ne doit-il pas nous inspirer en la protection de cette puissante Vierge !

La fête de la Visitation semble avoir été instituée dans l'Église romaine vers le quatorzième siècle, par le pape Urbain VI. Son successeur, Boniface IX, la confirma ensuite dès la première année de son pontificat.

La France la reçut ensuite ; et elle devint même dans plusieurs villes et diocèses fête de commandement, comme elle l'était à Rome au temps du pape Paul III.

On dit que les religieux de Saint-François la célébraient dans leur ordre dès l'an 1263.

On prétend même qu'elle était observée dans l'Église d'Orient, et notamment en Syrie, à une époque très-reculée.

Depuis leur schisme, les Anglais n'en ont conservé que le nom dans le calendrier de leur nouvelle liturgie.

Saint François de Sales a placé, sous les auspices de Marie visitant sainte Élisabeth, la pieuse congrégation dont il a été le père, et qui, suivant la fin de sa première institution, devait *visiter* les malades et servir J. C. dans ses membres souffrants. Mais ce charitable but ayant été rempli par les Sœurs de Saint-Vincent de Paul et par un très-grand nombre d'autres associations établies dans les mêmes vues, les filles de Saint-François de Sales se sont retirées du monde, et elles se sont enfermées dans la solitude du cloître. Elles dirigent encore quelques pensionnats avec le zèle et la charité que déploya la Ste Vierge auprès de sa parente, et avec l'esprit de douceur, de mansuétude et d'intelligence qui distingua leur fondateur, et qu'il a laissé à ses filles dans ses admirables écrits.

Dans la messe du jour de la Visitation, l'Église a choisi pour épître ce poétique extrait du Cantique des cantiques :

« Voilà mon bien-aimé, qui vient bondissant sur les montagnes, franchissant les collines. Mon bien-aimé est semblable au chevreuil ou au faon des biches. Le voilà debout derrière la muraille ! il regarde de la fenêtre et à travers les treillis. Voilà mon bien-aimé qui me dit : Lève-toi, hâte-toi, ma bien-aimée, ma colombe, ô la plus belle, et viens ! Déjà l'hiver s'est éloigné, les pluies ont cessé, elles ont fui. Les fleurs ont paru sur la terre, la saison des chants est venue, et la voix de la tourterelle a été entendue dans nos campagnes. Le figuier a montré ses fruits, la vigne en fleur a répandu ses parfums ; lève-toi, ô ma bien-aimée, ô la plus belle, et viens, viens, ô ma colombe, du creux du rocher, des fentes du mur en ruine ! Montre-moi ton visage, parce que ta voix ravit mon oreille et que ton visage est beau (1). »

Dans l'ancienne liturgie troyenne, l'office de la Visitation était un des plus beaux de l'année religieuse. On eût dit qu'il reflétait quelque chose de la richesse des charmes et des attraits dont brille la nature dans les premiers jours de juillet, alors qu'elle étale au grand soleil l'or et l'argent de ses moissons. L'Orient même paraissait avoir jeté sur cet office sa teinte vive et animée. On y trouvait dès le début : « Qu'elle est belle, fille du Prince, qu'elle est belle votre démarche (2) ! Qu'ils sont beaux sur les montagnes les pieds du messager et de l'apôtre de la paix (3) ! Ses voies sont des voies toutes belles, et tous ses sentiers sont tranquilles (4). Des cris de

(1) *Cant. cant.*, II.

(2) *Cant. cant.*, VII.

(3) *Is.*, LII.

(4) *Prov.*, III.

joie et de salut ont retenti sous la tente des justes (1).

Voici quelques-unes des strophes que la visite de la Vierge à la mère de Jean-Baptiste a inspirées à Santeul, notre grand poète liturgique :

« Où vous emporte votre zèle, ô Vierge, ô modèle des vierges ? où allez-vous ? et pourquoi d'un pas précipité traverser ainsi les montagnes ?

« L'esprit de Dieu vous presse, la divinité vous remplit, et votre dignité nouvelle ne refroidit en rien l'ardeur de votre charité.

« Vous portiez dans vos chastes flancs : comme enfermé dans un nuage, ce soleil qui bientôt éclairera le monde.

« Montagnes, aplanissez-vous ; humiliez vos cimes superbes sous les pas de Marie ; car les astres eux-mêmes s'abaisseraient avec bonheur sous les pieds de leur reine.

« Heureuse, ô heureuse la terre que Marie a foulée ! heureux le chemin qu'elle a suivi ! heureuses aussi les collines qui ont porté un Dieu, en portant son auguste mère !

« Mais mille fois plus heureuse la chaumière de Zacharie, dont les habitants fortunés ont entendu des paroles dignes du ciel (2) ! »

(1) *Ps. CXVII.*

(2)

Quo sanctus ardor te rapit,
O Virgo, flos ô virginum ?
Quo tendis, et cito gradu
Conscendis alta montium ?

Urget sacer te spiritus,
Toto repletam numine :
Matris Dei jam dignitas
Nil caritati detrahit.

Absconditum sub intimo
Ceu nube portabas sinu
Solem suo qui protinus
Lustrabit orbem lumine.

On dit que la fête qui honore ce voyage de l'auguste Vierge fut surtout établie à Rome pour demander à Dieu, par l'intercession de Marie, la fin des divisions qui alors agitaient le centre de la catholicité. Aussi, dans la secrète, l'Église demande-t-elle que la célébration de cette pieuse fête augmente la paix dans son sein, *pacis tribuat incrementum* (1).

Prions donc ce jour-là pour la paix de l'Église et pour la paix du monde entier, nous rappelant que la sainte Vierge est *reine de la paix*. Appelons également la paix sur nos familles, et la paix sur nous-mêmes. Supplions la divine mère de venir aussi nous visiter, et de nous apporter le don au-dessus de tout don : *Visita nos in salutari tuo* (2). Puis, lorsque, le 2 juillet, la Providence conduit nos pas dans une maison de prière, là, dans le recueillement et le silence du lieu saint, souvenons-nous de ceux que nous avons visités, de ceux qui nous ont abrités sous leur toit hospitalier, qui nous ont donné place à leur table et à leur foyer, et prions Dieu de leur faire le bien que nous leur souhaitons.

Montes superbum verticem,
Quà Virgo transit, subdite
Cui se libenter sternerent
Vel ipsa cœli sidera.

Beata quam pressit pede
Tellus! beata semita,
Colles beati, qui simul
Cum matre sensistis Deum!

Beatiores hospites
Vos ô quibus cœlestia,
Loquente matre Virgine,
Audire verba contigit!

(1) *Liturg.*

(2) *Ps. CV, 4.*



VIII.

DE LA PART DE LA SAINTE VIERGE DANS LE MYSTÈRE ET
DANS LES SOLENNITÉS DE NOËL.

Salve, sancta Parens, enixa puerpera Regem
Qui cælum terramque tenet.

Salut, ô sainte Mère, toi qui as enfanté le Roi qui soutient et gouverne le ciel et la terre.

Sédulius et *Liturgie romaine*.

Quel titre que celui de mère du Dieu éternel, immense, tout-puissant, créateur unique des êtres, souverain arbitre des mondes, suprême régulateur de l'univers entier, commencement et fin de toutes choses, alpha et oméga de tout ce qui existe ! quelle dignité que celle de mère de J. C., de ce Dieu-homme, auquel appartient tout empire dans les cieux, sur la terre et au fond des enfers !

Et ce titre incompréhensible, cette ineffable dignité, Marie en prend surtout possession, du moins aux regards de la terre, dans l'étable de Bethléem !

Mon Dieu, que de grandeur dans un réduit si pauvre et dans un lieu si méprisé !

Écoutons sur ce grand mystère un des historiens de notre rédemption :

« Il arriva en ces jours qu'il parut un édit de César Auguste pour le dénombrement des habitants de toute la terre. Ce premier dénombrement fut fait par Cyrinus,

gouverneur de Syrie, et tous allaient se faire inscrire chacun en sa ville. Joseph aussi monta de Nazareth, ville de Galilée, et vint en Judée dans la cité de David, qui est appelée Bethléem, parce qu'il était de la maison et de la famille de David, pour être inscrit avec Marie, son épouse, qui était enceinte; et comme ils étaient là, il arriva que les jours de l'enfement furent accomplis, et Marie mit au monde son fils premier-né; elle l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait point de place pour eux dans l'hôtellerie (1). »

Maintenant faisons silence, et méditons.

Dans le ciel, je vois un Dieu qui de toute éternité engendre un fils semblable à lui, et qui est sa pensée, sa parole, son Verbe, le caractère de sa substance, l'image de sa bonté, le reflet de sa gloire.

Sur la terre, la foi me montre, dans une étable de Judée, une humble fille d'Abraham qui engendre aussi de son sein, pur comme le sein de l'aurore, ce même Verbe revêtu de toutes nos faiblesses, de toutes nos misères, à l'exception du péché; ce même Dieu fait homme. Quelle gloire et quel honneur pour nous, puisque Marie est notre sœur, née comme nous du sang d'Adam, et condamnée comme nous à mort dès l'origine du monde!

Mais surtout quelle élévation pour cette Vierge bien-aimée! « Oh! quand elle vit le miracle de son enfement divin, quelles étaient ses joies et quelles ses affections! Ce fut alors qu'elle s'estima véritablement bénie entre toutes les femmes, parce qu'elle seule avait évité toutes les malédictions de son sexe; elle avait évité la malédiction commune à tous les enfants d'Adam, parce

(1) Luc, II.

qu'elle avait été préservée du péché dans sa conception ; elle avait évité la malédiction des stériles par sa fécondité bienheureuse ; elle avait évité la malédiction des mères, parce qu'elle avait enfanté sans douleur, comme elle avait conçu sans corruption. Avec quel ravissement embrassait-elle son fils, le plus aimable des fils ! Elle considérait J. C. comme une fleur que son intégrité avait poussée ; et, dans ce sentiment, elle lui donnait des baisers plus que d'une mère, parce que c'étaient des baisers d'une mère vierge (1). »

Et quel don que celui qu'elle fait à la terre ! Le soleil, quelque beau qu'il soit, ne verse sur nous qu'une lumière qui a commencé, et qui un jour s'éclipsera ; et Marie répand sur le monde, par son enfantement virginal, la splendeur incréée, la splendeur de l'éternité ; *lumen æternum mundo effudit* (2).

Chrétiens, prosternons-nous devant l'enfant divin qui nous vient aujourd'hui pour dissiper nos ténèbres, et chasser les ombres de mort dans lesquelles nous étions assis. Prosternons-nous, et disons-lui : Je vous salue, divinité cachée qui n'avez pas eu horreur de vous enfermer neuf mois dans le sein d'une fille d'Ève ; *Adoro te supplex, latens deitas, quæ non horruisti virginis uterum* (3). Je vous salue, vrai corps né de la vierge Marie pour porter un jour le poids de nos iniquités ; *Ave, verum corpus natum de Maria virgine* (4). Je vous salue, sang précieux, formé du pur sang de Marie, et qui effacerez un jour tous

(1) Bossuet, II^e Serm. pour la fête de la Compassion de la Ste. Vierge.

(2) Liturg.

(3) Liturg.

(4) Liturg.

les péchés du monde ; je vous salue, âme toute sainte dont Marie a été le premier sanctuaire, et qui un jour serez pour nous triste jusqu'à la mort.

Où, si Jésus est un soleil de justice et de vie, Marie est la brillante aurore du sein de laquelle il s'élance pour éclairer le monde ; si Jésus est le plus beau fruit que la terre ait produit, Marie est la tige bénie qui a porté ce fruit ; si Jésus est l'Adonai qui apparut à Moïse du milieu du buisson ardent, Marie est ce buisson miraculeux que la flamme respecte et ne consume point, tout en le pénétrant ; si Jésus descend sur nous tous comme une rosée céleste, Marie est le nuage qui distille sur notre vallée cette pluie bienfaisante.

Bénédissons-la donc aussi. Prosternons-nous aussi devant cette sainte créature, la plus pure des vierges, la plus glorieuse, la plus illustre et la plus heureuse des mères.

Avec quel sentiment de bonheur et de joie l'âme fidèle contemple Marie auprès du berceau de Jésus !

Marie est notre sœur ! c'est donc une de nos sœurs qui garde le berceau du Roi des nations ! c'est une de nos sœurs qui veille sur le berceau du gardien d'Israël ! c'est une de nos sœurs qui réchauffe de son souffle et de ses baisers de mère les mains qui lanceront la foudre, et les pieds qui marcheront sur les flots de la mer et sur les nuées du ciel ! c'est une de nos sœurs qui nourrit de son lait celui qui donne à tout la vie ! c'est une de nos sœurs qui enveloppe de langes celui qui a revêtu les astres de splendeur et les anges de sainteté ! enfin, c'est une de nos sœurs qui aura le premier sourire de celui dont les chérubins sont avides et heureux de contempler la face !

Oh ! quel avantage pour nous et pour toute notre race ! En Marie nous avons une médiatrice zélée auprès du

grand médiateur, *mediatrix ad mediatorem* (1), une avocate dévouée auprès de notre juge, une protectrice puissante auprès de notre Roi, une mère auprès de notre Dieu !

Aussi est-ce elle qui présente à Jésus nouveau-né et les bergers, et les mages, et le saint vieillard Siméon, et Anne la prophétesse, et tous ceux qui, attendant la rédemption d'Israël, vinrent saluer dans son divin Fils le salut préparé devant la face de tous les peuples (2).

Qu'elle est glorieuse pour Marie la place qu'elle occupe près de Jésus enfant ! Elle est sa mère !... Oh ! combien elle sent alors ce qu'elle a dit ailleurs : « Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes et ineffables choses (3). » Le soleil est son pavillon, et Marie est sa mère ! le ciel est son palais, et Marie est sa mère ! la terre est son marchepied, et Marie est sa mère ! les anges sont ses serviteurs, et Marie est sa mère ! le monde entier est son ouvrage, et Marie est sa mère !

Quelle joie pour son cœur, quand elle entendit retentir au-dessus de la crèche les cantiques des esprits célestes ! quel bonheur pour Marie, quand les âmes les plus pures des environs de Bethléem, averties par un ange, arrivèrent en foule dans l'étable où elle était, pour y voir et y adorer l'enfant né de son sein ! quelles douces émotions, quand les mages, représentants des riches contrées de l'Orient, vinrent honorer, par leur or, leur encens et leur myrrhe, la royauté, la divinité et l'humanité du Fils qu'elle tenait dans ses bras et qu'elle offrait à leurs hommages !

(1) S. Bernard.

(2) Luc.

(3) Luc.

Les mères seules, selon la belle expression de Bossuet, peuvent sentir et comprendre l'allégresse de Marie à la vue des honneurs que, du haut de sa crèche, comme du haut d'un trône et même d'un autel, reçoit son divin Jésus.

Sans doute elle sera bien glorifiée aux yeux des peuples, lorsqu'à la fin des temps elle viendra, comme J. C., avec puissance et majesté, pour assister au jugement de toute la famille humaine.

Mais elle nous paraît plus grande mille fois, plus honorée mille fois auprès du berceau de ce Dieu auquel elle dit, « Mon fils, » qu'elle ne le sera alors et qu'elle ne l'est dès maintenant aux regards de la cité sainte, sur le trône qu'elle occupe à côté de celui du Christ.

Aussi quand l'Église catholique célèbre chaque année l'anniversaire chéri de cette heureuse naissance ; quand toutes les cloches bénissent et saluent de concert celui que toute la terre appelait de ses vœux, *universa terra desiderabat vultum ejus* (1) ; lorsque de toutes parts le peuple crie : Noël ! Noël ! allons à la suite des bergers contempler, remercier, prier et adorer le petit enfant qui nous est né, *parvulus natus est nobis* (2), le Fils qui nous a été donné, *filius datus est nobis* (3).

Mais, dans ces honneurs rendus au divin fils de David, n'oublions pas, n'oublions pas la Vierge prédestinée qui l'a conçu et enfanté, *Prophetissa concepit et peperit filium*, n'oublions pas la riche et belle fleur de Jessé qui a produit ce fruit sacré ; n'oublions pas l'étoile splendide

(1) *III Rois*, X.

(2) *Is.*, IX, 6.

(3) *Ibid.*

et lumineuse qui nous a donné ce rayon. Voyons toujours Marie auprès du berceau de Jésus ; saluons-la aussi, invoquons-la aussi, prosternons-nous aussi à ses genoux bénis ; félicitons-la du choix que le Très-Haut a fait d'elle pour mère du Dieu libérateur ; recommandons-lui nos besoins, montrons-lui nos blessures, nos misères et notre pauvreté. Disons-lui, comme certaines Églises le chantent dans l'office de la belle nuit de Noël : « Vierge-mère, soyez notre avocate auprès de votre auguste fils ; et, tandis que de votre sein la vie coule en ses membres, tandis qu'il est suspendu au cou de sa tendre mère comme la grappe au cep de la vigne, demandez et obtenez que nos cœurs n'aient d'attrait que pour les délices du ciel :

Et tu, Virgo puerpera,
Fac opem ferat filius.
Dum pendet et ad ubera
Det cordi, sit nil dulcius
Cœli deliciis (1). »

Certes, si les honneurs rendus à un fils unique, à un fils bien-aimé, rejaillissent sur celle qui lui a donné le jour ; si une mère a sa large part dans les hommages que reçoit l'enfant né de son sein, il est évident que Marie est loin d'être étrangère aux magnifiques solennités qui sanctifient l'anniversaire de la naissance de l'Homme-Dieu.

Loin de là, l'auguste Vierge participe à toutes les pompes de ces joyeuses fêtes : les hymnes d'allégresse qui chantent Jésus naissant proclament par là même la grandeur de sa mère. L'encens brûlé devant l'autel de celui qui, pour nous, voulut naître dans une étable, monte aussi dans le ciel et jusqu'au trône de Marie, pour y réjouir sa

(1) *Liturgie troyenne.*

tendresse ; et c'est avec un tressaillement dont elle seule connaît la douceur, qu'elle entend, dans les airs, les vibrations pieuses de l'airain religieux, qui répète en sa langue le cantique des anges louant le Seigneur, et disant : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! » Tous les ornements de nos temples, toutes les parures de nos autels, toute la majesté, tout l'éclat de nos cérémonies en ces jours d'allégresse, tout cela tourne aussi à la gloire de Marie. Oh ! qu'alors sa chapelle parle bien à nos cœurs ! qu'alors sa blanche bannière nous semble radieuse ! Alors, plus qu'en tout autre temps, ne croit-on pas apercevoir, sur toutes les images de Marie, le bonheur et la joie qu'elle a d'être mère de Jésus, *Matrem Filii lætantem* (1) ?

Non, la vraie fête de Marie n'est pas, à nos yeux, sa triomphante Assomption ; le premier titre de Marie, ce n'est pas, selon nous, celui de reine des anges ; le plus beau jour de sa vie n'a pas été celui de son couronnement dans la cité du grand Roi ; mais sa vraie fête, c'est celle de sa maternité ; son premier titre, c'est celui de mère de Jésus ; son plus beau jour a été celui de son enfancement merveilleux. Toute sa gloire vient de là, toute sa grandeur vient de là, toute sa joie vient de là, toutes les splendeurs dont elle brillera durant l'éternité partent aussi de là, *Matrem Filii lætantem*.

Aussi, dit l'historien des fêtes de l'Église, « longtemps avant que le premier jour de janvier fût consacré à honorer la circoncision du Sauveur, l'octave de la Nativité était spécialement affectée au culte de la sainte Vierge. C'est ce qui paraît par le calendrier romain du

(1) *Ps. CXII, 9.*

huitième siècle de l'Église, où la fête du 1^{er} janvier est marquée sous le titre de fête natale de sainte Marie ; et il fut un temps où l'office tout entier n'était que de la bienheureuse mère de Dieu.... »

« On peut dire, continue le même auteur, que c'est ici la plus ancienne des fêtes de la sainte Vierge, quoiqu'il semble qu'elle en ait aujourd'hui perdu le nom. J'entends la plus ancienne de ses fêtes générales ; car ceux qui savent quels étaient les usages anciens de l'Église ne douteront pas que la mère de Dieu n'ait eu autant de fêtes particulières qu'on avait auparavant, sous son nom, dressé de temples dont on renouvelait annuellement la dédicace (1). » Et la consécration du premier jour de l'an à la maternité de la très-sainte Vierge « n'était pas une pratique qui fût particulière à l'Église d'Occident : celle d'Orient, tant en Grèce qu'en Asie, a été longtemps dans le même usage, qui s'est conservé même jusqu'à présent en quelques endroits de Syrie (2). »

Il y avait seulement cette différence, que, dans le Levant, on célébrait cette fête le 26 de décembre, sous le titre de *Couches virginales* ou d' *Enfantement de la Vierge* (3), immédiatement après celle de Noël, sans faire mention de saint Étienne, comme on le pratique encore chez plusieurs Grecs en Moscovie ; au lieu qu'en Occident on avait cru plus à propos de la remettre à l'octave de la naissance de J. C.

Conformément à cet ancien usage de l'Église, honorons spécialement Marie dans les quarante jours consacrés à adorer la naissance et l'enfance de son Emmanuel. Hono-

(1) Baillet.

(2) Le même.

(3) *Partus et puerperium beatæ Virginis Mariæ.*

rons spécialement Marie dans les jours bien-aimés où nous nous agenouillons devant le berceau de Jésus.

Plaçons aussi, sous les auspices de la Vierge puissante et bonne, le jour qui est pour nous comme le premier anneau de cette chaîne fragile que l'on nomme une année. Demandons à Jésus, par l'intercession de Marie, qu'il nous bénisse, nous et les jours que Dieu nous donnera dans l'an qui ouvre son cours; demandons à Marie qu'au terme de notre voyage et à la fin de notre exil, elle nous montre Jésus, Jésus le fruit béni de ses chastes entrailles; *Et Jesum benedictum fructum ventris tui, nobis post hoc exilium ostende* (1).

(1) *Liturg.*

IX.

FÊTE DE LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE.

Seque piat sine labe mater.

Une mère sans tache se purifie.

Santenl. *Liturgie.*

La Purification de la sainte Vierge !..... Mais que disons-nous là ? que signifie ce langage ? Une telle expression n'est-elle pas attentatoire à la sainteté de Marie, et contraire à tout ce que nous avons dit jusqu'ici des privilèges et des vertus de cette auguste Vierge ? Comment pouvons-nous parler de purification, si, comme nous l'avons établi en différents endroits, Marie a toujours été pure, pure avant son enfantement, pure dans son enfantement, pure après son enfantement ; *virgo ante partum, virgo in partu, virgo post partum* (1) ? Quoi ! nous avons dit mille fois que Marie avait été dans sa conception une aurore sans nuages, une rose sans épines, une fontaine toujours scellée, un parterre toujours clos ; nous avons dit que jamais aucun péché actuel n'avait souillé sa belle âme ; nous avons dit qu'en venant en elle, le Verbe avait ajouté à la grâce dont elle était pleine, loin de ternir le moins du monde sa pureté ravissante : *Nihil in hoc partu impurum fuit, nihil illicitum, nihil purgandum ; nimirum cum proles ista puritatis fons sit, et purgationem venerit facere delictorum* (2) ; nous avons dit qu'ayant engendré par miracle le Dieu de sainteté,

(1) S. Augustin.

(2) S. Bernard, *III^e Serm. sur la Purif. de la Ste. Vierge.*

elle n'avait pu contracter ni tache ni souillure, mais que, au contraire, elle en était devenue, comme l'enseigne saint Augustin, plus pure et plus vierge (1)...; et voilà que nous parlons de purification, comme s'il s'agissait d'une femme juive devenue mère selon les lois ordinaires, et soumise aux prescriptions de la loi de Moïse. Oh ! hâtons-nous de dire qu'après la naissance du Dieu qui augmente la pureté au lieu de l'altérer, qui sanctifie au lieu de flétrir, qui orne et embellit encore au lieu de faire tache, Marie n'avait pas besoin de se purifier; car, comme l'a dit l'élégant auteur du tableau poétique des fêtes chrétiennes, « la pureté ne se purifie pas; c'est comme la neige tombant du ciel : qui pourrait la blanchir? c'est comme le lis : qui pourra le rendre plus beau? qui pourra lui donner une odeur plus douce que celle qu'il a eue en s'entr'ouvrant le premier jour au soleil (2)? »

Mais Dieu, voulant faire connaître aux hommes que, en qualité d'enfants d'Adam, ils étaient tous conçus et naissaient dans le péché, avait ordonné, dans la loi transmise aux Hébreux par Moïse, qu'une femme nouvellement accouchée serait regardée comme impure, et que, durant le temps de son impureté légale, elle ne paraîtrait point en public, et ne toucherait à rien de consacré au Seigneur (1). Le temps était de quarante jours pour un garçon et de quatre-vingts pour une fille, en comptant du jour de la naissance de l'un et de l'autre. Lorsqu'il était expiré, la mère devait porter à l'entrée du tabernacle d'abord, et, depuis, à l'entrée du temple, un agneau

(1) *XV^e Serm. sur le temps.*

(2) *V^{te} Walsh, Fêtes chrétiennes, Purification.*

(3) *Lévit., XII, 2.*

d'un an, que le prêtre offrait en holocauste pour reconnaître le souverain domaine de Dieu, et pour le remercier de l'heureux accouchement de la mère ; elle devait aussi présenter une colombe ou une tourterelle, qui était offerte pour le péché. Après ce double sacrifice, elle était purifiée aux yeux de la loi, et rétablie dans ses premiers droits. Les pauvres qui n'étaient point en état de donner un agneau y suppléaient par une seconde colombe ou une seconde tourterelle, qui fournissait la matière de l'holocauste (1).

La sainte Vierge étant devenue mère par la vertu du Très-Haut, et sans altération de sa virginité, il est évident, par les termes de la loi elle-même, que la cérémonie de la purification ne la concernait pas et ne pouvait pas l'obliger. Car était-elle devenue impure, celle qui, sans connaître d'homme, *Virum non cognosco* (2), avait reçu dans son sein l'éternelle splendeur de Dieu, comme la rose reçoit dans son calice embaumé le rayon de soleil qui la colore et l'embellit? Devait-elle s'abstenir d'entrer dans un temple de pierres, celle qui était le plus beau temple que Dieu eût sous le ciel? Devait-elle s'interdire de toucher aux choses saintes, celle qui, par son union intime et maternelle avec le Dieu incarné dans ses chastes entrailles, était devenue plus pure, plus sainte que les anges? celle qui, du matin au soir et du soir au matin, tenait sur ses genoux, pressait contre son cœur, nourrissait de son lait et couvrait de ses baisers de mère l'auteur de toute sainteté? Non, non ; au contraire, elle eût purifié, sanctifié ce qu'elle aurait touché, comme le seul son de sa

(1) *Lévit.*, XII, 8.

(2) *Luc*, I, 34.

voix avait sanctifié Jean-Baptiste dans le sein de sa mère.

Mais la Vierge de Nazareth, mère de celui qui venait non pour enfreindre la loi, mais pour l'accomplir et la perfectionner, la Vierge de Nazareth voulut s'assujettir aux exigences légales, quoiqu'elle n'y fût pas soumise !... O humilité de Marie, descendez dans nos cœurs !

Mais voici un nouvel acte de cette humilité. L'épouse du pauvre artisan ne pouvait offrir l'agneau, holocauste des riches.

Elle ne présentera donc que l'offrande des pauvres, elle, née du sang des rois ! Mais combien cette offrande fut singulièrement relevée par ces sentiments du cœur qui sont l'âme des sacrifices !

O vous à qui la Providence n'a pas départi les richesses, vous qui avez un bon cœur sans avoir de grands biens, vous qui souffrez souvent de ne pouvoir donner soit aux pauvres, soit aux églises, ah ! dans vos offrandes pieuses, mais modestes, souvenez-vous de Marie et de son humble présent ; unissez vos dons à celui qu'elle fit en entrant au temple ; et si vous avez peu, donnez peu ; mais, comme Marie, comme le juste Tobie réduit à la pauvreté, donnez avec bonheur, avec joie et sans regret. N'éprouvez qu'une peine, celle de ne pouvoir donner autant que le souhaite votre cœur noblement généreux. Souvenez-vous aussi des louanges que le Sauveur accorda à la pieuse veuve qu'il vit déposer son obole dans le tronc du lieu saint, et dont il exalta l'aumône au-dessus de celle des riches. Le même Dieu vous voit, quand, pour l'ornement de son temple, pour la beauté de sa maison, pour le soulagement de ses membres, vous faites quelque sacrifice de peu de valeur en lui-même, mais grand, vu votre pauvreté.

Que les riches donnent l'agneau ; ils le peuvent, ils le doivent ; et ils sont criminels comme Caïn et Judas, si leur main est peu libérale, et si leur âme est avare.

Mais vous, encore une fois, vous qui avez peu, donnez de ce peu, et donnez de bon cœur ; car Dieu n'aime pas les offrandes que le regret accompagne : *Hilarem datorem diligit Deus* (1).

Outre la loi dont nous venons de parler, il y en avait une autre, qui portait que le premier-né serait offert au Seigneur avec des cérémonies particulières, et qu'ensuite on le rachèterait moyennant une modique somme.

La sainte Vierge porta donc son divin Fils au temple, afin de l'offrir au Seigneur par les mains du prêtre. Elle donna ensuite pour le racheter les cinq sicles prescrits ; puis il lui fut remis, et elle le reçut dans ses bras comme un dépôt sacré confié à sa tendresse et à sa vigilance, et qu'elle devait garder jusqu'au jour où Dieu le Père le lui redemanderait, pour en faire la victime de tout le genre humain.

Il est hors de doute que la loi n'obligeait pas le Fils de Dieu ; car celui qui venait pour racheter le monde ne devait pas, ne pouvait pas être racheté lui-même. « Si, dit à ce propos saint Hilaire, si le fils d'un roi et l'héritier présomptif d'une couronne est exempt de toute servitude, à combien plus forte raison J. C., qui était le Rédempteur de nos corps et de nos âmes, était-il dispensé de se racheter ? »

Mais l'enfant divin qui avait inspiré à sa mère l'humilité qu'elle montra en se purifiant comme les autres femmes, voulut aussi lui-même nous enseigner par son exem-

(1) *II Cor.*, IX, 7.

ple cette vertu qui plaît tant à Dieu ; il voulut nous donner en sa personne adorable un modèle d'obéissance et de religion, en accomplissant une loi qui n'était pas faite pour lui, et en renouvelant dans le temple, d'une manière publique et solennelle, l'oblation volontaire qu'il avait déjà faite de lui-même à son Père lors de son incarnation.

Jésus, Marie, Joseph étaient près de l'autel, et ils allaient s'en éloigner, quand tout à coup parut un vieillard vénérable par ses années et ses vertus. Il s'appelait Siméon. Il était juste et craignant Dieu, et il vivait dans l'attente du Sauveur d'Israël. Il lui avait même été promis, en récompense de sa foi et de ses pieux désirs, qu'il ne mourrait point qu'il n'eût vu le Rédempteur promis.

En effet, l'esprit de Dieu le conduisit au temple au moment où la fille d'Anne et de Joachim se préparait à en sortir avec son chaste époux et son enfant adoré. Aussitôt Siméon, éclairé d'un rayon d'en haut, reconnut, dans l'enfant que portait l'épouse de Joseph, *le Désiré des nations* ; et, plein d'un saint enthousiasme, l'ayant pris dans ses bras, il le pressa contre son cœur, louant Dieu et s'écriant : « Maintenant, Seigneur, laissez aller votre serviteur en paix, selon votre parole, parce que mes yeux ont vu votre salut, le salut que vous avez préparé devant la face de tous les peuples, comme la lumière qui éclairera toutes les nations, et comme la gloire de votre peuple d'Israël (1). »

Puis, comme Joseph et Marie paraissaient dans l'admiration de ce qu'ils entendaient, Siméon les bénit, et il dit à la sainte Vierge : « Voici celui qui est établi pour la

(1) Luc, II.

ruine et pour la résurrection de plusieurs en Israël, et comme un signe de contradiction. Et un glaive percera votre âme, afin que les pensées cachées au fond des cœurs d'un grand nombre soient mises à découvert (1). »

Marie écouta en silence cette terrible prédiction ; et, au lieu de s'abandonner au trouble et à la crainte, elle se soumit humblement et courageusement à toutes les volontés de Dieu : elle accepta d'avance toutes les croix et toutes les épreuves.

Toutefois, à ce moment-là même, Dieu lui préparait encore une bien douce consolation.

Tandis que Siméon parlait, survint dans le même instant une prophétesse nommée Anne, déjà fort avancée en âge, et veuve depuis bien des années. Elle ne s'éloignait pas du temple, servant Dieu jour et nuit dans les jeûnes et dans les prières ; et, ayant entendu le cantique de Siméon, elle reconnut comme lui, dans le Fils de Marie, celui que les prophètes avaient tous annoncé ; et elle se mit aussi à louer le Seigneur, et à parler de Jésus à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël (2).

Tels sont les mystères augustes accomplis le quarantième jour de la naissance du Sauveur. Ils étaient trop nombreux, trop précieux, trop instructifs, pour que l'Église ne les honorât pas par une fête qui, en les rappelant à la mémoire des peuples, mettrait les chrétiens à même d'en méditer les leçons, d'en obtenir les grâces, et d'en conserver d'âge en âge l'impérissable souvenir.

Les premiers Pères de l'Église avaient souvent dans leurs sermons expliqué aux fidèles toutes les particula-

(1) Luc, II.

(2) *Ibid.*

rités qui se rattachent à la Purification de Marie et à la Présentation de J. C. au temple. Souvent ils en avaient tiré, pour l'édification publique de leurs pieux auditeurs, les enseignements les plus utiles, les exhortations les plus vives et les plus pathétiques. Cependant on ne voit pas que cette fête ait été établie dans l'Église avant le sixième siècle.

On convient au contraire, assez communément, que l'institution générale de cette solennité, en la manière dont elle a été reçue et observée depuis dans toute l'Église, est due à l'empereur Justinien.

Et remarquons encore, comme nous avons déjà eu et comme nous aurons de nouveau l'occasion de le faire, qu'une calamité publique à arrêter, une grâce éclatante à demander, ont été la cause immédiate de l'établissement solennel ou légal de cette fête.

Ainsi toujours un bienfait accordé, toujours un miracle de bonté, toujours un secours divin, toujours un prodige de clémence et de miséricorde, paraissent à l'origine de chaque fête de Marie, et président à l'institution de chaque solennité établie en son honneur.

Au mois d'octobre de l'an 542, d'horribles tremblements de terre et une peste affreuse dépeuplaient Constantinople et les campagnes environnantes. Pour faire cesser ces fléaux, l'empereur résolut d'implorer le secours du Très-Haut, et il le sollicita par l'entremise de Marie.

Il décréta donc qu'à l'avenir, dans toute l'étendue de l'empire, on ferait, le 2 février, une fête en l'honneur de la Purification de la bienheureuse Vierge et de l'entrée solennelle de J. C. au temple.

Cette fête reçut dès lors le nom d'Hypante ou d'Hypapante, qui signifie *rencontre*, parce que Siméon et Anne

étaient venus au devant de J. C. et de Marie lorsque Jésus et Marie se présentèrent au temple, Jésus pour s'offrir à son Père, et Marie pour se purifier.

Cette fête porta aussi le titre de Présentation de J.-C. au temple. Mais celui de Purification de la sainte Vierge l'a emporté dans un grand nombre de livres liturgiques, et notamment dans ceux de l'Église romaine, où la fête du 2 février n'est indiquée que sous le nom de Purification de la bienheureuse Vierge Marie.

Nous ne faisons cette remarque que pour appeler l'attention des fidèles sur la dévotion de l'Église *principale* envers la mère du Rédempteur. Beaucoup de fêtes, dans lesquelles J. C. a une grande part, portent le nom de sa mère. C'est que l'Église ne croit pas faire tort au Fils de Dieu en honorant beaucoup celle qu'il a lui-même honorée plus que le ciel et la terre ne pourront jamais le faire.

Nous venons de dire que la fête de la Purification avait été établie par l'empereur Justinien.

Cependant il semble que Rome ait quelque droit de revendiquer l'honneur de cette institution ; car le pape Gélase, qui gouvernait l'Église plus de trente ans avant le règne de Justinien, paraît avoir ou établi le premier cette fête, ou du moins l'avoir le premier placée au mois de février.

Par cette fête toute de pureté, toute de sainteté, le pieux pontife voulut aussi, dit-on, détruire les restes honteux de la fête infâme des Lupercales, qu'on célébrait dans ce mois, et dans laquelle la pudeur était aussi outragée que l'humanité même. Gélase voulut ériger une fête de la Vierge sans tache sur les ruines de fêtes impudiques, une fête de la Vierge clémente sur les ruines de fêtes bar-

bares, comme le christianisme, religion de pureté et de douceur, s'élevait de toutes parts sur les débris du paganisme, culte des passions, des vices et des crimes.

La fête du 2 février se distingue de toutes les fêtes de l'année par une cérémonie qui lui est toute particulière : c'est celle de la procession avec des cierges allumés, d'où lui est venu parmi le peuple le nom de *Chandeleur*.

Quelques écrivains anciens prétendent qu'en instituant la fête de la Purification pour remplacer les Lupercales, Gélase avait imaginé de faire porter à la procession de cette fête un grand nombre de cierges, pour que les Romains n'eussent pas à regretter les flambeaux et les torches que les prêtres des Lupercales agitaient dans les rues de Rome durant leurs fêtes païennes.

Suivant d'autres auteurs, l'usage et l'emploi d'un plus grand nombre de cierges que de coutume dans la fête dont nous parlons, est d'une époque antérieure au pontificat de Gélase.

Quoi qu'il en soit à cet égard, nous voyons par saint Sophrone, patriarche de Jérusalem, par saint Éloi, évêque de Noyon, et par saint Ildefonse, archevêque de Tolède, que la procession du jour de la Purification avec un grand nombre de cierges était établie dans leur siècle, c'est-à-dire au septième, tant en Orient qu'en Occident.

Cette procession est certainement une des plus anciennes de toutes celles qui ont été solennellement établies dans le culte catholique; et on voit par saint Ildefonse qu'au jour de la Purification de la sainte Vierge, les fidèles de son temps s'unirent pour aller autour des églises et des lieux saints, le cierge à la main, en chantant des hymnes et des psaumes; et ce saint prélat ajoute que cette cérémonie avait été substituée par l'Église, ou plutôt op-

posée à celle où les païens faisaient le tour de leurs temples ou de quelques quartiers de la ville, au jour de leur lustration ou purification du mois de février. Et voilà, au jugement du pieux pontife, ce que se proposa l'Église par l'établissement de cette procession aux flambeaux.

Mais nous, nous préférons voir dans cette coutume, et dans les nombreuses bougies qui brillent alors dans les mains des prêtres et des fidèles, une réminiscence, un signe et un emblème de ce que dit Siméon en parlant de Jésus : « Cet enfant sera un jour la lumière des nations. »

Voici les prières de l'Église quand elle bénit ces cierges :

« Maître saint, Père tout-puissant, Dieu éternel, ' qui avez tout créé de rien , et qui avez voulu que le suc des plantes et des fleurs, travaillé par les abeilles, devint un cierge pour vos autels ; vous qui avez en ce jour exaucé les vœux du juste Siméon, nous vous supplions humblement, et par l'invocation de votre très-saint nom , et par l'intercession de la bienheureuse Marie , toujours vierge, dont nous célébrons aujourd'hui dévotement la fête, et par les prières de tous les saints, nous vous supplions de vouloir bien bénir et sanctifier ces cierges pour les besoins des hommes et pour la santé des âmes et des corps , tant sur terre que sur mer ; nous vous supplions d'exaucer du haut de votre trône les demandes de ce peuple qui est le vôtre, et qui désire porter ces cierges avec respect et piété, et vous louer par ses chants et ses hymnes. Soyez propice et favorable à tous ceux qui crient vers vous, et que vous avez rachetés par le précieux sang de votre divin Fils.

« Dieu tout-puissant et éternel , qui avez aujourd'hui présenté dans votre saint temple votre Fils unique, que de-

vait prendre dans ses bras le saint vieillard Siméon, nous supplions humblement votre bonté de bénir et de sanctifier ces cierges, que nous, vos serviteurs, nous prenons pour rendre gloire à votre nom, et que nous désirons porter allumés. Daignez les allumer vous-même à la lumière de votre suprême bénédiction, afin qu'en vous les offrant à vous qui êtes notre Dieu, nous devenions dignes de vous, et qu'embrasés du feu sacré de votre très-douce charité, nous méritions d'être un jour admis dans le temple de votre gloire.

« Seigneur J. C., vraie lumière qui éclairez tout homme qui entre dans le monde, répandez votre bénédiction sur ces cierges, et sanctifiez-les par la lumière de votre grâce; faites dans votre bonté que, de même que ces cierges allumés par un feu visible et matériel chassent les ténèbres de la nuit, ainsi nos cœurs, éclairés d'un feu invisible, c'est-à-dire du feu du Saint-Esprit, soient exempts de toutes les ténèbres des vices; faites que l'œil de notre âme étant pur, nous puissions voir ce qui vous est agréable et ce qui est utile à notre salut, jusqu'à ce que, après les périls et les ombres de ce siècle, nous méritions de parvenir à la lumière éternelle.

« Dieu tout-puissant et éternel, qui avez ordonné par Moïse votre serviteur de faire une huile très-pure pour en approvisionner sans cesse les lampes qui devaient toujours brûler en votre présence, répandez votre bienveillance, votre bénédiction sur ces cierges, de sorte qu'ils nous prêtent tellement une lumière extérieure, qu'avec le don de votre grâce, nos âmes ne soient jamais privées de la lumière intérieure.

« Seigneur Jésus-Christ, qui, apparaissant aujourd'hui parmi nous revêtu de notre nature, avez voulu être pré-

senté par vos parents dans le temple ; vous que le saint vieillard Siméon, éclairé des lumières de votre Esprit, a reconnu, pris entre ses bras et béni, faites, par votre miséricorde, qu'éclairés et instruits par la grâce du même Esprit-Saint, nous vous connaissions dans la vérité, et nous vous servions fidèlement par la charité. »

Tandis que se fait la distribution des cierges, on chante le *Nunc dimittis*, et à chaque verset le chœur répète : « Il sera un jour la lumière qui éclairera les nations. »

Il suffit de cette remarque pour montrer et pour prouver que, dans la pensée de l'Église, les cierges de ce jour sont le symbole de celui qui est la vraie lumière, le soleil de justice et la splendeur de Dieu.

Dans le cours de la procession on chante l'antienne suivante :

« Sion, orne ton temple, prépare ton lit mystique et ta chambre royale ; reçois ton roi, qui est le Christ. Vénère aussi Marie, qui est la porte du ciel ; car elle tient elle-même le Roi de gloire, le Roi de la nouvelle lumière. La voici cette Vierge, pressant contre son cœur son Fils engendré avant l'aurore. Le juste Siméon, le prenant dans ses bras, déclara aux nations qu'il est le maître de la vie et de la mort, et le sauveur du monde. »

Que d'images gracieuses ! que de poésie dans cette antienne !

Pour cette procession les prêtres avaient pris les ornements violets ; ils les quittent pour la messe, et ils reviennent à l'autel avec la couleur de la Vierge, le blanc, symbole de pureté.

Entre toutes les fêtes qui ont été instituées en l'honneur de Marie, celle de sa Purification est la première qui ait été de précepte par la cessation des œuvres serviles. Elle

l'était déjà en quelques endroits de l'Occident au huitième siècle, sous le règne de Pepin. Elle s'établit encore bien davantage sous Charlemagne et ses successeurs, de sorte qu'on la vit peu après généralement chômée des Grecs et des Latins, le même jour. Les Grecs l'ont toujours célébrée avec une grande solennité, depuis Justinien.

En Occident, la célébration de cette fête n'a souffert aucune altération depuis son établissement. Elle y est toujours sanctifiée dans tous les pays catholiques avec les mêmes cérémonies. Cependant elle a cessé d'être d'obligation en France depuis le concordat. Mais les fidèles qui disent, comme un Père de l'Église, Je dois, non pas seulement obéir à Dieu, mais encore je dois m'étudier à lui plaire, *non tantum obsequi debeo, sed et adulari* (1); ces fidèles célèbrent la fête du 2 de février comme ils l'auraient célébrée avant la mesure qui l'a rayée du nombre des fêtes de précepte. Elle n'a entièrement disparu que dans les sociétés que le schisme et l'hérésie ont malheureusement séparées de l'Église romaine. Encore faut-il en excepter l'*Église dite anglicane*, où les protestants épiscopaux l'ont conservée, dit Baillet, comme celles de Noël et de l'Épiphanie. On la célèbre donc en Angleterre comme autrefois, avec interdiction d'œuvres serviles et d'affaires de palais; et ce qu'il y a même de plus que dans l'Église romaine, c'est qu'on en fait la vigile avec un jeûne pour s'y préparer.

Cette vigile était autrefois observée chez les Grecs. Elle l'était aussi en France dans un grand nombre d'endroits, aussi bien qu'en Espagne, où l'on joignait même le jeûne comme l'on fait en Angleterre; ce qui se pratique encore à dévotion, c'est-à-dire sans commandement exprès de

(1) Tertullien, *Sur le Jeûne*, contre Psych., chap. 13.

l'Église, dans divers diocèses des Pays-Bas, de l'Allemagne et de la Pologne.

La fête de la Purification a eu aussi une octave, pendant quelques siècles, dans l'Église d'Occident. Aujourd'hui on n'observe plus cette octave que dans les églises des ordres religieux qui sont sous la protection particulière de la sainte Vierge, et ces ordres sont en grand nombre.

Au douzième siècle, un homme qui avait brillé dans les cours de Sicile et d'Angleterre, où il avait occupé les emplois les plus distingués, qui avait refusé les sièges de Naples et de Rochester, leur préférant le simple archidiaconé de Bath, dont même il ne jouit pas longtemps, et qui, poursuivi par l'envie, mourut dans une telle pauvreté qu'il ne laissa pas de quoi se faire inhumer, Pierre de Blois, un des esprits les plus cultivés de son temps, a écrit sur le mystère de la Présentation un passage que nous croyons devoir placer ici, tant à cause de son antiquité qu'à cause de l'élégance, de la douceur et de la suavité qui en forment le caractère :

« Ne pouvait-elle donc, la Vierge sainte, ne pouvait-elle dire, quand on la conduisait au temple : « Qu'ai-je
« besoin de sanctification, moi qui n'ai point été souillée ?
« Qu'ai-je besoin d'entrer au temple, moi qui suis devenue
« le sanctuaire de l'Esprit-Saint ? Que me servent à moi ces
« oblations ? que servent-elles à mon Fils, qui doit s'offrir
« lui-même sur l'autel de la croix, pour racheter tous les
« hommes ? »

« Oh ! ne dites point cela, mère sainte ! soyez parmi les femmes comme une d'entre elles. Souvenez-vous que votre Fils, qui était sans péché, a voulu être circoncis ; car il est venu accomplir la loi, et non point la détruire. Entrez dans le temple, Vierge bénie ; présentez le fruit béni de

vos entrailles ; offrez les prémices de notre bénédiction ; apportez le noble fruit de la terre, l'hostie sainte, agréable à Dieu, et qui sera notre réconciliation. Un jour viendra où il sera offert, non point dans les bras de Siméon, mais dans les bras de la croix. Viendra le jour où il ne sera point racheté comme aujourd'hui avec des oiseaux, mais où il nous rachètera lui-même avec son sang, parce que le Seigneur l'a envoyé pour être la rédemption de son peuple. Ce sera là le sacrifice du soir ; ceci est le sacrifice du matin, ô mère ! car vous vous affligerez dans celui du soir, et le glaive transpercera votre âme. Réjouissez-vous, ô mère ! réjouissez-vous, fille de Sion, réjouissez-vous, et chantez le chant épithalamique de la virginité. Chantez donc le cantique de pudeur, le cantique nouveau, le cantique de virginité et de fécondité, le cantique d'humilité, le cantique de gloire et de béatitude.

« Voilà, dit-elle, que désormais toutes les générations m'appelleront bienheureuse !... Oui, toutes les générations ; car votre nom s'est répandu comme un baume, et votre souvenir vivra de génération en génération (1). »

L'hymne composée pour la fête de la Purification est, au jugement de certains critiques, le chef-d'œuvre de Santeul, qui a fait tant de chefs-d'œuvre. L'Église entière en admira le début, vraiment lyrique. Admirons-la aussi, et, ce qui vaut mieux encore, adorons l'Enfant-Dieu, le suprême législateur qui se soumet à la loi ; aimons et invoquons la Vierge-mère qui immole l'éclat de sa virginité ; imitons le saint vieillard qui, faisant au Seigneur le sacrifice de sa vie, ne demande plus qu'à mourir après avoir vu le Sauveur.

(1) Pierre de Blois, *Douzième sermon sur la Purification de la sainte Vierge*. — *Livre de Marie*, 1^{er} vol., p. 218.

Enfin, comme l'Enfant Jésus, présentons-nous à Dieu le Père, mais par les mains de Marie; présentons-nous à Jésus par les mains aussi de Marie, et disons-lui en ce jour :

« Mère du Rédempteur, montrez-vous aussi notre mère ;
« c'est par vous, c'est de vous qu'il a voulu naître : que par
« vous il reçoive nos vœux et nos prières ! »

Monstra te esse matrem :
Sumat per te preces
Qui pro nobis natus
Tulit esse tuus.



X.

FÊTE DE LA COMPASSION DE LA SAINTE VIERGE.

Stabat Mater dolorosa,
Juxta crucem lacrymosa,
Dum pendebat Filius.

Liturg.

Immobile sur le Golgotha, au milieu des femmes en pleurs, tu fournis, sans pleurer, ta carrière de douleur.

Borghi, *Collection des poètes classiques italiens.*

Nous avons entendu, dans le chapitre précédent, le pieux Siméon annoncer à Marie qu'un glaive de douleur transpercerait son âme. Mère la plus aimante des mères, elle se réjouissait des hommages rendus à son Fils et par ce vieillard inspiré, et par la prophétesse Anne, et par tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël. Son âme louait de nouveau, avec un redoublement de ferveur et d'amour, le Dieu qui avait regardé l'humilité de sa servante; et son cœur était enivré de bonheur et de joie en voyant et en entendant tout ce qui était fait et dit à l'honneur du fruit béni de ses chastes entrailles. Mais, comme on entend quelquefois, par un temps calme et serein, gronder au loin la foudre, comme on aperçoit quelquefois, à la faveur d'un beau soleil ou d'une belle nuit, poindre et se former un nuage qui, quelques heures plus tard, couvrira tout le ciel, bouleversera la mer et ravagera la terre, ainsi, au milieu de la douce et maternelle félicité que goûtait la très-sainte Vierge, quand Siméon saluait

Jésus comme la lumière des nations, son cœur est tout à coup percé de la pointe acérée du glaive que lui montre dans l'avenir ce vieillard éclairé d'en haut. Car, dès ce moment-là même, a commencé le martyre de la Mère de douleurs; dès ce moment-là même, les frayeurs et les alarmes ont fait irruption dans son âme comme des vagues mugissantes; dès ce moment-là même, toutes les tortures de la mort ont déchiré Marie.

En effet, « Siméon lui prédit, par l'ordre de Dieu même, les étranges contradictions que Jésus doit souffrir : « Votre « Fils, lui dit-il, sera en butte aux épreuves, et votre âme, « ô mère, sera percée d'un glaive ! » Parole effroyable pour une mère ! Il est vrai que ce bon vieillard ne lui dit rien en particulier des persécutions de son Fils ; mais ne croyez pas qu'il veuille épargner sa douleur. Non, non, ne le croyez pas ; et c'est ce qui l'afflige le plus, en ce que, ne lui disant rien en particulier, il lui laisse appréhender toutes choses. Car est-il rien de plus rude et de plus affreux que cette cruelle suspension d'une âme menacée de quelque grand mal, et qui ne peut savoir ce que c'est ? Ah ! cette pauvre âme, confuse, étonnée, qui se voit menacée de toutes parts, qui ne voit de toutes parts que des glaives pendants sur sa tête, qui ne sait de quel côté elle se doit mettre en garde, meurt en un moment de mille morts. C'est là que sa crainte, toujours ingénieuse pour la tourmenter, ne pouvant savoir son destin ni le mal qu'on lui prépare, va parcourant tous les maux les uns après les autres, pour faire son supplice de tous ; si bien qu'elle souffre toute la douleur que donne une prévoyance assurée, avec toute cette inquiétude importune, toute l'angoisse et l'anxiété qu'apporte une crainte douteuse. Dans cette cruelle incertitude, c'est une espèce de

repos que de savoir de quel coup il faudra mourir ; et saint Augustin a raison de dire qu'il est moins dur, sans comparaison, de souffrir une seule mort, que de les appréhender toutes : *Longe satius est unam perpeti moriendo miseriam, quam omnes timere vivendo* (1).

« C'est ainsi qu'on traite la divine Vierge. O Dieu, qu'on ménage peu sa douleur ! Pourquoi la frappez-vous de tant de côtés ? Qu'elle sache du moins à quoi se résoudre : ou ne lui dites rien de son mal pour ne la point tourmenter par la prévoyance, ou dites-lui tout son mal pour lui en ôter du moins la surprise.

« Mais il n'en sera pas de la sorte : on la veut éprouver ; on le lui prédira, afin qu'elle le sente longtemps. On ne lui dira pas ce que c'est, pour ne pas ôter à la douleur la secousse que la surprise y ajoute. Marie, alarmée dans sa prévoyance, regarde déjà son Fils comme une victime : elle le voit déjà tout couvert de plaies ; elle le voit dans ses langes comme enseveli. Il lui est, dit-elle, un faisceau de myrrhe qui repose entre ses mamelles ; *Fasciculus myrrhæ dilectus meus mihi* (2). C'est, dit-elle, un faisceau de myrrhe, à cause de sa mort qui est toujours présente à ses yeux. Spectacle horrible pour une mère (3) ! »

Et ce spectacle, la sainte Vierge l'eut constamment devant les yeux pendant trente-trois ans !

Hélas ! dans toute vie humaine la douleur a toujours une bien large part ; et la Vierge Marie, quoique sainte et immaculée, n'en devait pas être exempte. Son Fils, le Saint des saints, le juste, l'innocent, a été l'homme de

(1) S. August., *Cité de Dieu*, liv. I, chap. 11.

(2) *Cant.* I, 12.

(3) Bossuet, *1^{er} sermon pour le jour de la Compassion*.

douleurs ; il a connu une à une nos souffrances physiques et morales, et les peines du corps et les angoisses de l'âme. Comme lui, sa mère a dû souffrir, et elle a souffert en effet, souffert cruellement depuis la crèche jusqu'à la croix, et depuis Bethléem jusqu'au sommet sanglant de la montagne du Calvaire. « *Ne m'appellez pas, nous crie-t-elle, ne m'appellez pas Noémi, c'est-à-dire belle ; mais appelez-moi mer d'amertume, parce que le Tout-Puissant m'a remplie de douleurs.* »

Le Seigneur a foulé pour la Vierge, fille de Sion, le pressoir de l'affliction. Il l'a foulé, lorsque pas une des maisons de Bethléem ne voulut s'ouvrir à Marie ; il l'a foulé, lorsque cette Vierge se vit réduite à faire ses couches dans une étable abandonnée, et à déposer sur la paille, entre deux animaux, l'immortel Roi des siècles ; il l'a foulé, lorsque Marie entendit Siméon lui annoncer qu'un glaive lui percerait le cœur, et que son Fils serait en butte à la contradiction ; il l'a foulé, ce rude pressoir, quand la jeune Vierge-mère, bannie de la terre natale et exilée de son pays, s'enfuit, emportant dans ses bras, pour le soustraire à la mort, le Sauveur de toutes les nations.

Ses entrailles aussi furent émues, son cœur aussi fut bouleversé, lorsque dans cette contrée d'Égypte elle entendit ces cris plaintifs, ces cris déchirants de Rachel pleurant ses fils égorgés, et ne voulant recevoir aucune consolation, parce que ses fils n'étaient plus... Leur sang avait jailli jusque sur le trône d'Hérode, le tyran, l'usurpateur!...

Et puis, combien d'épines encore pour le cœur de Marie, quand les scribes et les pharisiens tendaient des pièges au Fils de l'homme, et quand la foule inconstante

voulait le faire périr, après avoir voulu l'enlever pour le faire roi !

Mais c'est surtout dans la passion de ce Fils adoré qu'un glaive, que mille glaives transpercèrent l'âme de Marie. Sur les pas sanglants de Jésus, dans les rues de Jérusalem, dans le prétoire de Pilate, chez Anne, chez Caïphe, et dans le palais d'Hérode au haut du Golgotha, je l'entends nous crier : « O vous tous qui passez dans le chemin de la vie, et sur cette terre qui boit le sang de mon Jésus; vous tous qui n'avez pas un cœur de bronze et qui n'êtes pas sans entrailles, regardez, et voyez s'il y eut jamais douleur semblable à ma douleur; ma force m'abandonne, mes yeux se couvrent de ténèbres; les câbles de la mort m'environnent et m'enlacent, et Dieu m'a abreuvée de l'amertume de l'absinthe. »

Tous les disciples de Jésus, tous ceux qui l'avaient accompagné, se trouvaient maintenant en fuite et n'osaient approcher, mais considéraient de loin ce qui se passait. Marie seule restait là, courageuse et inébranlable. Qui pourrait dire quels traits acérés pénétrèrent alors dans ses entrailles? qui pourrait nous retracer les atroces douleurs qu'elle eut à souffrir? Quoique ferme, quoique supérieure aux mouvements de la nature, cependant l'ardente affection qu'elle avait pour son bien-aimé, et la rage impie, l'horrible férocité des hommes, lui causaient une amère tristesse. Quel spectacle que celui d'un Fils chéri, du maître souverain outragé par de méchants serviteurs; de cet agneau plein de douceur et d'innocence, devenu la proie de bêtes cruelles; puis, tandis qu'il leur parlait d'une voix suave et tendre, exposé à leurs cris de rage, à leurs sombres rugissements! Que devait-elle éprouver en son âme, lorsqu'elle le voyait publiquement

condamné, frappé de verges, entraîné par la soldatesque, bafoué, et accablé d'opprobres? Cette tête qu'elle vénéra, qu'elle embrassa comme celle de son Créateur et de son Fils, mais qui était aujourd'hui entourée d'une couronne d'épines, frappée avec un roseau; ces membres divins qui étaient nus maintenant et recouverts d'une pourpre mensongère, comment devait-elle regarder tout cela? Et lorsque, traînant sa croix de même qu'un vil criminel, il disait avec douceur aux femmes qui l'accompagnaient en versant des larmes, *Filles de Jérusalem, ne pleurez pas à cause de moi* (1); combien cette parole ne déchirait-elle point le cœur de Marie! combien ne l'émouvait-elle point!

Quand les déicides furent arrivés au Calvaire, et que là, préparant ce qui allait causer une mort, source de salut, ils eurent planté la croix, qu'ils eurent aiguisé les clous dont le Christ devait être percé, alors le glaive de douleur s'enfonça plus avant dans le cœur de Marie. Comment son âme ne se sépara-t-elle point de son corps? comment ses yeux ne se couvrirent-ils point des ombres du trépas, en voyant s'élever sur la croix celui qui était leur lumière (2)?

Hélas! tandis que les clous pénétraient dans les mains du Christ, le cœur de Marie recevait une plaie mortelle; tandis que le sang dégouttait des blessures du Sauveur, des ruisseaux de larmes tombaient des yeux de sa mère. Loin toutefois d'être abattue par l'excès de la douleur, Marie ne pensait qu'à s'approcher de plus près, heureuse de recueillir les paroles qui sortent de la bouche de son

(1) Luc, XXIII, 28.

(2) George de Nicomédie, *Livre de Marie*, 1^{er} vol., p. 127.

Fils, d'embrasser ses pieds, d'étancher le sang qui jaillit de ses plaies, de recevoir ses derniers adieux (1).

La piété des fidèles n'est pas restée insensible aux angoisses maternelles de la mère de Jésus. Elle a voulu y compatir, elle a voulu les honorer par une espèce de fête qu'on a appelée la *Compassion de la sainte Vierge*, *Notre-Dame de Pitié*, *Notre-Dame des Sept-Douleurs*, et encore : *Notre-Dame du Spasme* ou *de la Défaillance*; et, pour unir en quelque sorte les douleurs de la Mère aux souffrances du Fils, on a placé cette fête dans les jours consacrés à remémorer la Passion du divin Crucifié.

Elle fut instituée ou prescrite en 1423 par le concile de Cologne, comme pour réparer, dit Baillet, les blasphèmes, les outrages et les actes sacrilèges dont les disciples de Jean Huss s'étaient rendus coupables contre l'honneur de cette bienheureuse Mère de Dieu.

Voici le décret de ce concile : « Pour honorer les angoisses et les douleurs de la sainte Vierge, mère de Dieu, lorsque notre Rédempteur, les bras étendus sur l'autel sanglant de la croix, confia sa mère chérie à son disciple bien-aimé, nous voulons et ordonnons que désormais on fasse chaque année, dans toutes les églises, une fête solennelle et commémorative de ces angoisses et de ces douleurs de la bienheureuse Vierge Marie. »

On l'a placée généralement au vendredi de la semaine de la Passion ; cependant quelques diocèses la célèbrent ou le lundi ou le samedi de cette même semaine.

Dans l'Église de Paris, dans celle de Troyes et autres, où la fête de la Compassion est plus solennelle qu'ailleurs, on lui a fait un office propre, parfaitement bien composé.

(1) Fulbert de Chartres, *Livre de Marie*, 1^{er} vol., p. 137.

L'évangile de la messe est ce passage de saint Jean : « La mère de Jésus et la sœur de sa mère, Marie, femme de Cléophas, et Marie-Madeleine, étaient debout près de sa croix. Jésus donc voyant sa mère, et près d'elle le disciple qu'il aimait, dit à Marie sa mère : *Femme, voilà votre Fils*; et ensuite il dit au disciple : *Fils, voilà votre mère*; et depuis cette heure-là le disciple la reçut chez lui (1).

Pour épître on a adopté le passage de Jérémie où la ville de Jérusalem, que l'on regarde ici comme la figure de la sainte Vierge, se plaint à Dieu, et lui dit : « Voyez, Seigneur, ma tribulation ; mes entrailles sont déchirées ; mon cœur est bouleversé au dedans de moi, parce que je suis pleine d'amertume. . . . Ils ont entendu mes gémissements, et personne ne me console. Tous mes ennemis ont connu mon malheur, et ils se sont réjouis. . . . Mais vous amènerez, Seigneur, le jour de la consolation, et ils seront semblables à moi. . . . Mes gémissements sont nombreux, et mon âme est dans la tristesse (2). »

Dans le reste de l'office, l'Église, empruntant surtout le langage du prophète qui sait égaler ses lamentations aux douleurs, dit à la Vierge du Calvaire : « Fille de mon « peuple, revêts-toi de cilice, couche-toi sur la cendre ; « pleure, pleure avec amertume, pleure ton Fils unique, « et que ta douleur soit profonde et vaste comme la mer. « — A qui te comparer, ô fille de Jérusalem ? à qui t'as- « similer ? Où trouver quelqu'un dont les maux appro- « chent de tes maux ? Comment te consoler, ô Vierge de « Sion ? ta douleur est sans bornes : qui pourra la cal- « mer (3) ? »

(1) Joann., XIX.

(2) Thren., I, 20.

(3) Jérém., passim.

Certes, elle fut bien vive la douleur de Jacob pleurant Joseph qu'il croyait mort, et voulant descendre avec tout son chagrin dans la tombe; elle fut bien vive, bien déchirante la douleur de David jeûnant, priant, pleurant près du berceau du fils qu'il avait eu de Bethsabée; elle fut bien vive, bien déchirante la douleur de ce même père, appelant à grands cris des ombres de la mort le rebelle Absalon, enseveli dans son crime; enfin elle fut bien vive, bien terrible, bien poignante la douleur de ces mères qui virent tous leurs enfants égorgés au berceau ou immolés dans leurs bras par le fer des soldats d'Hérode.

Mais toutes ces douleurs, et toutes celles dont la terre a été témoin depuis le meurtre d'Abel, ne sauraient être comparées aux douleurs de Marie. « Sa douleur, dit saint Bernard, a été proportionnée à l'étendue de son amour; et comme son amour a surpassé celui de tous les anges et de tous les justes ensemble, sa douleur l'emporte aussi sur toutes les douleurs qu'ont jamais éprouvées et qu'éprouveront jamais, dans cette vallée de larmes, les âmes unies à un corps.

Et c'est là la doctrine du pieux saint Ildefonse. « Marie, enseigne-t-il, a tant souffert durant la passion de son Fils, qu'elle a surpassé tous les tourments des martyrs réunis; *Maria in passione Filii tam acerbos pertulit dolores, ut omnium martyrum collectivè tormenta superaret* (1). » Et saint Bernardin de Sienne va encore plus loin quand il dit : « Toutes les douleurs du monde, si elles étaient réunies, n'égalertaient pas les douleurs de la glorieuse Vierge; *Omnes dolores mundi, si essent simul conjuncti,*

(1) S. Ildefonse.

non essent tanti quantus dolor gloriosæ Mariæ (1). »

Oh ! qu'en ce jour où l'Église honore les angoisses de Marie, le ministre de l'Évangile nous attire et nous rassemble autour de la tribune sainte ! que, du haut de la chaire, il nous parle avec onction de la Mère de douleurs ! Mais qu'il ne nous montre pas en elle une douleur commune, une douleur vulgaire, une douleur qui s'exhale en cris et en sanglots. Non : qu'il nous présente au contraire Marie au pied de la croix, comme l'ont peinte Michel-Ange, le Bossuet de la peinture, et Bossuet, le Michel-Ange de la chaire.

« La douleur l'a-t-elle abattue, l'a-t-elle jetée à terre par la défaillance ? Au contraire, ne voyez-vous pas qu'elle est droite, qu'elle est ferme et assurée ? *Stabat juxta crucem* ; elle est debout auprès de la croix ; le glaive qui a percé son cœur n'a pu diminuer ses forces ; la constance et l'affliction vont en elle d'un pas égal. Dans une extrême douleur, elle sait retenir toute sa force ; elle se soutient par son propre poids contre l'effort de la tempête. Sa fermeté lui donne un nouvel éclat ; son âme est transpercée et son visage est serein. Elle ne demande pas que Dieu le Père modère la violence de ses douleurs ; elle ne veut pas perdre une goutte des flots de la justice céleste... Elle ne donne point de bornes à son affliction... Elle ne vous demande pas, ô Père éternel, que vous modériez sa tristesse... Non, il faut qu'elle dise, avec J. C., que tous vos flots ont passé sur elle ; elle n'en veut pas perdre une goutte, et elle serait fâchée de ne sentir pas tous les maux de son bien-aimé. Donc, que ses douleurs s'élèvent, s'il se peut, jusqu'à l'infini ; il est juste de les laisser

(1) S. Bernardin de Sienne.

croître. Mais, fontaine pure et préservée de toute corruption, elle n'est ni troublée ni mêlée par le torrent des afflictions, et elle garde toujours son inaltérable sérénité, malgré les tempêtes qui grondent sous ses pieds (1). »

Quelle idée grande et sublime ! quelle juste et digne appréciation des douleurs de Marie ! et aussi quel touchant, quel beau modèle de courage, de patience et de résignation à proposer à ceux qui souffrent, à ceux qui pleurent, et spécialement aux femmes et aux mères de famille qui, ce jour-là surtout, composent en majeure partie le pieux auditoire qui écoute la parole sainte, et dont la chaire est entourée !

O prêtres du Seigneur, vous qui êtes envoyés aussi pour répandre l'huile et le baume des célestes consolations dans les plaies saignantes de l'âme, ah ! au jour où l'auguste Vierge nous apparaît sur le Calvaire, aux pieds de son Fils expirant, ayez aussi quelques paroles d'encouragement à adresser à ce sexe qui a une si large part dans les souffrances humaines. Il y a partout tant d'épouses dont la vie n'est qu'un long martyre ! Il y a partout tant de mères malheureuses dans les enfants auxquels elles ont donné le jour, qui devraient être leur joie, et qui sont, au contraire, pour le cœur aimant de leur mère, comme un poids lourd et écrasant, *amor meus pondus meum* !... Il y a partout tant de Moniques qui pleurent amèrement sur les violences d'un Patrice et les écarts d'un Augustin ! Ah ! je le répète, ayez, apôtres du Dieu de toute consolation, ayez, pour le sexe dévoué au culte de Marie, de ces paroles qui fortifient, qui encouragent, et qui, quelquefois même, font aimer les épreuves et désirer les croix.

(1) Bossuet, 1^{er} sermon pour la Compassion.

Mais surtout, pour entrer, pour pénétrer dans l'esprit du mystère et dans la pensée de l'Église, exhortez les fidèles qui vont vous écouter à se souvenir de Marie et de ses douleurs au Calvaire, pour ne pas offenser Dieu, pour ne pas renouveler, par le péché mortel, la passion de Jésus et les angoisses de Marie.

Du haut de son sanglant autel, et avant de mourir, Jésus nous l'a donnée pour mère... Elle nous a enfantés là en immolant son propre Fils, en sacrifiant son Dieu, la lumière de ses yeux. Elle nous a engendrés dans l'effort d'une affliction sans mesure. Dites donc à vos peuples, en empruntant la grande et imposante voix de Bossuet :

« Chrétiens, enfants de Marie, mais enfants de ses déplaisirs, enfants de sang et de douleurs, pouvez-vous écouter sans larmes les maux que vous avez faits à votre mère? Pouvez-vous oublier ses cris, parmi lesquels elle vous enfante? L'Ecclésiastique disait autrefois : *Gemitus matris tuæ ne obliviscaris*, N'oublie pas les gémissements de ta mère (1). Chrétien, enfant de la croix, c'est à toi que ces paroles s'adressent. Quand le monde t'attire par ses voluptés, pour détourner l'imagination de ses délices pernicieuses, souviens-toi des pleurs de Marie, et n'oublie jamais les gémissements de cette mère si charitable, *gemitus matris tuæ ne obliviscaris*. Dans les tentations violentes, lorsque tes forces sont presque abattues, que tes pieds chancèlent dans la droite voie, que l'occasion, le mauvais exemple ou l'ardeur de la jeunesse te presse, n'oublie pas les gémissements de ta mère, *ne obliviscaris*; souviens-toi des pleurs de Marie, souviens-toi des douleurs cruelles dont tu as déchiré son cœur au Cal-

(1) VII, 29.

vaire ; laisse-toi émouvoir au cri d'une mère... Misérable, quelle est ta pensée ? Veux-tu élever une autre croix pour y attacher Jésus-Christ ? veux-tu faire voir à Marie son Fils crucifié encore une fois ? veux-tu couronner sa tête d'épines, fouler aux pieds, à ses yeux, le sang du Nouveau Testament, et, par un si horrible spectacle, rouvrir encore toutes les blessures de son amour maternel ? A Dieu ne plaise que nous soyons si dénaturés ! Laissons-nous émouvoir aux cris d'une mère.

« Mes enfants, dit-elle, jusqu'ici je n'ai rien souffert ; je compte pour rien toutes les douleurs qui m'ont affligée à la croix ; le coup que vous me donnez par vos crimes, c'est là véritablement celui qui me blesse. J'ai vu mourir mon Fils bien-aimé ; mais comme il souffrait pour votre salut, j'ai bien voulu l'immoler moi-même ; j'ai bu cette amertume avec joie. Mes enfants, croyez-en mon amour : il me semble n'avoir pas senti cette plaie, quand je la compare aux douleurs que me donne votre impénitence. Mais quand je vous vois sacrifier vos âmes à la fureur de Satan ; quand je vous vois perdre le sang de mon Fils en rendant sa grâce inutile , faire un jouet de sa croix par la profanation de ses sacrements, outrager sa miséricorde en abusant si longtemps de sa patience ; quand je vois que vous ajoutez l'insolence au crime, qu'au milieu de tant de péchés vous méprisez le remède de la pénitence, ou que vous le tournez en poison par vos rechutes continuelles, amassant sur vous des trésors de haine et de fureur éternelle par vos cœurs endurcis et impénitents, c'est alors, c'est alors que je me sens frappée jusqu'au vif ; c'est là, mes enfants, ce qui me perce le cœur, c'est ce qui m'arrache les entrailles. »

Et Bossuet continue : « Voilà, si vous l'entendez, ce que

vous dit Marie au Calvaire. C'est de ces cris, c'est de ces paroles que vous entendrez retentir tous les coins de cette montagne, si vous y allez durant ces saints jours. C'est en ce lieu que je vous invite, durant ce temps sacré de la Passion ; c'est là que le sang et les larmes, les douleurs cruelles du Fils, la compassion de la Mère, la rage des ennemis , la consternation des disciples , les cris des femmes pieuses, la voix des blasphèmes que vomissent les Juifs, celle du larron qui demande pardon, celle du sang qui sollicite miséricorde, celle de vos péchés qui provoque la justice, feront sur vos cœurs des impressions propres à vous faire entrer dans tous les sentiments qu'exigent de vous les grands mystères qui s'opèrent pour votre rédemption (1). »

(1) *1^{er} sermon pour le jour de la Compassion.*

XI.

DÉVOTION ET FÊTE DU SAINT CŒUR DE MARIE.

Ad omnem necessitatem aperta est nobis urbs confugii, sinus matris expansus est.

Dans toutes les nécessités, le cœur de notre mère nous est ouvert comme une ville de refuge, comme un asile assuré.

Saint Bernard.

Le cœur de l'homme est fait pour Dieu, et son premier besoin est de tendre vers Dieu, de s'approcher de Dieu, de se perdre, de se fondre, de s'abîmer en Dieu : là est son repos, là est sa vie, là est sa félicité. « Vous nous avez faits pour vous, s'écrie saint Augustin, et notre cœur est agité, inquiet, troublé, malade, jusqu'à ce qu'il se repose en vous (1). » Tout le bonheur d'ici-bas ne peut ni apaiser sa faim, ni étancher sa soif; et il aspire sans cesse à une félicité qui n'est pas de ce monde. Le malheur et l'adversité lui fait encore bien plus sentir ce qui lui manque, et, dans les peines, il s'élance tout naturellement vers le cœur d'où découle toute consolation; il cherche son refuge en Dieu. Ainsi, heureux ou malheureux, l'homme a besoin de reposer dans le cœur de Dieu même.

De là la dévotion au sacré cœur de Jésus, à ce cœur adorable qui a connu toutes nos misères et qui sait y com-

(1) *Confess.*, liv. I.

patir, à ce cœur d'où jaillit une source intarissable d'eaux vives, c'est-à-dire de grâces, de ferveur, de vertu et de paix, pour cette vie et pour l'autre.

Mais de Dieu à l'homme la distance est infinie : comment donc la franchir, et où trouver des ailes pour traverser d'un seul bond, d'un seul trait, un espace sans bornes ? *Quis dabit pennas* (1) ? Comment ne pas tomber de lassitude et d'épuisement avant de toucher le but ? *Quis dabit pennas* ?

Dieu, qui sait notre faiblesse, y a pourvu avec bonté.

Entre son trône et la terre il a placé le trône de la Vierge des vierges ; entre son cœur et les nôtres est le cœur de Marie, c'est-à-dire le cœur d'une mère.

Le cœur d'une mère ! Oh ! qui dira tout ce qu'un cœur de mère renferme de tendresse ?

Voyez-le dans toute la nature, même dans les animaux que le seul instinct dirige ! Quelle active, quelle touchante, quelle ravissante sollicitude ! Dieu lui-même nous la montre, Dieu lui-même en fait l'éloge, Dieu lui-même compare ses sentiments pour nous à la tendresse maternelle qu'il nous fait admirer jusque dans les animaux.

Ici il trouve Israël dans une terre déserte, dans un lieu d'horreur et de vaste solitude ; il le conduit çà et là, il l'instruit, il le garde comme la prune de son œil : semblable à l'aigle qui provoque ses petits à voler, et qui voltige autour d'eux, qui les prend sur ses ailes, ainsi le Seigneur a pris Israël et l'a porté sur ses épaules (2). Là il s'écrie avec un accent déchirant : « Jérusalem, Jérusalem, combien de fois n'ai-je pas voulu rassembler autour de

(1) *Ps.* LIV, 7.

(2) *Deutér.*, XXXII, 10 et 11.

moi tes enfants bien-aimés, comme la poule réunit ses poussins sous ses ailes, quand vient l'orage ou le vautour ! Et tu ne l'as pas voulu (1) ! »

Mais c'est surtout dans la famille intelligente dont Adam fut le chef, que l'amour maternel a pris toute son extension. Il est non pas seulement fort comme la mort, *fortis ut mors dilectio* (2), mais il est plus fort que la mort, il brave et affronte la mort, il se rit même de la mort. Longs et pénibles voyages, soins du jour et de la nuit, intempéries de l'air, maladies contagieuses, insomnies, froids aigus, chaleurs mortelles, privations de tout genre, esclavage même, rien ne peut faire obstacle à la tendresse d'une mère ; rien n'est capable d'éteindre l'étincelle sacrée, disons mieux, le foyer ardent qui consume son âme. La vie de son enfant est sa vie à elle-même, et, pour elle, la mort est un gain, quand, par cette mort, elle arrive à sauver son enfant : *Mihi mori lucrum* (3). O amour maternel, tes victoires sont partout, dans la cabane du sauvage comme dans les palais des rois ! tes trophées sont partout, dans la hutte de l'Iroquois et du Canadien, dans la caverne du Lapon comme dans les demeures élégantes des peuples civilisés ! tes trophées sont partout, et tes défaites nulle part ! *Aquæ multæ non poterunt extinguere charitatem* (4).

Mais dans les femmes ordinaires l'héroïsme et l'apogée de l'amour maternel, c'est qu'elles donnent leur vie pour leurs enfants..... Pour leurs enfants les mères sacrifieraient le monde entier.....

(1) Matth., XXIII, 37.

(2) *Cant.*, VIII, 6.

(3) Philipp., 1, 21.

(4) *Cant.*, VIII, 16.

Mais que Marie nous aime d'un amour bien plus sublime encore, bien plus généreux encore, bien plus héroïque encore ! Non-seulement, s'il l'eût fallu, elle eût donné pour nous sa vie, mais elle a fait mille fois plus, incomparablement plus ! Pour nous elle a donné son Fils ! oui son Fils ! Quel sacrifice pour une mère, et surtout pour la mère d'un Dieu !

« Que les autres mères, dit Bossuet, mettent si haut qu'il leur plaira cette inclination si naturelle qu'elles ressentent pour leurs enfants ; je crois que tout ce qu'elles en disent est très-véritable, et nous en voyons des effets qui passent de bien loin tout ce que l'on pourrait s'en imaginer : mais je soutiens, et je vous prie de considérer cette vérité, que l'affection d'une bonne mère n'a pas tant d'avantage par-dessus les amitiés ordinaires que l'amour de Marie surpasse celui de toutes les autres mères..... Et comme l'on dit, et je pense qu'il est véritable, qu'il faudrait avoir le cœur d'une mère pour bien concevoir quelle est l'affection d'une mère, je dis tout de même qu'il faudrait avoir le cœur de la sainte Vierge pour bien concevoir l'amour de la sainte Vierge (2). »

« Dieu le Père l'ayant comme associée à sa génération éternelle, il était convenable qu'il coulât en même temps dans son sein quelque étincelle de cet amour infini qu'il a pour son Fils...., et qu'il imprimât, dans le cœur de la sainte Vierge, une affection qui passât de loin la nature et qui allât jusqu'au dernier degré de la grâce, afin qu'elle eût pour son Fils des sentiments dignes d'une mère de Dieu et dignes d'un Homme-Dieu (2). »

(1) *Deux. serm. pour le jour de la Compassion de la sainte Vierge.*

(2) Bossuet, *ib.*

Et c'est ce qu'il a fait.

Si donc vous le pouvez, comprenez maintenant tout l'amour de Marie pour nous, puisque ce Fils qu'elle aime d'un amour presque infini, elle l'a sacrifié, elle l'a immolé pour nous.

Oui, oui, comme Dieu le Père, elle nous a tant aimés, qu'elle a pour nous fait l'abandon de son auguste et divin Fils ! Comme ce Fils lui-même, elle nous a aimés autant qu'il est possible d'aimer, *in finem* ; elle a porté pour nous la tendresse jusqu'où elle peut aller, *in finem* ; car où trouvera-t-on une mère qui, pour sauver le monde, voulût livrer son fils à tous les supplices par lesquels J. C. nous a rachetés ? Et ce sacrifice inouï et incompréhensible, Marie l'a fait pour nous.

« Elle est l'Ève de la nouvelle alliance et la mère commune de tous les fidèles ; mais il faut qu'il lui en coûte la mort de son premier-né.... C'est pour cela que la Providence l'a appelée au pied de la croix..... Elle y vient immoler son Fils véritable. Qu'il meure, afin que les hommes vivent (1) ! »

Maintenant, je le demande, un tel acte d'amour, de dévouement, a-t-il des droits à notre reconnaissance ? Et le cœur qui l'a produit, qui s'y est résigné, mérite-t-il nos hommages et nos bénédictions ?

Ah ! quand la gratitude ne sera plus une vertu, quand elle ne sera plus un devoir, quand elle ne sera plus un besoin inhérent à notre nature, alors seulement nous pourrions être froids et indifférents pour le cœur de Marie, et pour l'immense amour avec lequel ce cœur nous a aimés. Mais tant que l'amour maternel appellera l'amour

(1) Bossuet.

filial, tant qu'un sacrifice infini devra être payé d'une reconnaissance infinie, Marie aura, après Dieu, la première place dans nos cœurs, et, après le cœur de Jésus, celui de son auguste mère sera l'objet le plus doux de nos affections.

Et que de titres n'a-t-il pas à nos légitimes hommages ?

Par rapport à Dieu, le cœur virginal de Marie est, au jugement des saints docteurs, le palais le plus ravissant de la Trinité tout entière (1), la vive image de Dieu le Père (2), le miroir le plus parfait dans lequel se reflète la majesté divine (3), le plus beau vase du Très-Haut (4) et le chef-d'œuvre de ses mains (5). Il est le ciel de l'Homme-Dieu (6), le rendez-vous mystérieux de la nature divine et de la nature humaine (7), l'autel vivant du pain de vie (8), le lit mystique du Saint-Esprit (9).

En lui-même, le cœur de Marie est un trésor de sagesse (10), un sanctuaire enflammé (11), une aréole de parfums (12), un cellier enivrant (13), une fournaise ardente pour les œuvres de charité (14), un abîme de merveilles (15), une mer de pureté, et un vase d'albâtre dont les parfums embaument le ciel et la terre (16).

Mais, par rapport à nous, qui dira, oh ! qui dira la hauteur, la largeur et la profondeur de cet océan de grâces ? Refuge des pécheurs, espoir des justes, baume des âmes souffrantes, source inépuisable de vie, fontaine de propi-

(1) S. Bonav.

(2) S. Jean de Damas.

(3) S. Ambroise.

(4) S. Ephrem.

(5) S. Ephrem.

(6) S. Bernard.

(7) S. Proclus.

(8) S. Méthode.

(9) S. Jean de Damas.

(10) *Liturg.*

(11) S. Bernard.

(12) *Ecclés.*, XLIII.

(13) S. Jean de Damas.

(14) Écriture sainte.

(15) S. Jean de Damas.

(16) Bible.

tiation, propitiatoire commun de tous les enfants d'Adam, tabernacle de paix, bouclier de salut, port assuré et tranquille des passagers de cette vie, voilà ce qu'est pour nous le cœur maternel de Marie.

Et l'on s'étonnerait que ce cœur eût des autels, que ce cœur eût une fête! Mais ne devrait-on pas s'étonner, au contraire, qu'il n'eût ni fête ni autels? Quoi! les païens avaient élevé des temples et des statues à la tendresse maternelle; ils avaient, en son honneur, de l'encens et des sacrifices; la jeune vierge Clélie, qui, après s'être soustraite, par un acte de courage, aux dangers que courait sa vertu dans un camp ennemi, sauva encore par sa sagesse celle de ses compagnes d'infortune que leur âge et leur beauté exposaient davantage, Clélie vit le sénat lui ériger un glorieux monument sur la place publique! et nous serions, nous chrétiens, nous enfants clairvoyants de Dieu, sans culte et sans prières pour le cœur bienfaisant, pour le cœur généreux de celle qui nous a enfantés, et qui chaque jour encore nous enfante de nouveau à une vie sainte ici-bas, et à une vie bienheureuse pour les siècles sans fin?

Non, il n'en pouvait être ainsi, et la piété catholique devait un culte au cœur si débonnaire et si tendre de Marie.

Aussi, depuis longtemps déjà, ce culte existe dans l'Église.

Jules II ajoutait trois Salutations aux trois *Ave Maria* de l'Angelus.

La seconde de ces Salutations s'adressait au cœur de Marie, et était conçue en ces termes : *O gloriosissima regina misericordiæ, saluto virgineum cor tuum, quod purissimum fuit ab omni contagione peccati*; O très-glorieuse reine de miséricorde, je salue votre cœur virgi-

nal, dont la parfaite pureté n'a jamais été altérée ni souillée d'aucun péché.

La première était : *O gloriosissima regina misericordiæ, saluto venerabile templum uteri tui, in quo requievit Dominus Deus meus. Ave Maria.*

O très-glorieuse reine de miséricorde, je salue le temple vénérable de vos chastes entrailles, dans lequel mon Seigneur et mon Dieu a pris son repos.

La troisième : *O gloriosissima regina misericordiæ, saluto nobilissimam animam tuam, ornatam pretiosis donis gratiarum et virtutum. Ave Maria.*

O très-glorieuse reine de miséricorde, je salue votre âme très-noble, qui est ornée de tous les dons les plus précieux et les plus excellents de grâces et de vertus.

Clément X a autorisé et approuvé solennellement la dévotion au saint cœur de Marie par six bulles différentes accordées en l'année 1674.

Six ans auparavant, en 1668, le cardinal de Vendôme, remplissant à Paris les fonctions de légat à *latere* du pape Clément IX, avait déjà autorisé, en deux occasions, la dévotion et l'office du très-saint cœur de la Vierge; et cette approbation fut confirmée à Rome par le pape qu'il représentait.

Un très-grand nombre de prélats ont également donné les plus encourageants éloges et à la dévotion, et à l'office, et à la fête du cœur immaculé de la Mère de Dieu.

Bornons-nous à citer ici les archevêques de Bourges, en 1648, et de Rouen, en 1661; les évêques d'Autun, de Soissons et de Noyon, en 1648; de Lisieux, d'Évreux et de Constance, en 1649; de Bayeux, en 1659; du Puy et de Toul, en 1661; puis trois vicaires apostoliques de la Chine, du Canada et du Tonkin.

Il nous serait facile d'allonger cette liste en cherchant dans les temps modernes d'autres autorités non moins puissantes, non moins nombreuses et non moins vénérables.

Mais celles que nous venons de mentionner suffisent et au delà pour prouver l'orthodoxie de la dévotion et de la fête du saint et sacré cœur de Marie.

Dans l'office composé pour cette pieuse solennité, nous remarquons les passages suivants extraits de l'Écriture, et parfaitement analogues au sujet.

A l'offertoire : « Je vous conjure, ô filles de Jérusalem, si vous trouvez mon bien-aimé, dites-lui que je languis d'amour pour lui (1). »

A la communion : « Je me suis reposée à l'ombre de celui que j'avais tant désiré, et j'ai goûté de son fruit, qui a été plus doux à ma bouche que le miel le plus délicieux (2). »

Les cinq antiennes des secondes vêpres nous ont paru aussi admirablement bien choisies. Les voici :

Première antienne : « Je suis la mère du pur amour, de la crainte, de la science et de l'espérance sainte (3). »

Deuxième antienne : « Mon fils, si vous êtes sage, mon cœur se réjouira avec vous, de vous, et en vous (4). »

Troisième antienne : « Travaillez, ô mon fils, à acquérir la sagesse, et donnez en cela de la joie à mon cœur (5). »

Quatrième antienne : « Je n'ai point de plus grande

(1) *Cant.*, V.

(2) *Cant.*, II.

(3) *Ecclés.*, XXIV, 24.

(4) *Prov.*, XXIII, 11.

(5) *Prov.*, XXVII, 11.

joie que d'apprendre que mes enfants marchent dans la vérité (1). »

Cinquième antienne : « Ce que mon cœur désire avec le plus d'ardeur, ce que je demande à Dieu avec le plus d'instance, c'est leur salut (2). »

Et voilà ce qui attire tant d'âmes aux autels de Marie ; voilà ce qui inspire tant de confiance en son cœur charitable : c'est la tendresse bien connue de ce cœur admirable pour tous les besoins des hommes. Comme la plus aimante des mères, Marie nous porte dans ses bras ; et encore une mère selon la nature oublierait ses enfants, que Marie ne saurait cesser de nous aimer.

Allons donc, allons donc à son auguste cœur.

« Quelle dévotion plus solide que celle qui a pour but d'honorer dignement le chaste cœur de la mère de Dieu ? Si un seul de ses regards, si un seul de ses cheveux ont blessé le cœur du divin époux, quelles seront les conquêtes de ce cœur innocent de la très-sainte Vierge pour le salut des âmes ?

« Abigail a bien pu apaiser la juste colère de David irrité contre Nabal ; ce même roi, fâché contre Absalon, n'a plus de ressentiment dès que la Thécuite a adouci son esprit ; l'une de ces deux femmes apaise le fougueux Nabal par quelques présents bien légers ; et l'autre par quelques larmes qui n'étaient que feintes. Et vous, ô cœur très-aimable de la mère de Dieu, n'êtes-vous pas sans comparaison plus capable d'apaiser la colère du ciel irrité contre nos fautes, et d'éteindre les feux de la vengeance de Dieu, par de plus dignes présents et par des larmes mille fois plus efficaces ?

(1) III Joan. III, 4.

(2) Rom. X, 1.

« Quelles plus riches offrandes à la Divinité que celles qui partent du sacré cœur de Marie? quelle religion plus élevée? quelle joie plus vive? quelle espérance plus ferme? quelle charité plus pure et plus ardente? quel cœur plus fortement et plus saintement lié au cœur de Jésus, que celui de sa mère?

« Approchez donc du cœur de Marie, pour approcher de celui de Jésus.

« Si le cœur de l'homme est le centre de la vie, la première chose qui vit et la dernière qui meurt en lui, nous pouvons dire que dans la vie chrétienne la dévotion au cœur de Marie doit être le principe et la fin de nos actions, pour les rendre dignes d'être offertes à son Fils (1). »

(1) Extrait de l'approbation donnée par Mgr Henri de Maupas, évêque du Puy, à l'office du Cœur de Marie.



XII.

FÊTE DE L'ASSOMPTION.

Hæc est illa dies clara triumpho,
Qua matrem placida morte solutam
Natus siderea suscipit aula.

Voici, voici le jour de gloire et de triomphe, où la mère du Christ, après une mort douce et paisible, entre, sur les bras de son Fils, dans la cité du soleil.

Santeul, *Hymne de l'Assomption*; *Liturgie*.

Passons ce grand jour dans une grande joie.

S. Jérôme.

Si, à très-peu d'exceptions près, l'Église réserve presque tous les honneurs qu'elle rend aux élus pour le jour où ils ont achevé leur course ici-bas; si elle n'a presque d'encens et de chants d'allégresse que pour le jour où, sortant de la terre d'exil, ils se sont envolés, comme la colombe sans tache, vers leur véritable patrie; si l'Église les salue surtout avec acclamation et avec enthousiasme le jour où ils sont passés des ténèbres de ce monde à la lumière ou plutôt aux splendeurs de la cité sainte; en un mot, si le jour de la mort des bienheureux est celui que célèbre et que fête de préférence l'épouse terrestre du Sauveur, la mère des enfants de Dieu, ah! que d'hymnes, que d'hymnes de triomphe, que de cantiques de joie et que de flots d'encens n'aura-t-elle pas pour le jour

où la Reine des saints a quitté cette vallée de larmes pour aller régner dans les cieux à la droite de Dieu même, et au-dessus des anges ?

Quand un élu expire, c'est un pèlerin qui quitte le bâton du voyage pour entrer dans le sanctuaire où l'appelle sa foi ; c'est un soldat vainqueur qui dépose les armes de sa milice , et présente son noble front à la couronne de gloire ; c'est un passager qui, échappé aux dangers de la mer, touche au port du salut ; c'est un mercenaire fatigué qui, arrivé à la fin de sa journée de travail, tend la main pour recevoir le salaire de sa peine ; c'est un captif qui rompt ses chaînes ; c'est un sujet fidèle et dévoué qui va rejoindre son roi ; c'est un convive affamé qui vient s'asseoir et prendre place aux noces de l'Agneau, au banquet éternel ; c'est un cerf altéré qui arrive à l'eau des fontaines ; c'est un enfant plein d'amour qui se jette et se précipite dans les bras de son père.

Mais quand la sainte Vierge rend son dernier soupir, c'est une reine qui va d'une contrée lointaine, avec de grandes richesses, une suite nombreuse et un imposant appareil, prendre possession d'un trône ; c'est la plus belle, la plus sainte, la plus chérie des épouses qui va jouir des embrassements de son divin époux ; c'est la plus pure des amantes qui va s'enivrer de délices dans les bras de son bien-aimé ; c'est la plus heureuse des mères qui va partager la gloire, la puissance et l'empire de son auguste Fils, roi unique des mondes. Quand la sainte Vierge meurt, c'est le plus beau lis de la terre qui, enlevé, arraché du milieu des épines, va s'épanouir au ciel et l'embaumer de ses parfums ; c'est la rose mystique qui de notre désert va être transplantée dans l'éternel Éden ; c'est la lampe virginale qui va remplir de sa clarté la patrie des

prédestinés ; c'est la fille par excellence de Dieu le Père, la mère de Dieu le Fils, l'épouse du Saint-Esprit, la souveraine des anges, l'avocate des hommes, l'intendante des trésors de la Divinité ; en un mot, c'est la femme bénie entre toutes les femmes, c'est la femme pleine de grâce qui monte comme une vapeur légère, comme une aurore étincelante, vers le palais du grand Roi, pour y régner à tout jamais sur toute créature.

Du haut des cieux son Fils l'appelle par ces douces paroles : « Levez-vous, hâtez-vous, mon amie, ma colombe, « ma toute belle, mon unique, et venez... venez du Liban, venez des hauteurs d'Amana, des sommets du Sanir et de la cime d'Hermon ; venez des antres des lions et des repaires du léopard ; venez des fentes du rocher et du milieu des ruines ; venez du jardin des noyers, venez pour être couronnée (1). »

A ces mots, l'âme de Marie se sépare pour un moment de son corps immaculé... c'en est fait de sa vie mortelle... et sa royauté commence pour les siècles des siècles.

L'assomption corporelle de la mère du Christ n'est pas un dogme de foi ; et l'Église catholique, si zélée pourtant, on le sait, pour la gloire et pour les privilèges de Marie, l'Église catholique, si ardente à prêcher et à défendre et la perpétuelle virginité, et la maternité divine, et la sainteté sans tache de la Vierge, l'Église ne nous oblige pas à croire comme article de foi que le corps immaculé de la mère de Jésus jouit auprès de Dieu de cette béatitude que les corps des élus n'auront qu'après le grand jour de la résurrection de tous.

(1) *Cant.*, passim.

Cependant hâtons-nous de dire que si l'Église n'impose pas au monde catholique la croyance de cette assumption corporelle de Marie dans la cité vivante, elle la favorise et semble même l'insinuer en plus d'une manière et en plus d'un endroit, et notamment quand elle dit au jour de l'Assomption, dans une des prières de la messe, que la mort n'a pu retenir dans ses liens celle en qui Notre-Seigneur s'est incarné (1); paroles qui évidemment ne peuvent s'entendre que du corps et non de l'âme de Marie. Et, dans une des hymnes de cette même solennité, l'Église s'écrie encore : « O Vierge sainte, lorsque les « récompenses célestes qui vous étaient préparées vous « appelèrent, l'amour brisa les liens qui retenaient votre « âme captive dans la prison de votre corps. Mais la mort, « vaincue par le fruit de votre sein, ne peut avoir d'em- « pire sur vous, et n'ose retenir dans ses chaînes celle « qui a donné au monde l'auteur même de la vie (2). »

Du haut de son trône sanglant ou plutôt de son lit de mort, Jésus-Christ avait remis sa mère bien-aimée à Jean son disciple chéri, et il avait dit à Marie de s'attacher à cet apôtre comme à son propre fils.

Dès ce jour le pieux disciple prit avec lui la sainte Vierge; il l'honora et la servit avec tout le respect que lui inspirait son amour pour Jésus, son maître et son Dieu, et pour celle que Jésus lui avait confiée comme un dépôt inappréciable.

(1) Mortem subiit temporalem, nec tamen mortis nexibus deprimi potuit quæ Filium tuum Dominum nostrum de segenuit incarnatum.

Orat.

(2) Sed victa partu mors tuo te labis expertem nequit, suis nec audet stringere vitæ parentem nexibus.

Hymn. liturg.

On pense que la sainte Vierge accompagna saint Jean dans ses courses apostoliques, qu'elle alla par conséquent en Asie avec lui, et qu'elle s'arrêta avec lui dans la grande ville d'Éphèse.

On a cru même pendant longtemps, et plusieurs croient encore, que c'est en cette ville que la mère de Dieu a terminé sa vie : une lettre du concile assemblé à Éphèse en 431 semble appuyer cette opinion, et lui donner une grande force.

Néanmoins la terre sainte prétend posséder le tombeau dans lequel fut déposé, pendant un temps plus ou moins long, le corps de la Reine des anges.

On le voit toujours, dit Baillet, dans le fond de la vallée de Josaphat, où passe le torrent de Cédron ou des Cèdres ; mais de l'autre côté de Gethsémani et de la montagne des Oliviers. « Le monument qu'on en voit hors de terre est fort peu élevé... ; il est dans la basilique que l'impératrice Hélène, mère de Constantin, a fait bâtir... Les Sarrasins ou Mahométans ne peuvent s'empêcher de le révéler aussi.... On descend dans ce sépulcre par cinquante degrés. Il est fait en forme de cellule ou de petite grotte, où l'on voit comme une table d'autel sur laquelle le corps aurait pu être posé, à la manière des Juifs... La cellule est entaillée dans le roc, auquel tient aussi l'autel, dans le creux duquel on pouvait avoir enseveli un corps (1). »

Ce qu'en dit l'immortel auteur de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* est conforme en tout point à cette description :

« Au bord même et presque à la naissance du torrent

(1) Baillet, *Vies des saints*, Assomption, 15 août.

de Cédron..... non loin du jardin des Oliviers et de l'endroit où était autrefois le village de Gethsémani..., nous entrâmes dans le sépulcre de la Vierge. C'est une église souterraine, où l'on descend par cinquante degrés assez beaux : elle est partagée entre toutes les sectes chrétiennes; les Turcs même ont un oratoire en ce lieu; les catholiques possèdent le tombeau de Marie. Quoique la Vierge ne soit pas morte à Jérusalem, elle fut, selon l'opinion de plusieurs Pères, miraculeusement ensevelie à Gethsémani par les apôtres. Euthymius raconte l'histoire de ces merveilleuses funérailles. Saint Thomas ayant fait ouvrir le cercueil, on n'y trouva plus qu'une robe virgine, simple et pauvre vêtement de cette reine de gloire, que les anges avaient enlevée aux cieux (1). »

Vers le milieu du cinquième siècle, le grand empereur Marcien et sainte Pulchérie son épouse voulaient, dit saint Jean de Damas d'après Euthymius, retrouver, et ils cherchaient avec un grand désir, le très-saint corps de Marie, que Dieu avait enlevé au ciel. Ayant donc mandé Juvénal, archevêque de Jérusalem, et les autres évêques de Palestine qui se trouvaient à Constantinople à l'occasion du concile convoqué à Chalcédoine, l'empereur et l'impératrice parlèrent ainsi à ces prélats : « Nous avons entendu dire qu'il y a à Jérusalem, dans le lieu appelé Gethsémani, une très-belle église, la plus ancienne de toutes celles qui ont été bâties en l'honneur de la bienheureuse Marie, mère de Dieu et toujours vierge, et que dans cette église est le tombeau où a été déposé et renfermé le précieux corps de celle qui a porté la vie dans ses chastes entrailles. Nous voulons donc faire transporter ici ces

(1) Chateaubriand, *Itinér. de Paris à Jérusalem*, 2^e vol., p. 7.

restes vénérables, afin qu'ils servent de rempart à notre ville impériale. »

Juvénal répondit : « Quoique les saintes Écritures se taisent sur les circonstances qui accompagnèrent la mort de la très-glorieuse Vierge, cependant une tradition fort ancienne et digne de foi nous a appris que celui à qui il a plu de s'incarner en Marie sans lui enlever la fleur de sa virginité a voulu aussi, après la mort de cette mère bien-aimée, préserver de la corruption son corps immaculé, et le transporter au ciel avant la résurrection commune et générale (1). »

De ce passage il résulte 1° qu'au milieu de ce cinquième siècle la croyance de l'assomption corporelle de Marie n'était, pas plus que de nos jours, un point de foi ; 2° que cette croyance n'était pas unanime, puisque l'empereur et l'impératrice, l'un et l'autre fort pieux, demandaient ses restes vénérables ; 3° qu'on regardait la Judée comme possédant le tombeau de la très-sainte mère de Dieu.

Mais du même passage il suit également que l'opinion de l'assomption physique de Marie reposait, dès le cinquième siècle, sur une tradition déjà ancienne et imposante.

Et cette tradition, si honorable pour la Vierge des vierges, n'a pas seulement pris faveur en Orient ; car, environ dans le même temps, saint Grégoire de Tours écrivait dans l'Occident :

« Marie, l'heureuse mère du Christ, qui resta vierge après son enfantement miraculeux, comme elle l'était avant, ayant achevé ici-bas sa carrière mortelle, fut enlevée de

(1) S. Jean de Damas, *Homélie II^e sur la mort de la Ste Vierge*. D'après Euthymius, *Hist.*, l. III, c. 49.

la terre au ciel, précédée de son divin Fils, et au milieu des chants de joie de toute la milice sacrée. Sur l'ordre du Très-Haut, une nuée étincelante porta son corps virginal dans les hauteurs du paradis, où ce corps, reprenant l'âme toute belle et toute pure dont il avait été le temple, jouit maintenant avec cette âme, dans la société des élus, des biens dont la possession est assurée aux justes pour toute l'éternité.

Un fait très-digne de remarque en faveur de la résurrection et de l'assomption de la Vierge, c'est que ni les Latins, ni les Grecs même, si avides de nouveautés, si crédules en fait de reliques, de relations et de légendes, aucun peuple, en un mot, aucune ville, aucune église (et ce raisonnement, tout négatif qu'il est, paraîtra de la plus grande force), ne se sont jamais vantés de posséder la dépouille mortelle de la sainte Vierge, ni aucune portion de son corps.

On voit même, par l'extrait que nous venons de donner de saint Jean Damascène, que Juvénal, évêque de Jérusalem, Juvénal, auquel Baillet est loin d'être favorable, et qu'il accuse, d'après saint Cyrille d'Alexandrie et d'après saint Léon, d'avoir été un homme accoutumé à trahir les intérêts de la vérité pour satisfaire son ambition, et à forger même de fausses pièces pour tâcher de s'élever au-dessus des autres évêques (1); on voit, disons-nous, que ce prélat, loin de tirer quelque avantage, et pour son siège et pour lui-même, de la croyance de l'empereur et de l'impératrice, en paraissant adopter et partager, et en accréditant même, l'opinion que Gethsémani possédait les restes sacrés de la mère du Verbe incarné, répond au con-

(1) S. Léon, *Épître XCII^e*.

traire sans hésiter, et en s'appuyant sur l'autorité de la tradition, que le corps de cette Vierge a été transporté au ciel, et que ce serait en vain qu'on le demanderait à la terre et qu'on le chercherait parmi les trophées de la mort, soit dans son diocèse, soit dans tout autre lieu du monde.

Assurément l'occasion était belle et toute naturelle pour se donner du relief : Juvénal n'en profite pas, et, d'accord avec tous les évêques de la Palestine, il ne revendique que l'honneur d'avoir, mais vide, le tombeau qui avait renfermé le corps de Marie avant la résurrection de cette auguste Vierge : nouvelle preuve à apporter en faveur de cette opinion si glorieuse à Marie.

Embrassons donc cette croyance librement, volontairement, et sans y être forcés par l'autorité de l'Église : embrassons-la d'après cette parole d'un Père : « Tout ce qu'on peut dire et imaginer d'honorable à Marie, pourvu que l'on n'aille pas jusqu'à l'égaliser à Dieu, jusqu'à en faire une divinité, disons-le, imaginons-le. »

C'est à cette croyance que nous devons le motif de ces grands tableaux d'églises, de ces riches verrières, de ces belles gravures où Marie nous est représentée s'élevant en corps et en âme du fond de notre vallée, laissant son sépulcre vide, et montant vers le ciel au milieu des esprits célestes qui l'entourent comme leur reine, et qui portent en leurs mains, pour elle, en signe d'allégresse, des palmes et des couronnes. Le ciel laisse tomber sur elle une lumière abondante : elle a les bras étendus et les yeux élevés vers les saintes demeures qui vont la recevoir ; et au bas du tableau, de la verrière, de la gravure, on voit la pierre du tombeau renversée à l'écart, et dans les plis du linceul on aperçoit les fleurs qui ont surgi par miracle, comme de gracieux symboles des vertus de Marie,

comme des témoignages vivants de son crédit auprès de Dieu, comme des emblèmes aussi de ces fleurs de vertus dont la dévotion à Marie devait embaumer, embellir et, en un sens, joncher la terre.

Mais, encore une fois, rien n'est certain à cet égard. Dieu a voulu envelopper des ombres du mystère le commencement et la fin de cette existence à part, comme on le voit, soir et matin, couvrir d'un voile de vapeurs le lis de la vallée et la rose de Saron. Le corps virginal de Marie a disparu comme a autrefois disparu aussi l'arche de l'Ancien Testament, une des figures les plus frappantes de la mère admirable.

Quoi qu'il en soit de la manière dont il a plu à Dieu de retirer la sainte Vierge de notre région de mort pour la couronner dans la gloire, c'est la mémoire de son heureuse et bienheureuse mort, c'est la mémoire de son triomphe sur la mortalité et les misères de cette vie, c'est encore la mémoire de son couronnement dans les hauteurs des cieux, que l'Église honore avec tant de pompe et d'appareil, sous le titre d'Assomption de la mère de Dieu.

Cette fête a aussi été appelée quelquefois déposition, sommeil, repos, passage, trépas ou mort de la sainte Vierge ; mais le titre d'Assomption a été le plus usité, et maintenant il est le seul qui soit donné à cette fête ; et, bien que l'Église ait aussi nommé parfois assomption le trépas des bienheureux (1), elle a, dans ces derniers temps, réservé cette expression pour désigner exclusivement le passage de Marie à la suprême béatitude ; elle a voulu assigner un nom particulier au décès de la femme qui occupe un rang à part dans la création ; elle a voulu la dis-

(1) *Catéchisme des fêtes.*

tinguer de tous les enfants d'Adam même par le nom donné à sa sortie de ce monde.

Il serait difficile de dire à quelle époque a commencé cette fête. L'Orient semble, en ce point encore, avoir devancé l'Occident.

C'est au sixième siècle qu'on distingue nettement la fête de l'Assomption d'avec les autres fêtes par lesquelles on honorait, dans le reste de l'année, la divine mère du Sauveur. On croit que ce fut dans le même siècle, sous l'empereur Justinien ou sous l'empereur Maurice, quand saint Grégoire le Grand gouvernait l'Église, que la fête de l'Assomption fut fixée au 15 d'août.

Sur la fin du septième siècle, saint André, archevêque de Crète, dit que cette fête était de son temps déjà chômée en un grand nombre d'endroits ; et à cette époque aussi on croyait assez généralement en Orient, au dire du même saint, que la mère de Jésus avait, par une grâce spéciale, été ressuscitée, et qu'elle régnait corporellement à la droite de Dieu.

Mais ce fut au douzième siècle que l'Assomption fut observée de précepte dans tout l'empire d'Orient, et fixée au 15 août sous le nom de *Métastase*, c'est-à-dire *passage*.

Depuis ce temps, les Grecs l'ont toujours solennisée le 15 d'août, mais en lui conservant son premier nom de *sommeil* ou de *dormition* de la bienheureuse Vierge (κοίμησις).

Il faut en dire autant des Russes et de tous les autres peuples qui suivent le rit grec. Les Coptes ou chrétiens d'Égypte la font aussi le 15 août, et ils la continuent jusqu'au 21 du même mois. Il y a plus : distinguant la mort de la sainte Vierge de sa résurrection, ils célèbrent deux fêtes : l'une dans leur mois de janvier, qu'ils qualifient du

titre de *Repos de la Vierge*; l'autre, le 15 août, en mémoire de son assomption. Les Russes font, le 15 août, la fête des *Funérailles de la sainte Mère de Dieu*, et, au 1^{er} octobre, ils honorent par une autre fête son *couronnement dans le ciel*; car beaucoup pensent que la sainte Vierge n'a été ressuscitée et appelée au ciel que quarante jours après sa mort, comme Jésus-Christ n'était lui-même retourné à son Père que quarante jours après sa sortie du tombeau.

De son côté, l'Occident n'a pas montré moins de zèle que l'Orient pour la célébration de la fête du 15 août. On la trouve mentionnée sous le nom de *Déposition* au 18 de janvier, et sous le nom d'*Assomption* au quinzième jour d'août, dans un martyrologe latin attribué à saint Jérôme, et que l'on croit du sixième siècle. Tous les calendriers romains des huitième et neuvième siècles la placent au 15 d'août, sous le nom de *repos*; et le vénérable Bède, la fixant au même jour, l'appelle du nom de *sommeil* dans son martyrologe.

De tout cela on peut conclure que l'Église romaine, depuis qu'elle a établi cette solennité, a presque toujours célébré l'Assomption de Marie le quinzième jour du mois d'août, et que, de quelque terme qu'elle se soit servie, elle a, dans cette fête, l'intention d'honorer sa mort avec la gloire dont elle jouit dans la cité vivante.

En France, la fête de l'Assomption se célébra d'abord le 18 de janvier, jour que l'on regardait, à l'exemple des Grecs, des Cophtes et des Maronites, comme celui de la mort et de la sépulture de la Vierge sans tache. Dans la suite elle fut, pour toute l'étendue de la France, fixée au 15 août, jour adopté de préférence par l'Église romaine.

Elle fut aussi de fort bonne heure précédée d'une vigile et suivie d'une octave dans cette même Église romaine, dont l'exemple fut bientôt suivi par toutes les autres Églises. Cette vigile n'est que d'un jour en Occident ; mais, chez les Grecs et en Orient, la fête de l'Assomption est précédée d'une espèce de carême qui commence dès le 1^{er} août, qui n'est interrompu que par la fête de la Transfiguration, et qui est repris le lendemain, pour ne finir qu'avec la vigile de l'Assomption.

Comme preuve du respect que l'Église schismatique russe a pour la sainte Vierge, et en particulier pour la fête qui l'honore dans son couronnement, citons un usage religieux assez intéressant pour trouver place ici ; nos lecteurs nous sauront gré de le leur faire connaître.

Quoique les Russes soient fortement attachés aux rites grecs, ils ne jeûnent, dit-on, la veille d'aucune fête de saint, si ce n'est la veille de la Décollation de saint Jean-Baptiste. Ils ne font non plus aucun office propre aux veilles des fêtes. Mais, pour marquer en particulier l'honneur tout spécial qu'ils veulent rendre à la très-sainte Vierge, le patriarche ou métropolitain de Moscou va tous les ans, avec le clergé, la noblesse et le peuple, bénir la rivière de sa ville métropolitaine, c'est-à-dire la Moscowa, la veille de l'Assomption. Les autres évêques ou les prêtres répandus dans l'empire russe bénissent de la même manière les autres rivières qui passent dans les lieux de leur résidence.

Dans l'Église latine, la fête de l'Assomption est la plus solennelle des fêtes de la Vierge. Ce que Noël, ce que Pâques, ce que l'Ascension, ce que la Fête-Dieu sont aux fêtes du Seigneur, l'Assomption l'est à celles de son auguste mère. Pour l'Assomption l'Église déploie toutes ses

pompes, toutes ses richesses et toute sa majesté. La voix imposante des cloches, les sons mélodieux de l'orgue, les pages les plus embaumées des saintes Écritures, les plus belles conceptions, les plus sublimes élans des poètes catholiques, les chants les plus suaves et les plus onctueux, les plus riches parures des temples et des autels, les plus blancs ornements des prêtres et des lévites, les nuages du plus pur encens, tout est mis à contribution pour rehausser cette fête, et glorifier Marie au jour de son exaltation.

Dans la liturgie diocésaine de l'Eglise de Troyes notamment (à part l'office de la Fête-Dieu emprunté en grande partie au romain), aucun office de l'année ne peut entrer en parallèle avec celui de l'Assomption.

La veille, vous entendez les gémissements de la colombe, les tendres soupirs de la mère; vous entendez l'époux et l'épouse s'appeler l'un l'autre, et se dire mutuellement: *Venez! Ainsi soit-il! Spiritus et sponsa dicunt: Veni! Amen* (1)! Vous entendez Marie s'écrier: « Je m'é-
 « lance vers le terme ardemment désiré, et vers le trône
 « qui m'attend (2). Mon âme est altérée de Dieu, elle a
 « soif du Dieu vivant! Quand irai-je apparaître devant
 « lui (3)? Pour moi la mort est un gain, tant je souhaite
 « vivement devoir se briser mes liens (4). Mon Dieu! exau-
 « cez-moisans délai, car mon cœur défailloit (5). Mes yeux
 « se sont fatigués à regarder le ciel (6); je dors, et mon
 « cœur veille. Oh! j'ai entendu la voix de mon bien-aimé
 « qui me crie: Ouvre-moi, ma sœur, mon amie, ma
 « toute belle, ma colombe (7)! Vous êtes tout pour moi,

(1) *Apoc.*, XXII.(2) *Philipp.*, III, 12.(3) *Ps.* XLI.(4) *Philipp.*, II.(5) *Ps.* CXLII.(6) *Is.*, XXXVIII.(7) *Cant.*, V.

« ô mon Dieu ! Qu'ai-je affaire des jours de la terre (1) ?
 « L'âme se fatigue à espérer un bien qui fuit toujours (2).
 « Hélas ! Seigneur, combien mon exil se prolonge ! Quand
 « donc verrai-je la fin de mon bannissement (3) ? Tous
 « les jours je crois entrevoir, tous les jours j'appelle la
 « mort (4). Mon âme ne veut que Dieu ; lui seul est mon
 « trésor (5). Attirez-moi donc, ô mon Dieu (6) ! Commandez
 « que mon âme soit reçue dans la paix, parce que pour
 « moi il vaut bien mieux mourir que vivre (7). Délivrez
 « mon âme de prison, et qu'elle aille vous louer (8)....
 « Mais j'entends la voix de mon bien-aimé : le voici qui
 « approche (9) ! »

Puis viennent les filles de Jérusalem, les amies de l'Épouse, qui lui disent : « Où est-il votre bien-aimé, ô la plus belle d'entre les femmes ? Où s'est-il retiré ? Et nous le chercherons avec vous (10). »

Et Marie leur répond : « Mon bien-aimé a été enlevé
 « auprès de Dieu et auprès de son trône, pour, de là, gouverner tous les peuples de la terre (11). Oh ! qui me donnera de le trouver, de le revoir, et d'avancer jusqu'à lui (12) ? Qui me donnera les ailes de la colombe, et je m'envolerai au lieu de mon repos (13). Je n'ai jamais demandé qu'une seule chose au Seigneur, et je la lui demanderai sans cesse : c'est d'habiter dans sa demeure tous les jours de ma vie, afin de goûter ses délices et de

(1) Jérém., XVII.

(2) Prov., XIII.

(3) Ps. CXIX.

(4) Job, XIV.

(5) Thren., III.

(6) Cant., I.

(7) Tob.

(8) Ps. CXL, 8.

(9) Cant., II.

(10) Cant., V.

(11) Apoc., XII.

(12) Job, XXIII.

(13) Ps. LIV.

« contempler les merveilles et les splendeurs de son palais (1). »

L'office de la nuit appelé *Matines* forme comme la seconde scène; c'est Marie entrant au ciel.

« Voici, dit-elle, mon bien-aimé qui me parle et qui me dit : Levez-vous, mon amie, ma colombe, ma toute belle (2).... L'hiver est passé, les mauvais jours ont cessé : montrez-moi votre visage (3)..... Et mon âme s'est fondue quand mon bien-aimé m'a parlé (4)..... Je vais donc pénétrer jusqu'au tabernacle admirable (5) ! »

Ensuite Jésus salue sa mère par ces paroles du Cantique : « Oh ! que vous êtes belle, mon amie ! oh ! que vous êtes belle ! Vos yeux ont la douceur de ceux de la colombe (6). Je connais toutes vos œuvres ; je sais votre foi, votre charité et votre patience (7). Entrez avec une riche abondance dans le royaume éternel (8). Venez du Liban, chaste épouse ; venez, vous serez couronnée (9). »

Les anges, les bienheureux s'écrient à leur tour, dans l'extase de l'admiration : « Quelle est donc celle-ci qui s'avance appuyée sur son bien-aimé ? Elle est belle comme l'aurore, brillante comme la lune, étincelante comme le soleil (10). Il lui a été donné de se revêtir de splendeur (11). »

Cependant l'auguste Vierge, environnée de tous les habitants du ciel, pénètre dans la cité sainte, et, en y fai-

(1) *Ps.* XXVI, 4.

(2) *Cant.*, II.

(3) *Ibid.*, II, 11.

(4) *Ibid.*, V.

(5) *Ps.*, XLI.

(6) *Cant.*, I.

(7) *Apoc.*, II.

(8) *II Petr.*, I.

(9) *Cant.*, IV.

(10) *Cant.*, VI.

(11) *Apoc.*, XIX.

sant son entrée, elle chante comme Judith : « Ouvrez ,
 « ouvrez les portes, car Dieu est avec nous.... Il a si-
 « gnalé sa puissance en faveur d'Israël.... Il a accompi
 « en moi, sa servante, tout ce qu'il avait promis à
 « la maison de Jacob.... Louez donc, louez le Sei-
 « gneur, qui n'a point délaissé ceux qui ont espéré en lui,
 « et qui a détruit par mes mains l'ennemi de son peu-
 « ple (1). »

Puis, dans tout le reste de cet office, ce sont les applications les plus justes à la fois et les plus ingénieuses ; ce sont les allusions les plus vraies au triomphe de Marie : c'est Esther, petite fontaine qui devient un grand fleuve (2) ; c'est Marie, sœur de Lazare, qui se tient aux pieds du Sauveur pour recueillir la parole qui tombe de sa bouche (3) ; c'est la reine de Saba qui entre dans Jérusalem avec un cortège magnifique et d'immenses richesses (4) ; c'est Bethsabée que Salomon fait asseoir à sa droite (5) ; c'est Judith à qui Dieu donna une beauté incomparable (6) ; c'est l'arche d'alliance que tous les chefs de famille des enfants d'Israël placent, au milieu de leurs acclamations les plus vives, dans le Saint des saints et sous les ailes des chérubins (7) ; c'est l'épouse de l'Agneau ornée et préparée pour ses noces divines (8) ; enfin c'est tout ce que l'Écriture a de plus gracieux, aussi bien dans ses anciennes que dans ses nouvelles pages ; c'est encore toute la poésie du cantique par excellence, avec son style ravissant et ses images délicieuses.

La messe offre à la piété une autre série d'emblèmes

(1) Judith, XIII.

(2) Esth., X.

(3) Luc, X.

(4) *III Reg.*, X.

(5) *III Reg.*, II.

(6) Judith, X.

(7) *III Reg.*, VIII.

(8) *Apoc.*, XII.

empruntés non plus à l'histoire, mais au règne végétal : c'est le cèdre du Liban et le cyprès de Sion ; c'est le palmier de Cadès et la rose de Jéricho ; c'est l'olivier de la campagne et le platane des grands chemins ; c'est la cannelle et le baume ; c'est le storax et la myrrhe ; c'est l'encens et le cinnamome ; c'est la vigne et le térébinthe, avec leur vert feuillage et leurs parfums onctueux ; c'est presque toute la nature qui proclame que Marie est plus belle que tout ce qu'elle a de plus beau.

Les lèvres de saint Bernard viennent aussi distiller les rayons de leur miel en parlant de Marie.

Et nos poètes, ont-ils pris leur lyre, ont-ils saisi leur luth pour chanter ce noble sujet ? Leurs chants peuvent-ils se faire entendre parmi des accents si divins ? Leur voix peut-elle se mêler à un concert si sublime et si harmonieux ? Oui, hâtons-nous de le dire, oui, nos poètes liturgiques se sont élevés jusqu'au ciel ; ils ont trouvé des pensées et des paroles dignes du ciel pour chanter le plus beau triomphe qu'ait jamais vu la ville sainte. Non, non, rien, selon nous, ni dans la poésie religieuse, ni dans la poésie profane, n'égale l'hymnetriomphale : *Ovos ætherei, plaudite, cives*, et la prose non moins belle : *Scandit astra Virgo purissima*.

Autant que qui ce soit nous admirons Horace, Rousseau, Racine, et un grand nombre de poètes modernes ; mais il nous semble que Santeul les a surpassés tous et qu'il s'est surpassé lui-même dans son hymne en l'honneur du couronnement de Marie. Jamais nous n'avons pu, même dans une église de village, l'entendre chanter sans sentir dans nos yeux de douces larmes d'attendrissement, de foi, d'admiration, de bonheur, et de piété filiale.

Certes, sous plus d'un rapport, nous approuvons la pen-

sée d'adopter, dans toute l'étendue du monde catholique, la liturgie romaine ; mais toujours nous regretterons, toujours on devra regretter en France certaines proses vraiment ravissantes de beautés, en tête desquelles il faut placer celle de l'Assomption, certaines hymnes étincelantes comme un collier de rubis, et entre toutes l'ode céleste *O vos ætherei*.

Mais achevons l'examen ou, si l'on veut, l'étude de notre riche office.

Aux secondes vêpres, l'action a fait un pas : Marie est couronnée, elle tient le sceptre du monde. Aussitôt l'Église de la terre tombe à genoux devant elle, et, élevant vers sa protectrice un regard suppliant, *Inviguez*, lui dit-elle comme les Juifs à Esther, *inviguez le Seigneur ; parlez pour nous au roi, et sauvez-nous* (1).

Marie entend ce vœu : elle l'exauce soudain, et, se présentant à Dieu, « *J'ai*, lui dit-elle, *une grâce à vous demander* (2) ; » et Jésus lui répond : « *Demandez, ô ma mère, car je ne puis rien vous refuser* (3). »

Marie reprend : « Si j'ai trouvé grâce à vos yeux, ô mon roi, et si cela peut vous plaire, accordez-moi le salut de mon peuple, pour lequel j'implore votre bonté (4). »

« Et le roi donna à la reine tout ce qu'elle désira et tout ce qu'elle lui demanda (5). »

Ainsi, comme Jésus, qui n'était descendu que pour nous du ciel en terre, n'est remonté aussi que pour nous vers son Père, *vado parare vobis locum*, je vais vous préparer une place (6), et encore : il est là toujours vivant pour in-

(1) Esth., XV.

(2) *III Reg.*, II.

(3) *Ibid.*

(4) Esth., VII.

(5) *III Reg.*, 10.

(6) Joan., XIV, 2.

tercéder pour nous, *semper vivens ad interpellandum pro nobis* (1); de même Marie, sa mère, n'use de son crédit, de sa puissance au ciel, que dans notre intérêt et en notre faveur. C'est pour nous, à cause de nous, que tant de gloire lui est donnée, et nous avons droit de lui dire comme les Juifs à Esther : « Qui sait si vous n'étiez pas « préparée pour ces temps quand vous êtes montée sur le « trône (2) ? »

C'est ce qu'a parfaitement compris l'auteur ou, si l'on veut, l'habile compositeur de l'admirable liturgie que nous analysons. Aussi le dernier accent de cet admirable office, disons mieux, de ce poème, de cette véritable épopée, devait être celui de la reconnaissance. Et un élan de gratitude et d'actions de grâces est en effet le dernier cri des enfants de Marie en ce jour pour eux si beau. « Tou-
« chés, lui disent-ils avant de quitter ses autels, touchés
« de la détresse et de l'affliction de votre peuple, vous
« avez empêché sa ruine en vous présentant devant Dieu...
« Soyez donc bénie dans toutes les tentes de Jacob, et que
« toute nation qui entendra parler de vous glorifie en
« vous le Seigneur (3). »

En France l'Assomption se célèbre, depuis l'an 1638, avec un appareil que n'ont point les autres fêtes de la bienheureuse Vierge. Déjà, avant cette époque, elle tenait le premier rang entre tous les jours consacrés au culte de Marie.

Mais le vœu de Louis XIII lui donna un nouvel éclat, en prescrivant pour ce jour-là une procession générale, par laquelle toute la France se consacre chaque année

(1) *Hébr.*, VII, 25.

(2) *Esth.*, IV, 14.

(3) *Judith*, XIII.

à la Reine du ciel et se met humblement sous sa protection.

Voici à quelle occasion et voici dans quels termes fut fait ce vœu royal :

Louis XIII et Anne d'Autriche comptaient déjà vingt-trois ans d'union, et cette union, le ciel semblait ne l'avoir pas bénie, puisqu'elle était restée stérile.

Cependant bien des prières, bien des aumônes, bien des neuvaines, avaient été faites, beaucoup de pèlerinages avaient été entrepris, pour obtenir que le roi eût un héritier direct. Ces prières, ces aumônes, ces neuvaines, ces pèlerinages ne furent pas sans succès ; Dieu se laissa toucher, et, vers le commencement de l'année 1638, la reine sut qu'elle était enceinte.

Soudain, dans la joie de son cœur et dans la vivacité de sa reconnaissance, le pieux monarque rendit le décret suivant.

Quoique par sa longueur il augmente beaucoup ce chapitre, nous le rapportons en entier, pour montrer jusqu'où allait la dévotion de ce prince pour la Mère de Dieu, et puis parce qu'il est l'acte fondamental de la cérémonie qui donne le plus d'éclat à la fête de l'Assomption.

« Saint-Germain en Laye, 10 février 1638.

« Louis, etc. Dieu, qui élève les roys au trône de leur grandeur, non content de nous avoir donné l'esprit qu'il départ à tous les princes de la terre pour la conduite de leurs peuples, a voulu prendre un soin si spécial de notre royaume et de notre état, que nous ne pouvons considérer le bonheur du cours de notre règne sans y voir autant d'effets merveilleux de sa bonté, que d'accidents qui nous menaçoient. Lorsque nous sommes entré au gouverne-

ment de cette couronne, la foiblesse de notre âge (1) donna sujet à quelques mauvais esprits d'en troubler la tranquillité (2); mais la main divine soutint avec tant de force la justice de notre cause, que l'on vit en même temps la naissance et la fin de ces pernicioeux desseins. En divers autres temps, l'artifice des hommes et la malice du démon ayant suscité et fomenté des divisions non moins dangereuses pour notre couronne que préjudiciables à notre maison, il lui a plu en détourner le mal avec autant de douceur que de justice. La rébellion de l'hérésie ayant aussi formé un parti dans l'État, qui n'avoit d'autre but que de partager notre autorité, il s'est servi de nous pour en abattre l'orgueil; il a permis que nous ayons relevé ses saints autels en tous lieux où la violence de cet injuste parti en avoit ôté les marques. Si nous avons entrepris la protection de nos alliez, il a donné des succès si heureux à nos armes, qu'à la vue de toute l'Europe, contre l'espérance de tout le monde, nous les avons rétablis en la possession de leurs États, dont ils avoient été dépouillez.

« Si les plus grandes forces des ennemis de cette couronne se sont ralliées pour conspirer sa ruine, il a confondu leurs ambitieux desseins pour faire voir à toutes les nations que comme la Providence a fondé cet État, sa bonté le conserve et sa puissance le défend.

« Tant de grâces si évidentes font que, pour n'en différer pas la reconnoissance, sans attendre la paix qui nous viendra sans doute de la même main dont nous les avons reçues, et que nous désirons avec ardeur pour en faire sentir les fruits aux peuples qui nous sont commis, nous avons

(1) Neuf ans.

(2) Les troubles des Huguenots, les intrigues et les cabales de la cour, etc.

cru être obligez, nous prosternant aux pieds de la majesté divine, que nous adorons en trois personnes, à ceux de la sainte Vierge et de la sacrée croix où nous recevons l'accomplissement des mystères de notre rédemption par la vie et la mort du Fils de Dieu, nous consacrer à sa grandeur par son Fils rabaissé jusqu'à nous, et à ce Fils par sa mère élevée jusqu'à lui, en la protection de laquelle nous mettons particulièrement notre personne, notre royaume, notre couronne et tous nos sujets, pour obtenir par ce moyen celle de la sainte Trinité par son intercession, et toute la cour céleste par son autorité et son exemple. Nos mains n'étant pas assez pures pour présenter nos offrandes à la pureté même, nous croyons que celles qui ont été dignes de la porter en feront des hosties agréables; et c'est chose bien raisonnable qu'ayant été médiatrice de ses bienfaits, elle le soit de nos actions de grâces.

« A ces causes, nous avons déclaré et déclarons que, prenant la très-sainte et très-glorieuse Vierge pour protectrice spéciale de notre royaume, nous lui consacrons particulièrement notre personne, notre État, notre couronne et nos sujets, la suppliant de nous vouloir inspirer une sainte conduite, et défendre avec tant de soin ce royaume contre l'effort de tous ses ennemis, que, soit qu'il souffre le fléau de la guerre ou jouisse des douceurs de la paix, que nous demandons à Dieu de tout notre cœur, il ne sorte point des voies de la grâce, qui conduisent à celles de la gloire. Et afin que la postérité ne puisse manquer à suivre nos volontez en ce sujet, pour monument et marque immortelle de la consécration que nous faisons présentement, nous ferons construire de nouveau le grand autel de l'église cathédrale de Paris, avec une image de la Vierge qui tienne entre ses bras celle de son précieux Fils des-

cendu de la croix ; nous serons représenté aux pieds du Fils et de la Mère, comme leur offrant notre couronne et notre sceptre.

« Nous admonestons le sieur archevêque de Paris et néanmoins lui enjoignons que tous les ans, le jour et fête de l'Assomption, il fasse faire commémoration de notre présente déclaration à la grande messe qui se dira en son église cathédrale ; et qu'après les vêpres dudit jour il soit fait une procession en ladite église, à laquelle assisteront toutes les compagnies souveraines et le corps de ville, avec pareille cérémonie que celle qui s'observe aux processions générales les plus solennelles. Ce que nous voulons aussi être fait en toutes les églises, tant paroissiales que celles des monastères de ladite ville et fauxbourgs, et en toutes les villes, bourgs et villages dudit diocèse de Paris.

« Exhortons pareillement tous les archevêques et évêques de notre royaume, et néanmoins leur enjoignons de faire célébrer la même solennité en leurs églises épiscopales et autres églises de leurs diocèses ; entendant qu'à ladite cérémonie les cours de parlement et autres compagnies souveraines, et les principaux officiers des villes, y soient présents. Et d'autant qu'il y a plusieurs églises épiscopales qui ne sont point dédiées à la Vierge, nous exhortons lesdits archevêques et évêques, en ce cas, de lui dédier la principale chapelle desdites églises pour y être fait ladite cérémonie, et y élever un autel avec un ornement convenable à une action si importante, et d'admonester tous nos peuples d'avoir une dévotion particulière à la Vierge, d'implorer en ce jour sa protection, afin que, sous une si puissante patronne, notre royaume soit à couvert de toutes les entreprises de ses ennemis ; qu'il jouisse longuement d'une bonne paix ; que Dieu y soit servi et ré-

vére si saintement, que nous et nos 'sujets puissions arriver heureusement à la dernière fin pour laquelle nous avons tous été créés.

« Donné, etc. »

L'enfant que le ciel accorda aux désirs de Louis le Juste et de sa pieuse compagne est celui qui a pris rang dans la série des rois de France sous le titre de Louis le Grand. Il naquit sept mois après l'ordonnance du 10 février.

A peine Anne d'Autriche fut-elle relevée de ses couches, qu'elle vint à Paris remercier la sainte Vierge dans l'église de Notre-Dame des Victoires.

Depuis ce temps, si l'on excepte les années de nos plus violentes commotions, la procession de l'Assomption a constamment eu lieu en France, non-seulement dans les temples, mais encore au dehors, le long des rues et sur les places de nos grandes cités, comme entre les chaumières et les haies buissonneuses de nos plus modestes villages.

Louis XIV devait trop au vœu de ses parents et à leur confiance en Marie, pour ne pas honorer cette Vierge d'un culte filial. Aussi renouvela-t-il solennellement à Dijon, le 25 mars 1650, le décret du 10 février 1638.

Les rois ses successeurs, Louis XV, Louis XVI, Louis XVIII et Charles X, se sont conformés également aux royales dispositions de leur auguste aïeul.

Et même, sous l'empire du soldat fortuné qui gouverna la France après l'avoir arrachée à l'hydre des révolutions, la plus grande des solennités de la mère de Dieu devint en même temps la fête patronale du géant des batailles, et dans les jours de son règne, les cérémonies de nos églises annonçaient à la fois et l'exaltation triomphale de la Vierge des victoires, et la fête de celui que la victoire avait

couronné tant de fois dans les luttes sanglantes des peuples.

Alors, comme sous l'ancienne monarchie, la statue vénérable de la reine des cieux et sa blanche bannière sortaient triomphalement des enceintes sacrées, et parcouraient les rues au milieu des populations qu'elles dominaient et bénissaient. Sur leur passage les fronts se découvraient et s'inclinaient; et l'ardent soleil du mois d'août, qui dardait ses rayons sur les paillettes d'or et d'argent, sur le riche manteau, sur la robe d'azur et sur la couronne de la Vierge, lançait aussi ses feux sur les croix et les épaulettes, sur les broderies et les casques, sur les hausse-cols et les sabres, sur les fusils et les épées des braves de la France, frères d'armes du grand héros. Oh! il nous en souvient, ce spectacle était beau à voir, touchant à méditer!

De nos jours, désertant les drapeaux de la Reine du ciel, tous les grands corps de l'État ont cessé de rendre un culte public et solennel à celle qu'ont priée avec foi Clovis et Charlemagne, saint Louis et Philippe-Auguste, Henri IV et Louis le Grand, Sobieski et Napoléon :

D'adorateurs zélés à peine un petit nombre
Ose des premiers temps nous retracer quelque ombre ;
Le reste, pour son Dieu montre un oubli fatal,
Ou même, s'empressant aux autels de Baal,
Se fait initier à ses honteux mystères,
Et blasphème le Dieu qu'ont invoqué leurs pères.

Aussi, dans beaucoup d'endroits, à part quelques femmes pieuses et quelques vierges fidèles au culte de la Reine des anges, le clergé forme presque seul le cortège suppliant de la protectrice de la France (1).

(1) Nous écrivions ceci en novembre ou décembre 1846.

Déplorons cet état de choses et cette indifférence impie. Et nous, à qui Dieu donne des sentiments plus religieux et des pensées plus sages, faisons cortège à Marie au jour de son couronnement dans la gloire des cieux ; prions-la de bénir, du haut de son trône immortel, nos maisons et nos champs, nos biens et nos familles, nos cœurs surtout, pour qu'ils soient purs et qu'ils plaisent à Dieu.

Nous croyons qu'on nous saura gré de terminer ce chapitre sur la plus solennelle et la plus imposante des fêtes de la Vierge, par un fragment admirable emprunté au bienheureux Laurent-Justinien, mort patriarche de Venise. Ce morceau nous a frappé, et nous pensons qu'il plaira à nos lecteurs, comme il nous a plu à nous-même, par l'imagination poétique et pieuse qui en forme le fond. Nulle description de l'assomption ne nous a autant charmé que celle qu'on va lire :

« Lorsque fut venue l'heure dernière, Marie, qui était délivrée de toute corruption de l'esprit et du corps, fut délivrée aussi des douleurs du trépas. Elle n'eut rien à redouter : point d'ennemi qui vint se mettre en face d'elle ; point de mouvement de l'amour terrestre qui retardât le départ de la Vierge. Eh ! comment eût-elle pu appréhender quelque chose, celle qui a enfanté Dieu, qui a donné la paix au monde, et au ciel une joie immense ?

« L'armée entière des anges, des archanges et des autres vertus qui servent Dieu, se hâta d'accourir au-devant d'elle. Là, sans doute, où son corps virginal s'était endormi dans un doux sommeil, des concerts mélodieux, de célestes harmonies se firent entendre, et célébrèrent avec pompe ces funérailles inaccoutumées, où se trouvait le chœur des douze apôtres, l'assemblée des patriarches, le nombre des prophètes ; puis, avec les chantes de Jérusa-

lem, le merveilleux psalmiste, tous, dans une joie sainte, dans un ravissement ineffable, célébrant sur leurs ci-thares la pureté virginale de Marie. Là surtout brillait le céleste paranymphe Gabriel, brillant et radieux, tout occupé des honneurs dus à la Vierge. Brûlant et embrasé, triomphant de joie et d'allégresse, il volait çà et là, animant à la fête de la Vierge tous les habitants des cieux, et les encourageant à aller au-devant d'elle, à la recevoir, à la vénérer, à l'honorer. Il savait qu'en elle se trouvait une candeur virginale, la prérogative de la sainteté, la plénitude de la grâce, et une heureuse fécondité. Il vénérât en elle la couche nuptiale de son Créateur, il louait en elle son Seigneur. Tous, jaloux de glorifier le Fils, rendaient à la mère les plus grands honneurs qu'ils pussent lui rendre.

« Ainsi environnée de la garde sainte, des habitants célestes, la Vierge entre avec joie dans l'éternelle patrie. Tandis qu'elle montait radieuse, le chœur des anges disait avec admiration : « Quelle est celle-ci qui monte vers nous, escortée par les bataillons sacrés, brillante comme l'aurore, belle comme la lune, choisie comme le soleil, terrible comme une armée rangée en bataille (1) ? »

« Aucune femme, excepté celle qui a enfanté le Rédempteur du genre humain, et de laquelle est né le Verbe fait chair, ne peut être digne d'un pareil honneur. Allons au-devant d'elle, et rendons-lui nos actions de grâces.

« Dès que le Fils aperçut sa mère qui montait, il la salua tendrement, et lui dit : « Viens du Liban, ô ma mère, ma colombe, mon immaculée, ma toute belle, toi qui es suave et gracieuse comme Jérusalem ! Tu as blessé mon

(1) *Cant.*, III, 6 ; IV, 9.

« cœur, ô mon épouse, tu as blessé mon cœur d'un seul de
« tes regards, avec une boucle des cheveux qui parent ton
« cou (1). Viens, et monte sur le trône qui te fut préparé
« dès le commencement du monde. Tu m'as reçu en toi,
« tu m'as conçu, tu m'as engendré de toi, tu m'as nourri
« de ton lait, tu m'as rendu les devoirs affectueux d'un
« tendre amour, et tu as gardé sans tache le temple de
« ton cœur. Entre donc à présent dans la joie de ton bien-
« aimé; reconnais le Fils que tu as enfanté, contemple la
« divinité de ma gloire, l'excellence de ma sublimité, et la
« grâce ineffable de l'humanité que j'ai prise en toi. Monte
« sur le trône qui te fut préparé, reçois la couronne ornée
« de pierres précieuses, revêts-toi de la robe d'immortalité.
« Je veux que là où je serai, là tu sois aussi, et que tu
« jouisses de la même gloire, quoique d'une autre manière.
« Assez j'ai différé l'accomplissement de tes vœux; assez
« j'ai permis que tu fusses absente de mon royaume. Ce
« n'est pas toutefois que je t'oubliai, ni que je dédai-
« gnasse tes désirs; mais c'était afin de mettre le comble à
« tes mérites, d'embraser ton amour, et de te donner à la
« postérité pour modèle de patience. Maintenant que tu as
« heureusement achevé ton combat, j'ai voulu que tu vins-
« ses vers moi pour comparaître en l'aimable présence de
« mon Père. Car il t'aime, le Père, il te chérit d'une grande
« affection, et va te montrer à découvert la puissance de
« son empire éternel. »

« La Vierge alors : « D'où vient que mon Dieu et mon
« Seigneur daigne me recevoir avec de tels honneurs?
« Qu'ai-je mérité? qu'ai-je fait? quel est le médiateur par
« qui se font toutes ces choses? Ceci est au-dessus de la

(1) *Cant.*, III, 6; IV, 8, 9.

« dignité de mon sexe, et dépasse les bornes de la nature
« humaine. Il me suffisait des grâces que tu avais accor-
« dées à mon indignité; il me suffisait, du moins à pré-
« sent, de la joie que me donnent les anges. Pourquoi le
« maître daigne-t-il ainsi honorer sa servante, et le Créa-
« teur s'approcher de la créature ? J'ai fait autrefois ce que
« je devais faire, et j'ai reçu au delà de mes mérites. Pour-
« tant je ne résisterai point ; mais, docile à ta volonté, je
« répéterai les paroles que je prononçai quand je te con-
« çus : « Voici la servante du Seigneur : qu'il me soit fait
« selon votre parole (1). »

« Un grand silence avait régné dans les cieux pendant
que le Fils parlait à la mère, et la mère au Fils. Aussitôt
la Vierge Marie fut élevée au-dessus des chœurs des anges
dans les célestes royaumes. La Vierge fut placée au-des-
sus des Principautés, des Puissances, des Vertus, et re-
vêtue d'une dignité d'autant plus grande qu'elle était plus
près du Verbe. Alors, dans les cieux, on entendit une
voix universelle qui disait : « Bénédiction, lumière, sa-
« gesse, action de grâces, honneur, vertu et force à notre
« Dieu, qui est assis sur le trône, et à l'Agneau (2), qui a
« donné à sa mère un siège d'une incomparable beauté ! »
Les honneurs rendus à la Vierge très-sainte remplissent
de joie la cité d'en haut. C'est un jour de triomphe, et nul
n'est étranger à la solennelle gloire de Marie.

« Nous donc qui sommes exilés dans une vallée de lar-
mes, invoquons la Vierge avec une tendre dévotion. Sui-
vons-la de nos vœux en cette solennité très-célèbre ; mê-
lons nos chants à ceux des anges ; publions ses grandeurs,

(1) Luc, II.

(2) Apoc., VII.

afin que la mère reconnaisse ses enfants, la reine ses esclaves, et celle qui est comblée des délices du ciel, ceux qui meurent de faim ici-bas. Qu'elle jette sur des infortunés les yeux de sa miséricorde; qu'elle demande notre pardon, qu'elle fléchisse la justice de son Fils que nous avons offensé, et qu'elle l'oblige à nous faire grâce (1).

(1) Le bienheureux Laurent-Justinien, *Sermon sur l'Assomption*, pag. 433-34; *Livre de Marie*, 1^{er} vol., pag. 301, etc.



XIII.

SAMEDI *de Beata*, OU SAMEDI DE LA VIERGE.

Il est certain que le samedi a été consacré en l'honneur de la mère de Dieu dès les premiers siècles de l'Eglise.

Calendr. histor. des fêtes de la Ste Vierge, pag. 251.

Nous venons de parcourir, les unes après les autres, les fêtes les plus connues et les plus solennelles par lesquelles l'Eglise honore d'un culte universel, dans le cours de l'année chrétienne, la sainte et digne mère du Sauveur. Nos premiers hommages l'ont saluée dans le sein maternel, où Dieu l'a préservée de toute souillure originelle, et nos derniers regards viennent de la contempler à l'apogée de sa gloire et sur le trône de ses grandeurs.

Or, en étudiant ces fêtes de la bienheureuse Vierge, leur origine, leur histoire, leur liturgie et leurs cérémonies particulières, que de parfums enivrants nous avons respirés ! que de leçons touchantes nous ont été données ! quelle moisson de saintes pensées nous avons pu recueillir ! que d'hymnes séraphiques nous avons entendues ! et comme nous avons dû apprendre à aimer encore plus à servir encore mieux Marie, la bien-aimée de Dieu !

Maintenant ce n'est plus une grande solennité que nous avons à méditer ; nous n'aurons plus devant les yeux les riches parures de nos autels, la majesté imposante des pompes liturgiques, la foule nombreuse et empressée des fidèles de tout âge et de toute condition. Nous n'enten-

drons plus ici les sons doux et tendres de l'orgue, les voix puissantes du chœur, les cantiques des vierges. Du chêne, nous allons descendre à l'humble et modeste hysope ; du sommet, nous allons tomber au dernier échelon des fêtes de la Vierge ; car, après avoir, dans notre précédent chapitre, élevé nos pensées jusqu'au ciel, nous avons aujourd'hui à arrêter nos regards sur le jour silencieux et presque inaperçu que l'Église consacre à Marie à la fin de chaque semaine.

Cette fête, si toutefois on peut l'appeler de ce nom, cette fête hebdomadaire a peu d'éclat, peu de reflet. La masse des chrétiens n'en soupçonne pas même l'existence ; elle n'est presque connue que des prêtres, et des fidèles les plus dévoués à la sainte Vierge.

Sans doute tous nos jours sont au Dieu qui nous les donne ; tous doivent lui être consacrés, et nous devons les employer tous au service et à l'amour de notre Créateur. Mais rien n'empêche d'allier l'adoration due à Dieu, chacun des jours de la semaine, avec certaines pratiques relatives aux anges ou aux saints, et dont le but, après tout et en dernière analyse, est de nous élever à Dieu en nous rendant dignes de lui, en nous faisant accomplir nos différents devoirs, et en nous méritant des grâces infiniment précieuses au salut de nos âmes.

Aussi une pratique de piété bien ancienne et fort connue a consacré chacun des jours qui forment la semaine à quelque dévotion spéciale : le dimanche à la Trinité, le lundi aux âmes souffrantes dans les feux du purgatoire, le mardi aux saints anges, le mercredi à saint Joseph, le jeudi au Saint Sacrement, le vendredi à la Passion.

Mais Marie, la merveille du ciel et de la terre, pouvait-elle être oubliée dans cette distribution pieuse des jours

de la semaine? Non, non, elle devait aussi avoir un culte hebdomadaire : et le samedi fut choisi pour être le jour de ce culte.

Et ce n'est pas d'hier : il y a, au contraire, bien longtemps que le septième jour de la semaine est dédié à Marie. « Il est certain, dit l'auteur du calendrier historique des fêtes de la sainte Vierge, que le samedi a été consacré en l'honneur de la Mère de Dieu dès les premiers siècles de l'Église. Dans plusieurs églises, tous les samedis on fait l'office de la sainte Vierge. Dans l'ordre de Cluny, tous les samedis non empêchés par quelque grande fête, on dit le grand office de la Vierge. Cet ordre a aussi, en l'honneur de la sainte Vierge, une oraison particulière qu'il récite tous les samedis. Un évêque d'Arras, mort en 1293, établit dans sa cathédrale l'office de la sainte Vierge le samedi, et il fit le même règlement pour toutes les églises de son diocèse. En 1143, on avait commencé à Liège à faire, tous les samedis, l'office de la sainte Vierge, en reconnaissance des bienfaits que cette Église avait reçus par l'entremise de Marie. »

Les livres liturgiques ayant été brûlés par les Huns lors de leur invasion, saint Boniface, de Mayence, pria le célèbre Alchwin, maître de Charlemagne, de composer des messes et des prières pour tous les jours de la semaine, et, entre autres, pour le samedi, en l'honneur de la sainte Vierge.

Dès l'an 402, le pape Innocent I^{er} avait déjà établi un jeûne, le samedi, pour honorer par là le deuil et la tristesse de la mère du Christ, alors que le corps de son Fils était dans le tombeau (1).

Nous lisons en outre que saint Louis, par dévotion

(1) Pag. 251, etc.

pour la sainte Vierge, faisait rassembler, tous les samedis, *jour qu'une piété fort ancienne consacre à la mère de Dieu*, une multitude de pauvres, dans son palais et dans son appartement même; il leur lavait les pieds et les baisait avec humilité, afin de rendre honneur aux membres de J. C. et à sa très-digne mère. Ensuite une table était dressée; tous les pauvres s'y asseyaient, et le roi les servait lui-même, donnant à chacun une riche aumône (1).

On dit de Marie de Médicis qu'elle visitait, tous les samedis, une chapelle souterraine de l'abbaye de Saint-Victor, dédiée sous le titre de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle (2).

Auprès de Rouen est une église sous le même vocable, et l'on y voit un grand concours de peuple aux fêtes de la Vierge, et chaque samedi de l'année (3).

A Cracovie, en Pologne, le peuple fête l'après-midi de chaque samedi, pour assister aux processions qui se font ce jour-là dans cette ville en l'honneur de la sainte Vierge (4).

Le fait de la consécration du samedi à Marie résulte encore évidemment et incontestablement d'une bulle de Paul V, qui *permet de croire pieusement que la sainte Vierge assiste d'une intercession spéciale les membres de la confrérie du Scapulaire le jour du samedi, que l'Église a particulièrement consacré à son culte*.

Aussi voyons-nous plusieurs saints demander comme une grâce insigne, et par de ferventes prières, de mourir ce jour-là. D'autres, par le même motif de dévotion à la sainte Vierge, redoublent le samedi leurs aumônes accoutumées, ou s'imposent des jeûnes non prescrits, ou font

(1) *Culte de la sainte Vierge*, pag. 289.

(2) *Ibid.*, 143.

(3) *Ibid.*

(4) *Nouv. mois de Marie*, par Mgr Letourneur, 8^e jour.

des communions, dans le but d'honorer par ces œuvres pieuses la mère du Dieu de sainteté.

Mais, dans cette consécration du samedi à Marie, l'Église a-t-elle devancé la piété des fidèles, ou bien la ferveur des fidèles a-t-elle devancé la sanction de l'Église? C'est ce qu'il serait difficile et en même temps peu utile de chercher à constater.

Qu'il nous suffise de savoir que dans toutes les liturgies orthodoxes, et notamment dans celle de Rome, la première de toutes, tous les samedis de l'année, excepté ceux du carême, des Quatre-Temps, et quelques autres empêchés par des fêtes d'un ordre supérieur, tous les samedis de l'année sont consacrés à honorer d'une manière toute spéciale la mère de la divine grâce.

Aussi, dès le vendredi soir, les prêtres, en commençant l'office du lendemain, saluent et prient la femme de laquelle a voulu naître le Rédempteur d'Israël, celui qui *est venu pour nous faire recevoir l'adoption des enfants de Dieu* (1).

Leurs lèvres murmurent alors, et leur cœur adresse à Marie cette hymne si pleine de fraîcheur et de poésie antique; cette hymne qui tant de fois a retenti dans nos temples et sur l'abîme des mers, dans nos nefes de pierre et dans nos nefes voyageuses; cette hymne qui si souvent s'est mêlée aux doux sons de l'orgue et au bruit frémissant des vagues; cette hymne qu'entonnent et que chantent avec une égale ferveur et les vierges du cloître et les matelots en péril :

« Salut, étoile de la mer, mère et nourrice d'un Dieu, Vierge toujours immaculée, heureuse porte du ciel !

(1) *Galat.*, IV, 5.

« Recevez la salutation que Dieu lui-même vous envoie par la bouche de Gabriel ; affermissez-nous dans la paix, et méritez mieux qu'Ève le nom de mère de la vie.

« Nous sommes captifs, brisez nos fers ; nous sommes aveugles, éclairez-nous ; dissipez tous nos maux, demandez pour nous tous les biens.

« Montrez-vous notre mère, et que celui qui a voulu naître de vous pour nous, reçoive par vous nos prières.

« Vierge unique, Vierge clémentine entre toutes les autres vierges, délivrez-nous de nos liens ; rendez-nous débonnaires et chastes.

« Accordez-nous une vie sans tache, ouvrez-nous un chemin sûr, afin qu'à jamais nous jouissions avec vous et auprès de vous de la vue de Jésus.

« Louange et gloire à Dieu le Père ; honneur au Christ souverain ; hommage aussi à l'Esprit-Saint ; qu'un seul et même culte les adore tous trois ! »

Puis, quand la nuit descend, quand les ombres commencent à remplir le lieu saint, le prêtre dit à Marie :

« O vous qui à l'honneur de la virginité joignez le privilège de la maternité, oh ! durant cette nuit, veillez avec amour sur vos enfants chéris !

« Brillante étoile de la mer, tandis que nous sommes plongés dans le gouffre de cette vie, soyez notre ancre de salut, soyez notre phare lumineux, soyez notre repos.

« Si le sommeil nous vient, mère du pur amour, faites que notre cœur veille et qu'il ne batte que pour Dieu.

« Sainte mère du Christ, inclinez-vous vers nos besoins, et aimez à entendre dire que vous êtes la vie et le salut des vôtres. »

Le samedi matin, si aucune fête ou férie d'un ordre supérieur ne vient s'y opposer, la messe que la cloche

tinte, c'est celle de la Vierge; l'autel que l'on prépare, c'est celui de la Vierge; la couleur que revêt le ministre du sacrifice, c'est la blanche couleur de la Vierge; et c'est aux pieds de l'image et de la statue de la Vierge qu'il va tremper ses lèvres à la coupe sacrée et immoler l'Agneau de Dieu.

O vous donc qui aimez à honorer Marie, aimez aussi à la prier avec plus de ferveur, et à lui rendre plus d'hommages au jour qui lui est consacré. Autant qu'il vous sera possible, sanctifiez ce jour par l'assistance régulière au sacrifice non sanglant du divin Fils de Marie; allez prier aux pieds du Christ avec la Mère de douleurs; allez recueillir quelques gouttes de ce sang libérateur qui a sauvé le monde; allez vous unir au prêtre, et saluez comme lui la terre bénie qui s'est ouverte pour germer le Sauveur, la nuée merveilleuse qui nous a enfanté le Juste, la Vierge auguste et sainte de laquelle est sorti le soleil de vérité, J. C., notre Dieu; allez bénir avec le prêtre les entrailles fortunées qui ont porté et nourri le Fils éternel du Très-Haut.

Durant le cours de la semaine vous avez commis bien des fautes, vous avez fait bien des chutes; allez à la mère de grâce, à la mère de miséricorde, pour implorer par elle le pardon de ces fautes et la guérison de ces chutes.

L'Église consacre aussi le samedi à la pénitence, en mémoire de la sépulture du divin Fils de la Vierge. Observez, ce jour-là, les abstinences commandées et les jeûnes prescrits pour honorer à la fois et le Fils et la Mère. La mortification plaît certainement à Marie, puisqu'elle plaît à Dieu, et qu'elle nous sanctifie. Aussi, en parcourant l'édifiante Vie des saints, on en voit un grand nombre jeûner à toutes les veilles des fêtes de la Vierge, en

l'honneur de celle qui a bu jusqu'à la lie aussi le calice d'amertume.

Enfin le samedi est la veille du dimanche, la veille du jour de Dieu : qu'il soit pour vous un jour de sainte préparation aux solennités du dimanche. Purifiez-vous le samedi, pour pouvoir le lendemain offrir au Tout-Puissant un culte qui lui plaise, un encens qu'il accepte et des vœux qu'il exauce. Avant d'aller à Dieu, présentez-vous à Marie, comme Jacob alla trouver sa mère Rébecca avant d'offrir à Isaac les mets chéris de ce vieillard.

En finissant ce chapitre, signalons un usage qui se rattache au samedi, et qui semble particulier à la ville de Paris.

La plupart des mariages s'y célèbrent le samedi, à la chapelle de la Vierge. Est-ce par dévotion à la femme bénie entre toutes les femmes que ce jour a été choisi de préférence aux cinq autres ? Veut-on par là placer les alliances que l'on contracte sous les auspices tutélaires de la Reine des cieux ? Nous l'ignorons et le souhaitons. Mais si ce motif n'entre point dans le choix de ce jour, regrettons qu'en le préférant pour la célébration des noces, on le profane par l'infraction des saintes lois de l'Eglise, et par des actes qui trop souvent, dans ces fêtes de famille, déshonorent la terre et attristent le ciel.

Pour moi, ô Marie, je vous servirai tous les jours de ma vie, et notamment dans ceux de ces jours qui vous sont dédiés. Recevez toujours mes hommages avec une bonté de mère, et faites que ma dévotion aille pour vous toujours croissant, toujours se dilatant, toujours s'affermissant jusqu'à ma dernière heure et jusqu'à mon dernier soupir. Puissé-je aussi, ô Vierge bonne, ainsi que l'ont désiré, demandé et obtenu plusieurs âmes qui vous

aimaient, mourir à l'ombre de vos ailes, et un des jours où vos enfants vous honorent d'un culte spécial ! Puisse ma mort, ô Marie, être précieuse devant vous et devant Jésus mon Sauveur ! Ainsi soit-il.

XIV.

PETIT OFFICE.

Quemadmodum siticulosus ad fontem properat, sic et omnis fidelis animus ad Mariam.

De même que tout être brûlé et consumé de soif recherche avidement une eau désaltérante, ainsi toute âme fidèle tend et s'élance vers Marie.

S. Germain de Constantinople.

L'office quotidien, qui a pour objet d'adorer, de prier et de remercier Dieu, est, dans l'Église catholique, de la plus haute antiquité. Cependant il n'a pas toujours eu la forme ni la régularité qu'il a présentement; mais, dès le temps des apôtres, dès les premières années de l'établissement de l'Église, la lecture des saintes Écritures, la récitation des psaumes, le chant des louanges de Dieu, devinrent pour les fidèles un exercice de chaque jour, un exercice habituel.

Semper in psalmis meditemur, atque
Nisibus totis Domino canamus
Dulciter hymnos,

disait le pieux saint Ambroise; et tous les chrétiens de la primitive Église pensaient, parlaient et agissaient comme lui.

L'idée d'honorer la sainte et très-auguste mère de Dieu d'un culte quotidien aussi, et de composer à sa louange un office particulier, suivit de près l'institution de l'office

divin. Ce ne fut pas assez pour le clergé séculier, pour le clergé régulier, pour les reclus et les recluses des monastères, des cloîtres et des couvents, de louer chaque jour et à des heures réglées, et dans une forme déterminée, l'immortel Roi des siècles par des hymnes et des cantiques spirituels : il fallut, pour leur piété envers la mère du Christ, un office tout en son honneur, tout à sa gloire.

Plusieurs attribuent l'origine de l'office de la sainte Vierge, dans la forme régulière où nous l'avons maintenant, au cardinal Pierre Damien, évêque d'Ostie.

Cependant il est dit de saint Jean Damascène qu'il avait pour habitude, étant jeune religieux, de réciter les heures en l'honneur de la sainte Vierge.

Mais, cent ans avant lui, saint Ildefonse de Tolède avait composé un office de la très-sainte Vierge, qui avait neuf leçons. Ce fut en le remerciant de cet office qu'elle lui fit, dit-on, présent d'un riche vêtement sacerdotal, qu'il devait porter à l'autel dans les grandes solennités.

D'autres attribuent l'office de la sainte Vierge à saint Augustin, qui vivait environ deux cents ans avant saint Ildefonse.

Toutefois l'opinion la plus probable est que, parmi les Latins, c'est saint Ildefonse qui a été le premier auteur de l'office de Marie, et que ce fut saint Jean Damascène qui le mit en usage chez les Grecs. Pierre Damien et Grégoire VII ne firent qu'en rétablir l'usage dans l'Eglise romaine, où cet office n'était plus dit avec la même ferveur et la même régularité qu'auparavant ; et le pape Urbain II en fit une obligation à tous les ecclésiastiques. En prenant cette mesure, en imposant cette prière, ce chef de la chrétienté avait surtout en vue d'attirer les bénédictions de Dieu et la protection toute-puissante de

son auguste mère sur les armes des chrétiens qui allaient entrer en guerre avec les infidèles et partir pour l'Orient. Dans cette pensée, plusieurs laïques, parmi les plus fervents et les plus dévots à la Vierge, s'empressèrent d'adopter cette pratique si sanctifiante, et de se conformer aux vœux du zélé pontife. Quelques-uns vont même jusqu'à dire que le concile de Clermont, que présidait ce pape, n'ordonna pas la récitation de l'office de la sainte Vierge aux ecclésiastiques seulement, mais aussi aux simples fidèles.

De nos jours, cet office n'est plus obligatoire pour le clergé séculier ; mais plusieurs ordres religieux, et notamment celui de Cîteaux, les Carmes et les Chartreux, le récitent tous les jours avec l'office divin. Dans l'ordre de Cluny, tous les samedis non empêchés par quelque fête ou férie majeure, on dit le grand office de la sainte Vierge. La plupart des religieuses récitent aussi chaque jour le petit office de Marie.

On l'appelle petit office, d'abord par comparaison avec l'office divin, qui prie, loue et bénit celui qui seul est grand, celui devant lequel tout est cendre et néant ; ensuite parce que l'office de la Vierge n'a généralement qu'un nocturne, et enfin parce que les psaumes dont il est composé sont presque tous fort courts.

Voilà pourquoi il a été nommé petit office. Mais qu'il est grand, qu'il est saint et vénérable par celle qui en est l'objet, par celle qu'il invoque et honore ! C'est la plus élevée de toutes les créatures ; c'est la plus belle, la plus parfaite de toutes les œuvres de Dieu ; c'est la merveille des mondes ; c'est la reine des anges ; c'est la perle de l'univers ; c'est l'abîme incommensurable des perfections créées ; c'est — qu'on nous permette ce mot — c'est le *nec*

plus ultra de la puissance créatrice; car, a dit saint Chrysostome, le Tout-Puissant peut faire une terre plus riche et plus fertile que celle que nous habitons; il peut faire un soleil plus beau et plus resplendissant que celui qui nous éclaire; il peut creuser une mer plus vaste et plus profonde que les abîmes de l'Océan; il peut déployer dans les airs un ciel plus élevé, mieux orné et plus brillant que la voûte du firmament; mais il ne saurait tirer des trésors de sa puissance une mère plus excellente qu'une mère de Dieu : ce titre, cette dignité atteignent les bornes du possible.

Oh! depuis Adam jusqu'à nous, combien d'amour a été dépensé pour des créatures mortelles et bien imparfaites! Que de cœurs se sont usés à aimer des créatures bien peu dignes de tant d'amour! Que d'esprits se sont tourmentés, épuisés à louer des beautés fragiles et périssables, des beautés comme l'entendent la chair et le sang! Que de lèvres ont chanté, et le jour et la nuit, et le matin et le soir, des femmes souvent insensibles et souvent infidèles! Que de mains se sont fatiguées à tracer en caractères de feu les lettres les plus brûlantes et les plus passionnées! Que de nuits passées sans sommeil! Que de poèmes, que de romances, que d'élégies! Que de plaintes ont été jusqu'ici inspirées par un amour qui n'a de doux que ses rêves, ses illusions et ses erreurs, si toutefois encore il peut y avoir du bonheur, du plaisir, du contentement à rêver des amours coupables, des liaisons criminelles, et des projets que désavoue le cri de la conscience. Mon Dieu, que de sacrifices faits, que de périls affrontés, que de dangers bravés, que de tourments endurés, que de maux supportés, que de privations subies pour des jouissances honteuses, amères, empoisonnées, et

qui ne laissent après elles que des remords cuisants !

Et cependant le monde ne trouve rien de plus naturel que tous ces sacrifices de temps, de repos, de santé, de fortune, d'esprit, d'honneur, de talents, de génie et de gloire, faits aux voluptés sensuelles, tandis qu'on ne s'explique pas, tandis qu'on ne comprend pas l'amour purement spirituel et ses inspirations, l'amour surnaturel pour Dieu et pour ces créatures immortelles et bienheureuses qui ont toute la perfection, toute la sagesse, toute la puissance, toute la beauté, toute la bonté dont elles sont susceptibles, et cela sans aucun mélange de défauts ni d'imperfections. Dans le monde, on ne devine pas le plaisir, le bonheur et l'ineffable jouissance que les âmes d'élite goûtent dans la pensée de Dieu et de ses attributs, dans la contemplation des grandeurs de Marie, dans la méditation des saintes joies du ciel et dans les œuvres de la foi ! On ne s'explique pas comment on peut, sans dégoût, converser souvent par la prière avec l'auteur de tous les dons, invoquer souvent Marie, parler souvent du ciel ! On ne s'explique pas les douceurs cachées dans les jeûnes, dans les prières, dans les cilices, dans les aumônes, dans les souffrances et dans toutes les pratiques qui crucifient la chair, qui gênent la nature, qui révoltent l'orgueil, qui enchaînent la liberté, et dont l'amour saint est le principe. On comprend toutes les folies, toutes les extravagances de l'amour charnel et impur, et on ne comprend ni l'héroïsme ni les prodiges de l'amour surnaturel !

Enfants des hommes, jusques à quand serez-vous donc aveugles et pesants de cœur ; aveugles pour ne pas voir la vérité, pesants de cœur pour ne pas l'aimer ? Jusques à quand vous passionnerez-vous pour le mensonge et la

vanité, pour l'illusion et l'erreur ; tandis que vous ne tenez aucun compte de ce qui est réalité ?

Enfants de Dieu, enfants de Marie, soyez plus sages, soyez mieux inspirés. Ayez des cœurs plus sensés et plus intelligents ; aimez ce qui est vraiment aimable, Dieu et Marie ; aimez ce qui est vraiment parfait, Dieu et Marie ; aimez ce qui ne vous trahira pas, Dieu et Marie ; aimez ce qui sera toujours, Dieu et Marie ; louez, louez ce qui réunit toutes les perfections incréées, toutes les perfections créées, Dieu et Marie.

Qu'il vous soit doux et agréable de prier cette Vierge dans la forme que l'Église vous en trace elle-même.

En toutes choses invoquez Marie, *In cunctis Mariam invoca* (1) ; car Dieu a voulu qu'elle nous assiste en toutes choses, *Quam nobis voluit Deus in cunctis subvenire* (2). De même, ajoute saint Germain, que la racine de la plante tend sans cesse à s'approcher de l'eau qui l'avoisine, ainsi toute âme fidèle doit chercher continuellement à s'approcher de Marie ; *Quemadmodum siticulosus ad fontem properat, sic et omnis fidelis animus ad Mariam* (3). Marie, dit saint Éphrem, est le lis des vallées et le salut du monde (4) ; elle est la divine rosée qui rafraîchit et ranime les âmes desséchées (5) ; elle est la source de la grâce et de toute consolation (6) ; elle est enfin la joie et l'alléluia des fidèles (7). Aimez donc à la saluer et de bouche et de cœur.

(1) S. Basile.

(2) Le même.

(3) Cité plus haut.

(4) *Lilium convallium, salusque mundi.*

(5) *Arescentis cordis divina aspersio.*

(6) *Fons gratiæ et totius consolationis.*

(7) *Maria est alleluia fidelium.*

XV.

MESSES VOTIVES ET NEUVAINES.

Mariam interpellare non est de divina misericordia diffidere, sed de propria indignitate formidare.

Recourir à Marie, ce n'est point se défier de la bonté de Dieu : c'est craindre du côté de sa propre indignité.

S. Anselme.

Nous n'avons pas besoin de rappeler à des enfants de Marie, qu'on doit naturellement supposer et croire plus instruits dans les enseignements de la foi que le commun des chrétiens, nous n'avons pas besoin de leur rappeler qu'on n'offre le saint sacrifice de la messe qu'à Dieu seul, et jamais ni aux anges ni aux saints, ni même à celle qui est à la fois et la mère de Dieu et la souveraine des bienheureux.

Mais on peut, et c'est la pratique ordinaire de l'Église, on peut, dans les sacrés mystères, invoquer spécialement tel ou tel habitant du ciel. De là les messes votives en l'honneur des élus de Dieu, anges ou saints.

Et comme la Vierge est plus qu'eux tous élevée en gloire, en sainteté, en puissance, elle est bien plus qu'eux tous aussi honorée et priée pendant l'immolation mystique du corps de son auguste Fils.

Les messes votives à la sainte Vierge sont, dans l'Église catholique, d'une institution bien ancienne et bien universelle.

« Chaque jour de l'année, dit un ouvrage déjà cité par nous (1), dans plusieurs cathédrales collégiales et monastères, on offre le saint sacrifice de la messe en l'honneur de la très-sainte Vierge. En l'an 1159, les chanoines de Saint-Pierre, à Lille, avaient établi l'usage de faire dire tous les jours dans leur église une messe de la sainte Vierge. En 1243, un évêque de Tournai en fit autant dans son église; et deux de ses successeurs ont ressuscité cet usage, l'un en 1342, et l'autre en 1506. » Et nous avons vu (2) que saint Boniface, archevêque de Mayence, avait prié Alchwin de composer, en l'honneur de la sainte Vierge, des messes et des prières pour tous les jours de la semaine, et notamment pour le samedi.

Dans l'Église romaine et dans toutes les autres Églises, qui sont pour elle ce que sont à nos superbes basiliques les chapelles latérales qui en forment comme la ceinture, chaque temps de l'année a sa messe particulière en l'honneur de la Vierge.

Dans celle de l'Avent, on appelle à grands cris l'*Agneau dominateur de la terre*; on lit la prophétie faite à Achaz, et annonçant *qu'une vierge concevra, et qu'elle enfantera un fils qui aura nom Emmanuel*. Tout, dans cette messe, est plein de l'attente du Rédempteur *qui doit venir sur la terre comme la rosée qui tombe du ciel sur le gazon aride et desséché* (3).

Dans le temps de Noël, la messe votive en l'honneur de la mère du Messie n'est qu'un chant d'allégresse et un hymne de joie. Aussi s'ouvre-t-elle par ce cri : *L'homme*

(1) *Calendrier des fêtes de la Vierge*.

(2) Chap. XIII.

(3) *Ps. LXXI*.

est né en elle, et le Très-Haut l'a établie lui-même sur des bases impérissables (1)... Puis ce sont des souvenirs de Bethléem, puis de gracieuses images qui nous montrent l'Enfant Jésus entre les bras de sa Mère, l'embrassant d'une main et la caressant de l'autre ; *Læva ejus sub capite meo, et dextera illius amplexabitur me* (2).

Depuis la Présentation jusqu'au carême, depuis la Fête-Dieu jusqu'à l'Avent, vous avez une autre messe qui célèbre les grandeurs de celle dont le Seigneur a regardé l'humilité (3), de celle que tous les âges proclameront bienheureuse (4), de celle enfin que Dieu a bénie dans sa force (5).

Et quand nos temples retentissent des joyeux alleluia de la Résurrection, Marie aussi prend part à la joie générale; car l'Église lui fait dire, dès l'introït de la messe composée en son honneur pour ces jours d'allégresse : *Mon cœur a tressailli, parce que vous ne permettrez pas, ô Dieu vivant, que votre saint voie la corruption* (6). Et ensuite l'Église crie elle-même à Marie : *Joie, joie, et pleurs de joie... votre Fils est vivant, et il régnera sur toute la terre* (7). *Quittez donc, quittez donc les habits de deuil : revêtez-vous de beauté et de gloire pour l'éternité* (8). *Mais aussi souvenez-vous des jours de vos abaissements; invoquez pour nous le Seigneur; parlez au Roi pour nous, et délivrez-nous de la mort* (9) *.

(1) Ps. LXXXVI.

(2) *Cant.*, II, 6.

(3) *Luc*, I, 48.

(4) *Ibid.*

(5) *Judith*, XIII, 22.

(6) Ps. XV, 9.

(7) *Gen.*, XLV, 26.

(8) *Bar.*, V, 1.

(9) *Esth.*, II, 18.

* Ces extraits sont empruntés aux messes votives de la Vierge, dans la *Liturgie troyenne*.

Aussi, après l'autel du sanctuaire, résidence habituelle du Dieu invisible et caché, l'autel sur lequel Jésus-Christ est le plus souvent immolé, l'autel sur lequel coule le plus souvent le sang du Nouveau Testament, c'est l'autel érigé dans la chapelle de Marie, aux pieds de sa statue ou devant son image. C'est vers cette chapelle que se dirige le plus souvent le prêtre qui va célébrer; et les ornements sacrés, aux couleurs et au chiffre de la Vierge, sont ceux qu'il revêt le plus.

Et pourquoi? C'est d'abord parce que, comme nous venons de le voir, l'Église honore souvent Marie d'un culte spécial, dans le grand sacrifice que le Christ offre à son Père entre les mains des prêtres. Pourquoi encore? C'est que, instruits par la foi, et bien inspirés par leur cœur et par leur piété, les fidèles demandent souvent pour leurs innombrables besoins, tant du corps que de l'âme, des messes votives de la Vierge.

Tantôt c'est un jeune et pieux Tobie, tantôt c'est une sage et humble Sara, qui veulent savoir par Marie la volonté de Dieu sur eux, le choix qu'ils doivent faire et la voie qu'ils doivent prendre; tantôt c'est une épouse qui vient en présence de Marie, comme Anne, femme d'Elcana, demander que son sein cesse enfin d'être stérile; ou bien c'est une autre épouse qui, au comble de ses vœux, vient, dans la joie et le bonheur qu'elle a d'être mère, se placer elle-même et le fruit de ses entrailles sous l'aile de la Vierge. Celui-ci veut recommander à la Reine du ciel une affaire importante; celui-là lui demande lumière et bon conseil. Aujourd'hui, c'est un pieux et fervent jeune homme qui, nouveau François de Sales, fait vœu de chasteté entre les mains de Marie; demain, ce sera une Monique aux yeux baignés de larmes, aux traits

flétris par le chagrin, qui viendra conjurer Marie pour un Patrice débauché, ou pour un Augustin tristement égaré dans les régions de la mort. Enfin, ce sont toutes les âmes oppressées par la douleur qui accourent aux autels de la divine consolatrice, pour obtenir, par elle et par le sang du Christ, quelque adoucissement à leurs peines, quelque allègement à leurs maux.

Et voilà pourquoi vous voyez que l'adorable sacrifice de propitiation est offert bien plus souvent dans la chapelle de la Vierge que dans toute autre chapelle ; voilà pourquoi vous voyez dans la chapelle de la Vierge, à l'heure de l'immolation de la victime sans tache, une bien plus grande affluence que dans tout autre lieu de l'enceinte sacrée. C'est que toutes ces âmes cherchent la grâce, et qu'elles la cherchent par Marie, suivant cette parole du saint abbé de Clairvaux : « Cherchons la grâce, mais cherchons-la par l'entremise de Marie ; *Gratiam quæramus, et per Mariam quæramus.* »

Et qu'on ne dise pas qu'il y a dans ce culte de Marie, dans cette confiance en elle, une espèce d'idolâtrie et un outrage à Dieu ; car nous répéterons, pour la millième fois peut-être, que personne, parmi les chrétiens, ne regarde la Vierge comme la source, mais bien comme le canal de la grâce. La source de la grâce, c'est Dieu seul ; le canal qui ne donne que ce qu'il a reçu, c'est Marie. On a, dans ces seuls mots, toute la doctrine de l'Église, et une réponse décisive aux imputations fausses et calomnieuses dont la dévotion à Marie est sans cesse l'objet de la part de l'erreur ou de la mauvaise foi. Jamais nous ne perdons de vue que Marie n'est qu'une créature ; mais nous voyons cette créature entre Jésus-Christ et nous, et nous nous adressons à elle pour aller à Jésus, et pour obtenir de

Dieu, par sa puissante entremise, ce que peut-être nous n'obtiendrions pas par nous-mêmes, à cause de nos péchés et de notre indignité.

Un autre moyen fréquemment employé dans l'Église par la piété des pasteurs et par celle des peuples pour avoir, par Marie, ces grâces extraordinaires dont on a si souvent besoin tant dans l'ordre naturel que dans l'ordre surnaturel, c'est celui des neuvaines.

Les neuvaines, comme chacun sait, sont des prières continuées sans interruption pendant l'espace de neuf jours en l'honneur de quelque saint et spécialement de la Vierge, pour obtenir de Dieu, par l'intercession de ce saint ou de la mère de Jésus, quelque faveur de grand prix.

Les neuvaines sont, dans l'Église catholique, d'une origine très-ancienne et d'une pratique fort usitée. Nous n'avons pas à justifier ici cette coutume, ni à la défendre contre les attaques de l'hérésie ou de l'incrédulité. Nous n'avons pas non plus à rechercher pourquoi, dans cette pratique, on a préféré le nombre de neuf jours à tout autre nombre. Qu'il nous suffise de dire que l'Église, qui condamne et réprouve tout ce qui est superstitieux, tout ce qui sent *la vaine observance*, autorise les neuvaines comme elle autorise les octaves des fêtes. Et non-seulement elle les autorise, mais ses premiers pasteurs et les organes de sa foi les prescrivent souvent dans les circonstances difficiles, et dans les grandes calamités, soit matérielles, soit morales.

Ainsi, quand la paix de l'Église est troublée par les schismes, les hérésies ou les persécutions; quand l'esprit de ténèbres exerce sur la terre des ravages extraordinaires; quand Dieu répand sur les hommes la coupe de sa fureur; quand la guerre, la peste, la famine, jettent les

nations dans l'abattement et la consternation; quand la température compromet les récoltes et les biens de la terre, alors prêtres et fidèles, pasteurs et troupeaux, entreprennent de pieuses et ferventes neuvaines pour triompher de Satan, pour apaiser le ciel, pour obtenir qu'à la tempête succède la sérénité.

Puis les particuliers font aussi des neuvaines pour leurs besoins privés : la jeune fille, pour être éclairée dans un choix duquel dépend tout son avenir; la femme enceinte, pour impétrer une heureuse délivrance; le malade, pour guérir; le matelot, pour revenir heureusement dans sa patrie auprès de son épouse, auprès de ses enfants, au foyer de ses pères; le soldat, pour échapper aux balles ennemies; le voyageur, pour que Dieu le garde dans sa route. Le pauvre père, la pauvre mère, qui n'ont qu'un fils unique, l'espoir de leurs vieux jours, et après Dieu leur seul trésor, voyant venir l'âge fatal qui l'arrachera peut-être à la chaumière natale pour l'entraîner sous les drapeaux, se prosternent pendant neuf jours devant la madone enfumée de leur humble cabane, pour qu'à l'heure du tirage leur enfant ait la main heureuse.

Enfin tous les besoins, tant du corps que de l'âme, peuvent être et sont en effet l'objet de cette pratique, que le temps a consacrée et que l'Église approuve. « Les dévots de Marie, dit saint Alphonse de Liguori, sont très-exacts à faire des neuvaines en son honneur; et Marie, pleine d'amour et de tendresse pour eux, les comble alors de grâces spéciales et innombrables (1). »

En effet, chaque année, ou plutôt chaque jour, vient prouver aux fidèles que cette pratique plaît à Marie. Des

(1) *Vertus de Marie*, pag. 40.

guérisons miraculeuses, des grâces éclatantes, des conversions inattendues, sont sans cesse le fruit et la récompense de neuvaines à la très-bonne et très-sainte Vierge.

Serviteurs zélés, pieuses servantes de Marie, saisissez donc tous les moyens inventés par la piété pour lui témoigner votre amour et pour mériter sa tendresse, vous souvenant de cette parole de l'immortel évêque d'Hippone : « Misérables, c'est par Marie que nous obtenons miséricorde ; pécheurs, c'est par Marie que nous recevons notre grâce ; terrestres et charnels, c'est par Marie que nous gagnons le ciel et les biens impérissables ; mortels, c'est par Marie que nous devenons immortels ; exilés et proscrits, c'est par Marie que nous rentrons dans notre patrie bienheureuse ; *Per Mariam hæreditamus misericordiam miseri, veniam peccatores, cœlestia terreni, mortales vitam, patriam peregrini.* »

XVI.

MOIS DE MARIE.

Cette nouvelle fleur du culte de la Vierge, éclore sur le sol de l'Italie, charme aujourd'hui de son parfum la plupart des contrées catholiques.

M. Maxime de Mont-Rond, *la Vierge et les Saints en Italie*, pag. 84.

Ici, ce n'est plus seulement un jour, ni une solennité avec sa simple vigile, ni une octave, ni une neuvaine à la gloire de la Vierge-mère, c'est tout un mois, un mois entier de prières, de chants, de vœux, d'hommages à la Reine des cieux ; c'est une fête d'un mois, une fête trente-deux fois répétée, trente-deux fois célébrée avec des flots d'encens, avec toutes les fleurs de la saison des fleurs, avec tous les parfums qu'exhale la nature au plus bel instant de l'année, avec tout le bonheur, toute la joie, toute l'allégresse de la piété filiale la plus vive, la plus tendre et la plus confiante.

Le mois de Marie ! à ce seul mot, une pieuse ivresse se répand dans les cœurs qui aiment sincèrement la mère si aimable et si bonne. Le mois de Marie ! que de sentiments doux et délicieux, que d'idées consolantes, que d'images riantes, que de lumière, que de paix, que de fleurs, que de parfums, que de vertus, que de dons surnaturels n'apporte pas avec lui ce mois privilégié, ce mois de bénédiction, ce mois incomparable ! Le mois de Marie ! à ce

seul nom l'âme tressaille, la foi renaît, la charité s'enflamme, et l'espérance s'élance jusque dans les bras de celle qui ne la trompe point, et qui s'appelle sa mère; *ego mater sanctæ spei* (1).

Tâchons de faire voir combien cette consécration du mois des fleurs à la sainte Vierge est glorieuse et honorable pour celle qui en est l'objet.

Et avant tout répondons à quelques questions, à quelques objections touchant la consécration du mois de mai à Marie.

Nous lisons dans un ouvrage qui est d'ailleurs inspiré par une vraie dévotion envers la sainte Vierge, dans l'ouvrage d'un homme vénérable à plus d'un titre, et pour lequel nous professons le plus profond respect : « Ne pourrait-on pas objecter que si les fêtes de l'Église où l'on célèbre les plus grands mystères de notre religion ne durent que huit et trois jours, Marie, par un privilège particulier, ne doit pas être fêtée pendant un mois entier (2)? »

A cette objection que la réponse est facile ! car quel est le chrétien tant soit peu réfléchi, tant soit peu au courant des pratiques de la liturgie, des mystères honorés dans l'année religieuse et de la manière dont l'Église les célèbre et les honore, qui puisse avancer que les plus grands mystères de notre religion ne sont fêtés que durant huit et trois jours?

Les quatre semaines de l'Avent, que sont-elles autre chose qu'une préparation à la naissance du Messie ? Et les six semaines qui suivent les belles solennités de Noël ne sont-elles pas à leur tour exclusivement consacrées à bé-

(1) *Eccl.*, XXIV, 24.

(2) *Le Culte de la sainte Vierge*, par M. Ad. Égron, pag. 191.

nir Dieu du bienfait de l'Incarnation, à contempler l'Enfant-Dieu dans la pauvreté de sa crèche, et à chanter sur son berceau : Gloire à Dieu, paix aux hommes ?

Les six semaines de carême ne sont-elles pas comme l'*avenue* difficile, rude, escarpée, du Golgotha et du tombeau glorieux de Jésus-Christ ? Ces six semaines ne sont-elles pas uniquement employées à conjurer le Dieu qui hait l'iniquité et qui punit les crimes ? Ces six semaines ne sont-elles pas comme une *amende honorable*, comme une longue expiation durant laquelle tous s'écrient : Pardonnez, pardonnez, Seigneur, à votre peuple ?

Les joies de la Résurrection, les triomphants alleluia ne retentissent-ils pas ensuite pendant quarante jours aussi sous les voûtes de nos églises ?

« Mais, » demande-t-on encore, « le mois de Marie doit-il suivre immédiatement les grandes solennités de la semaine sainte et de Pâques (1) ? »

Oui, oui, répondrons-nous ; et, après le choix d'un mois entier pour l'offrir à Marie, rien de plus sage, selon nous, que le choix du mois de mai, précisément parce qu'il suit immédiatement les grandes solennités de la semaine sainte et de Pâques.

Pendant la quarantaine des jeûnes et des gémissements, les fidèles ont recouvré dans la piscine du pardon et à la table sacrée la robe pure de l'innocence, et leur âme a été blanchie et par les pleurs du repentir et par le sang de J. C.

Eh bien ! cette pureté, il faut la conserver ; cette blancheur angélique, il faut la préserver contre toute souillure qui pourrait l'altérer ; ce trésor de la grâce, porté dans

(1) Même ouvrage, p. 190.

des vases fragiles, il faut le mettre en sûreté. Et où trouver mieux qu'en Marie abri et protection, asile et sécurité? La charité puisée dans le cœur de Jésus, il faut l'entretenir en soi, ne pas l'y laisser s'éteindre. Et qui, mieux que la mère du bel et saint amour, pourra nous apprendre à ne pas dégénérer de la ferveur communiquée à l'âme par celui qui s'appelle *un feu brûlant et consumant*?

Ainsi, du tribunal de paix et du banquet eucharistique, les fidèles passent soudain à l'autel de Marie, et, prosternés devant elle, à genoux devant son image, ils lui disent par leurs hommages, durant le mois de mai : « O Marie, « beaucoup de péchés viennent de nous être remis ! soutenez-nous, et faites que nous ne commettions pas de « nouvelles iniquités. Nos plaies viennent d'être fermées, « nos maladies guéries : préservez-nous des rechutes. Nos « droits et nos privilèges, la robe d'innocence, l'anneau de la réconciliation, viennent de nous être rendus : « nous vous les remettons, nous vous les confions comme « un dépôt sacré. Veillez sur ce dépôt, *depositum custodi* (1). Conservez-nous la grâce et l'amitié de Dieu ; « conservez-nous la ferveur, l'innocence et la paix, et « montrez-vous notre mère. »

Voilà comment le mois dédié à Marie est éminemment bien placé après les grandes solennités de la semaine sainte et de Pâques ; voilà comment il s'harmonise avec les devoirs de persévérance et de fidélité que commandent aux chrétiens les serments faits par eux, et les grâces reçues au tribunal et à l'autel ; voilà comment le mois de Marie, riche de dons surnaturels, vient fort à propos au secours d'une faiblesse qui sans cesse a besoin de soutien ;

(1) *I Tim.*, VI, 20.

et les âmes fidèles qui, au sortir de la salle des noces eucharistiques, passent dans la chapelle de la Vierge pour les exercices pieux du mois consacré à Marie, nous paraissent imiter un grand selon le monde, qui, des appartements du roi, entrerait dans ceux de la reine pour se recommander à elle et solliciter son crédit ; ou bien encore nous voyons dans les fêtes de mai, après celles de Pâques, des enfants au cœur sage et bon, qui, de la table de leur père, volent dans les bras de leur mère.

Mais si le mois consacré à la très-sainte Vierge est très-heureusement choisi et très-convenablement placé sous le point de vue religieux, il ne l'est certes pas moins sous le rapport des convenances avec la nature.

Et pourtant nous ne dirons pas ici, avec le pieux auteur du premier ouvrage composé pour le mois de Marie, le P. Lalomia, que « quand on fait une offrande, on doit toujours présenter ce que l'on a de mieux ; et que c'est pour cela qu'on a choisi de préférence le plus beau mois de l'année, le mois de mai, qui, par le renouvellement de la nature et l'agréable variété des fleurs dont la terre se couvre, semble inviter l'âme à renaître aussi à la grâce, à se parer des plus beaux actes de vertu, et à en former comme la couronne de la Reine de l'univers. »

Non : dans la sévérité dogmatique dont nous voulons ne pas nous écarter, nous ne pouvons entendre dire sans une certaine répugnance que l'on doive offrir à la Vierge ce que l'on a de mieux... le plus beau mois de l'année. A ce titre et sous ce rapport, mai devrait être offert à Dieu, auquel tout appartient et dont tout est l'ouvrage. Nous ne pouvons pas plus approuver une pareille idée, que nous n'approuvons que l'on dise à l'auguste Marie, dans un cantique qui toujours nous a blessé l'oreille, et que nous avons

souvent entendu avec peine dans une église paroissiale :

Que je n'aime que toi !

Brûle, consume-moi !

Certes, nous n'avons pas besoin de protester ici de notre vénération aussi profonde que filiale pour la divine Vierge; nos ouvrages en sont la preuve. Mais ne nous éloignons jamais de la pureté du dogme, et n'avançons jamais rien qui ne soit orthodoxe, rien qui ne soit appuyé sur de graves autorités. Les exagérations, quelque saint, quelque pieux qu'en soit le motif, ne pourraient que déplaire à celle qui ne se nomme que l'humble servante dont Dieu a regardé la bassesse. Ces exagérations fausseraient le jugement des fidèles, altéreraient la vraie foi, et fourniraient des armes aux adversaires du culte que nous rendons à Marie. Faisons plutôt toujours en sorte de pouvoir dire à Dieu, après saint Augustin : « Je vous rends grâce, ô Christ, Fils de la bienheureuse Vierge, d'avoir été assez heureux pour ne parler de votre mère qu'en des termes dignes d'elle, qu'en des termes qu'elle approuve. »

Cherchant donc un autre motif dans la pensée qui a présidé à la consécration du mois de mai à Marie, nous dirons : Le premier mois de notre année civile, celui dont la première journée est marquée par l'imposition du saint nom de Jésus, ce mois est dédié au Sauveur, qui, en tant qu'Homme-Dieu, a droit aux prémices de chaque chose ; et, par conséquent, aux prémices de chaque nouvel an que sa bonté nous accorde.

Si un mois était dédié à la divine Providence, qui donne à toute chair sa pâture, on devrait surtout lui offrir un de ces deux beaux mois durant lesquels elle comble les vœux du laboureur et le paye de ses fatigues, en remplissant ses granges et en chargeant ses greniers des plus

abondantes récoltes ; on devrait surtout lui offrir un de ces deux mois de l'année où les tempêtes et la foudre mettent sans cesse en péril les richesses de nos campagnes et menacent même nos vies, et où les craintes sont plus vives par là même que l'on est plus près de recueillir les fruits de longs et pénibles travaux, de lourds et nombreux sacrifices. Encore une fois, on devrait consacrer à la Providence un de ces deux riches mois, pour la prier de nous garder et de nous conserver les trésors qu'elle nous montre, et pour la remercier de ceux qu'elle a déjà remis entre nos mains.

Mais revenons à notre sujet.

Si le mois de mai est celui qu'il convient le plus d'offrir à la Reine du ciel, ce n'est pas, répétons-le, parce qu'il est le plus beau mois de l'année : c'est parce qu'il est le mois des espérances, et que Marie est mère de l'espérance ; c'est parce qu'il est le mois des fleurs, et que Marie est elle-même la plus belle, la plus resplendissante des fleurs de notre terre ; c'est parce que l'Église lui applique en effet ce beau passage des livres saints : « Je me
« suis élevée comme le cèdre sur le Liban et comme le
« cyprès sur la montagne de Sion. Je me suis élevée
« comme le palmier de Cadès et comme les rosiers de la
« vallée de Jéricho. J'ai grandi comme un bel olivier dans
• la campagne, et comme le platane qu'arrose une eau
« fraîche et limpide, et dont le voyageur bénit l'ombrage
« bienfaisant. J'ai répandu l'odeur du cinnamome et du
« baume. J'ai exhalé les parfums de la myrrhe. J'ai rem-
« pli ma demeure des vapeurs du storax, de l'onix et de
« l'encens, et mes parfums sont une essence pure et sans
« mélange. J'ai étendu mes rameaux comme le térébinthe,
» et mes rameaux sont des rameaux d'honneur et de beauté.

« J'ai donné des fleurs odorantes comme la vigne, et
« mes fleurs deviendront des fruits de gloire et d'abondance. »

Si donc le mois de mai est offert à la mère de Dieu, de préférence à tous les autres, c'est parce que c'est surtout dans ce mois enchanteur que les arbres sont beaux par la jeunesse de leurs feuilles et par la fraîcheur de leurs fleurs; c'est parce que, dans ce mois surtout, ils exhalent les parfums les plus odoriférants, et qu'ils sont, par là même, plus en état que dans aucune autre saison de servir d'emblèmes à Marie, à Marie que les saints Pères appellent, après l'Écriture, une aréole de parfums.

Et voilà, selon nous, pourquoi le mois de mai, le mois des fleurs, a dû, mieux que tout autre, être le mois de Marie, jardin de pures délices, rose d'une suavité toute céleste, et belle entre les filles des hommes comme le lis est beau au milieu des épines.

Aussi combien, à notre avis, n'a-t-elle pas été heureuse, poétique et sainte, la pensée de dédier le mois des parfums et des fleurs à la Vierge toute belle? Car alors, aux yeux de la piété chrétienne, Marie domine et efface toutes les beautés de la nature. Toutes les merveilles du printemps viennent lui payer leur tribut et lui offrir leur hommage: c'est pour elle que la rosée du soir et celle du matin nourrissent et vivifient les fleurs qui émaillent la terre; c'est pour elle que croissent et la jacinthe et le lilas, et la julienne et l'aubépine; c'est pour elle que l'arbre de l'Inde dilate ses larges rameaux, et nous donne ses blancs panaches à la forme pyramidale, ces panaches taillés comme les clochers gothiques de nos vieilles églises.

Voyez aussi comme le poète a été lyriquement inspiré, quand il s'est écrié, dans un début digne de Pindare,

d'Horace et de Rousseau, ou plutôt digne de David :

Salut à toi , mois bien-aimé
Qui portes le nom de ma mère !
Salut à ton souffle embaumé !
Salut à ta vive lumière !
Orne de roses le jardin ,
Sème les fleurs dans la prairie ;
Donne , le soir et le matin ,
Donne tes parfums à Marie.

Au champ tu prêtes ses couleurs,
Au bosquet son riant feuillage ,
Au verger ses bouquets de fleurs ,
A l'oiseau son joli ramage ,
Ses jours sereins au doux printemps ,
A tous ta présence chérie ;
Prête-nous aussi des accents
Pour chanter un hymne à Marie.

Tendres zéphyr, brise des mers,
Berceaux, pavillons de verdure ,
Senteurs qui parfument les airs,
Échos des monts , léger murmure ,
Bourgeons naissants , arbres touffus,
Lis des vallons, mousse fleurie,
Après le saint nom de Jésus,
Bénissez le nom de Marie.

Oh ! pourquoi sommes-nous obligé de peindre d'imagination ces exercices du mois de mai qui parlent tant au cœur, qui inspirent tant de vertus, qui brisent tant de chaînes, et qui reflètent si bien le ciel ?

Royales basiliques, églises somptueuses, riches et élégants sanctuaires, que n'avons-nous pu contempler, sous vos voûtes vénérables, les honneurs rendus à Marie dans sa chapelle bien-aimée, et durant le cours du mois pieux qui a reçu son nom !

Et toi surtout, ô Paris, reine des cités modernes, toi que j'ai admirée avec des larmes de bonheur dans la beauté de tes temples, dans la piété et la foi des fidèles qui sont dans tes murs ; toi dont j'ai vu de près l'inépuisable charité, qui, de ton enceinte, se répand comme une mer immense dans toute l'étendue du monde ; ô ville de Notre-Dame, combien j'ai désiré voir comment tu sais honorer, dans le mois qui lui est dédié, l'auguste Souveraine de l'empire de Dieu ! combien j'ai souhaité respirer les doux parfums de l'encens et des fleurs que tu répands à profusion dans les chapelles embaumées de la Vierge des vierges ! Qu'ils sont saisissants et divins les accents de foi et d'amour, de tristesse et d'espérance, qui, de tes pieux sanctuaires, montent et vont se mêler aux concerts des esprits célestes ! Oh ! qu'ils sont beaux les autels transformés par ton zèle en trônes de la Reine des anges ! qu'elles sont brûlantes ou onctueuses les paroles qui alors découlent des lèvres de tes prêtres ! qu'elle est pure et modeste, silencieuse et recueillie, la foule qui prie alors devant la Vierge de bonté ! L'innocence et le repentir, la vertu et l'expiation y confondent leurs larmes de nature bien différente, et ces larmes tombent ensemble sur les dalles sacrées et aux pieds de la sainte image. Les anges les recueillent dans une coupe d'or, et ils les portent à celle qui sait mieux qu'aucune créature compatir à nos maux. O Paris, sois toujours la ville de Marie ! et son bras te protégera, son sceptre s'étendra sur toi, sur tes églises et tes palais, et tu n'auras pas le sort de Tyr et de Sidon, de Babylone et de Ninive !

Mais si le mois de la sainte Vierge est beau dans les villes ferventes, dans les grandes cités où la foi, la nature et l'art rivalisent d'un saint zèle pour la décoration des autels de Marie, ah ! il est touchant aussi dans les chapel-

les solitaires des bois et des vallons ! il est touchant aussi dans la pauvre et modeste église du plus humble de nos hameaux. Ici l'art ne se montre pas ; ici il n'a rien apporté ; mais je vois sur les gradins de l'autel, souvent vermoulu, les plantes que Dieu fait naître autour de la chapelle, sur la cendre des morts ou dans les champs bénis du ciel ; le muguet bleu et le muguet blanc, la timide pensée, la marguerite étoilée, la giroflée de Notre-Dame, les boutons entr'ouverts de l'aubépine printanière.

Et ces fleurs, qui les a cueillies ? qui les a déposées là ? C'est la vieille et sage gardienne de ce lieu vénéré ; c'est la bergère qui porte et le nom et le cœur de la bergère de Nanterre ; ce sont toutes les filles du village, simples et modestes comme les fleurs qu'elles cultivent dans leurs jardins étroits, ou qu'elles trouvent dans les vallons, parmi ces épis que leur main moissonnera bientôt.

Oh ! qu'un écrivain de talent pourrait dire de belles choses sur ce mois de Marie à la ville et à la campagne, au milieu des cités bruyantes, et dans ces solitudes dont les oiseaux, par leurs chants pleins de gaieté et d'harmonie, troublent seuls le silence !

Ici, c'est au chant du coq, à l'aube matinale, et avant les travaux du jour, que l'on salue Marie ; et à ce moment elle apparaît à la foule, qui la vénère comme la blanche étoile du matin, comme l'aurore radieuse, comme la rosée tombée la nuit sur le désert de cette vie. Alors l'auguste mère partage avec son divin Fils les prémices de la journée.

Ailleurs, c'est à midi, heure de repos dans les campagnes, que les fidèles sont convoqués aux autels de Marie ; et ils y viennent se délasser des premières fatigues de leur journée de mercenaire devant celle qui a dit, en parlant d'elle-même et des peines de cette

vie : « Le soleil m'a décolorée, *Decoloravit me sol* (1). »

Mais, plus généralement, c'est à la fin du jour, c'est quand la cloche tinte l'Angelus du soir, que la famille de Marie se rassemble autour de celle qu'elle aime comme une mère; et à ce moment Marie se montre à la foule comme l'astre bienfaisant des nuits qui éclaire le voyageur et lui fait voir les précipices pour l'empêcher d'y tomber, *Pulchra ut luna* (2), *luna perfecta in æternum* (3).

C'est à cet instant surtout que les pieux exercices en l'honneur de la mère de Dieu saisissent et pénètrent l'âme, et y versent à flots l'amour de la vertu. Les ombres qui commencent à envelopper la terre; le silence qui se fait dans toute la nature; les objets qui s'effacent et qui cessent de nous distraire; le lieu saint et l'espèce de religieuse horreur qui le remplit toujours, mais plus encore durant la nuit; la lune qui darde ses rayons pâles et vacillants à travers les vitraux antiques; l'autel et ses pyramides de fleurs, l'autel et ses mille bougies; la statue de Marie présentant son enfant aux adorations de la foule; cette statue qui s'élève comme enveloppée de lumière au milieu de ces fleurs, au milieu de ces feux; la voix vibrante et animée d'un pasteur inspiré par tout ce qu'il voit autour de lui; les chants si suaves du *Salve*, du *Regina cœli*, de l'*Inviolata*, oh! tout cela n'est-il pas de nature à enlever de la terre, à faire deviner le ciel? Hommes du monde, femmes du siècle, comparez vos spectacles et les impressions qu'ils produisent sur vous, comparez vos soirées les plus magiques au recueillement et au calme de ces exercices pieux, à l'heure où les ténèbres jettent sur nous leur voile, et dites où est le bonheur, le calme et la paix de l'âme!

(1) *Cant.*, I, 15.

(3) *Ps.* XLVIII, 38.

(2) *Cant.*, VI, 9.

Et puis, que sont vos spectacles profanes et vos soirées mondaines, sinon des écoles de vice, des leçons d'immodestie, des sources et des foyers de passions dévorantes? tandis que, dans les réunions que préside la Vierge sans tache, on ne cherche que la vertu, on ne demande que la sagesse. « L'institution du mois de Marie n'est donc pas seulement une pieuse pensée, elle est encore une pensée utile et morale (1). »

Elle est de plus, et c'est spécialement sur ce point que nous devons appuyer, elle est de plus une institution glorieuse à Marie.

« Aussi est-il fort peu de communautés, de pensionnats ou de familles chrétiennes en France, où le mois de Marie ne soit fêté, je dirai presque avec enthousiasme, comme un mois de grâces et de bénédictions. Il est même à remarquer que cet empressement religieux des peuples à honorer Marie pendant ce mois augmente toujours d'une manière sensible; de sorte que, actuellement, le mois de Marie se fait même en public et avec beaucoup de ferveur dans presque toutes les paroisses (2). »

« En Italie, où cette belle dévotion a pris naissance, au lieu des plaisirs dangereux et des divertissements coupables auxquels le mois de Marie était presque entièrement consacré il y a un siècle, on n'entend partout retentir que les louanges de Marie dans les églises, dans les oratoires, dans les monastères, dans les maisons particulières, et jusque dans les rues et les places publiques, où le peuple se rassemble à certaines heures du jour devant quelque image de la Mère de Dieu, pour lui payer un tri-

(1) *Le Culte de la sainte Vierge*, p. 188.

(2) *Mois de Marie*, par M. l'abbé le Guillou, p. 6.

but solennel de vénération, de louange et d'amour (1). »

« Il est donc bien digne d'un pasteur selon le cœur de Dieu de favoriser cet élan religieux vers la très-sainte Vierge, de faire connaître aux fidèles confiés à ses soins une dévotion si salutaire et si avantageuse, de les inviter à se réunir le matin ou le soir auprès de l'autel de Marie pour lui rendre leurs hommages, et de présider lui-même à ces saints exercices, comme cela se pratique déjà avec tant d'édification dans un grand nombre de paroisses. Oh ! qui pourrait dire les trésors de grâces que ces réunions attireraient sur le pasteur et sur le troupeau pendant ce mois de bénédictions ? Il y a tant de pays infortunés, où, par un déplorable effet de l'affaiblissement de la foi, la mère de Dieu est méconnue, abandonnée, quelquefois même exposée aux insultes et aux outrages ; où ses autels sont absolument déserts, et dans un état de dénûment et de malpropreté révoltant ! Avec quelle bonté cette tendre mère n'accueillera-t-elle pas les hommages des chrétiens fidèles qui s'efforceront de la dédommager, par leur ferveur et leur amour, de l'indifférence et des mépris de tant de cœurs ingrats ! Sans doute elle fera refluer sur eux les grâces précieuses qu'elle avait préparées pour d'autres qui les ont indignement refusées (2). »

Oui, oui, prêtres de J. C., attirons à sa sainte Mère le plus d'hommages possibles.

Pour les amener dans ces jours aux autels de Marie, les fidèles ont déjà la voix de leur intérêt propre, aiguillonné par les nombreuses et riches indulgences que les papes ont accordées à la pratique du mois de Marie.

(1) *Nouv. Mois de Marie*, par un prêtre du diocèse de Belley, p. 10.

(2) *Même liv.*, p. 12.

Mais, à ce premier mobile, ajoutons encore tous ceux que le zèle peut nous suggérer, et notamment l'embellissement plus soigné que de coutume de la chapelle de la Vierge, et le chant de ses louanges, soit en latin, soit en français.

Dans la langue de l'Église, nous avons, pour ces exercices, l'office de la Vierge, ses hymnes, ses antiennes, et ses pieuses litanies si connues de nous tous. Et, pour augmenter encore ce répertoire déjà si beau et si varié, l'auteur du présent ouvrage a composé, pour faire suite à ses *Figures bibliques de Marie*, mère de Jésus, et pour ses *fêtes principales, soixante-quatorze litanies* en rapport avec ces *Figures* et avec ces *fêtes*, et remplissant le cadre de deux mois de Marie. Les personnes qui veulent bannir la langue vulgaire de nos temples catholiques trouveront, dans ces litanies, de quoi remplacer amplement les cantiques français, qui ne sont pas du goût de tous.

Cependant hâtons-nous de dire que la poésie française a eu souvent de sublimes et magnifiques inspirations, quand elle a cherché dans le ciel le sujet de ses chants. Racine, Rousseau, Lefranc de Pompignan, Lamartine, ont fait entendre parfois des accents qui étaient comme un écho de ceux qui retentissent près de Dieu.

Et, de nos jours, que de sons purs et harmonieux a rendus la lyre de Marie ! que de fleurs belles et embaumées a offertes à cette Vierge le poète que la France chrétienne a placé dans les premiers rangs de ses écrivains orthodoxes, M. Édouard Turquety, auteur de *Foi et Amour*, auteur aussi des *Fleurs à Marie*, à celle

à celle
 qui sait d'une parole
 Prolonger des jours expirants ;
 dont la vive auréole
 Se reflète au front des mourants.

Combien d'autres fils de la lyre ont, avec le poète breton,
fait pour le mois de Marie des stances pleines d'élévation,
de douceur, d'harmonie et de tendre piété!

Citons celles-ci :

Reçois nos hommages
Dans ce mois des fleurs ;
Retiens les orages
Sous tes pieds vainqueurs ;
Ah ! tes douces fêtes
Calment les tempêtes
Toujours !
Divine Marie,
O Vierge chérie,
Sois nos amours
Toujours !

Le ciel doux et tendre ,
Comme un cœur bien pur,
Pour toi vient d'étendre
Son voile d'azur.

.....

.....
Le chant des campagnes
Répète aux montagnes
Toujours :
Divine Marie, etc.

.....

Qu'une main légère
Cueille en même temps
Les fleurs du parterre
Et le lis des champs ;
Céleste immortelle
Tu seras plus belle
Toujours., etc.

.....

Espoir de la terre ,
Délices du ciel ,

Dans la vie amère
Fleur pleine de miel,
Brillante colombe
Planant sur la tombe
Toujours,
Divine Marie,
O Vierge chérie,
Sois nos amours
Toujours !

Mais ici-bas tout passe : les joies comme les maux, les fêtes comme les douleurs, les gémissements du carême comme les beaux jours du mois de mai !

Pour la clôture religieuse de ce mois de vertus et de parfums mystiques, la piété a imaginé une touchante cérémonie. C'est l'offrande solennelle d'une couronne qu'on dépose, soit sur l'autel de Marie, soit sur le front de la statue devant laquelle on a prié tous les jours du mois chéri. Des enfants innocents et purs comme les anges présentent cet hommage à la mère du Christ, et pour cela la poésie a encore trouvé d'admirables paroles et des accents pleins de mélodie ; car, tandis que l'innocence couronne de ses mains sans tache la Vierge immaculée, quelques voix pures aussi chantent, avec tout l'élan d'une ferveur angélique :

Pourquoi cette vive allégresse
Qui brille sur vos fronts joyeux ?
Pourquoi ces nouveaux chants d'ivresse
Dont retentissent ces beaux lieux ?
Enfants d'une mère chérie,
Pour fêter ce jour vénéré,
Portons nos tributs à Marie,
Au pied de son trône sacré.

Et tout le chœur, toute l'assemblée, toute la foule s'é-

crie d'une seule et commune voix, et dans un transport d'enthousiasme :

Vierge, reçois cette couronne ;
Fais qu'elle soit le gage heureux
De celle qu'auprès de ton trône
Tu nous réserves dans les cieux.

Puis les voix choisies continuent :

Pour la gloire de votre reine
Quittant vos sacrés pavillons ,
Autour de votre souveraine,
Ange, rangez vos bataillons ;
Le front incliné vers la terre,
Mêlez votre amour et vos chants
A ceux que pour leur tendre mère
Font éclater tous ses enfants.

Et vous, ornements de la terre,
Croissez , croissez , charmantes fleurs ;
C'est pour le front de notre mère
Que nous destinons vos couleurs.
Vierge, ici-bas, pour ta couronne,
Les fleurs nous offrent leurs présents ;
Fais qu'un jour auprès de ton trône
Ta couronne soit tes enfants !

Hélas ! de la saison nouvelle
Les fleurs ne bravent point le temps ;
Mais les dons d'une âme fidèle
Durent plus que leur doux printemps.
De tes vertus, ô Vierge pure,
Si tu daignes nous revêtir,
Rien ne flétrira la parure
Dont tu sauras nous embellir.

Enfin tout se termine par une consécration générale à Marie, et par l'engagement public et solennel de lui être toujours fidèle à elle et à la vertu.

Pour ce serment un beau cantique a été composé par un homme qui unit à une foi bien vive un talent remarquable.

Ce cantique finit par ces deux strophes admirables :

Pour prix de nos efforts, un nuage de gloire
Au ciel nous portera quand s'éteindront nos jours ;
Là, de nos longs travaux délassés pour toujours,
Nous nous reposerons au sein de la victoire.

Étoile de la mer, exposés aux naufrages,
Sans guide loin de toi quel serait notre sort ?
Brille toujours pour nous, fais-nous surgir au port !
Pour nous calme les flots, dissipe les orages !

Et tous les assistants répètent pour refrain :

Guerre au monde, à Satan ! amour à notre mère !

C'est ainsi que la poésie, cette fleur de l'esprit humain, paie noblement son tribut à celle qui est grande et belle entre toutes les créatures ; c'est ainsi que, au mois de mai, la nature, le génie et la foi mettent en commun leurs richesses, pour fêter dignement la souveraine des mondes.

Que durant tout ce mois aussi l'autel de la mère de grâce soit paré comme aux jours des plus belles solennités de cette auguste Vierge.

Sans doute il faut éviter tout ce qui peut amener le scandale et la légèreté dans la maison de prière ; sans doute il faut rejeter tout ce qui travestirait une réunion sainte et pure en un spectacle frivole et même criminel ; sans doute il faut bannir toute musique qui ne serait pas propre à louer Dieu, comme le dit un sage auteur (1) ; sans doute il faut exclure du temple tout ce qui peut y attirer le vice effronté et impénitent ; sans doute il faut

(1) La Bruyère.

s'interdire avec sévérité ces décorations théâtrales et mondaines qui ne peuvent enfanter qu'un christianisme d'imagination, plutôt qu'une dévotion réelle du cœur (1). Mais aussi, il faut prendre les hommes par les sens ; il faut, par les oreilles, s'insinuer dans leurs cœurs ; il faut parler à leurs yeux ; il faut que l'autel de Marie soit, dans le plus beau mois de la plus belle des saisons, orné des plus riantes productions de la nature (2). Il faut que les fleurs imitées par l'art, que la porcelaine, que le cristal, que l'albâtre, que les broderies exécutées par des mains habiles et pieuses, témoignent, du matin au soir, pendant toute la durée de mai, du respect des fidèles pour la mère du Verbe incarné. La foule n'est pas toujours dans la chapelle de Marie ; mais que des fleurs y soient toujours, pour prier en leur langue et honorer à leur manière celle qui règne au-dessus des astres, et qui nous demande sur la terre *des fleurs odoriférantes et des fruits embaumés : Fulcite me floribus, stipate me malis* (3).

(1) *Le culte de la sainte Vierge*, p. 191.

(2) *Même liv.*

(3) *Cant.*, II, 5.



XVII.

EXHORTATION A LA DIGNE CÉLÉBRATION DU MOIS DE
MARIE.

Observa mensem novarum frugum, et verni primum temporis.

Observez et sanctifiez le mois des nouveaux fruits, et le commencement du printemps.

Deut., XVI, 1.

Les paroles que je vous cite et par lesquelles je commence cette pieuse allocution, Dieu lui-même les adressait aux enfants d'Israël au delà du Jourdain, entre Pharan et Tophel, entre Laban et Haséroth.

Mais, par ces paroles sacrées, Dieu prescrivait aux Juifs la célébration de la Pâque et la sanctification, à perpétuité, du mois à jamais mémorable où l'éternel Seigneur les avait tirés de l'Égypte.

Cette belle fête de Pâques, nous l'avons naguère célébrée, nous l'avons naguère saluée avec la joie la plus vive, et je voudrais pouvoir dire avec la joie la plus sainte, la plus pieuse et la plus chrétienne. Cette belle fête de Pâques, nous l'avons naguère honorée et de nos flots d'encens, et de nos chants d'amour, et de nos hymnes d'espérance.

Aujourd'hui je viens prendre les paroles qui l'instituaient, pour en faire l'application à un autre sujet.

Depuis bientôt un siècle, une pensée descendue d'en haut comme un rayon lumineux parti des splendeurs du soleil, une pensée religieuse tombée dans une âme de pré-

tre, dans une âme droite et zélée, a fait naître dans l'Église la pratique du mois de Marie, ou la consécration du plus beau mois de l'année à la Reine des anges, à la femme la plus riche en dons surnaturels, la plus parfaite en vertus, la plus élevée en gloire.

Et c'est à sanctifier ce mois dédié à Marie que je veux aujourd'hui vous exhorter, en vous disant : Observez religieusement le mois des productions nouvelles et le commencement du printemps, *Observa mensem novarum frugum et verni primum temporis*.

Tous nos jours, et partant tous nos mois, doivent être saints ; car Dieu les examinera tous , il les pèsera tous, il les jugera tous.

Mais la faiblesse humaine est si grande, le penchant au mal est si fort, l'oubli de nos devoirs nous est si naturel, que sans cesse nous avons besoin de nouveaux stimulants, de nouveaux aiguillons , pour nous tenir en haleine dans notre course vers le ciel, pour chasser, pour éloigner ce funeste sommeil qui sans cesse nous appesantit.

Et puis, comme chaque saison a ses biens et ses maux, chaque saison aussi a ses dangers et ses devoirs.

L'hiver, par ses rigueurs, nous commande la patience et la compassion à l'égard de ceux qui souffrent.

L'automne, en nous versant l'abondance de ses trésors, nous prescrit la reconnaissance envers l'auteur de tous les biens.

L'été, par ses orages, ses foudres et ses éclairs, nous dit d'être toujours prêts à paraître devant Dieu ; et par ses riches moissons il nous inspire de bénir celui qui nourrit tout, et qui dispense avec mesure *et la chaleur des jours et la fraîcheur des nuits* (1).

(1) Racine.

Mais, au printemps, Dieu nous prodigue à pleines mains la résurrection et la vie. A chaque printemps, Dieu semble dire, ainsi qu'aux premiers jours du monde : « Que la terre produise des plantes verdoyantes avec leurs graines et leurs semences, des arbres avec leurs fleurs, leurs feuilles et leurs fruits (1). » Car, à chaque retour de la saison appelée *belle* par excellence, tout se réveille, tout se ranime, tout s'embellit, tout se colore, tout donne dans le présent et tout promet pour l'avenir.

La piété, la reconnaissance, l'amour, la gratitude, doivent donc se réveiller aussi, se ranimer aussi. Les cœurs doivent donc aussi s'échauffer, s'embraser, se dilater pour Dieu, principe de tous ces biens, source de toutes ces richesses dont la terre se couvre.

Et quand le souverain bienfaiteur ne nous dirait pas lui-même : Observez et sanctifiez le mois des productions nouvelles et le commencement du printemps, nos cœurs, s'ils ne sont pas ingrats, s'ils sont reconnaissants, nous le disent assez.

Mais, hélas ! généralement tout le contraire arrive, et, au lieu de bénir Dieu dans chacun de ses nouveaux dons, au lieu de le louer avec chaque oiseau qui naît, au lieu de l'adorer dans chaque plante qui germe et dans chaque fleur qui s'épanouit, au lieu d'imiter la nature et de donner par la vertu des fruits de sainteté, quand cette même nature, docile à la voix du Très-Haut, donne elle-même ses trésors, loin de là, on souille, on salit, on profane le printemps par des désordres inconnus aux autres saisons de l'année, par des prévarications dont l'été, l'automne et l'hiver sont et demeurent purs.

(1) *Gen.*, I, 2.

En effet, au printemps, et quand vient la saison qui se couronne de roses, on ne voit que trop souvent, dans l'ordre de la grâce, des plantes jusque-là pleines de séve et de vie devenir languissantes, perdre successivement leurs feuilles et leurs fleurs une à une, et puis mourir, mourir de la mort du péché, la plus triste, la plus funeste, la plus déplorable de toutes les morts.

Et lorsque, dans la nature, les arbres se couvrent et se parent d'un feuillage naissant, lorsque les fleurs embauvent l'air de leurs parfums enivrants, dans l'ordre de la foi, dans l'Église et dans la société des âmes, un trop grand nombre, hélas ! de plantes spirituelles jaunissent devant Dieu, et tombent sur leur tige flétrie.

En d'autres termes, et pour parler un langage plus clair et plus intelligible, le printemps, qui est dans la nature une époque de renouvellement et de résurrection, devient pour beaucoup d'âmes une époque de chutes et de défaillances mortelles, une époque d'outrages à Dieu et à la vertu.

Et c'est pour empêcher ces chutes, c'est pour expier ces crimes, c'est pour en faire au ciel comme une amende honorable, c'est pour donner un contre-poids aux mauvaises passions, un appui, un soutien aux âmes faibles et chancelantes qui veulent rester vertueuses malgré la chair et le démon, c'est pour séparer en deux camps les vrais enfants de Dieu et les esclaves des sens, c'est pour fournir des armes à quiconque veut combattre l'ennemi du salut, qu'a été instituée la dévotion du mois de Marie.

Et quoi de plus sage, de plus juste et de plus ingénieux ; que la pensée de dédier, de consacrer le mois des fleurs à celle que les Pères ont souvent appelée *un paradis de dé-*

lices et un jardin orné de toutes les fleurs de la grâce (1)? Quoi de mieux inspiré que l'idée de placer sous les auspices tutélaires de la Vierge sans tache le mois qu'on peut nommer aussi le mois des tentations et des séductions!

Aussi voyez comme, de toutes parts, cette dévotion prend faveur! Voyez comme elle s'implante sur tous les points du globe, comme elle s'étend partout, comme elle se propage partout, comme elle est accueillie partout! Dans les villes, dans les campagnes, dans les communautés, la foule pieuse se presse aux autels de Marie; l'air retentit des louanges et du doux nom de Marie; l'encens et le parfum des fleurs embaument les chapelles de Marie. Les âmes recueillies méditent les vertus de Marie. De toutes parts le mois de mai est devenu pour la piété le mois consacré à Marie; et, loin de perdre de son charme ou de son heureuse influence, cette dévotion aimable prend d'année en année un nouvel accroissement et un nouvel essor, et d'année en année elle s'enracine davantage dans la conscience des fidèles.

Venez donc aussi vous unir, venez vous associer à ce beau mouvement qui porte et pousse les âmes saintes au pied du trône de la Vierge et dans ses sanctuaires.

Celle que la piété honore et invoque en ce mois, vous le savez, c'est la glorieuse Mère de notre Dieu, la Mère de notre Sauveur; c'est l'honneur, la gloire et la joie de la terre; c'est l'ornement du ciel; c'est l'avocate des pécheurs; c'est, après Dieu, le modèle le plus parfait des vertus; c'est, de toutes les créatures, la plus sainte, la plus pure, la plus puissante et la plus honorée; c'est notre sœur, c'est notre

(1) *Maria, hortus deliciarum, sanctorum areola aromatum.*
Saint Bern.

reine, c'est notre mère; c'est celle qui prie pour nous au ciel, tandis que nous faisons le voyage de cette vie; c'est celle qui priera pour nous par des prières irrésistibles, quand nous serons dans ces flammes auxquelles sont condamnées toutes les âmes qui, sorties de ce monde, ne sont ni parfaitement saintes ni rejetées de Dieu; c'est elle enfin dont la main nous ouvrira le ciel, et dont le sourire maternel fera dans l'éternité une de nos félicités.

Et qu'on ne dise pas, comme quelques-uns l'ont déjà fait, que la consécration du mois de mai à Marie, et le culte extraordinaire qu'on lui rend dans toute la durée de ce mois enchanteur, ne sont rien autre chose que *le collyridisme* du quatrième siècle, renouvelé de nos jours avec quelque variante.

Il est vrai que les partisans de cette erreur, que foudroya l'éloquence de saint Épiphane, erreur qui fut surtout, au rapport du même auteur, embrassée par les femmes, dédiaient à Marie le plus beau mois de l'année, et pendant plusieurs jours ornaient magnifiquement un char sur lequel était placée une statue de la Vierge, que l'on promenait avec pompe au milieu des habitations. Mais ce n'était pas là qu'était le crime qui fut reproché à ces sectaires. Il était dans l'oblation faite à la Vierge de gâteaux appelés en grec *collyrides*, d'où vient à ces hérétiques le nom de *collyridiens*. Ils prenaient leur part de ces gâteaux, ils les mangeaient; et c'était à leurs yeux un véritable sacrifice, une communion à la Vierge, car ils adoraient Marie comme une divinité. Ajoutez que, à ce culte idolâtre, ils mêlaient plusieurs cérémonies païennes. Voilà où était leur tort; voilà ce que saint Épiphane combattit surtout chez eux, ce que l'Eglise y condamna. Mais nulle autorité catholique n'a jamais désapprouvé qu'ils aient of-

fert à la Vierge le mois le plus beau de l'année, et que, à chacun des jours dont il est composé, on lui ait rendu, en Thrace, en Arabie et en Scythie, des honneurs particuliers.

Non, non, le culte de Marie durant le mois de mai n'a rien d'hétérodoxe, rien qui se sente de l'hérésie. Au contraire, l'Église entière embrasse cette pratique, et la recommande instamment à tous ses enfants.

Mais pour bien célébrer, pour bien sanctifier ce mois, pour en gagner les nombreuses ou, pour parler plus juste, les innombrables indulgences, pour en retirer les fruits les plus abondants de piété, pour que ce mois devienne pour vous une source de grâces et comme un fleuve profond de bénédictions, que demande-t-on de vous? qu'exige-t-on de vous? Faut-il que, tous les jours, sans en excepter un seul, vous quittiez vos travaux, vos affaires, vos maisons, vos familles? Faut-il que, tous les jours, sans en omettre un seul, vous visitiez une chapelle, un autel de Marie? Faut-il que, chaque jour, vous vous fassiez une loi, une obligation de vous associer aux honneurs publics que reçoit l'auguste mère de Dieu dans les églises de son Fils et de la part de ses clients? Faut-il que, chaque jour, on vous voie, au milieu de la foule humble et suppliante, chanter des hymnes à Marie, méditer la vie de Marie, élever vers Marie des yeux mouillés de larmes? Non, non, on ne vous astreint pas à ces dérangements. Ce que l'on demande de vous, c'est la chose la plus facile qu'il soit possible d'imaginer : c'est ou un acte de vertu, de douceur, d'humilité, de charité, d'obéissance, de mortification, ou l'accomplissement d'un devoir religieux ou moral, quel qu'il soit, ou un mot, un seul mot de prière à Marie, ou une aumône si légère qu'elle soit, ou une pratique de piété si petite

qu'on la suppose, pourvu que la sainte Vierge et l'indulgence du mois de mai soient l'objet et la fin de cette pratique de religion, de cet acte de vertu, de cette aumône, de cette prière ; voilà , avec une confession et une communion, tout ce qui est de rigueur pour mériter et obtenir les indulgences accordées à la pratique du mois de Marie.

Ainsi, dire simplement une fois chaque jour ces deux mots, *Ave Maria* ; n'en dire même qu'un seul, et prononcer pieusement, dévotement et avec l'élan du cœur ce seul mot, *Maria, Marie* ; ce mot qui dit tant de choses et qui obtient tant de grâces suffirait, selon nous, pour avoir part à tous les trésors spirituels que l'Église ouvre en ce mois à la piété des fidèles.

Qui donc serait excusable de n'en pas profiter et de n'y pas puiser ? Qui donc pourrait, sans crime envers soi-même, rester dans la pauvreté et dans le dénûment, lorsque tant d'âmes vont s'enrichir et amasser, comme dit Dieu même, de grands trésors spirituels : *Multæ filiae congregaverunt divitias* (1).

Non, encore une fois, on n'impose à personne, comme condition des faveurs attachées au mois de Marie, l'assistance quotidienne aux exercices publics qui ont pour but d'honorer avec solennité cette Vierge, arbitre de la grâce et de tous les dons célestes.

Mais, ô vous qui pouvez lui rendre aux yeux de tous cet hommage éclatant ; ô vous qui pouvez tous les jours, et sans grand préjudice, prendre quelques moments pour aller les passer au pied d'un autel de Marie ; vous qui pouvez vous mêler à la foule qui l'honore d'un culte extérieur,

(1) Prov., XXXI, 29.

qui édifie l'Église et porte les âmes à Dieu; vous à qui vos loisirs, ou votre aisance, permet de donner à la piété plus de temps que le pauvre, le mercenaire et l'ouvrier ne peuvent lui en consacrer; ah! faites-vous un devoir de vous joindre à la multitude qui, dans ce mois, va entourer le trône de Marie, et sur laquelle du haut du ciel Marie laissera tomber des regards de tendresse, de bienveillance et d'amour. Faites-vous un devoir de vous joindre à la foule qui, dans ces jours, va faire monter jusqu'à l'oreille de la mère de miséricorde les élans et les soupirs de la prière la plus humble, de cette prière dont il est dit qu'elle *pénètre les nues* (1). »

Et pourriez-vous n'entendre qu'avec indifférence cet appel que nous vous faisons? Votre cœur ne doit-il pas vous porter de lui-même à ces réunions saintes que forment de concert l'amour de la vertu, la foi en Jésus-Christ, et le respect pour celle que Dieu a élevée au-dessus des anges eux-mêmes?

Voici venir le mois chéri qui maintenant porte son nom. Le voici venir au nom de Dieu et de Marie. Il va sortir des trésors de la Divinité. Bénissons-le, bénissons-le comme un riche présent qui renferme en lui-même une multitude infinie de grâces différentes.

Car voyez-le dans la nature : n'est-ce pas lui qui rend à tout l'animation et la vie? N'est-ce pas lui qui bannit l'hiver et qui nous amène l'été? N'est-ce pas lui qui, mettant fin au deuil, au silence et à la mort de la triste saison des frimas et des neiges, remplit les airs d'accents nouveaux, et sème à pleines mains les fleurs sur le sommet des monts, sur le penchant des collines et au fond des val-

(1) *Eccl.*, XXXV, 21.

lées, sur le bord des fontaines et dans les sillons qu'a tracés la main du laboureur? N'est-ce pas lui qui couvre nos champs, nos vignes, nos vergers, des plus belles, des plus nombreuses et des plus flatteuses espérances?

Et dans la société chrétienne n'est-il pas maintenant et depuis plus d'un siècle, n'est-il pas pour plusieurs âmes mortes par le péché une époque de résurrection? N'apporte-t-il pas à plusieurs non-seulement la vie, mais l'abondance même de la vie? Et ne peut-il pas dire aussi, depuis que la piété le consacre à Marie : *Ego veni ut vitam habeant, et abundantius habeant* (1)? Je viens pour donner la vie à ceux qui sont dans la mort, et je procurerai une vie plus abondante à ceux qui vivent déjà par la grâce et la charité : *Ego veni ut vitam habeant, et abundantius habeant*.

Venez donc profiter de ces célestes faveurs.

Sujets du Roi du ciel, c'est autour du trône vénéré de la Reine des cieux que nous vous convoquons. Enfants, c'est sous l'aile d'une mère que nous voulons vous rassembler. Coupables, c'est auprès de votre puissante avocate que nous voulons vous réunir, pour que vous trouviez là abri et protection. Esclaves, celle qui vous attend, c'est celle qui peut vous sauver, qui peut briser vos chaînes, et vous rendre la liberté des vrais enfants de Dieu.

Vieillards, celle dont nous vous montrons le sanctuaire auguste, c'est la reine des patriarches.

Épouses chrétiennes, veuves pieuses, venez, venez bénir celle qui est à juste titre l'orgueil de votre sexe, celle dont il a été dit qu'elle sera à jamais bénie entre toutes les femmes.

(1) Joan., X, 10.

Jeunes vierges au cœur pur, aux pensées saintes, au front candide et modeste, à vous surtout de chanter les louanges de Marie, la Vierge plus blanche que le lis, plus immaculée que la neige et que l'étoile du matin. A vous surtout d'approcher de son autel virginal; à vous surtout de former sa cour et sa famille de prédilection. Ne lui faites pas défaut, et brillez à la tête (car c'est là votre place), brillez à la tête de son royal cortège.

Jeunes gens, je vous convie aussi aux autels de Marie; car pourquoi me tairai-je sur vous? pourquoi vous passerai-je sous silence? Ce silence vous serait une injure, un outrage. N'êtes-vous pas aussi régénérés en Jésus-Christ, Fils de Marie? Vos noms ne sont-ils pas inscrits dans le livre de vie? vos places ne sont-elles pas réservées dans cette belle cité dont Marie est la reine? et n'élevez-vous pas, comme nous, un noble front marqué du sceau réparateur? Le Christ, se souvenant de vous du haut de sa sanglante croix, et jetant sur vous un regard qu'obscurcissaient déjà les pâleurs de la mort, ne vous a-t-il pas, avant de rendre ce dernier soupir qui consumma notre rédemption, légués à sa divine mère à titre de fils adoptifs? O vous donc qui aimez, qui respectez la femme qui vous a donné le jour et de laquelle vous êtes nés, comment n'aimeriez-vous pas, comment ne respecteriez-vous pas la femme sans tache et sans souillure qui a donné au monde le grand libérateur, celui qui, étant Dieu, est devenu notre frère? Jeunes gens, interrogez-vous; sondez, sondez votre cœur, et vous découvrirez bientôt que, au fond le plus intime, le plus secret de vos consciences, il y a de l'estime, de l'amour, de la vénération pour la sagesse et la vertu. Oui, et peut-être même sans vous en douter, la vertu a votre culte, elle reçoit souvent vos hommages. Ne rou-

gissez donc pas de rendre publiquement et ostensiblement ce culte et ces hommages à la femme incomparable qui est le type le plus parfait et le plus accompli de la vertu humaine, de la pureté créée.

Enfin, si le Sauveur, si Jésus, Fils de Marie, appelait à lui les enfants, Marie, la plus tendre des mères, leur serait-elle indifférente? Oh non, mille fois non! Qu'ils viennent donc à elle avec la candeur de leur âge, la pureté de leur cœur, et leurs mains innocentes! Que les enfants viennent en foule grossir la famille de Marie; qu'ils viennent comme les poussins timides qui se rassemblent en tremblant sous l'aile de leur mère, quand l'oiseau de proie les menace; qu'ils viennent comme les tendres agneaux qui se pressent et se serrent auprès de la bergère, quand le loup rôde autour du parc. Les mères par le sang, les mères par la nature n'aiment pas les enfants qu'elles ont portés dans leur sein et nourris de leur lait, avec plus de tendresse que n'en a la mère du Christ pour ses enfants d'adoption, et pour la génération encore belle et pure de la beauté, de la pureté des ondes baptismales.

Que ces enfants viennent donc aux pieux exercices de ce mois bien-aimé, et Marie leur apprendra à craindre le Seigneur, à observer sa loi, à croître en grâce et en sagesse devant Dieu et devant les hommes.

Enfin tous, oui tous, accourons aux autels de la céleste Vierge, pour y puiser l'amour de la vertu, le désir des choses du ciel, le détachement de ce qui passe, la force pour le combat, le courage dans l'épreuve, la patience dans nos maux, la constance dans le bien, et l'espérance d'une vie meilleure.

Et quand autour de nous tout reverdit, tout renaît, quand tout se prépare à donner et des fleurs et des fruits,

ne demeurons pas, nous, comme une terre inculte et stérile ; ne demeurons pas, nous, comme des arbres d'automne, comme des arbres deux fois morts (1). Pressons-nous, pressons-nous aux autels de Marie, mère de la vie ; observons et sanctifions le mois des productions nouvelles et le commencement du printemps ; et Dieu répandra sur nous la rosée de ses grâces, la pluie de ses bienfaits ; et la terre de notre âme portera des fruits abondants de justice et de sainteté : *Etenim Dominus dabit benignitatem, et terra nostra dabit fructum suum* (2). Cette terre se réjouira ; elle sera dans l'allégresse, et fleurira comme le lis ; elle germera de toutes parts ; ses hymnes, ses transports témoigneront de sa joie ; la gloire du Liban lui sera donnée, la beauté du Carmel et la fertilité de Saron. La terre la plus aride deviendra un lac plein de vie ; des fontaines jaillissantes arroseront les déserts ; et là où habitaient les serpents, les lions, les bêtes féroces, s'élèvera la verdure des roseaux et des joncs (3), » c'est-à-dire qu'au règne du péché succédera dans les cœurs le règne fortuné de la grâce. Ainsi soit-il.

(1) Jud., 12.

(2) Ps. LXXXIV, 13.

(3) Is., XXXV.

XVIII.

ROSAIRE ET CHAPELET.

Ce fut dans le but d'obtenir la paix et de hâter le triomphe de la foi, que saint Dominique institua, non sans une secrète inspiration, cette manière de prier qui s'est, depuis, répandue dans l'Église universelle sous le nom de Rosaire.

Vie de S. Dominique, par le R. P. Lacordaire.

Quand arrive le mois que nous ouvre, à nous Français, la fête du saint pontife qui baptisa Clovis, une solennité en l'honneur de Marie vient encore réveiller les cloches de nos églises. Alors encore les bouquets blancs, les vases de porcelaine, les nappes à transparent bleu, sortent de la sacristie pour aller parer l'autel de la Mère de Dieu et orner sa chapelle. Alors paraît la bannière à l'image sainte et vénérée, et les jeunes filles revêtent encore leurs robes qui le disputent à la blancheur de la neige. C'est la fête du Saint Rosaire; et remarquons, en passant, combien ce mot est poétique, et pour ainsi dire embaumé; car rosaire signifie *collection de rosiers*, *plantatio rosæ* (1). Le rosaire est donc, dans la pensée qui a présidé au choix de cette expression, comme un parterre de rosiers du sein duquel s'exhalent les parfums les plus suaves en l'honneur de Marie, rose mystique et céleste, d'une beauté qui efface la splendeur du soleil lui-même.

N'en doutons point: souvent, dans les premiers âges de l'Église, la dévotion à Marie dut s'imposer, soit par vœu, soit par tout autre motif, la récitation fixe d'un cer-

(1) Eccli., XXIV, 18.

tain nombre déterminé de salutations à cette Vierge.

Eriman, qui écrivait dans le douzième siècle, parle d'une dame pieuse qui récitait chaque jour soixante fois l'*Ave Maria*.

Mais on attribue communément à saint Dominique l'institution du Rosaire ; d'autres en font honneur à saint Benoît, quelques-uns à Pierre l'Ermite, plusieurs au vénérable Bède, ou encore à un nommé Paul, abbé du mont *Phermé*.

Mais ce qu'il y a de certain, c'est que si saint Dominique n'établit pas, du moins il contribua puissamment à propager cette pratique.

Le rosaire est composé de quinze dizaines d'*Ave Maria*. Chaque dizaine commence par l'Oraison dominicale, et finit par la doxologie aux trois adorables personnes, ou *Gloria Patri*, etc.

Ce nombre de cent cinquante *Ave Maria*, correspondant au nombre égal des psaumes de David, a fait donner au rosaire le nom de *psautier de la Vierge*.

Il a pour objet d'honorer les quinze principaux mystères de la vie du Sauveur, et la part qu'y a eue Marie. Ces mystères ont été divisés en trois classes, dont cinq glorieux, cinq douloureux, et cinq joyeux.

Ainsi considéré, le rosaire devient donc un abrégé de l'Évangile, une histoire raccourcie des grandeurs, des triomphes et des souffrances de l'Homme-Dieu, une histoire raccourcie des joies, des privilèges et des douleurs de sa sainte mère.

Mais il fallait un moyen de s'assurer du nombre des *Ave Maria* dits ou à dire. De là l'institution des grains, avec le secours desquels on récite exactement le nombre de prières dont se compose le rosaire.

Pallade et Sozomène nous apprennent que les anacho-

rètes des premiers siècles se servaient de petites pierres ou d'autres signes de cette nature, pour compter le nombre de leurs prières.

On a trouvé dans le tombeau de sainte Gertrude de Nivelles, morte en 667, et dans celui de saint Norbert, mort en 1134, des grains enfilés qui paraissaient être des grains de chapelet.

Ceux des religieux qui, dans les premiers siècles du christianisme, ne savaient pas lire, ou qui ne pouvaient réciter le psautier de mémoire, y suppléaient en disant fréquemment pendant leur travail certaines prières, surtout à chacune des heures que les ministres des autels employaient au chant des psaumes. Les gens du peuple désignaient le nombre de ces prières par des espèces de clous attachés à leur ceinture.

Quant à la fête du Rosaire, elle est d'une institution qui bientôt comptera trois siècles. Elle a été établie d'abord sous le titre de *fête de Sainte Marie de la Victoire*, par le pape Pie V, en actions de grâces de la célèbre victoire remportée à Lépante le premier dimanche d'octobre 1571.

Deux ans après, Grégoire XIII changea ce titre en celui de *fête du Rosaire* : il approuva un office propre de cette solennité pour toutes les églises qui avaient un autel à *Notre-Dame des Victoires*.

En l'an 1716, l'armée de l'empereur Charles VI ayant défait les Turcs auprès de Temeswar, le jour même de la fête de Notre Dame des Neiges, et ces infidèles ayant levé le siège de Corfou le jour de l'octave de l'Assomption de la même année, Clément XII rendit universelle la fête du Rosaire.

Ainsi la mémorable victoire de Lépante, celle de Temeswar, celle encore de Belgrade remportée par le prince

Eugène, la levée du siège de Corfou, la délivrance de l'Allemagne, de l'Italie et de l'Europe entière, menacée par une masse de trois cent mille barbares, tous ces immenses avantages qui sauvèrent nos contrées d'une affreuse invasion, obtenus en des jours consacrés à Marie, et remportés pour ainsi dire sous ses auspices bienfaisants, voilà les illustres triomphes, voilà les signalés bienfaits dont la fête du Rosaire est le glorieux mémorial.

Les hommes ne devraient donc pas l'abandonner dédaigneusement au sexe dont Marie est la perle. Mais tout ce qui porte un cœur chrétien, un cœur français, italien, allemand, tout cœur de brave et de soldat, tout enfant de l'Europe devrait aller en ce jour saluer la *Vierge des Victoires*; tout régiment devrait aller incliner son drapeau devant celle dont le sceptre est plus puissant qu'une armée.

Le chapelet, de l'ancien mot français *chapel*, chapeau, couronne ou diadème, et en latin *corona*, le chapelet, dont le nom est par conséquent plus poétique que plusieurs ne le pensent, est un abrégé du rosaire, dont il ne forme que le tiers. Il se compose donc de cinq dizaines, puisque le rosaire en a quinze.

Les hommes étrangers à la foi et à ses douces pratiques demandent sans cesse, avec le ton de la pitié et du sarcasme, comment on peut trouver du plaisir à dire et à répéter sans interruption tant de *Pater* et d'*Ave*. Ils ne voient rien de plus fade, rien de plus monotone, rien de plus insignifiant que cette répétition, qu'ils appellent fastidieuse. Mais nous leur répondrons par cette parole du grand Apôtre : « L'homme animal ne comprend pas ce qui est de Dieu (1). » Nous leur répondrons encore que ce

(1) *Animalis homo non percipit quæ Dei sunt. I Cor., II, 14.*

qui est insipide pour un cœur froid et glacé ne l'est pas pour un cœur aimant ; que ce qui est pesant , indigeste et désagréable à un estomac malade , ne l'est pas à un estomac bien disposé et sain. Nous ajouterons que les mets n'ont pas pour tous les palais la même saveur et le même goût , et que ce qui plaît à l'un déplaît souvent à l'autre. Le langage de l'amour , soit légitime , soit coupable ; le langage de l'amour conjugal , par exemple , celui de l'amour filial , celui de l'amour maternel , ne se compose-t-il pas par-dessus tout de répétitions ? Mais répétons encore que l'indifférence religieuse n'est pas plus apte à juger les choses de la piété , qu'un sourd n'est en état de juger d'une symphonie , et un aveugle des couleurs.

Les élèves arriérés du patriarche de Ferney , les traîtres du voltairianisme , se moquent , nous le savons , du chapelet , du rosaire , et de bien d'autres pratiques. Eh bien ! qu'ils osent se mesurer avec les personnages que nous allons citer , et qui , eux , ne rougissaient pas de dire leur chapelet !

« Le fameux connétable Anne de Montmorency disait toujours son chapelet en chevauchant à la tête de ses hommes d'armes. Quelquefois , laissant un *Pater* en suspens , il commandait quelque expédition militaire , ou donnait le signal de l'attaque ; puis il achevait son *Ave* , dit un historien de l'époque , tant il était consciencieux. »
« Henri IV , que sa mère , l'hérétique Jeanne d'Albret , mit au monde en chantant un vieux cantique béarnais à une madone populaire , disait son rosaire tous les samedis , et son chapelet tous les dimanches (1). »

Quelqu'un étant entré un jour auprès de Louis XIV , le

(1) *La Vierge*, II, 84.

surprit disant son chapelet; et le roi ayant remarqué un grand étonnement sur le visage de la personne introduite : « Ne témoignez pas tant de surprise, dit aussitôt le roi : je me fais gloire de dire mon chapelet; c'est une pratique que je tiens de la reine ma mère, et je serais bien fâché d'y manquer un seul jour. »

Il est rapporté, dans l'histoire de Port-Royal des champs, que le Maître de Sacy, l'un des solitaires les plus savants et les plus pénitents de cette maison célèbre, ne sachant qu'inventer pour se mater lui-même, bêchait la terre, sciait les blés, faisait les foins par la chaleur du midi, et se ressuyait, son chapelet en main, au soleil, s'interdisant le feu dans les plus durs hivers; puis se replongeait, au sortir de ces travaux manuels, dans l'étude opiniâtre des saints Pères et de l'hébreu.

Lorsque, en 1638, les solitaires de Port-Royal furent forcés de quitter cet asile, ils se retirèrent à la Ferté-Milon; et là, ils continuèrent exactement leur genre de vie, restant isolés et ermites autant qu'ils le pouvaient, et ne sortant que pour aller à la messe les jours de fête. Durant l'été de 1639, ils allaient, après le souper, régulièrement prendre l'air sur la montagne qui domine la petite ville, et là, ils s'entretenaient de bonnes choses, dit Lancelot, auteur des *Racines grecques*, de la *Grammaire générale*, etc. « Il fallait passer un petit bout de la ville pour sortir. Néanmoins nous ne parlions jamais à personne; et quand nous revenions vers les neuf heures, nous allions l'un après l'autre en silence, disant notre chapelet. Tout le monde qui était aux portes, comme on l'est en été, se levait par respect pour nous saluer, et faisait grand silence pour nous laisser passer.

« M. Arnauld, génie admirable pour les lettres, et sans

borne dans l'étendue de ses connaissances, homme si merveilleux et si simple en même temps, a toujours porté un chapelet sur lui, et n'a guère passé de jour en sa vie sans le réciter.

« En 1840, on voyait encore à Florence, dans la maison de Michel-Ange, habitée par un de ses descendants, une pièce appelée sa chapelle ; et, dans cette chapelle, de grands rosaires qui, dit-on, lui ont appartenu, et qu'il avait coutume d'emporter dans ses voyages (1). »

Nous montrerons ailleurs (2) Volney, l'impie Volney, récitant aussi le chapelet sur un vaisseau mis en péril, et préférant alors la foi et la prière à son scepticisme habituel.

Le chapelet ! oh ! je vous en prie, ne méprisez pas le chapelet ! il est la répétition des trois prières les plus saintes que puisse entendre le ciel et que puisse lui adresser la terre : le *Pater* est sorti de la bouche d'un Dieu ; l'*Ave* de celle d'un ange, et le *Gloria Patri* est le cri de l'Église, épouse sans tache de l'Agneau.

Le chapelet ! c'est le seul livre de l'aveugle ; c'est le livre de l'ignorant, et de cette partie du peuple à qui la pauvreté a fermé toute école ; c'est le livre de la jeune mère qui berce son enfant, le livre de la villageoise qui va aux bois, aux champs, aux vignes, où des dangers peuvent l'attendre ; c'est le livre le plus commode du voyageur chrétien ; c'est le livre de la vieillesse, dont l'œil se ferme peu à peu aux choses de ce monde ; c'est le livre des malades. Mieux que tout autre il calme et endort leurs souffrances, éloigne de leurs paupières l'insomnie, bien sou-

(1) *Le Culte de la Ste Vierge.*

(2) Chapitre du *Culte de Marie sur mer.*

vent plus cruelle que la douleur, et leur obtient de l'ange de Dieu, qui veille à leur chevet, un sommeil réparateur. Le chapelet ! c'est pour les âmes pures le livre de la nuit, de la nuit, qui trop souvent est la conseillère du mal et la complice de Satan.

Non, encore une fois, ne méprisez pas le chapelet ! car combien de pères, combien d'époux, combien de jeunes gens qui insultent à cette pratique, lui doivent, sans le savoir, sans s'en douter, la chasteté de leurs filles, la fidélité de leurs femmes et la vertu de leurs fiancées ?

Aussi, dans toutes les paroisses de France où la piété donne signe de vie, la récitation du chapelet est un exercice public les dimanches et les jours de fête. Et lorsque, dans sa langue à elle, l'Église a terminé ses offices solennels par cette antienne à la Vierge, qui est (qu'on nous passe ce mot) comme le *bonsoir* d'enfants à leur mère, les hommes sortent du temple. Mais les femmes, les jeunes vierges, les mères de famille, les veuves, ne peuvent pas s'éloigner si vite. La Vierge les attire à elle, à son autel, à sa chapelle, par les chaînes secrètes d'un invincible attrait. Elles ont loué Dieu, béni Dieu, invoqué Dieu ; il faut qu'elles aillent maintenant louer, bénir et invoquer celle qui règne, après Dieu, sur toutes les créatures.

De suaves cantiques, des chants mélodieux, de pieuses lectures, des exhortations pathétiques, des instructions utiles, les trois plus belles prières à Dieu et à Marie, voilà ce qui compose cet exercice saint, qui est, à proprement parler, dans nos maisons de prières aux jours de fêtes et de dimanches, l'office public de la sainte Vierge.

Et que de fruits de grâce naissent de cette pratique là où elle est en vigueur ! Que font ces mères, que font ces femmes, que font ces jeunes vierges dans la chapelle de

Marie ? Ce qu'elles y font ?... Elles y apprennent à remplir plus exactement leurs devoirs, à combattre leurs défauts, à aimer de plus en plus la vertu, et à se rendre irréprochables. Elles en demandent la grâce à Dieu et à Marie. N'est-ce pas là, je le répète, une belle institution, et une pratique bien morale et bien digne de nos respects ?

Aussi, heureuse la paroisse où la foule se presse autour de l'autel de la Vierge ! heureuse la paroisse où Marie est honorée d'un culte régulier à la fin de chaque journée sainte ! La piété y régnera, la vertu y fleurira, la jeunesse y sera sage ; cette paroisse sera bénie, et elle peuplera le ciel d'innombrables élus.

APPENDICE. — LE CHAPELET DE GLUCK.

Le maître de musique de Marie-Antoinette, Gluck, était aussi religieux que bon musicien. Né de parents pauvres mais honnêtes, et surtout fervents catholiques, celui qui devait un jour secouer la poussière de l'opéra créé en France par Lulli et restauré par Rameau, dut à une circonstance toute fortuite de persévérer dans la foi de sa famille, malgré toutes les séductions de la haute société philosophique au milieu de laquelle son beau talent le lança pendant une longue et brillante carrière.

Comme la plupart des grands musiciens, Gluck avait commencé à apprendre son art sous les voûtes mystiques d'une basilique ; et la voix du jeune enfant de chœur était si belle, son expression naïve avait tant de charmes, que le nombre des fidèles était considérablement augmenté chaque fois que le petit Christophe devait chanter un motet. Rien n'est plus propre à développer le sentiment religieux dans une âme ardente, que la pratique de l'art mu-

sical au milieu même du sanctuaire. Aussi, que de fois Gluck enfant versa de douces larmes d'attendrissement en portant ses regards sur les verrières du chœur, alors que l'orgue remplissait les voûtes de son harmonie noble et sévère, et que le soleil jetait ses derniers rayons dorés à travers les vitres, dont mille couleurs brillaient d'un éclat pur et radieux !

Un jour que Gluck sortait du chœur, après avoir chanté admirablement un motet de Clari, il fut accosté par un pauvre religieux qui, les yeux encore humides, le serra contre son cœur, en le félicitant sur son talent si vrai et si touchant.

« Hélas ! je n'ai rien à vous donner comme gage de mon ravissement, mon petit ami, dit le religieux, rien que ce chapelet... mais conservez-le en souvenir du frère Anselme, et surtout promettez-moi de le réciter chaque soir en l'honneur de la sainte Mère de Dieu. Cette pratique vous portera bonheur, mon jeune ami ; et même si vous y êtes fidèle, le ciel, j'en ai le secret pressentiment, bénira vos efforts ; vous deviendrez grand devant les hommes sur la terre, et digne un jour des célestes concerts dans le paradis. »

Christophe, surpris et touché tout à la fois par les paroles du frère, prit respectueusement le chapelet que lui tendait une main amaigrie plus par les austérités religieuses que par l'âge ; il promit de le réciter tant qu'il vivrait.

Parvenu à l'âge de quinze ans, le jeune Gluck avait déjà donné à ses parents les preuves d'une sagesse si précoce, que son père, chargé d'une nombreuse famille, ne s'opposait que faiblement au projet que Christophe avait formé d'aller à Rome pour y continuer ses études musi-

cales. Mais comment partir ? comment , seul et sans secours , se rendre de la capitale autrichienne à celle du monde catholique, privé, comme il l'était, des premières ressources ?

Tout autre que l'enfant prédestiné aurait renoncé à ce projet, jugé impraticable pour tant de motifs. Mais lui ne fut pas rebuté : plein de confiance dans la protection de la Reine des anges, celui qui devait plus tard devenir le favori de deux reines terrestres, le musicien que Marie-Thérèse et Antoinette d'Autriche admettaient dans leurs palais, n'en récita qu'avec plus de dévotion la salutation angélique sur le pauvre mais précieux chapelet du frère Anselme.

Un soir que Gluck , suivant sa pieuse habitude, venait de se reconforter par la prière du Saint Rosaire, on frappa vivement à la porte de la modeste demeure de ses parents... C'était le maître de chapelle de Saint-Étienne de Vienne, qui, chargé d'aller faire en Italie la collection des œuvres de Palestrina, venait, de la part de l'archevêque, réclamer, du père de Christophe, ce dernier en qualité de secrétaire.

Qu'on juge de la joie de Christophe ! Cette autorisation fut accordée avec des larmes de reconnaissance ; et, quelques jours après, Gluck roulait sur la route de Trieste avec son bon et savant professeur.

Nous ne suivrons pas notre grand artiste pendant les vingt ans qu'il passa en Italie, où, toujours fidèle à la promesse qu'il avait faite au frère Anselme, il ne manqua jamais un seul jour de dire son chapelet, saint talisman qui plus d'une fois encore le protégea efficacement.

Qu'il nous suffise de dire que, de retour à Vienne, et, plus tard, comblé d'honneurs à la cour de Versailles, il

savait s'arracher aux douceurs d'un repos splendide ou d'une conversation intéressante, pour aller réciter dans un des coins du salon royal, où il était admis à l'égal du plus grand personnage, le chapelet, ce qu'il appelait son bréviaire de musicien.

C'est dans d'aussi religieuses dispositions que Gluck passa sa vie entière; et sa main, qui s'était purifiée en écrivant le sombre et lyrique *De profundis*, tenait encore le chapelet, alors bien usé, du frère Anselme, le jour où, frappé d'une apoplexie foudroyante, l'immortel artiste rendit son âme à Dieu.

Gluck n'est pas le seul compositeur allemand qui ait signalé sa dévotion par la récitation quotidienne du chapelet. Mozart, son émule, et qui s'est élevé souvent à une plus grande hauteur musicale, était aussi très-fidèle à la même pratique. On lit dans la traduction d'une lettre publiée en 1828 par la *Revue musicale* de M. Fétis, lettre écrite par Mozart à sa mère, que, le jour où sa sublime symphonie en *sol mineur* fut exécutée au concert spirituel des Tuileries, il alla au Palais-Royal, où, après avoir pris une glace, il récita son chapelet, afin d'obtenir à sa composition l'accueil du public parisien, qui, à cette époque comme à la nôtre, donnait ou refusait aux artistes de tous les pays la consécration européenne du talent et de la renommée.

A. ELWART. (*Union catholique.*)

XIX.

NOTRE-DAME DU MONT CARMEL ET LE SAINT SCAPULAIRE.

Ego mater pulchræ dilectionis, et timoris, et agnitionis, et sanctæ spei. In me gratia omnis viæ et veritatis; in me omnis spes vitæ et virtutis.

Je suis la mère du pur amour, et de la crainte, et de la science, et de l'espérance sainte. En moi est toute la grâce de la voie et de la vérité; en moi, toute l'espérance de la vie et de la vertu.

Ecclés., XXIV, 24, 25.

C'est ici une fête d'ordre, une fête de confrérie plutôt qu'une fête universelle.

Cependant l'association du très-saint scapulaire, dont Notre-Dame du mont Carmel est la patronne principale, cette association, disons-nous, est si répandue dans l'Église, que la solennité qui honore la Vierge du Carmel se célèbre presque partout, et dans tous les diocèses du monde catholique.

Il y a peu de noms plus doux, plus poétiques, et surtout plus bibliques, que celui du Carmel; et dans la terre où autrefois coulaient le lait et le miel, il y avait peu de lieux qui rivalisassent de beauté avec cette montagne toujours couverte de trésors, toujours brillante de jeunesse, toujours couronnée de verdure, toujours embaumée de parfums.

Aussi l'époux du saint Cantique dit à sa bien-aimée : « Votre tête, ô mon épouse, a la beauté du Carmel, *Caput tuum ut Carmelus* (1). »

(1) *Cant.*, VII, 5.

Carmel veut dire vigne de Dieu ; et saint Jérôme nous apprend que le sommet du Carmel était fertile en pâturages. Carrière le dit *orné de toutes sortes de fruits*.

La Judée possédait deux montagnes de ce nom : l'une dans la partie la plus méridionale de la Palestine et dans la tribu de Juda, non loin de ces lieux infects où furent Sodome et Gomorrhe. C'est sur cette montagne que Saül éleva un arc de triomphe, comme trophée de sa victoire sur l'impie Amalec ; et c'est sur cette montagne encore que demeurait Nabal, époux d'Abigail, ce riche égoïste et avare dont David éprouva la noire ingratitude, après lui avoir rendu les services les plus signalés.

L'autre éminence, nommée Carmel, est au nord de Dora, au sud de la ville d'Acre et au nord-ouest de Sébaste. Elle a vue sur la mer. Le torrent de Cison coule au pied de ce mont.

Jamblique raconte que Pythagore allait souvent sur le Carmel, et qu'il aimait à y être, et à y méditer seul dans le temple qui alors consacrait cette hauteur.

On montre aussi, du côté qui regarde la mer, la caverne où l'on prétend que demeurait Élie ; et ce fut sur cette montagne que ce prophète aimé de Dieu offrit ce fameux sacrifice que consuma le feu du ciel, et qui confondit l'imposture des prêtres de Baal.

Quoi qu'il en soit, le Carmel, dit un ouvrage récent, est un des plateaux du Liban les plus célèbres dans l'Écriture sainte, et le plus visité par les voyageurs modernes que la piété, l'amour de la science ou de la poésie conduisent en Palestine (1).

Aussi Chateaubriand, Michaud, Poujoulat, de Géramb, Marcellus et Lamartine, sont allés respirer les parfums

(1) *Encyclop. des connoiss. utiles, art. Carmel.*

de poésie biblique qui s'exhalent de ce mont sacré; ils sont allés s'inspirer des saintes pensées qui en émanent comme une odeur de vie.

Nul doute que, dès le berceau, dès la naissance de l'Église, le mont Carmel n'ait été une retraite pour les chrétiens qui fuyaient tantôt les guerres civiles qui désolèrent la Judée, tantôt les armées romaines qui vinrent la fouler aux pieds, tantôt le glaive des tyrans ennemis de l'Évangile.

Plus tard, quelques ermites inquiétés par les Sarrasins vers le quatrième siècle, se réfugièrent dans les bois qui couvrent le Carmel, et cultivèrent, pour vivre, quelques coins des vallées fertiles dont il est entrecoupé.

C'était de cette montagne qu'Élie avait vu monter ce petit nuage symbolique dont il est fait mention au troisième livre des Rois, et que l'Église a toujours considéré comme un emblème de la très-sainte Vierge, humble et modeste dans les jours de sa vie périssable, et maintenant élevée en gloire au-dessus des anges mêmes.

Le culte de Marie devait donc tout naturellement s'implanter et prendre racine dans un lieu dont la Vierge avait pour ainsi dire pris possession avant même que d'être. Aussi les carmes ou religieux du mont Carmel la choisirent-ils pour patronne et pour protectrice de leur ordre. Ils professèrent pour elle une dévotion spéciale; ils adoptèrent dans le principe sa couleur pour tout leur vêtement, et leur habit fut d'abord blanc. Mais les Sarrasins leur ayant défendu de porter cette couleur, qui chez eux est une marque de distinction et de noblesse, les cénobites prirent une robe noire, avec un scapulaire et un capuce ou capuchon noirs aussi, et par-dessus ils revêtirent un camail de couleur blanche.

Il y avait plusieurs siècles qu'ils florissaient dans l'Église et surtout en Orient, où ils s'étaient maintenus dans les cavernes du Carmel, malgré la fureur des barbares, lorsque la Providence donna à leur institut, qui était en grand danger, un merveilleux sujet en la personne de Simon Stock, Anglais d'un haut mérite, et qui devint le sixième général latin de l'ordre du Carmel.

Cet ordre était déjà depuis bien des années cruellement persécuté par les sectateurs du Coran. Dans sa douleur, saint Simon Stock recourut à Marie, et lui demanda pour lui et les siens un signe de bienveillance et de protection.

Marie, dit-on, lui apparut entourée d'esprits bienheureux, et lui donnant un scapulaire : « Recevez, ajouta-t-elle, cet habit de votre ordre. Il est un signe de salut, le salut même dans le péril, et un traité d'alliance entre moi et ceux qui l'auront; et ce traité durera jusqu'à la fin des siècles. Quiconque mourra sous cet habit, n'aura rien à souffrir des flammes éternelles. »

La même révélation des avantages du scapulaire fut faite au pape Jean XXII, pontife d'un grand mérite et d'une science très-étendue. Il consigna ces avantages et cette révélation dans une bulle de 1316, commençant par ces mots : *Sacratissimo culmine*. Six de ses successeurs, savoir, Alexandre V, Clément VII, Paul III, Paul IV, Pie V et Grégoire XIII, relatent et mentionnent, dans des bulles qu'ils ont données eux-mêmes, cette révélation dont fut favorisé un de leurs prédécesseurs; ils confirment les promesses faites au scapulaire, et attachent à cet habit les indulgences les plus nombreuses.

Le monastère du mont Carmel a résisté jusqu'ici et à l'action du temps et aux hostilités dévastatrices des infidèles. Il a cependant beaucoup souffert des vexations des

musulmans; et c'est pour réparer ses pertes, c'est pour relever ses ruines, qu'un vénérable cénobite de cet asile saint, un véritable type des anciens Pères du désert, le digne frère Charles, a naguère (1) parcouru l'Europe et notamment la France, recueillant de toutes parts, avec d'abondantes aumônes, les hommages du génie, de la foi, de la science et des talents. Son riche et impayable album contenait les plus beaux noms de notre époque, et nous y avons lu des lignes plus précieuses que de l'or.

Les carmes furent réformés dans le seizième siècle par le père Antoine de Jésus et par le père Jean de la Croix.

Sainte Thérèse porta la réforme dans les couvents de femmes qui suivaient la règle des carmes, et ses filles sont habillées comme les religieux de leur ordre. Leur robe et leur scapulaire sont d'un gros drap couleur minime, et au chœur elles prennent un manteau blanc et un voile noir.

Leur vie, comme celle des carmes, est excessivement austère, et elle ressemble en beaucoup de points à celle des chartreux.

Cependant admirez ici le triomphe de la grâce et l'action toute-puissante du Dieu qui renverse les cèdres et frappe le désert; admirez l'œuvre merveilleuse de cette sagesse infinie qui maîtrise tout avec force et règle tout avec douceur. C'est précisément dans l'ordre le plus sévère de tous qu'entrent de préférence les femmes nées dans les palais et sous les lambris dorés. C'est dans un vrai tombeau que s'ensevelissent toutes vivantes celles qui, dans les beaux jours de leur adolescence, s'habillaient, comme dit Jésus-Christ, avec luxe et avec mollesse; celles qui ont vu de près toutes les joies du siècle et tousses enivremens; celles

(1) En 1844, 45 et 46.

qui ont pu boire à la coupe d'or des délices et des voluptés mondaines. Méprisant toutes les jouissances, foulant aux pieds toutes les pompes et tous les honneurs de la terre, elles ne veulent, dit Bossuet (1), que le cloître le plus sombre, ses murailles nues et sa table dégarnie. A leur entrée dans la vie, tout ce qui brille, tout ce qui sourit aux yeux, tout ce qui flatte l'orgueil, la vanité, l'amour-propre, les sens, tout ce qui paraît grand et magnifique, avait frappé leurs regards. Plus tard elles avaient pu se charger d'or, de pierreries, et de mille autres vains ornements. Toute la nature s'épuisait pour les parer, tous les arts suaient, toute l'industrie se consumait...; et Dieu a dit, non plus dans sa colère, mais dans sa bonté : « J'ai vu les filles de Sion la tête levée, marchant d'un pas affecté, avec des contenance étudiées, et faisant signe des yeux à droite et à gauche (2)... Eh bien, je ferai tomber leurs cheveux, je détruirai et les colliers, et les bracelets, et les anneaux, et les boîtes à parfums, et les écharpes, et les manteaux, et les dentelles, et toutes ces vaines couvertures qui ne cachent rien (3). »

Pour ces héroïnes du cloître, « un dépouillement complet de toutes les choses extérieures. Leur corps, auparavant si tendre et si chéri, si ménagé, devient une victime d'expiation. Le coucher dessus la dure, la psalmodie de la nuit et le travail de la journée attirent le sommeil à ce corps si délicat, sommeil léger qui n'appesantit pas l'esprit, et qui n'interrompt presque point ses actions.

« Et l'âme n'aura-t-elle pas aussi ses mortifications ? L'âme se punira en enchaînant sa liberté. Des grilles af-

(1) *Serm. pour la prise d'habit de madame de la Vallière.*

(2) *Is.*, XIII, 16, 17.

(3) *Ibid.*, 18, 19, 20.

freuses, une retraite profonde, une clôture impénétrable, une obéissance entière, toutes les actions réglées, tous les pas comptés, cent yeux qui nous observent, » voilà les saintes et en même temps les douces tortures de l'âme. O filles du Carmel, vous nous offrez en vos personnes le triomphe le plus complet de la grâce sur la nature, et de l'esprit sur la chair !

La fausse philosophie, qui ne voit dans l'homme que la matière et ce qu'on appelle l'intelligence, c'est-à-dire la faculté d'acquérir des connaissances, la fausse philosophie n'a d'approbations et d'éloges que pour les ordres religieux qui soulagent dans le monde les maux du corps, ou qui éclairent l'esprit par l'instruction et la science ; tandis qu'elle n'a que des dédains et des paroles de blâme pour l'institut sublime des vierges du Carmel.

Pour nous, nous bénissons sans doute les frères de Saint-Jean de Dieu, les humbles disciples du bon et charitable de la Salle, les filles de Saint-Vincent de Paul, de Saint-Charles, du Sacré-Cœur, les Ursulines, etc.

Mais, nous ne le cachons pas, notre plus grande admiration est pour les ordres religieux qui demandent le plus grand courage, la plus complète abnégation et l'apogée du sacrifice ; et, à ce titre, les Carmes, les Chartreux, les Trappistes, les Carmélites, nous paraissent au premier rang des justes dont la vie est crucifiée en Dieu.

Aussi quels nobles caractères, quelles âmes généreuses et fortement trempées que celles des Thérèse d'Avila, des Louise et des Victoire de France ! Et quelle femme encore que cette duchesse de la Vallière, qui a si bien prouvé, et par sa conversion et par son livre si consolant, que la miséricorde de Dieu est au-dessus de tous ses autres attributs !

Ah ! derrière ces grilles qui nous semblent si effrayantes, dans ces maisons qui ont l'air de véritables prisons, sous ces habits de bure, sous ces grossiers vêtements, que de cœurs brûlent et se consomment ! que d'anges prient pour nous qui ne savons pas prier, et qui ne prions pas ! que d'anges pleurent sur nous qui ne pleurons pas ! que d'anges se dévouent et s'immolent pour nous, pour nous si lâches, si délicats, et si peu empressés à fléchir la colère de Dieu, à expier nos fautes et à participer aux souffrances de Jésus-Christ !

Honneur donc, admiration, reconnaissance, bénédiction à ces âmes héroïques qui s'interposent si généreusement entre le ciel et nous ! Honneur, admiration, reconnaissance, bénédiction à ces nobles victimes qui se font anathèmes pour les péchés de leurs frères !

Ennemis de nos institutions, vous demandez sans cesse pourquoi ces cloîtres, ces couvents et ces communautés... Eh ! ne savez-vous pas qu'il y a dans la nature des plantes qui ne croissent et qui ne prospèrent qu'à l'ombre, des plantes que tuerait le feu ardent d'un grand soleil ?

Enfants de Marie, disons encore un mot du scapulaire. Vous savez ce que c'est ; vous en connaissez la nature, l'origine et la puissance.

Mais les mondains se moqueront de nous et de nos ligue... Et que nous font à nous les moqueries des mondains et leurs sarcasmes insensés ? Les enfants de lumière doivent-ils s'inquiéter de ce que pensent ou disent les enfants de ténèbres ? Et n'est-il pas écrit, dans le livre sacré des oracles divins, que l'homme charnel ne comprend rien aux choses de l'ordre surnaturel ? Peut-il y avoir accord de pensées et de sentiments entre les disciples du Christ et les fils du démon, entre les élus de Dieu et les esclaves

de Satan ? Non, non, cette harmonie et cette union n'est pas possible.

Enfants de la Vierge des vierges, laissez donc dire les insensés ; et, sans tenir aucun compte de leurs folles raileries, voyez dans le scapulaire la livrée même de Marie.

Hé quoi ! les hommes les plus hautains et les plus fiers portent avec tant d'orgueil la livrée des princesses et des reines de la terre ! ils étalent si superbement un cordon rouge ou vert, bleu ou blanc ! ils mettent tant de complaisance à paraître décorés d'un pouce de ruban ! ils se pavanent si fièrement quand leur poitrine porte l'insigne d'ordres souvent ridicules dans leurs noms ou leur origine (2) ! un galon, une épaulette, quelques lignes d'or ou d'argent façonnées en étoile, chatouillent tant leur amour-propre et flattent tant leur vanité !

Enfants de Marie, ah ! soyez bien plus légitimement heureux d'appartenir à un ordre qui vous rattache au plus beau trône de l'univers, après celui de Dieu. Portez, sans jamais en rougir, portez avec reconnaissance, amour et fidélité, cette céleste décoration.

Avant d'arriver à vous, avant d'être portée par vous, elle a passé sur de bien saintes, de bien nobles et de bien valeureuses poitrines. Saint Édouard d'Angleterre et saint Louis de France, Henri IV, Louis XIII et Louis XIV, le pape Clément VIII, les cardinaux Balberini, Albani, Borghesi, Colonna, Adescalchi, saint Laurent Justinien, saint Charles Borromée, Belzunce de Marseille et l'éloquent Fléchier de Nîmes ont porté le scapulaire sous le manteau royal, sous la triple couronne, sous la pourpre romaine et sous la mitre pontificale. Le scapulaire a monté sur

(1) Les ordres du Bain, de la Jarretière, de l'Aigle blanc, etc.

tous les trônes de l'Europe avec quelques-uns des rois ou quelques-unes des reines qui les ont occupés ; et, en France Henri IV, Louis XIII et Louis XIV sont allés avec lui à l'ennemi et à la victoire.

Sans doute cet habit, si puissant qu'on le suppose, ne vous rendra ni impeccables ni invulnérables, absolument parlant. Avec lui vous pouvez encore être exposés aux dangers inséparables de la vie, soit pour l'âme, soit pour le corps.

Mais méritez par vos vertus que cet habit vous protège. Portez avec respect ce vêtement de sainteté. Ne paralysez pas, par vos péchés et vos résistances à la grâce, sa vertu merveilleuse ; ne le profanez pas en le rendant témoin de honteuses faiblesses. Laissez-le exercer sur vous toute son efficacité ; car sa puissance est grande, toute la terre l'a éprouvée, et elle n'est pas non plus inconnue à la mer.

Guerres, pestes, sécheresses, incendies (1), naufrages, ouragans, inondations, tous ces fléaux ont senti et respecté son pouvoir. Il a brisé des épées et aplati des balles (2) ; il a désarmé des brigands, fermé la gueule des lions et des monstres marins, fasciné des serpents et fermé

(1) Nous avons lu dans des feuilles publiques, il y a quelques années, que le feu ayant pris dans un couvent de la Visitation, avait été arrêté tout à coup au milieu de ses ravages par la vertu d'un scapulaire que la supérieure de la maison jeta dans les flammes.

(2) Au siège de Montpellier, en 1642, un soldat qui portait sur lui cette sainte livrée de Marie reçut un coup de mousquet comme il montait à l'assaut ; mais la balle, après avoir percé ses habits, s'aplatit sur son scapulaire, et s'arrêta sans lui faire aucun mal. Louis XIII, qui se trouvait au siège, fut lui-même témoin de ce prodige de protection.

Mois de Marie, par Lalomia, XXII^e jour.

des précipices (1). Il a sauvé des édifices, des villes, des provinces, et jusqu'à des nations entières. Marseille et la Provence, Gueldre et l'île de Malte, la Savoie, la Sardaigne et l'Espagne, ont heureusement éprouvé qu'il est un signe de salut, le salut même dans le danger.

Nous ne dirons rien des prodiges opérés par le scapulaire dans l'ordre de la grâce, et pour la conversion ou la persévérance de ceux qui le portaient. Tous ses triomphes sur le démon ne sont connus que de Dieu ; mais ceux que nous savons sont encore incalculables.

Enfants de Marie, qui avez revêtu cet habit, ne le quittez jamais, de peur que Marie ne vous quitte (2). Que

(1) Le 8 mai 1842, eut lieu aux portes de Paris, sur le chemin de fer de Versailles, l'épouvantable catastrophe dont la chapelle de Notre-Dame des Flammes, bâtie en face de Meudon, est destinée à conserver le lamentable souvenir. Plus de cent personnes de tout rang venaient d'être brûlées et réduites en cendres dans les wagons incendiés. Un bien plus grand nombre avaient reçu des blessures graves.

Dans cet affreux malheur, Marie signala sa puissance et sa bonté de mère en faveur d'un de ses clients.

Car, trois jours après l'événement (le 11 mai), on lut dans l'*Union* le fait suivant :

Un jeune étudiant accompagnait à l'hospice Necker un de ses amis grièvement blessé. Parvenu à la salle dans laquelle on devait placer son camarade, il dit à l'une des sœurs qui se trouvaient là : « O ma sœur, c'est mon scapulaire qui m'a sauvé ! c'est à la sainte Vierge que je dois la vie ! Seul des personnes qui se trouvaient dans le même wagon, j'ai échappé à la mort. Je n'ai aucune blessure ! Oh ! quelles grâces je dois rendre à Dieu ! »

(*Le Culte de la Ste. Vierge*, pag. 675.)

(2) Lorsque Clément VIII fut parvenu au souverain pontificat, l'officier qui le dépouillait de ses habits de cardinal pour le revêtir de ceux de sa nouvelle dignité, voulut lui ôter aussi son scapulaire. Mais le pieux pontife, faisant allusion au chiffre A. M. dont est mar-

ce bouclier vous protège durant la vie et à la mort ! qu'il soit pour vous, ici-bas, un vêtement de justice , qui se change, dans l'éternité, en un vêtement de gloire !

qué le scapulaire, dit à cet officier : « Laissez Marie avec moi , de peur que Marie ne me laisse : *Desine Mariam, ne Maria me desinat.*

(*Annuaire de Marie*, 64^e exercice.)

XX.

CONFRÉRIES ET ARCHICONFRÉRIE.

Vis unita fortior.

L'union fait la force.

L'homme seul, l'homme isolé, l'homme abandonné à lui-même et à ses propres forces, que peut-il? de quoi est-il capable? Hélas! de bien peu de chose. D'abord, à peine s'il a le temps de se voir et de se reconnaître lui-même, tant sa vie est fugitive, tant son existence est rapide. A peine entré, il faut qu'il sorte; à peine assis, il faut qu'il parte; à peine né, il faut qu'il meure : et le temps, dont Dieu n'a pas besoin, puisqu'il est l'éternité, le temps, si nécessaire à l'homme pour la plupart de ses œuvres, le temps lui manque presque toujours, ou il en a trop peu, *brevi vivens tempore* (1). Ensuite, tant pour le corps que pour l'âme, il est d'une faiblesse extrême, d'une faiblesse d'enfant; et, au moral comme au physique, il est rempli de misères, de besoins et d'infirmités, *multis repletur miseriis* (2). Qu'est-ce que le nombre de mes jours? s'écrie le roi-prophète en s'adressant à Dieu. Vous leur avez assigné un terme bien peu long, et ma substance est comme rien. Tout homme vivant n'est qu'un néant; il

(1) Job, XIV, 1.

(2) *Ibid.*

passé comme l'ombre, et c'est en vain qu'il se tourmente (1).

Voilà ce qu'il est, même dans l'état de société.

Mais combien cette faiblesse, cette impuissance n'est-elle pas plus grande encore dans l'état d'isolement ! Aussi, dès qu'il eut créé Adam, le Seigneur dit : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul, *Non est bonum hominem esse solum* (2). Donnons-lui donc un aide, une société, une compagnie, *Faciamus illi adjutorium* (3). » Et, deux mille ans plus tard, le Sage s'écriera : « Malheur à celui qui est seul ! *Væ soli* (4). » Et, sur-le-champ, il en apporte une raison : « C'est que si celui qui est seul vient à faire une chute, nul ne pourra le relever, *Quia cum ceciderit, non habet sublevantem se.* » Il en apporte une raison : il pourrait en apporter mille, et dire : « Aveugle, nul ne le conduira ; malade, nul ne le guérira ; ignorant, nul ne l'éclairera ; timide et lâche, nul ne l'encouragera. » *Væ soli ! quia cum ceciderit, non habet sublevantem se.*

De cette expérience continuelle que l'homme fait de son infirmité, du sentiment et de la conviction de sa faiblesse, est né pour lui le besoin de s'associer à d'autres pour doubler, quadrupler, centupler ses forces, ses lumières, sa fortune, etc. ; pour faire, avec le concours et l'assistance des autres, ce que seul il ne pourrait faire ; car il a été dit que l'union fait la force, *vis unita fortior*. Ainsi s'expliquent et se motivent toutes ces associations qui, de nos jours plus que jamais, surgissent de toutes parts dans l'in-

(1) *Ps.* XXXVIII.

(2) *Gen.*, II.

(3) *Ibid.*

(4) *Eccle.*, IV, 10.

térêt des sciences, des arts, des lettres, de l'industrie, du commerce, et même des plaisirs.

Or, ce que les enfants du siècle font pour leurs avantages ou pour leurs besoins temporels, les enfants de lumière ont imaginé de le faire pour la gloire de Dieu, pour l'honneur de ses saints, et pour les grands intérêts de l'âme et de l'éternité.

L'Église est déjà elle-même une magnifique société destinée à couvrir la terre, et à ne faire de tous les peuples qu'un seul et immense troupeau, dont Dieu est le premier pasteur.

Mais, de même que dans l'unité d'un seul royaume se forment, comme nous l'avons dit, diverses sociétés, celles-ci dans un but, celles-là dans un autre; de même que dans une armée il y a différents corps, les uns pour l'attaque, les autres pour la défense, quelques-uns pour la plaine, quelques autres pour la montagne, tous ces corps ayant d'ailleurs leurs armes spéciales et leurs exercices propres; ainsi diverses congrégations se sont établies dans l'Église sous le titre de confréries.

L'Église est *une* sans doute; c'est là son premier caractère; mais cette unité de foi, de dogmes, de sacrements, n'exclut pas une certaine variété de pratiques facultatives. Unité dans le fond, diversité dans certaines formes qui ne touchent point à l'essence du christianisme, voilà, en résumé, la situation de l'Église militante; unité dans la variété, variété dans l'unité, c'est là un des plus beaux aspects qu'elle offre à nos regards. Elle est la robe du vrai Joseph; robe sans couture, il est vrai, mais cependant tissue de fils de couleurs différentes, lesquelles couleurs s'harmonisent merveilleusement entre elles et avec le tout.

Les chrétiens sont tous appelés au même héritage, le ciel. Mais, pour les y faire arriver, la grâce elle-même revêt des formes différentes : l'esprit de Dieu souffle où il veut et comme il veut, tantôt avec douceur et comme un vent du midi, tantôt avec violence, comme un vent du septentrion ; tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. De là, la diversité des voies et des moyens employés par les fidèles pour parvenir au port bienheureux du salut. Ceux qui se sentent poussés dans la même direction et par les mêmes inspirations ont voulu se réunir en corps pour se fortifier, s'exciter, s'encourager et se défendre, comme on voit, en Orient, les voyageurs s'assembler et se former en caravanes pour traverser les déserts, et se mettre en défense contre les coups de main des Arabes vagabonds ; ou bien encore comme on voit, à l'approche de l'hiver, certains oiseaux se rassembler en troupes prévoyantes pour aller, à travers les vastes champs de l'air, chercher un ciel plus doux et un climat plus tempéré, et pour s'adoucir les fatigues de ce voyage aérien :

Honorer et servir, d'un culte plus fervent que la plupart des chrétiens, ou Dieu, ou la sainte Vierge, ou les anges, ou les saints ; méditer plus assidûment les mystères et l'amour infini de l'Homme-Dieu, les vertus et les grandeurs de sa divine mère, les exemples et les écrits des bienheureux qui nous ont précédés sur la terre et au ciel ; invoquer leur assistance avec plus de ferveur ; s'imposer des pratiques de surérogation ; s'astreindre à des prières, à des jeûnes, à des aumônes et à des exercices que la discipline générale ne prescrit pas ; viser et tendre à une plus grande perfection que le commun des fidèles ; s'engager surtout à l'accomplissement exact et régulier des devoirs religieux qui sont de commandement ; s'édifier mutuelle-

ment entre membres d'une même affiliation ; se donner de bons exemples et de charitables avis ; assister plus abondamment les âmes du purgatoire ; exercer envers les vivants, et surtout à l'égard de ses coassociés, une bonté plus généreuse et plus compatissante : telle est la fin des confréries, tel est l'esprit de leurs règles et de leurs institutions.

Nous n'avons à parler ici que de celles qui ont pour objet le culte de Marie. Sans doute elles datent de fort loin, et elles doivent être presque aussi anciennes dans l'Église que la dévotion à laquelle elles se rattachent.

Mais, sans chercher à remonter bien haut dans les annales édifiantes de la piété chrétienne, sans vouloir compulser l'histoire des confréries chez tous les peuples catholiques, aux divers âges de la foi, bornons-nous à mentionner seulement quelques-unes de ces dévotes et bienfaisantes fédérations formées en l'honneur de la Vierge et à la face de ses autels.

Si tous les mystères connus de sa vie plus qu'angélique ont été et sont dans l'Église l'objet d'une fête particulière, ces mêmes mystères aussi sont devenus comme le germe et comme le noyau de quelque sainte agrégation. Ainsi l'on a vu et l'on voit les confréries de la Conception, de la Nativité, de l'Annonciation, de la Compassion, de la Purification et de l'Assomption. Les vertus principales de la mère de Jésus sont aussi devenues le titre d'associations de la même nature, et ont donné lieu aux confréries de la Pureté, de l'Humilité, de l'Obéissance de la Vierge, les membres de ces pieuses sociétés s'engageant surtout à retracer dans leurs mœurs les vertus qui sont comme le symbole et comme le drapeau de leur agrégation. Louer Marie, et célébrer, tant en prose qu'en vers, ses qualités, sa

gloire, sa puissance, ses miracles, est le but que, dans le principe, se proposèrent les académies ou confréries pieuses et savantes du Puy-en-Velay, de Caen, de Rouen, de Toulouse, de Paris, de Valenciennes, d'Amiens et de Douai. Chaque lieu célèbre où la sainte Vierge est l'objet d'un culte spécial devient aussi le centre d'une de ces associations, qu'on peut, à juste titre, appeler parthéniennes.

Ainsi Notre-Dame de Lorette, Notre-Dame de Fourvières, Notre-Dame du Puy, Notre-Dame de Liesse, Notre-Dame de Roc-Amadour, ont leurs confréries propres. Chaque autel tant soit peu connu de la Vierge par excellence est, pour ainsi dire, le vocable et comme le point de ralliement d'une de ces ligues formées pour la plus grande gloire de Dieu, pour l'honneur de sa sainte mère et pour le salut des âmes. Il en faut dire autant des diverses dénominations sous lesquelles la sainte Vierge est invoquée; et Notre-Dame de Pitié, Notre-Dame de Bon-Secours, Notre-Dame de la Paix, Notre-Dame de l'Espérance, Notre-Dame de la Bonne-Mort, toutes ces qualifications, et mille autres encore, ont donné naissance à autant de corporations qui portent les mêmes noms, et qui honorent la sainte Vierge principalement sous le titre qui correspond à celui de leur association. Ces alliances sont si nombreuses dans le catholicisme, qu'à peine, dans toute l'Église, trouverez-vous çà et là quelques paroisses peu ferventes où la Mère de Dieu n'ait pas une famille d'élite; et, au contraire, vous verrez que, généralement dans toutes les paroisses, tant des villes que des villages, la foi possède une ou plusieurs de ces agrégations, qui toutes ont leurs registres, leurs statuts, leurs privilèges et leur trésor spirituel.

Au douzième siècle, on vit surgir comme par enchantement, et sur tous les points de la France, de vastes et

puissantes associations pour la construction de basiliques en l'honneur de Dieu et de la Vierge Marie. Dès 1205, il existait à Paris une confrérie pour le chant des louanges de Dieu et de la Vierge.

Au milieu du treizième siècle, il s'établit à Rome une confrérie dont les membres prirent le nom de *Recommandés de la Vierge*. Ils devaient se consacrer à toutes sortes de bonnes œuvres, et saint Bonaventure leur donna un règlement.

La même ville fut aussi dotée, dans le quinzième siècle, de l'*Archifraternité de la très-sainte Annonciation*. Elle eut pour but d'arracher aux dangers de la séduction de jeunes filles pauvres et honnêtes, et de leur constituer des dots au moyen de collectes et d'offrandes charitables, soit pour leur établissement dans le monde, soit pour leur entrée en religion, si une piété plus tendre leur inspirait le goût de ce dernier et saint état. On conçoit quelle influence devait avoir sur les mœurs une confrérie de ce genre, et combien de victimes elle arracha à la misère et à la honte.

Plus tard, les confréries *du Saint Rosaire*, *du Scapulaire*, *de l'Immaculée Conception*, et un nombre infini d'autres, qui prirent des noms différents, se sont formées sur ce modèle.

Mais arrêtons-nous à parler de cette confrérie reine qui a pris naissance, de nos jours, dans cette ville immense, agitée, où se forment tant d'entreprises bonnes ou mauvaises, utiles ou désastreuses, salutaires ou subversives.

La révolution de juillet 1830 venait, sous plus d'un rapport, de changer la face de la France. Un trône venait de s'écrouler; et, de toutes parts, l'impiété levait orgueilleusement la tête pour outrager le ciel : semblable à ces serpents qui quittent leurs sombres repaires, et sortent

des ruines pour s'étaler au grand soleil et siffler contre les passants, ou contre l'astre bienfaisant qui répand sur la terre la chaleur et la vie.

Paris surtout sentit l'effet de cette commotion politique. Les temples y tremblèrent sur leurs fondements ébranlés. Le coup de van fut donné : le faux grain disparut comme une paille légère ; les faibles firent défection ; les églises parurent vides, car à peine quelques âmes avaient résisté à l'épreuve. On avait pendant quinze ans accolé l'autel au trône, arboré les fleurs de lis aux extrémités des croix ; et si, de sa main puissante, Dieu n'eût soutenu et protégé ses autels et sa croix, on les aurait vus disparaître, avec le trône et le sceptre de la royauté, dans un abîme commun..... Mais néanmoins la secousse que ressentit la religion fut grande et désastreuse.

Une paroisse surtout « était tombée dans le plus affreux état d'indifférence irrégieuse et même d'impiété formelle (1). Cette paroisse était pourtant placée sous les auspices de *Notre-Dame des Victoires*. Mais, située au centre de Paris, centre elle-même du commerce et des affaires, entourée de théâtres et de lieux de plaisirs, devenue le point d'où partaient et où aboutissaient les mouvements qui alors agitaient Paris et la France, cette paroisse avait vu s'éteindre dans son sein presque tout sentiment de foi, presque toute idée religieuse. Son église était déserte, même aux jours des plus grandes fêtes ; la parole sacrée n'y avait plus d'auditeurs, la table sainte plus de convives.

Les choses étaient dans cet état, et rien ne paraissait devoir y mettre un terme, quand le pieux pasteur de ce troupeau égaré reçut d'en haut la pensée de consacrer sa pa-

(1) *Manuel de l'Archiconfrérie*, pag. 12.

roisse, d'une manière toute particulière, au très-saint et immaculé cœur de la bienheureuse mère de Dieu, pour obtenir, par elle, que l'abondance prit la place de la stérilité, et que la vie succédât à la mort.

Soudain on rédigea le plan et les statuts d'une association de prières pour la conversion des pécheurs. Les exercices commencèrent le troisième dimanche de l'Avent, 11 décembre 1836. Cinq à six cents personnes s'y trouvèrent réunies. Une conversion remarquable en signala l'ouverture, et devint l'augure heureux et comme le prélude de toutes celles qui devaient suivre. Un registre fut ouvert le 12 de janvier 1837. Dix jours après, il contenait deux cent quatorze associés, presque tous de la paroisse. Mais peu à peu l'œuvre grandit, et dilata ses racines. Bientôt des habitants des autres paroisses de Paris vinrent s'ajouter à ce noyau. Puis l'association franchit les murs d'enceinte de sa ville natale.

A l'heure où nous écrivons, elle fait des prosélytes dans tous les diocèses, dans toutes les cités et presque dans tous les villages de France ; elle se propage à l'étranger, et elle compte des associés non-seulement dans toute l'Europe, mais même dans le nouveau monde, à Boston, à New-Yorck, à Charlestown, au détroit, aux îles Bermudes, à Santo-Domingo et à la Martinique. L'arbre, petit dans son principe, embrasse les deux hémisphères ; il laisse tomber ses fruits de grâces et de salut, comme une pluie de bénédictions, sur un nombre infini de lieux. Dans les premiers jours de janvier 1842, l'archiconfrérie du très-saint et immaculé Cœur de Marie comptait déjà sur ses registres deux cent cinquante mille associés ; et, au moment où nous faisons imprimer cet ouvrage, le chiffre des noms inscrits s'élève à 336,425 hommes, 353,173 fem-

mes, 8,706 agrégations, paroisses et communautés. On porte à 16 millions le nombre total de ses affiliés dans toute l'étendue du monde catholique.

Dans cet accroissement prodigieux, dans cette extension inouïe d'une association qui semblait ne devoir pas franchir les étroites limites d'une œuvre paroissiale, qui ne reconnaîtrait le doigt de Dieu, et l'action visible et manifeste de celle à qui toute puissance a été donnée par Jésus ?

« Oui, s'écrie hautement le digne fondateur de cette œuvre, l'auguste Marie a entendu les vœux que le zèle et la charité offrent à la divine miséricorde, sous les auspices de son cœur compatissant. Et celle dont saint Bernard nous dit que le Tout-Puissant a mis dans sa main la plénitude de tous les biens, parce qu'il veut que toutes les grâces qu'il nous fait, que toutes les faveurs qu'il nous accorde passent par les mains de sa mère ; celle qui, selon saint Anselme, a un si grand mérite, un crédit si puissant auprès de Dieu, qu'il est impossible qu'elle n'obtienne pas, qu'elle ne fasse pas ce qu'elle veut ; Marie, la mère de la divine miséricorde, a répandu des grâces de conversion et de salut sur une foule d'âmes malheureuses, et profondément égarées dans les voies de la perdition.... On voit des familles entières qui avaient oublié, abandonné leurs devoirs, qui, depuis nombre d'années, n'avaient pas mis le pied dans les temples du Seigneur ; on les voit, père, mère et enfants, rivaliser entre eux dans tous les actes de la piété chrétienne. Ce consolant spectacle est offert dans tous les âges, dans toutes les conditions. Une multitude de jeunes gens ressent le joug des passions, embrassent la sainte sévérité de la pureté évangélique, et, au milieu des scandales d'un siècle corrompu, restent fidèles à Jésus-Christ. Des sexa-

« génaires, des septuagénaires, hommes, femmes; d'au-
« tres de quarante, de cinquante, de trente ans, qui n'ont
« jamais pratiqué aucun acte religieux, qui n'ont reçu
« aucune espèce d'instruction catholique, viennent, l'es-
« prit fatigué par tous les systèmes successivement em-
« brassés et abandonnés, le cœur glacé, usé par tous les
« événements d'une vie qui n'a point trouvé d'abri contre
« les passions, ils viennent, avec la simplicité et la docilité
« des petits enfants, écouter les instructions chrétiennes.
« La divine parole rend la vie à ces morts spirituels, et
« plusieurs sont admis pour la première fois, au déclin de
« leur vie, à la participation du pain des anges. »

« Un caractère universel, et qui ne manque à aucune de
« ces conversions, c'est une piété vive, tendre et éclairée
« envers Marie. Tout dans ces œuvres admirables porte le
« cachet et l'empreinte de la toute-puissante intervention
« de l'auguste Reine du ciel et de la terre. Et ce ne sont
« pas seulement les enfants de la foi, les pécheurs nés ca-
« tholiques, qui sont les heureux objets de la tendre com-
« passion du sacré cœur de Marie : des frères séparés, des
« protestants ouvrent les yeux et abjurent leurs erreurs :
« des juifs adorent Jésus-Christ et invoquent sa divine
« Mère ; des infidèles sont baptisés (1). »

Et maintenant on voit si, comme les adversaires de nos institutions veulent le persuader aux autres, et comme peut-être ils se le sont, quoique grandement à tort, persuadé à eux-mêmes, on voit si ces associations appelées confréries n'ont d'autre but que de réciter un certain nombre de fois certaines formules de prières ; on voit si elles ne se proposent que de gagner des indulgences, que

(1) *Manuel de l'Archiconfrérie.*

de porter quelque symbole ou quelque image de Marie, de suivre sa bannière dans les processions, de revêtir ses couleurs dans les cérémonies. Non, non, cela n'est pas la fin unique des confréries; c'en est le corps et non l'esprit, c'en est l'écorce et non la moelle, c'en est l'accessoire et non le principal.

La vertu, la vertu à conserver ou la vertu à recouvrer, la vertu à pratiquer dans un plus haut degré de perfection et de beauté, voilà la fin dernière de toutes ces alliances saintes : en peut-on une plus louable, une plus moralisante, une plus civilisatrice, une plus digne, en un mot, des respects de quiconque porte un cœur bon et honnête, une âme droite et amie du bien?

Prenons donc en pitié toutes les déclamations ignorantes ou passionnées des prétendus esprits forts qui outragent sans cesse ce qu'ils ne connaissent pas, ce qu'ils ne comprennent pas. Ce qu'on a vu dans ce chapitre prouve suffisamment que les confréries catholiques n'ont pas pour objet unique la récitation de certaines prières, ni l'accomplissement de certains actes de piété; mais qu'elles ont surtout pour but d'élever l'homme de plus en plus au-dessus de lui-même, de lui donner de nouvelles ailes qui l'approchent de plus en plus de la Divinité, de lui fournir des armes plus fortes et mieux trempées contre ses ennemis, d'étayer davantage sa faiblesse si grande, et de guider plus sûrement ses pas si incertains et sa marche si chancelante.

Voilà quels sont les résultats de ces agrégations éminemment utiles. « Ce sont, » dit un extrait des statuts de la congrégation des Pénitents, rédigés et imprimés par le commandement et privilège du roi Henri III, en 1583, ce sont « les prières, les jeusnes, l'aumosne, la visitation des

malades, le rachapt des prisonniers, le mariage des pauvres filles, les confessions, les communions, les exhortations, les réconciliations des querellants, la correction des délinquants, l'assistance au divin service. »

Qui sera assez osé pour attaquer et censurer de pareilles institutions, véritables canaux qui portent dans la société la vertu et la charité ?

Enfants de Dieu et de Marie, vous qui n'appartenez encore à aucune de ces agrégations pieuses, entrez avec empressement dans une ou dans plusieurs de ces alliances spirituelles. Imitiez saint François de Sales, qui disait de lui-même : « J'entre dans toutes les confréries que je rencontre, parce qu'il n'y a rien à perdre et toujours à gagner par la communication des prières et des bonnes œuvres. » Craignez l'isolement dans l'affaire du salut. L'arbre qui est tout seul au milieu du désert est toujours en péril : la tempête peut l'arracher, ou le soleil le brûler ; mais dans la forêt il s'abrite et contre la tempête et contre les feux du soleil. Le tison enflammé se refroidit bien vite et s'éteint tout à fait, quand on l'éloigne du foyer. Mettez-le en contact avec un autre tison enflammé comme lui, tous deux entretiendront et conserveront leur chaleur.

Malheur donc, encore une fois, à celui qui est seul !

Et vous qui appartenez à une ou à plusieurs de ces associations dont Marie est la patronne, soyez fidèles aux pratiques prescrites par leurs règlements, et efforcez-vous de gagner toutes les indulgences attachées à ces œuvres : car à quoi bon vous enrôler sous un drapeau, si vous ne voulez observer aucune discipline, ni vous astreindre à aucun joug ? Cependant ne vous troublez pas si, même volontairement, vous en omettez quelques-unes ; cette omission n'est pas mortelle.

Surtout gardez-vous bien de préférer, comme cela n'arrive que trop souvent, les pratiques de surérogation aux devoirs essentiels, et les fêtes de la Vierge à celles du Seigneur.

N'ayez pas non plus une vaine et téméraire confiance dans les pratiques, les prières, les signes et les symboles de ces pieuses associations. Ne les regardez pas comme des gages tellement certains de prédestination, qu'au moyen de ces pratiques, de ces prières, de ces symboles, vous ne puissiez pas tomber dans l'éternelle réprobation. Mais voyez en eux des signes d'humilité, d'abnégation, de patience, de douceur, de pureté, d'obéissance, que l'on ne doit porter au cou, au bras et sur les reins, que pour se souvenir de pratiquer ces vertus, et pour être continuellement, par ces mêmes symboles, averti de ses devoirs et excité à les remplir.

L'Église veut que ceux qui entrent dans les pieuses ligues formées par elle contre Satan ne tendent qu'à s'exciter par des exemples réciproques à servir Dieu avec plus de ferveur et de fidélité, à s'assister de prières et de remontrances charitables, à se donner la main pour se relever de leurs chutes, et à marcher ensemble, dans les voies du Seigneur, sur les pas et sous la protection de Marie.

Resserrez donc les liens qui vous attachent à tous les membres de la congrégation dont vous faites partie. N'ayez entre vous qu'un cœur et qu'une âme pour bénir Dieu, louer Marie et vous aimer les uns les autres, *ut omnes unanimes uno ore honorificetis Deum* (1).

Mais pourtant aimez-vous entre membres de la même association, sans préjudice de cette charité générale que

(1) *Rom.*, XV, 6.

vous devez à tous les hommes. Ne regardez pas ceux qui n'appartiennent point à votre confrérie comme des indignes, des étrangers et des profanes. L'Église n'a qu'un esprit, qu'un cœur et qu'une âme ; elle ne divise pas ses enfants par classes et par livrées. Pour elle, il n'y a que deux divisions au for extérieur : ce sont les âmes consacrées à Dieu par un vœu spécial, et celles qui n'ont avec lui que les engagements ordinaires ; et, au for intérieur, elle n'a encore que deux castes : les justes et les pécheurs, les vivants et les morts.

Mais l'extérieur sera toujours par lui-même un signe équivoque. Ne vous bornez donc pas à nettoyer et à orner le dehors de la coupe ; purifiez surtout le dedans. Ne vous arrêtez pas à faire inscrire votre nom sur les registres des confréries ; prenez surtout à tâche de mériter, par vos vertus, que ce nom soit inscrit dans le livre de vie. Ce ne sont pas des feuilles seulement qu'on vous demande, ce sont surtout des fruits. Craignez donc cette parole vraiment terrible et effrayante : « On vous croirait vivant, et vous êtes mort (1). »

Surtout veillez attentivement à conserver pur et intact l'honneur de la congrégation qui vous a admis dans ses rangs. Ne soyez pas dans son sein comme un loup parmi les brebis, comme un arbre maudit parmi des arbres bénis, comme un enfant de Bélial parmi les enfants de Marie. Mais, au contraire, édifiez tous vos frères, toutes vos sœurs en Dieu ; et, pour cela, souvenez-vous de ces paroles que Salomon met dans la bouche de la sagesse, et l'Église dans celle de Marie : « J'aime ceux qui m'aiment... » et ceux qui me cherchent me trouvent... Mes fruits sont

(1) ¹Apoc., III, 1.

« meilleurs que l'or, que l'or le plus pur ; mes dons valent
« mieux que le saphir. Je marche dans la voie droite, au
« milieu des sentiers de l'équité, pour découvrir à ceux
« qui m'aiment les biens véritables, et pour remplir leurs
« trésors (1). »

(1) *Prov.*, VIII.



XXI.

PÈLERINAGES, LÉGENDES, EX-VOTO.

Eh ! douce mère des chrétiens , reine des anges et de tout ce qu'il y a de saints dans les cieux , notre curiosité s'en ira-t-elle vous demander maintenant pourquoi il vous a plu d'ouvrir en tel lieu plutôt qu'en tel autre le trésor inépuisable de vos bienfaits ? Non , vous aimez qu'on vous implore ; vous nous le prouvez par mille bontés répandues sur toutes nos douleurs : c'est bien assez que nous sachions cela. Louis Veuillot, *les Pèlerinages en Suisse*, 2^e vol., p. 288.

On appelle pèlerinages des lieux principalement consacrés par la religion , principalement vénérés par la piété des peuples , et illustrés par des prodiges éclatants. On nomme aussi pèlerinages la visite de ces saints lieux et les voyages entrepris pour aller y adorer Dieu , lui demander certains bienfaits d'un ordre supérieur , ou lui porter l'hommage de la reconnaissance pour de grandes grâces obtenues.

Mais comme chaque chose dans le monde a ses contradicteurs , plusieurs s'en vont répétant : « A quoi bon des pèlerinages ? Dieu n'est-il pas partout ? De quelque coin de la terre que s'exhale une prière , ne va-t-elle pas à lui ? ne monte-t-elle pas jusqu'à son trône ? et sa bénédiction ne descend-elle pas aussi sur tous ceux qui l'invoquent , dans les cités comme au désert , sur l'*aride* comme sur l'Océan , dans une basilique comme sous un toit de chaume ? »

Oui , leur répondrons-nous , oui , sans doute , Dieu est

partout, et le ciel et la terre sont pleins de sa présence. Oui, de quelque endroit que parte un cri d'amour et de détresse, Dieu l'entend et l'exauce avec une bonté de père. Mais, bien que ce Dieu remplisse l'immensité du monde, il n'en est pas moins vrai, il est même constant, par l'histoire du culte depuis Adam jusqu'à nous, qu'il a toujours montré une prédilection éclatante pour certains lieux de la terre signalés par quelques prodiges de sa toute-puissance, et où il semble plus prompt à écouter les vœux et les humbles demandes de l'homme, sa créature.

Cette vérité brille même dans les ténèbres du paganisme et de l'erreur.

On sait combien les païens vénéraient certains lieux qu'ils regardaient comme plus sacrés ou comme plus chéris des dieux, tels, par exemple, que le temple de Jupiter Ammon, qu'Alexandre alla visiter en traversant à grandes peines, et au risque d'y périr, les sables brûlants des déserts. Citons encore les temples d'Apollon à Delphes et à Délos, de Diane à Éphèse, de Cybèle à Bérécinthe, d'Esculape à Épidaure, et enfin les chênes de Dodone et les antres fameux de Cumes.

L'islamisme, enfant bâtard et monstrueux, né de l'idolâtrie et du christianisme, a aussi ses pèlerinages. La Mecque, où est né Mahomet, Médine, où est son corps, et la sainte Jérusalem, qui a vu mourir Jésus-Christ, sont, dans sa religion, des villes que tout bon musulman doit autant que possible visiter une fois dans sa vie ; et le Coran prescrit au moins un pèlerinage à l'une de ces cités, quand on ne peut aller les visiter toutes les trois.

Chez les Juifs, à qui Dieu même avait révélé la manière dont il voulait être honoré, il y avait dans toute l'étendue

de la Judée des synagogues pour la prière. Mais il n'était permis d'offrir des sacrifices qu'à Jérusalem seulement. Aussi était-ce dans cette ville que les Juifs s'assemblaient en foule de tous les points du royaume pour célébrer les grandes fêtes, et notamment celle de Pâques ; et nous voyons dans l'Évangile que « les parents de Jésus allaient, suivant l'usage, tous les ans à Jérusalem pour cette solennité (1) ». Or, ces voyages, ces déplacements, surtout pour ceux qui venaient de loin, étaient de vrais pèlerinages, quelque réitérés qu'ils fussent.

Parmi nous, c'est-à-dire dans le catholicisme, les pèlerinages ont toujours été considérés comme des actes religieux.

En tête de tous les lieux vénérés par les chrétiens, plaçons encore Jérusalem, et toute cette terre sainte où le Sauveur a opéré la rédemption du monde, cette terre où il est né au milieu des anges, cette terre où il est mort au milieu des outrages et des imprécations des Juifs. Qui ne sait l'empressement et la dévotion de nos pères pour les voyages en Palestine ? Ces sublimes expéditions, si connues dans l'histoire du moyen âge sous le nom de *Croisades*, qu'était-ce autre chose que des pèlerinages armés, et dans lesquels les nations de l'Europe chrétienne se liguèrent et marchèrent ensemble pour arracher aux infidèles le tombeau de l'Homme-Dieu, et adorer en paix et en sécurité le divin Fils de Marie dans les lieux choisis par lui pour l'œuvre de notre salut ?

Les pèlerinages de la terre sainte sont devenus moins fréquents que dans les siècles de foi vive ; mais ils n'ont pas cessé, et, de toutes les parties du monde catholique,

(1) Luc, II, 41.

on va encore, de nos jours, prier où Jésus a prié, pleurer où il a pleuré, apprendre à pardonner où il a pardonné, et méditer l'Évangile aux lieux où l'Évangile a été d'abord annoncé par la bouche de son auteur.

Après Jérusalem, Rome, la capitale du royaume terrestre du Christ ; Rome, la résidence du chef visible de l'Église ; Rome, illustrée par le martyre et par les dépouilles mortelles des saints apôtres Pierre et Paul ; Rome, qui possède en son enceinte tant de monuments sacrés, tant de saints corps mutilés par la dent des léopards et par le glaive des bourreaux ; Rome a attiré et attire sans cesse dans ses murs de pieux voyageurs qui vont lui demander à voir autre chose que ses aqueducs, ses voies, ses places, ses palais, ses ruines, ses obélisques, ses colonnes, et qu'un autre mobile que la curiosité mène au tombeau des apôtres et dans les catacombes de la vieille cité des Césars.

Demander pourquoi Dieu se montre plus libéral de ses dons dans certains lieux que dans le reste de la terre, pourquoi il favorise par des grâces plus signalées certaines localités, c'est demander pourquoi Jésus-Christ n'est pas né sur tous les points du globe, pourquoi il a préféré la Judée aux autres contrées, pour en faire le théâtre de sa vie et de sa mort ; c'est demander pourquoi, dans le corps humain, la tête a des organes et des facultés que n'ont pas les autres parties ; c'est demander pourquoi, dans un État, toutes les villes, toutes les bourgades ne sont pas la capitale, et n'en ont pas les avantages. C'est, on le voit, c'est faire une question souverainement absurde.

Or, si Dieu lui-même a manifesté une prédilection marquée pour certains lieux particuliers, si tous les peuples ont toujours cru, dans presque toutes les religions, que

son oreille est tout spécialement attentive, son cœur tout spécialement ouvert aux prières qui lui sont faites dans ces lieux qu'il bénit comme des aînés, devons-nous nous étonner que la Vierge, qu'il a élevée au-dessus de toute créature, ait aussi sur la terre des endroits préférés? Et beaucoup de miracles ayant été faits par elle, beaucoup et de grands prodiges ayant été opérés par sa médiation, des grâces éclatantes ayant été obtenues par son intercession, devons-nous être surpris que la piété des fidèles ait pris aussi en affection et ait en vénération les temples, les sanctuaires, les chapelles, ou même simplement les lieux où Marie a signalé sa puissance de reine et sa bonté de mère?

Que ne pouvons-nous, ici, redire toutes les légendes, et gracieuses et naïves, qui racontent l'origine de la plupart des pèlerinages de la Mère de Dieu! Que ne pouvons-nous respirer les doux parfums de foi antique qui s'exhalent de toutes les pages et même de toutes les lignes de ces récits que rejette une froide critique et un rigorisme sévère, mais qu'un cœur vraiment pieux et surtout dévoué à Marie ne peut s'empêcher d'aimer et de relire avec bonheur!

Oui, délicieuses légendes, monuments précieux de l'humilité de nos pères et de leur foi robuste, vous êtes simples comme les fleurs des côtes et des vallons parmi lesquelles vous êtes nées; vous êtes simples comme les siècles qui vous ont imaginées et qui ont cru à vos récits, peut-être plus poétiques que vrais; vous êtes simples comme les mœurs avec lesquelles vous vous harmonisiez, vous vous encadriez si bien; simples enfin comme les peuples qui vous ont accueillies. Mais votre simplicité est belle et ravissante; elle réjouit nos âmes, en nous faisant encore aimer plus tendrement Marie; et, après l'amour de Dieu,

quoi de plus doux au cœur que l'amour de Marie?

Citons seulement quelques-unes de ces traditions ingénues que nos aïeux ont transmises à leurs petits-neveux comme un dépôt sacré. Partout nous en rencontrerons.

A une demi-lieue d'Agde, on nous montrera une image qu'un bœuf découvrit dans la terre en traçant son sillon, et en léchant obstinément l'endroit où elle était. Enlevée de ce lieu et renfermée dans un coffre, l'image sainte en sortit miraculeusement, et revint à la place où elle avait été trouvée ; ce qui engagea les fidèles à y bâtir une église.

A sept lieues de Toulouse, on vous parlera d'une image de la très-sainte Vierge, qui a versé des larmes sur les querelles qui divisaient les habitants des villages de la Bastide et de Besat. Un miracle du même genre fut opéré à Spolète en 1494, époque où l'Italie était cruellement déchirée par les guerres civiles ; et la statue en prit le nom de *Notre-Dame des Larmes*.

Notre-Dame de la Colombe, près de la ville de Bologne, est, dit-on, bâtie à la place qu'une colombe désigna en décrivant pendant deux jours un cercle autour des ouvriers, et en plaçant çà et là de petits morceaux de bois.

A Valence, en Espagne, on vous dira qu'on ne manque point d'entendre, dans la chapelle de *Notre-Dame des Délaissés*, un bruit extraordinaire quand quelqu'un est assassiné, ou se noie près de la ville.

A Circa, près de Lorban, dans le royaume de Portugal, la sainte Vierge est honorée sous le titre de *Notre-Dame des Égorgés*. Et, suivant la légende, ce nom lui a été donné parce qu'elle a ressuscité plusieurs personnes égorgées ; et, en mémoire de ce miracle, elles eurent toute leur vie une marque rouge à la gorge, semblable à celle qu'on voit encore miraculeusement au cou de l'image vénérée.

Notre-Dame des Lumières, à peu de distance de Lisbonne, doit cette dénomination à une lumière éclatante que la sainte Vierge fit briller pendant un assez long temps au lieu où l'église actuelle est bâtie, et où la mère de Dieu révéla qu'elle voulait être honorée.

A Villa-Viciosa, dans le même royaume, *Notre-Dame de l'Étoile* doit aussi son origine à une étoile miraculeuse qu'un pieux berger aperçut où l'on a construit l'église.

Trois roses, belles et fraîches comme des roses de printemps, ayant été trouvées à Lucques, dans le mois de janvier, entre les bras d'une statue représentant la sainte Vierge, cette statue prit de là le gracieux surnom de *Notre-Dame de la Rose*.

Que d'enfants morts sans baptême au sortir du sein maternel ont recouvré, dit-on, la vie, du moins pour quelques instants, au pied de la statue de *Notre-Dame de la Vie*, à Limeix en Auvergne, et à Vénasque en Provence! L'onde sainte a pu blanchir leur âme impure et flétrie; et Marie, leur bonne mère, les a aussitôt appelés parmi les anges bienheureux qui environnent son trône.

Oh! que de charmants tableaux les peintres pourraient faire avec toutes ces légendes! Que de sujets aussi pour le ciseau du statuaire et pour le génie du poète!

C'est avec peine et regret que nous nous arrêtons dans nos citations. Mais il nous faut, bon gré mal gré, imiter la bergère qui dans un champ rempli de fleurs n'en cueille que quelques-unes, pour en orner le front ou les déposer dans la main de la Vierge de son hameau.

Cependant nous demanderons qu'on nous permette encore d'ajouter à tous ces récits glorieux pour Marie une légende *du pays* où Dieu nous a fait naître, une légende

que souvent nous avons entendu raconter dans les veillées, où nos grands-pères et nos grand'mères disaient à leurs petits-enfants *les histoires du temps passé*. « Les fruits venus du dehors, observe un saint docteur, peuvent être très-doux ; mais ceux de la patrie, ceux du pays natal sont bien plus doux encore. »

C'était à une époque déjà bien éloignée de nous. Les plus vieux chênes de nos forêts n'existaient pas encore, et il y avait alors plus de religion qu'il n'y en a maintenant.

Or, il advint qu'un jour, un petit pâtre (pieux sans doute) du hameau d'Avaleur gardait ses bœufs dans le bois qu'on appelle à présent le *bois de Notre-Dame*, et qui est comme la chevelure d'une côte aussi vieille que le monde. Cette côte s'élève à pic au-dessus de la petite ville bâtie entre elle et la Seine, et elle la menace bien plutôt qu'elle ne la protège.

Le jeune pâtre donc étant dans la forêt avec les bœufs de son père ou de *la commanderie*, s'était mis à genoux, bâton et chapeau bas, pour faire sa prière sous le plus beau chêne du bois. Son cœur était bien pur et ses mains bien innocentes ; et sa prière allait à Dieu comme un encens de bonne odeur. Il priait de tout cœur, à en juger par les larmes dont ses paupières se mouillaient. Peut-être, hélas ! le pauvre enfant demandait-il la guérison d'une sœur depuis longtemps malade, ou le retour désiré d'un frère parti pour guerroyer contre les infidèles. Dans la ferveur de sa prière, le jeune pâtre leva les yeux et regarda le ciel... O surprise ! il aperçoit au-dessus de sa tête, et dans le tronc du chêne qui le couvre de son ombrage, une jolie statue de la Vierge. Il se lève ; il la regarde, et croit qu'elle change de couleur comme une personne

vivante ! Il la prend d'une main tremblante ; et il lui semble que son poids varie aussi, qu'elle est plus ou moins lourde. . . Il retombe à genoux, dit, en joignant les mains, un *Ave Maria* et tout ce qu'il sait d'oraisons. Le soir venu, il s'empare de la *bénite trouvaille*, et il l'emporte, tout joyeux, au hameau qu'il habite. Ce soir-là même, sa mère vint au-devant de lui, car le temps était à l'orage, et elle craignait pour son enfant l'obscurité des bois et la méchanceté des loups. Aussitôt que son fils la voit, il court à elle et lui remet la sainte image, en sautant de joie, comme David devant l'arche d'alliance. La mère, après l'avoir pieusement baisée et lui avoir fait sa prière, la renferma dans le coffre antique et verrouillé où étaient les habits de noce et les effets les plus précieux. Comme la femme de l'Évangile qui retrouve la dragme perdue, la mère de notre jeune pâtre appelle dès le lendemain matin toutes ses amies et ses voisines, pour leur montrer la petite Vierge que son cher enfant a trouvée. . . . Mais la Vierge avait disparu ! . . . L'enfant retourna donc au bois, le cœur gros de chagrin et les yeux humides de pleurs. Il alla droit au chêne où il avait trouvé la statue qui la veille avait fait son bonheur, et qui maintenant faisait sa peine. Mais, ô merveille ! la statue était revenue à sa place ! . . .

Quand les derniers feux du soleil l'avertirent de se retirer, quand l'ombre du soir commença dans l'épaisseur de la forêt, il étendit, non sans crainte, la main vers la pieuse image ; il lui demanda naïvement la permission de l'emporter, et il rentra chez son père le cœur ivre de joie, et fier de l'image merveilleuse qu'il rapportait comme en triomphe. Cette fois on ferma (ô simplicité naïve) le coffre à double tour. Précaution inutile ! Le lendemain, plus

de statue! elle avait encore regagné son chêne bien-aimé. L'autorité religieuse fut informée de ces faits. Le clergé de la ville alla en procession chercher la Vierge du chêne et la descendre dans l'église, où une belle chapelle et un arc de triomphe lui avaient été préparés. Mais elle ne voulut pas plus de la ville que du hameau, de l'église paroissiale que de la chaumière enfumée. C'était le bois qu'il lui fallait, le bois qu'elle voulait habiter; et son chêne chéri était le tabernacle qu'elle aimait de prédilection. Force fut donc de l'y laisser, et on bâtit une chapelle qui subsiste encore de nos jours, et dans laquelle est renfermé le chêne vénéré que la Vierge avait adopté pour y fixer sa demeure. Il est adossé à l'autel. La niche de la sainte statue est creusée dans le bois de son tronc plus que séculaire. Ce tronc est dans la sacristie, où sans cesse on en enlève des parcelles considérables pour en faire de petites croix. Il y a déjà bien des siècles que l'on en coupe ainsi, et l'arbre aimé de Marie ne paraît pas diminuer. Jour et nuit, été et hiver, la statue habite ce bois. Seulement, quand des calamités affligent la contrée, quand le ciel fond en eau, ou quand il est d'airain, dans tous les pays d'alentour un cri part de toutes les bouches : « Une procession, une neuvaine à *Notre-Dame du Chêne* !... » Et si la procession, si la neuvaine est demandée par le curé de la ville, si l'évêque la permet, elle se fait avec grande joie. On descend avec pompe la statue dans la ville. Elle y reçoit chaque jour des prières ferventes et les hommages d'une foi profonde; puis, la neuvaine terminée, on reporte la statue, avec les mêmes signes de respect, dans sa chapelle de bois. Le peuple dit et raconte des choses merveilleuses de cette statue, qu'il vénère comme un palladium. Mais le fait est que de grandes grâces ont été obtenues à

la suite de neuvaines ou de pèlerinages à *Notre-Dame du Chêne* de Bar-sur-Seine, en Bourgogne. Des changements subits dans la température ont souvent coïncidé d'une manière frappante avec une procession à la sainte chapelle de la Vierge du Chêne. On cite notamment la cessation instantanée des pluies qui désolèrent la France durant le printemps de l'année 1789... Les pluies s'arrêtèrent tout à coup... les nuages se dissipèrent, et le soleil rayonna au moment même où la statue sortait de sa chapelle, précédée, escortée et suivie de toutes les gardes nationales de la ville et des environs. Les gardes nationales venaient d'être formées, et une de leurs premières réunions, imposantes et nombreuses, eut lieu, pour le district de Bar-sur-Seine, à cette occasion. J'ai ouï dire que les feuilles mêmes de Paris avaient signalé comme extraordinaire la fin subite du mauvais temps, en marquant l'heure où le ciel était redevenu serein. Cette heure, observée à Paris, était précisément celle où la statue de Marie était sortie de sa chapelle, à quarante lieues de là.

Un événement de même nature fut encore remarqué en 1816. La procession de Bar était partie pour aller à *Notre-Dame du Chêne* par un temps bien mauvais. Dès qu'elle sortit de la chapelle, un soleil magnifique darda sur elle ses rayons et éclaira tout son retour.

Celui qui écrit ces lignes a été témoin de ce fait ; et c'est un bonheur pour lui de le consigner ici :

Appelé, comme enfant, à servir à l'autel,
Il présentait au prêtre et l'encens et le sel.

On lui pardonnera cette digression, dans laquelle l'ont entraîné et l'amour du pays natal, et la piété filiale dont il est pénétré pour la sainte et bonne Vierge qui a protégé son enfance, et qu'il supplie humblement de protéger aussi sa

mort en quelque temps qu'elle arrive, et sa tombe en quelque lieu qu'elle soit creusée !

Une de ces légendes, où le merveilleux abonde, remplit presque toujours les premières pages des annales historiques des sanctuaires les plus célèbres de la Vierge bénie. Partout vous les rencontrez au frontispice des mémoires de leur fondation. Tantôt c'est, comme à Bar-sur-Seine, comme à Sablé dans le Bocage, comme à Cauchy près d'Abbeville, sur le grand chemin de Lesdin, comme au pays de Liège, dans la baronnie de Celles, comme en beaucoup d'autres lieux encore, une statue miraculeuse qui ne veut pas quitter le chêne où elle a été trouvée. Tantôt, comme à Lépine, près de Châlons-sur-Marne, c'est une lumière éclatante qui paraît dans un buisson ; au milieu de cette lumière, brille, dans un cadre de fleurs, une image de Marie portant son Jésus dans ses bras. Ailleurs, comme au diocèse de Cahors, à *Notre-Dame de Garaison*, c'est la Vierge elle-même qui descend du ciel en personne, et se montre rayonnante à une pauvre bergère, pour lui faire savoir qu'en cet endroit-là même elle veut être honorée d'un culte spécial, afin d'être mise à même d'y répandre des bienfaits plus nombreux et plus signalés. Enfin, car il nous faut, malgré nous, nous borner, c'est, comme à Sarrance en Béarn, un taureau qui tous les soirs s'éloigne du troupeau à l'heure du départ, traverse le gave à la nage, continue son chemin, et va s'agenouiller auprès d'une grosse pierre sur laquelle est gravée une image de la Vierge. Cette image est transportée avec respect à Oleron ; mais elle en sort d'elle-même, et retourne à l'endroit d'où on l'a enlevée. Une chapelle lui est bâtie dans le lieu qu'elle préfère, et elle y reçoit les hommages empressés et fervents du peu-

ple béarnais. A quelque temps de là, des impies (car cette race est aussi de tous les siècles), des impies ayant jeté cette image vénérée sous le pont de Sarrance, elle fendit sous leurs yeux le torrent, traversa les flots à la nage, et retourna dans sa chapelle. Elle y est encore aujourd'hui l'objet d'une grande dévotion de la part des habitants de ces contrées catholiques ; et on prétend que les fidèles ont beau emporter des fragments de la pierre où l'image sainte est sculptée, cette pierre, dit-on, ne diminue pas.

Nos bons aïeux croyaient à toutes ces légendes, et, avec leur foi aveugle, ils transportèrent les montagnes, et élevèrent partout, dans les nues, les plus beaux monuments de l'architecture religieuse. Ajoutons qu'ils trouvaient, dans ces croyances d'enfants, piété, sagesse et bonheur. N'étaient-ce pas là d'assez beaux fruits et d'assez riches récompenses ?

Nous, avec notre foi modique (1), nous nous sommes élevés jusqu'à la hauteur du doute. Voilà le sublime résultat du progrès de nos lumières ! Ce doute nous a-t-il apporté de bien splendides avantages ? Voyons-le dans nos mœurs : sommes-nous plus vertueux, sommes-nous plus heureux que nos pères ? Consultons-nous, et répondons. Quelques-uns, plus avancés, rejettent toutes les légendes comme des contes de fées ; et, esprits forts, ils croient aux tireuses de cartes et consultent les bohémien-nes. De quels biens le scepticisme et l'incrédulité nous ont-ils enrichis ? Ils ont glacé les cœurs, paralysé l'élan de l'âme, tari et desséché la source des émotions pures, douces et célestes, tué la poésie et énervé la foi, l'espérance et l'amour : voilà, voilà leurs œuvres. Maudissons-les, comme on maudit un fruit empoisonné.

(1) *Modicæ fidei* ; Matth., XIV, 31.

Maintenant citerons-nous tous les pèlerinages consacrés à Marie? Mais quel royaume catholique, ou plutôt quelle province, quel diocèse n'a pas les siens? Ah! la bonté de Marie est si grande et si maternelle, que partout elle l'a signalée par des miracles éclatants, et que de tous les points aussi les foules accourent là où ces miracles ont eu lieu, pour demander, en s'appuyant sur les anciens prodiges, que le bras de la Vierge ne se raccourcisse pas, et que l'huile de la clémence ne tarisse pas dans sa lampe.

Oui, partout l'auguste Mère a des sanctuaires que ses enfants aiment de préférence, parce qu'elle-même semble les aimer aussi d'un amour de prédilection. Les uns sont dans les grandes villes et au milieu des flots de peuples, tels que *Sainte-Marie Majeure* et *Sainte-Marie des Anges*, à Rome, *Notre-Dame de Paris*, *Notre-Dame de Chartres*, *Notre-Dame de Nanci*, *Notre-Dame du Puy*, *Notre-Dame de Passaw* et *Notre-Dame de Cracovie*. D'autres sont dans de simples bourgs et dans de modestes villages, comme *Notre-Dame de Liesse* et *Notre Dame de Lépine*. Ceux-ci ont été bâtis sur le sommet des monts les plus nus et les plus arides, comme *Notre-Dame de Roc-Amadour*, dans l'antique province du Quercy, près de la ville de Cahors; *Notre-Dame de Fourvières*, qui domine la seconde ville du royaume de France; *Notre-Dame de la Garde*, qui protège Marseille; *Notre-Dame de Goritz*, où repose, parmi les morts, un ancien roi de France, frère de l'infortuné Louis XVI; *Notre-Dame de Calvaria*, dans la malheureuse Pologne; *Notre-Dame de Léas*, dans les Hautes-Pyrénées; et enfin *Notre-Dame de la Roche-Nolon*, sur le plus haut pic des Alpes, et à 10,800 pieds au-dessus de la mer. Ceux-là reçoivent les pèlerins dans des plaines

fertiles et dans de riantes vallées , comme *Notre-Dame des Anges*, à Assise, et *Notre-Dame de Laus*, dont les archives ont pour première page une si jolie légende.

Nous trouverons également de ces pieux rendez-vous de pardon et de saint amour, de repentir et d'espérance, et sur le bord des fleuves, et sur le rivage de la mer. Près de la Loire et du Rhône, fleuves si souvent capricieux, si souvent dangereux et si souvent dévastateurs : *Notre-Dame de Recouvrance*, *Notre-Dame d'Avaray*, *Notre-Dame de Château*, à Tarascon. Sur les rives de l'Océan : *Notre-Dame de Boulogne*, *Notre-Dame de Grâce*, à Honfleur ; *Notre-Dame de la Délivrande*, dans le diocèse de Bayeux, et le célèbre oratoire de *la Vassina*, en Corse ; et enfin, près des lacs les plus calmes et les plus tranquilles, comme *Sainte-Marie des Grâces*, sur le beau lac de Mantoue.

Veut-on prier Marie dans des lieux enchanteurs, au milieu de bosquets verdoyants et parfumés ? Bastia offrira ses environs tout parsemés de chapelles dédiées à la Vierge, et placées çà et là au milieu de bois d'orangers, d'oliviers, de citronniers et d'autres arbres, dont l'encens monte et s'élève vers le ciel avec celui de la prière.

A ceux qui ont besoin de sites variés et de vues grandioses, pour que leur âme soit émue et bien disposée à prier, la Suisse, ce beau panorama des glaciers et des neiges, des lacs et des prairies ; la Suisse, qu'on visite sans cesse de tous les points du monde, la Suisse ouvrira ses nombreuses chapelles de Marie, *Notre-Dame des Ermites*, *Notre-Dame du Passant*, *Notre-Dame de Einsieden*, et beaucoup d'autres encore.

Enfin, en recherchant pour y répandre votre âme un autel fameux de la Vierge, voulez-vous aussi rencontrer,

comme hommage à votre reine, les richesses, les splendeurs et les magnificences de l'architecture, de la sculpture, de la peinture : le marbre, l'or, l'argent, le jaspe ? entrez sous les voûtes imposantes de *Notre-Dame del Pilar*, à Saragosse ; de *Notre-Dame du Buisson*, à Madrid ; de *Notre-Dame du Sanctuaire*, à Tolède ; de *Notre-Dame d'Anvers*, de *Notre-Dame de Cologne*, et de *Notre-Dame de Lorette*, en Italie et à Paris.

Mais, pour être onctueuse, pour jaillir sans effort de votre âme attendrie, votre prière n'a-t-elle besoin d'aucun de ces secours de l'art qui vont remuer le cœur en passant par les sens ? lui suffit-il d'une pauvre image, quelle qu'en soit, pour le reste, la forme ou la matière ? lui suffit-il d'une chapelle, quel qu'en soit le dénûment, pourvu que cette image soit celle de Marie, pourvu que cette chapelle soit dédiée à Marie ? ah ! vous n'aurez pas à faire des voyages de long cours pour trouver une de ces images et une de ces chapelles. Elles sont si multipliées, que partout vous les avez, pour ainsi dire, à votre porte. Les cathédrales, les églises et les chapelles bâties en l'honneur de Marie couvrent la chrétienté. Mais ceux de ces lieux qui jouissent d'une plus grande célébrité, ceux que l'on visite de loin, ceux où les pèlerins affluent sont si nombreux, que l'on en compte plus qu'il n'y a de jours dans l'an (1). Chaque douleur morale a ses pèleri-

(1) M. Adrien Égron (*Culte de la Vierge*, pag. 271) annonce que « M. D., Américain, résidant à Tours, homme religieux, consolé, par l'intercession de la sainte Vierge, de la perte d'une femme tendrement chérie, et voué uniquement à l'éducation chrétienne de ses enfants, publie aussi l'histoire spéciale des pèlerinages aux sanctuaires de Marie, sous le titre de : *Année de Marie*, composée de trois cent soixante-cinq pèlerinages. » Ce nombre, bien entendu, ne les comprend pas tous.

nages à Marie : chaque douleur physique a également les siens. Toutes les misères, tous les besoins, de quelque nature qu'ils soient, ont leur *salle d'audience, par-devant la bonne Vierge*.

Et qu'est-ce qui a donné à ces pieux sanctuaires une réputation que beaucoup d'autres lieux saints n'ont pas au même degré ? Est-ce la majesté, la hardiesse de leur construction ? Non ; car plusieurs d'entre eux ne sont que des chapelles d'une apparence plus que modeste. Est-ce la richesse et l'éclat de leurs décorations ? Non encore ; car, malgré l'affluence des pèlerins qui s'y rendent, plusieurs de ces pèlerinages restent pauvres et nus, et leur célébrité fait leur seul ornement, comme l'image vénérée fait à elle seule tout leur trésor.

Mais cette célébrité n'est-elle pas un vrai prodige, vu le temps où nous vivons ? Oui, que des oratoires entièrement dénués, pour la plupart, de tout ce qui peut attirer et flatter la curiosité soient encore visités par des foules et par des masses de pèlerins, voilà, certes, un miracle éclatant et incontestable, qui, à lui seul, prouve hautement la sainteté de ces lieux et la puissance invisible qui y attire les chrétiens. Le doigt de Dieu est là ; et c'est ce que sentit, ce que dit avec justesse un prêtre catholique à un pasteur protestant qui lui demandait ironiquement si *Notre-Dame de la Pierre* (non loin de Einsieden) faisait encore des miracles : « Oui, répondit le religieux ; et le plus grand qu'elle puisse faire, c'est que, dans un temps comme le nôtre, on vienne encore la visiter, et qu'elle attire encore à elle une multitude de pèlerins (1). »

(1) On a écrit plusieurs histoires de ce fameux pèlerinage, dont un auteur disait déjà, en 1375 : *Per totum annum, continuo inveniu*»

Ce qui a commencé la célébrité de ces lieux, ce sont certainement des grâces extraordinaires et de véritables

tur peregrini descendentes et ascendentes ad Sanctam Mariam.

Une de ces chroniques, celle de M. J. Regnier, outre la liste des villes et des cantons suisses qui allaient en masse ou envoyaient de nombreuses députations à *Notre-Dame des Ermites*, donne une autre liste non moins imposante, quoique fort abrégée : c'est celle de quelques pèlerins de marque et de distinction, qui se séparent de la foule par leur position dans le monde ou par leur érudition, et qui ont pieusement courbé leurs têtes chargées d'honneurs ou de science devant la plus humble image de la Vierge, mère du Christ.

De cette liste, que donne déjà en abrégé M. Louis Veuillot, dans ses *Pèlerinages en Suisse*, nous extrayons les noms suivants :

En 965, l'empereur Othon le Grand et sa femme, sainte Adélaïde.

De 900 à 972, saint Ulric, évêque d'Augsbourg, prince de l'Empire ; saint Volfgang, évêque de Ratisbonne ; saint Gérold, duc de Saxe.

En 1532, Charles VI, suivi d'une foule de seigneurs et de prélats.

1417, l'empereur Sigismond.

1442, Ferdinand III, empereur des Romains.

1576, saint Charles Borromée.

1559, le savant cardinal Palavicini.

1590, Maximilien, élu roi de Pologne.

1593, Maximilien, roi de Bavière.

1597, Nicolas de Flue, canonisé.

1683, dom Mabillon.

1748, dom Calmet.

1793, les archevêques de Paris, de Vienne, et l'élite du clergé de France fuyant en exil.

1810, comtesse Romanow (sœur de l'empereur Nicolas).

1811, prince Alexandre de Hohenlohe.

1813, Louis, roi de Bavière.

1814, comte Michel Romanow (le grand-duc).

1816 et 1817, la reine Hortense-Eugénie et son fils.

1820, le prince Charles d'Esterhazy, ambassadeur d'Autriche.

1821, la reine Hortense.

1824, la duchesse de Dino, née princesse de Courlande.

1824, comte Reinhard, ministre de France.

miracles; et ce qui entretient cette célébrité, ce sont encore les mêmes faits, les mêmes causes.

Aussi, dans tous ces sanctuaires, comptez, si vous le pouvez, les témoignages permanents de la foi, de la piété et de la reconnaissance. Comptez les dons des riches, des princes, des rois, des empereurs et des papes : les lampes, les calices, les ostensoirs en vermeil, les candélabres de bronze, les couronnes d'or et d'argent, les perles et les diamants. Comptez les mosaïques, les châsses, les statues, les bas-reliefs. Comptez surtout les ex-voto bien plus précieux encore, sinon par la matière, du moins par la

1820, l'illustre et pieux archevêque de Paris, Hyacinthe de Quélen.

1825, duc de Calvello, ministre de Naples.

1827, marquis de la Tour-du-Pin, ambassadeur à Turin.

1829, duc de Cadore, pair de France.

1829, duc de Rohan, cardinal, archevêque de Besançon.

1830, Pierre de Angelis, archevêque de Carthage, nonce en Suisse.

1834, duc et duchesse de Narbonne.

1834, duc et duchesse de Damas.

1835, Marie-Isabelle de Bourbon, reine douairière de Naples.

« Il est bien entendu, dit M. J. Regnier, en terminant sa liste, beaucoup plus longue que la nôtre, que, pour citer ainsi un ou deux personnages de lustre en lustre ou même de siècle en siècle, nous avons été forcé d'omettre une masse d'autres croyants dont le cœur n'a pas moins de vertus et d'éclat. Nous avons choisi seulement les plus haut placés en ce monde, comme rassemblant chacun sous leur bannière une catégorie plus ou moins nombreuse de pèlerins.

« Pour justifier ce calcul, nous poserons un chiffre, celui des pèlerins communicants, c'est-à-dire, remplissant toutes les conditions requises pour obtenir l'indulgence canonique.

« De l'année 1820 à celle de 1834, le total de ces pèlerins s'élève à 2,164,000 ; et pour la seule année 1835, le chiffre est de 180,000.

« En outre de cette multitude de pèlerins isolés, il y a encore à peu près soixante-dix paroisses des cantons catholiques qui envoient annuellement à Einsiedeln de ces solennelles ambassades, vulgairement appelées processions. »

valeur morale, et par l'honneur qu'ils font et au lieu et à la Vierge qui y est invoquée, et qui y fait sentir sa bonté toute-puissante.

O vous qui avez mis le pied dans quelques-uns de ces sanctuaires, n'avez-vous pas été émus en voyant, près de l'autel, ces faisceaux de béquilles que des paralytiques miraculeusement guéris ont suspendues aux voûtes sous lesquelles ils ont prié, avec ardeur et succès, celle que l'Église appelle *le Salut des infirmes*, et qui, en effet, leur a dit : « Au nom de Jésus, mon fils, je le veux, soyez guéris ; levez-vous, et marchez. » Non, non, rien n'est plus touchant que ces humbles hommages au bon pouvoir de Marie ; et tous les dons des Césars ne valent pas à nos yeux ces pauvres, mais éloquents monuments que nous avons vus, dès l'enfance, à droite et à gauche de l'autel de *Notre-Dame du Chêne*. Nous avons aussi prié devant l'imposante chapelle de *Notre-Dame*, à Saint-Sulpice et à Saint-Roch de Paris. Nous avons également demandé des faveurs célestes devant la chapelle de la Vierge, à Notre-Dame des Victoires, dans la même cité. Eh bien ! quoique nous vissions ces édifices pour la première fois, nous avons peu remarqué les beaux tableaux de cette dernière église, dont plusieurs ont été donnés par le grand roi ; nous avons fait peu d'attention à la construction de cette chapelle dédiée au saint cœur de Marie, et qui fut élevée par les ordres de Louis XIV et sous la direction du fameux ministre Colbert. Mais ce qui nous a frappé, ce qui s'est fortement imprimé dans nos souvenirs, c'est cette *croix d'honneur*, ce sont ces deux *sabres en sautoir* qui sont attachés à côté de la statue vénérée. Que ces trophées de la bravoure vont bien dans un sanctuaire de *Notre-Dame des Victoires* ! A Poitiers, un faisceau de clefs est suspendu aux

voûtes de Notre-Dame la Grande. Ces clefs sont celles de la ville, miraculeusement défendue, dans le treizième siècle, contre la trahison du dedans et contre les ennemis du dehors.

Mais, c'est surtout la peinture qui est chargée de transmettre à la postérité tous les événements glorieux dont ces lieux ont été témoins, et toutes les grâces obtenues dans leur enceinte privilégiée.

Oh ! que de choses honorables la peinture dit de Marie dans ses innombrables pages ! Ici, ce sont des chefs d'armées demandant la victoire, ou remerciant du triomphe, ou offrant humblement leurs palmes. Là, vous verrez des reines priant avec ferveur pour la paix de l'État, ou sollicitant le bonheur de donner à la couronne un héritier direct. Mais la plupart de ces toiles, ou grandes ou petites, ou précieuses ou médiocres, et même parfois grotesques, vous présenteront l'image d'aveugles, de malades, de mourants miraculeusement guéris, de naufragés, d'esclaves, de prisonniers, de condamnés miraculeusement sauvés ; et toutes ces pages historiques peuvent se traduire par ces mots : Bonté et puissance d'une part, reconnaissance de l'autre.

Écoutons à ce propos l'écrivain qui, de nos jours, sait manier la plume comme jamais peut-être personne ne l'a maniée ; ce qu'il dit du pèlerinage suisse qu'il décrit peut s'appliquer à tous les autres, sauf les particularités de chaque localité.

« Près de la porte Bourguillon (à Fribourg en Suisse), sur la gauche du chemin qui y conduit, est une assez jolie petite chapelle, bâtie en 1700, dans les niches de laquelle on a placé extérieurement quatorze statues de saints. Deux ou trois d'entre elles sont assez remarquables. L'intérieur

n'offre rien de curieux, si ce n'est les nombreux témoignages de la foi des habitants. Les murs sont tapissés d'ex-voto qui tous attestent les miracles opérés par la Vierge Marie, sous l'invocation de laquelle est placé ce petit temple. Des peintures naïves et des inscriptions plus naïves encore constatent le cas où la puissance de la protectrice divine s'est révélée. L'une représente un vieillard au lit de la mort, qu'une apparition guérit ; l'autre, une femme près d'être écrasée par une voiture et un cheval emporté, qu'une main invisible arrête tout à coup ; une troisième, un homme près de se noyer, que l'eau obéissante porte au bord, sur un ordre de la Vierge ; enfin une dernière, un enfant qui tombe dans un précipice, et dont les ailes d'un ange amortissent la chute. J'ai, continue l'auteur que nous citons, j'ai copié l'inscription écrite au-dessous de ce dernier dessin ; la voici, moins les fautes qui défigurent l'original :

« Le 26 juillet, est tombé, depuis le haut du roc de la maison des frères Bourger, en montant à Montorge jusque dans la Sarine, Joseph, fils de Jean-Vincent Kolly, bourgeois de Fribourg, âgé de cinq ans, préservé de Dieu et de la sainte Vierge, sans aucun mal. »

« Je me fis montrer l'endroit où cette chute avait eu lieu ; l'enfant est tombé d'une hauteur de cent quatre-vingts pieds, à peu près (1). »

Censeurs de nos pratiques, ne blâmez plus les pèlerinages, en donnant pour motif que Dieu étant partout, partout aussi il entend le cri de ses enfants ; car nous vous répondrons : Oui certainement, Dieu est partout ; mais, quoiqu'il soit partout, fait-il partout jaillir ces sources

(1) Alexandre Dumas, *Impressions de voyages*, 1^{er} vol., p. 270.

fraîches et limpides qui répandent autour d'elles la vie et la fécondité? Quoique Dieu soit partout, a-t-il donné à tous les lieux ces eaux thermales, si salutaires et si bienfaisantes aux malades? Quoique Dieu soit partout, sa main a-t-elle semé partout ces charmantes oasis, ces riantes vallées, ces plaines riches et fertiles qui nous rappellent l'Éden détruit, comme des feuilletés déchirés, et épars çà et là, rappellent le volume d'où ils ont été détachés? Quoique Dieu soit partout, donne-t-il partout aux fruits la même saveur et les mêmes sucres, aux fleurs le même éclat et les mêmes parfums? donne-t-il aussi partout la même vertu aux simples? Quoique Dieu soit partout, le sol a-t-il partout les mêmes qualités et l'air la même pureté? Si donc il y a sur la terre, dans l'ordre matériel, des lieux et des pays où l'eau est plus abondante, la nature plus belle, les fruits plus savoureux, les fleurs plus colorées et plus aromatiques, les plantes plus médicales, la végétation plus riche, l'air plus salubre et plus pur, pourquoi n'y aurait-il pas aussi des lieux où les eaux de la grâce coulent en plus grande abondance, et où Dieu accorde à ses saints, et surtout à leur reine, une puissance plus étendue? Pourquoi certains pays ne seraient-ils pas favorisés dans l'ordre spirituel, comme d'autres le sont dans l'ordre matériel? Et qui êtes-vous donc, ô vous qui vous érigez en juges de Dieu même? qui êtes-vous pour lui dire : Pourquoi agissez-vous ainsi? *Quare fecisti sic* (1)?

Vous blâmez aussi les voyages à ces lieux de dévotion, comme étant une perte de temps et comme engendrant des abus. Mais blâmez donc aussi et blâmez bien davan-

(1) Job.

tage ces voyages coûteux et ces longues stations aux bains de mer et aux eaux minérales ; voyages et stations si souvent inutiles à la santé, si préjudiciables à la fortune, et parfois si funestes aux mœurs. Blâmez donc ces autres voyages d'ambition, d'agrément, de convenance et de curiosité, qui arrachent sans cesse au foyer domestique les riches et les heureux du siècle. Mais non, vous réservez toutes vos foudres pour les voyages de piété. Insensés, ne savez-vous pas que l'âme a ses maladies aussi bien que le corps, et qu'elle a quelquefois besoin, pour se guérir, de changer d'air, de sortir de l'atmosphère empoisonnée des villes, de s'éloigner du bruit, et d'aller dans la solitude où tout est pur et innocent, où tout parle de Dieu, et où Dieu à son tour parle plus efficacement ? *Ducam eam in solitudinem, et loquar ad cor ejus* (1). Ne savez-vous donc pas que, pour bien méditer, pour bien prier et pour pleurer en toute liberté, il faut être à l'écart, et seul devant Dieu seul ?... Vous nous parlez d'abus !... Mais n'y en a-t-il pas plus ou moins dans tout ce que les hommes font, et partout où ils sont ? Et ne faudrait-il pas absolument tout détruire, si l'on voulait s'en prendre à tout ce qui peut donner naissance à des abus ?

Serviteurs de Marie, servantes de Marie, ne vous laissez point séduire, ne vous laissez point ébranler par ces frivoles déclamations. Mais si vous le pouvez, si rien ne s'y oppose, au moins une fois dans votre vie faites un pèlerinage à la Vierge. Allez visiter un des lieux où elle fait le plus éclater sa puissance, et que la foule des chrétiens vénère davantage. Si vous brûlez du feu de la divine charité,

(1) Osée, II, 14.

allez lui demander de nouvelles ardeurs. Si vous êtes laches et tièdes, allez puiser dans ses trésors la ferveur et le zèle. Gémissiez-vous sous le poids de nombreuses et énormes fautes? avez-vous des chagrins et des soucis domestiques? sentez-vous l'épine des remords ou celle des tribulations? une maladie désespérée s'est-elle, comme un oiseau de proie, abattue sur vous ou sur l'un des vôtres? avez-vous à solliciter le retour, dans la patrie, d'un fils, d'un père, d'un frère, d'un époux? avez-vous à demander la guérison d'une fille, d'une épouse, d'une mère? ou bien, ce qui est encore au-dessus de tout cela, avez-vous à prier pour la conversion d'une âme qui vous est chère et qui marche à sa perte? allez, allez avec confiance à Notre-Dame de toutes grâces. Elle vous appelle elle-même, en vous disant comme son fils : « Venez à moi, « vous tous qui êtes dans la peine, et je vous soulagerai ; « Quand même une mère pourrait être sourde et indifférente aux cris et aux besoins de l'enfant né de son sein, « je ne serai pas, moi, sourde ni indifférente à vos douleurs ; car je veux mériter les titres qui m'ont été donnés de Vierge de pitié, de Vierge de bon secours, de « Vierge de consolation. »

Oui, enfants de Marie, au moins une fois dans le cours de cet instant fugitif que l'on nomme la vie, séparez-vous des vôtres, éloignez-vous du tumulte, interrompez vos affaires, suspendez vos travaux, et prenez le chemin de quelque saint pèlerinage. Enfoncez-vous dans la forêt, descendez dans la vallée, gagnez l'obscur village, montez le roc escarpé où est l'image vénérée. Bien d'autres pèlerins, justes ou pécheurs, riches ou pauvres, jeunes ou vieux, savants ou simples, heureux ou affligés, y ont marqué avant vous l'empreinte de leurs pas. Allez comme eux

et après eux dans la chapelle vénérée, et qu'il vous y soit fait selon tous vos désirs. Revenez-en le cœur joyeux, l'âme contente, en rendant grâce à Dieu et en bénissant Marie.



XXII.

PROCESSIONS, BANNIÈRES, GUIDONS, BATONS ET STATUES
PORTATIVES.

Qui n'a suivi, dans son enfance, ces longues processions de la Vierge, où les jeunes filles, avec leurs robes et leurs bannières blanches, avec leurs couronnes de bluets et de roses, menaient les saints cantiques par les chemins du village, entre les troènes, les églantiers et les aubépines ?

Livre de Marie, 1^{er} vol., pag. xviii ; introduction.

Les processions sont, en un sens, une espèce de pèlerinage ; car ce mot *procession* vient d'un verbe latin qui signifie *aller, marcher* ; et l'on entend en effet, par cette expression, une marche religieuse que le clergé et les fidèles font, ou en priant tout bas, ou en psalmodiant, ou en chantant à haute voix les louanges de Dieu et des saints, soit que le pieux cortège ne fasse que tourner sur lui-même autour d'une enceinte sacrée, ou parcourir certaines places, certaines rues, certaine étendue de terrain, soit qu'il aille faire une station à des croix, à des chapelles, à des églises différentes des chapelles ou des églises qui ont été son point de départ.

Les processions datent de loin dans le culte divin ; car l'Ancien Testament nous parle fréquemment de marches solennelles, imposantes, et pour ainsi dire triomphales, qui se faisaient à l'occasion du transport de l'Arche d'alliance d'un pays ou même simplement d'un lieu à un autre.

Dans le christianisme, les processions commencèrent

dès que l'Église put sortir de ses obscures catacombes, dès qu'elle put montrer ses pontifes, ses prêtres, ses lévites, ses vierges et tous ses enfants, sans craindre les bourreaux; dès qu'elle put déployer aux vents les étendards de sa foi; et l'histoire ecclésiastique mentionne une procession célèbre qui eut lieu en l'année 362, lorsque les précieuses reliques du saint martyr Babylas furent transportées solennellement du faubourg de Daphné dans l'église d'Antioche.

Mais nous n'avons ici à nous occuper que des processions dites de la sainte Vierge.

Certes si, dès l'instant où l'Église fut libre, elle éleva des temples et des oratoires à Marie, dès ce moment aussi les fidèles allèrent avec pompe et en cérémonie la prier dans ces mêmes temples et dans ces oratoires.

Dès que, sous la protection d'empereurs chrétiens comme eux, les fidèles ne furent plus réduits à se cacher pour rendre leurs hommages à Dieu, ils aimèrent à manifester et leur foi et leur nombre aux yeux de ces païens qui, si longtemps, s'étaient prévalus de leur force brutale, de leur nombre, et de la patience des disciples du Christ, si longtemps s'étaient abreuvés de leur sang et enrichis de leurs dépouilles.

Et puis l'on conçoit que le culte ne soit qu'individuel, quand les besoins ne sont qu'individuels aussi. Mais lorsque des calamités s'appesantissent sur tout un peuple; lorsque la guerre, la peste, la famine, les grandes eaux et les tremblements de terre jettent les nations dans l'abattement et dans la consternation, alors ce n'est plus assez de prières isolées : il faut des vœux collectifs, des cris, des gémissements publics. Pour que la voix de la prière se fasse mieux entendre et frappe plus fortement les oreil-

les de Dieu ou des saints, il faut que cette voix parte d'un grand nombre de bouches ; car il a été dit : *Où deux ou trois sont en mon nom, je suis au milieu d'eux* (1), pour exaucer leurs vœux. Et là est l'origine des processions en général, et spécialement de celles qui sont faites en l'honneur de la sainte Vierge.

Le clergé, c'est-à-dire la partie dirigeante de l'Église, et celle à qui le Christ a dit, *Enseignez*, le clergé a le premier senti le puissant besoin de recourir et de s'adresser dans les malheurs publics à celle qui est toute bonne pour compatir à nos maux, et toute-puissante pour les guérir ; et comme les peuples avaient les mêmes intérêts et les mêmes besoins, clergé et peuple se sont unis pour rendre à la mère de Dieu les mêmes témoignages de respect, et lui présenter les mêmes vœux et les mêmes supplications. Alors on a vu de toutes parts, dans les villes et dans les bourgades, les multitudes s'assembler pour aller invoquer d'une commune voix la dispensatrice des grâces dans ses sanctuaires privilégiés, et devant des autels plus affectionnés par elle.

Et, qu'elles étaient belles alors ces processions présidées par les Cyrille, les Chrysostome, les Athanase, les Ambroise, tous confesseurs de la foi, tous docteurs de l'Église, tous éloquents panégyristes des grandeurs de Marie ! Qu'elles étaient belles ces cohortes qui possédaient dans leurs rangs, comme prêtres ou comme lévites, les Jérôme, les Éphrem et les Jean Damascène ! Et encore quel vénérable, quel glorieux cortège que celui que formaient et ces héros chrétiens que rien n'avait pu séparer de la charité du Christ, et ces femmes courageuses, et ces veuves

(1) Matth., XVIII, 20.

intrépides qui avaient mieux aimé s'exposer à la mort que d'abdiquer leur foi, et ces vierges si délicates, si faibles par la nature, et qui avaient pourtant, dans leurs luttes contre l'enfer, uni la douceur de la colombe à la force de l'aigle, et enfin ces enfants que Dieu avait retirés de l'horreur des cachots, de la dent des lions et des mains des bourreaux ! Qu'ils étaient beaux sur les montagnes, dans le fond des vallées et sur les places publiques, ces pieds qu'avaient broyés les entraves de fer ! Qu'elles étaient bien dignes de porter l'image auguste de la Vierge des vierges, ces mains innocentes et pures autour desquelles les chaînes avaient laissé, comme un bracelet d'honneur, l'empreinte de leurs durs anneaux !

Sublime et ravissant spectacle, que vous êtes déjà loin de nous !

Mais que disons-nous ici ? et quelle exclamation injuste, irréfléchie, s'échappe de nos lèvres ? Ne l'avons-nous pas vu, nous, Français, se renouveler naguère sous nos yeux, ce spectacle ? N'avons-nous pas vu dans toute la première moitié de ce siècle, et au sortir de cette affreuse et infernale persécution qui a couvert de sang les dernières années de celui qui vient (Dieu en soit loué !) de tomber pour jamais dans l'abîme du passé, n'avons-nous pas vu, nous jeunes chrétiens, n'avons-nous pas admiré et vénéré, à la place d'honneur, dans nos processions, des évêques, des prêtres dignes des premiers âges ? Eux aussi avaient été arrachés aux autels, enlevés à leurs ouailles, trainés devant les tribunaux, livrés aux mains des bourreaux, jetés dans les prisons, abreuvés d'ignominies et rassasiés d'opprobres ; eux aussi avaient été errants dans les forêts, et traqués comme des bêtes fauves ; eux aussi avaient souffert la faim, la soif, la nudité ; eux aussi s'étaient cachés

dans les antres et les cavernes, en attendant la fin du règne de l'enfer ; eux aussi avaient fui du milieu de Babylone, pour ne point se souiller de ses iniquités. Et quand Dieu eut rendu la paix à l'Église de France, nous avons vu un grand nombre de ces martyrs modernes revenir présider nos saintes cérémonies, et nous y avons contemplé, avec une sorte de culte, leurs têtes chauves ou blanchies avant le temps, leurs mains noircies et cicatrisées par la rigueur des hivers, leurs pieds paralysés par la captivité. Oh ! qu'ils étaient bien dignes de conduire leurs troupeaux à la suite du Crucifié, ces généreux athlètes que Dieu avait arrachés aux mains de leurs persécuteurs, mais qui avaient préféré la mort à l'apostasie ! Presque tous sont maintenant descendus dans la tombe. Vénérons-y leurs cendres presque avec autant de respect que celles des martyrs de la primitive Église. Quant à leurs âmes, elles se nourrissent, dans l'éternelle patrie, de ce divin fruit de vie que Dieu promet et accorde à ceux qui auront ici-bas *vaillamment combattu et remporté la victoire* (1). Mais parmi nous, sur cette terre qui fut leur champ de bataille et le théâtre de leurs luttes, hommage à leur mémoire ! honneur et gloire à leurs noms ! *Ecce beatificamus eos qui ita sustinuerunt* (2).

Et devant eux, en tête du cortège sacré, quelles mains saintes aussi promenaient majestueusement l'étendard de Marie ! Dans les armées des nations, le drapeau de la légion n'est confié qu'à des braves qui ont fait preuve de courage et d'intrépidité, et qui en portent les marques. Eh

(1) *Vincenti dabo edere de ligno vitæ, quod est in paradiso Dei mei. Apoc., II, 7.*

(2) *Jacob, V, 11.*

bien ! dans ces jours d'épreuves dont nous parlons, le sexe le plus faible avait aussi cueilli ses palmes. Comme le premier, le second et le troisième siècle, le dix-huitième avait eu ses Agnès, ses Agathe et ses Lucie, que Dieu avait armées d'une invincible constance. Et celles dont le glaive n'avait pas tranché les jours, ni fait tomber la tête, méritaient bien l'honneur de porter triomphalement l'image de la *femme forte*, de celle qui a vaincu le serpent homicide, et que les Pères appellent la force, la couronne et la gloire des martyrs. Elles méritaient bien d'arborer et de porter haut l'enseigne de la pureté et de la sainteté, ces héroïques vierges qui ne s'étaient souvenues qu'elles avaient un corps que pour en faire le sacrifice, qui avaient ceint leur front d'une double couronne, et qui avaient regardé avec un égal dédain et les joies de l'hyménée et les apprêts de la mort. Oh ! puissent les exemples récents et les glorieux combats de ces épouses de Jésus-Christ n'être perdus ni pour leur sexe, ni pour leur nation, ni pour les belles et chastes générations qui marcheront après elles, et à l'odeur de leurs parfums, dans les voies immaculées de la virginité !

Les processions en l'honneur de la mère de Dieu sont plus ou moins solennelles et plus ou moins fréquentes, suivant les temps et les lieux.

Quand de grandes calamités s'abattent sur les nations, quand de grands dangers les menacent, les chrétiens accourent en foule sous l'aile de leur bonne et toute-puissante mère ; et quand le péril est passé, quand l'orage est dissipé, quand la verge d'indignation et de fureur est brisée dans la main de Dieu, la reconnaissance les rassemble et les réunit encore sous l'étendard bien-aimé de leur

glorieuse bienfaitrice, à laquelle ils viennent offrir leurs actions de grâces.

Les annales de notre foi mentionnent notamment la procession qui eut lieu dans la ville de Rome, sous le pontificat de saint Grégoire le Grand. Cette capitale du monde chrétien était alors ravagée par une horrible peste. Tous les moyens humains avaient été épuisés pour faire cesser le fléau, et tous avaient échoué. Le pieux pontife et son peuple n'attendaient plus de secours que de Dieu et de Marie. De toutes parts donc, et dans toutes les églises de la cité, on fit des prières publiques, et il fut décidé qu'elles seraient terminées par une procession générale dans laquelle on porterait le tableau de la Vierge, que la tradition attribue à saint Luc. Saint Grégoire la présida. On sait quel en fut le succès; on sait que, au moment où la foule rentrait dans le lieu saint, un ange parut sur la plate-forme du môle d'Adrien, nommé depuis château Saint-Ange. L'envoyé du Très-Haut faisait flamboyer dans sa main un glaive exterminateur qu'il remettait dans le fourreau; et au même instant une multitude d'esprits célestes, se joignant au premier, entonna, avec des accents dont le ciel seul a le secret, le *Regina cœli*, auquel saint Grégoire ajouta : *Ora pro nobis Deum*.

Valenciennes en 1008, Versailles et Chartres en 1832, furent miraculeusement protégées par Marie contre le même fléau. Une procession annuelle à Valenciennes, une statue à Versailles, perpétuent en même temps et le souvenir du bienfait et l'hommage éclatant de la reconnaissance. « Nous portâmes, dit l'évêque de Chartres, à travers les rues et les places publiques, la châsse révéérée de la Reine des cieux; et, à l'heure même, l'épidémie, qui

avait déjà dévoré cent soixante victimes, perdit toute sa force ; on ne vit plus un seul habitant atteint du fléau. Marie avait tout purifié sur son passage. Au lieu de l'infection et de la mort, elle avait laissé après elle la santé et la vie. »

C'est ce qu'elle avait fait aussi dans la ville d'Eu en l'année 1636. *Après une procession faite en l'honneur de la sainte Vierge, Dieu, dit la délibération du maire et des échevins, Dieu apaisa sa colère, et la contagion cessa.* En mémoire de ce bienfait, une procession générale fut votée à perpétuité par lesdits maire et échevins, pour le dimanche de l'octave de Notre Dame de septembre.

L'historien Nicéas nous a conservé la mémoire et fait la description d'une des plus belles processions faites dans le but d'honorer la mère du Sauveur.

Elle eut lieu à Constantinople, en présence et sous les ordres de l'empereur Comnène.

« Toutes les rues, dit l'écrivain, étaient revêtues des deux côtés des plus riches tapisseries de l'empire. Les unes étaient de soie, les autres d'or, habilement travaillées ; et elles jetaient en tous sens un éclat éblouissant... Les trompettes marchaient à la tête du cortège, couronnées de lauriers. Ensuite venaient les représentations des villes conquises et des ennemis vaincus ; puis les dépouilles des ennemis, les armes, les vases d'or et d'argent enrichis de pierreries, les meubles et les vêtements précieux, trophées de la victoire. Après quoi marchaient les captifs de la première distinction. Derrière eux s'avancait majestueusement le char de triomphe, ouvrage ravissant par sa matière et par sa forme. Il avait pour attelage quatre chevaux dont la blancheur égalait celle de la neige. Il

était surmonté par un tableau de la sainte Vierge, à qui l'empereur faisait hommage des succès obtenus par lui. Les princes et les grands de l'empire suivaient ce char d'honneur ; et le vainqueur, monté sur un cheval magnifique, fermait cette marche imposante. C'était Marie qui triomphait : l'empereur victorieux s'effaçait. »

En France, la plus belle des processions annuelles en l'honneur de la mère de Dieu est celle de l'Assomption, celle qu'éclaire de tous ses feux l'ardent soleil du mois d'août. Mais nous n'y voyons plus les dépositaires du pouvoir ! Le ciel des cieux avec tout ce qu'il renferme est pour eux comme s'il n'existait pas ! Plaignons-les, et prions pour eux.

En tête de ces marches saintes, s'élève et se balance avec grâce et majesté la bannière blanche ou bleue de celle que l'on veut honorer. Oh ! combien cette bannière est chère à la piété des peuples ! Aussi, pas une paroisse de ville ou de village qui n'ait sa bannière de la Vierge. Elle a été achetée par le produit d'une pieuse collecte ; et les femmes et les filles et les veuves se sont toutes cotisées pour se donner à elles-mêmes cet étendard de leur Reine, ce drapeau de leur sexe.

Elle paraît, cette enseigne chérie, cette enseigne virginale et pure, et elle va prendre place, non pas au milieu du cortège, comme nos drapeaux militaires, mais au front, au premier rang de la cohorte suppliante, afin que s'accomplisse cette parole du prophète : « Les vierges viendront à sa suite ; *adducentur virgines post eam* (1). »

Pour la porter, cette bannière, on a choisi des mains qui soient sans tache ; car on n'a pas voulu que l'image

(1) Ps. XLIV, 15.

immaculée de la Vierge fidèle fût confiée à des mains indignes. Porter la bannière de la Vierge est un honneur qu'on se dispute, et qu'il faut mériter. Aussi est-il souvent donné par l'élection, et les suffrages ne remettent ce glorieux et saint étendard qu'aux mains de la plus digne. Être ainsi désignée par l'estime de ses compagnes, c'est recevoir, pour ainsi dire, un brevet de sagesse, un diplôme de vertu; c'est obtenir une distinction qui équivaut, en un sens, à celle des rosières d'autrefois, et qui exige, comme ce titre, des mœurs irréprochables. Toute vierge qui a notoirement forfait à ses devoirs est, par le fait même, incapable de marcher à la tête de ses chastes compagnes, et d'arborer le drapeau de la Vierge des vierges. La bannière de Marie est une sorte d'arche sacrée, à laquelle une vierge folle et prévaricatrice ne peut sans crime porter la main.

Ordinairement cette bannière est de velours ou de soie, et l'image de la Mère de Dieu en fait l'ornement principal. Cette image n'est point la même, ni partout, ni toujours. Ici c'est la Conception : et, dans ce cas, la Vierge a la lune sous les pieds, elle écrase le génie du mal, et ouvre à ses enfants les bras de son amour. Là c'est l'Annonciation : et la sainte Vierge est dessinée aux regards des fidèles dans le moment où l'ange la salue *pleine de grâce*. Ailleurs c'est la maternité divine qui appelle les respects de l'assemblée pieuse : et alors la mère du Christ a sur l'un de ses bras le fruit béni de ses entrailles. Enfin c'est souvent l'Assomption : et quand c'est ce mystère que la paroisse ou la confrérie honore de préférence, vous voyez sur la bannière l'auguste et douce Marie s'élevant au milieu d'un groupe d'esprits joyeux de l'entourer ; des nuages d'argent la supportent, son front est couronné d'é-

toiles , et les paillettes d'or et d'argent brillent avec éclat et sur son manteau bleu et sur sa robe blanche.

Quatre glands ou cordons descendent avec grâce le long de la sainte bannière, et ces glands tombent dans les mains de quatre jeunes vierges, compagnes et amies de celle qui porte l'étendard, et qui doivent, comme elle, être sans taches et sans reproches.

Si la bannière de Marie marche devant la croix, c'est parce que l'aurore précède le soleil, c'est parce que la fleur paraît avant le fruit. Et quand la croix, au contraire, devance la bannière, c'est l'image du roi avant celle de la reine, l'image du créateur avant celle de la créature; c'est l'image du juge avant celle de l'avocate.

Mais, quelle que soit la place que la bannière de Marie occupe par rapport à la croix, ah! que cette enseigne virginale est belle et ravissante à voir au-dessus et en tête de ce double rang de vierges qui la suivent pas à pas, vêtues de robes blanches, parure symbolique et emblème de leur pureté, dont rien n'a terni l'éclat. Oh! c'est alors qu'à sa vue nous lui dirons, en empruntant la pensée du Psalmiste : « O Marie, ô bonne mère, vous voyez s'avancer à votre suite plusieurs de ces filles des hommes, qui brillent de la vertu des anges. A votre exemple et sur vos pas, elles se sont amassé de grandes richesses spirituelles; elles ont acquis aux yeux de Dieu une riche et brillante parure : douceur, humilité, candeur, modestie, bonté, patience, chasteté, ferveur et charité, voilà leurs pierreries belles et étincelantes! Mais, ô Marie, vous êtes infiniment plus riche qu'elles, et vous avez bien le droit de les dominer toutes, de vous élever au-dessus d'elles comme l'olivier, comme le cèdre et comme le platane s'élèvent au-dessus de l'humble et

« modeste hysope qui croît sous leur ombrage. Vous
« avez bien le droit de marcher à leur tête, car les plus
« parfaites d'entre elles ne vous suivront jamais qu'à une
« distance incalculable. O Vierge sainte, balancez, balan-
« cez votre bannière sur toutes ces vierges de Sion qui
« vous aiment, ô Marie, comme des filles aiment leur
« mère! Que de votre étendard découlent et tombent sur
« elles une rosée de lumière et une pluie de grâces, ainsi
« qu'on voit dans nos forêts la pluie et la rosée du ciel
« tomber du faite des grands arbres sur les plantes qui
« sont à leurs pieds! Que de votre bannière se détachent
« en abondance des fruits de vie et de vertu, ainsi que
« dans les jours d'automne les arbres de nos vergers cou-
« vrent et jonchent de leurs fruits le sol au-dessus duquel
« s'étendent leurs rameaux! »

Malheur, ah! malheur à celui qui n'a que de basses pensées à l'aspect de ces processions, où l'élite des vierges sages escorte d'une double haie le drapeau de Marie! Celui-là est cet homme et charnel et grossier que stigmatise le grand Apôtre, et qui ne peut s'élever à rien de ce qui est au-dessus de la matière, au-dessus de la boue; c'est l'être impur et immonde qui ne se plaît que dans la fange. Honte et mépris à lui!

Mais pour nous, ces phalanges virginales et pures sont la gloire de l'Église, l'amour de leurs familles, les amies de la sainte Épouse, les futures héritières du ciel, les futures compagnes de l'Agneau, les sœurs des Bienheureux; et Marie est pour elles un modèle, un miroir, un flambeau, un parfum, une reine, et surtout une mère. Oui, Marie est tout cela pour les vierges chrétiennes qui ont le bonheur de l'aimer.

Aussi, qui nous dira ce que ces cœurs purs et fervents

demandent à la sainte Vierge en suivant sa bannière?... Qui nous révélera leurs soupirs, leurs prières, leurs vœux et leurs entretiens? Qui nous communiquera les secrets de ces âmes saintes, et les demandes qu'elles adressent à la Vierge de tout don pour elles-mêmes, pour leurs familles, pour leur pays, et pour tout ce qui peut être l'objet de leur légitime amour?

Oh! nous ne savons....; mais il nous semble qu'elles lui disent alors dans, la langue des Écritures :

« Que je vous aime, ô Marie, vous qui êtes ma force,
« mon appui, mon refuge et ma libératrice!... Ma voix a
« été jusqu'à vous... Oui, du haut des cieux, vous avez
« daigné me tendre la main. Sous votre garde, ô Marie, je
« traverserai hardiment le camp de mes ennemis, et avec
« votre soutien je franchirai les remparts.... C'est
« elle, c'est Marie qui m'a donné ma force; elle qui
« m'a ouvert un chemin d'innocence. Elle a donné à
« mes pieds, pour courir dans les voies de Dieu, l'agi-
« lité des cerfs; elle a instruit mes mains aux combats
« du Seigneur; elle a armé mon bras du bouclier des
« forts et de l'arc d'airain. Vive donc à jamais Marie!
« qu'elle soit bénie et exaltée, la cause de notre joie!...
« O ma mère, je vous servirai, je vous honorerai aux
« yeux des nations et dans l'assemblée de mon peuple!
« J'aimerai à chanter des cantiques à la gloire de votre
« nom!... Je célébrerai les grâces que j'ai reçues de vous;
« j'exalterai à jamais vos grandeurs, ô Marie, et surtout
« vos bontés! »

Et qu'on ne croie pas que la blanche bannière de la Vierge n'ait jamais été portée que par les mains inoffensives des jeunes vierges chrétiennes, qu'elle n'ait jamais entendu que les chants de l'Église, qu'elle n'ait jamais

été noircie que par la fumée de l'encens, et qu'elle n'ait guidé que des phalanges pacifiques sur des chemins jonchés de fleurs ! . . . Non, non, de nobles drapeaux à l'effigie de Marie ont flotté aussi dans les camps au-dessus de légions braves et intrépides. La bannière de Marie a aussi entendu les hymnes du combat et vu de sanglantes mêlées. La poudre des batailles a aussi terni sa blancheur, et le sang a jailli sur elle !

Les empereurs de Constantinople faisaient porter son image en tête de leur armée, quand ils commandaient en personne.

Alphonse IX, roi d'Espagne, étant aux prises, en 1212, avec les Sarrasins, voyait ses troupes en grand danger. Il ordonne soudain de déployer à tous les yeux l'étendard merveilleux de Notre-Dame de Roc-Amadour, apporté dans son camp par ordre de la Vierge elle-même. A cette vue, tous les guerriers fléchissent le genou et se relèvent aussitôt, pleins d'un nouveau courage, et cent mille ennemis restent sur le champ de bataille.

« Avant de faire une expédition en Afrique pour combattre les mécréants, une foule de chevaliers, au nombre desquels figuraient le dauphin d'Auvergne, Jean de Beaufort, fils du duc de Lancastre, le comte d'Harcourt, Gauthier de Châtillon, Guillaume de Hainaut, Philippe d'Artois, comte d'Eu, et messire Philippe de Bar, se vouèrent solennellement à la sainte Vierge, et cinglèrent vers les côtes de Barbarie à la garde de Dieu, de Notre-Dame et de saint Georges. « Ils suivoient, » dit le prince des chroniqueurs, messire Jehan Froissart, « ils suivoient la bannière de Nostre-Dame, sous la conduite du duc de Bourbon ; la bannière dudit duc étoit pour lors toute pleinement armoriée de fleurs de lys de France, avec une

« blanche image de Nostre-Dame, mère de Jésus-Christ ,
« assise et figurée au milieu ; l'écusson de Bourbon étoit
« dessous les pieds de l'image (1). »

Ce ne fut pas seulement en cette rencontre que la bannière de Marie guida les escadrons guerriers. L'illustre Jean Sobieski, le sauveur de l'Autriche et de toute la chrétienté, en 1683, avant d'attaquer les Turcs, au nombre de deux cent mille, avait mis sa petite armée sous la protection de Marie ; et depuis l'éclatant triomphe qu'il remporta alors, il fit toujours porter avec lui une image de la Reine du ciel, au bas de laquelle on lisait : *Par cette image de Marie, moi Jean serai vainqueur.*

Et nous qui racontons ces faits, nous avons touché de nos mains l'enseigne militaire qu'une auguste princesse avait brodée elle-même pour les troupes fidèles à la cause de son époux. Ce drapeau portait l'image de Notre-Dame des Douleurs : c'est celui qu'a si bien illustré et défendu ce brave Zumalacarreguy, qu'ont tué ceux qui ont aussi fait mourir Napoléon.

Certes, de tels drapeaux valent bien, à notre avis, ceux qu'ont si ridiculement adoptés les nations de l'Europe ; et l'image de *la Femme forte*, de *la Mère admirable*, de *la nouvelle Judith*, de *la nouvelle Débora*, qui *s'est élevée en Israël quand les forts avaient failli* (2) ; l'image de celle pour laquelle *Dieu a suscité des combats d'un nouveau genre* (3), l'image de cette *tour de David*, à laquelle *sont suspendus d'innombrables boucliers, armure et force des braves* (4), cette image, avouons-le, est

(1) Orsini, *la Vierge*, 2^e vol., p. 75.

(2) *Judic.*, V, 7.

(3) *Ibid.*

(4) *Cant.*, IV, 4.

bien aussi inspirante et surtout bien aussi tutélaire que celles des aigles, des coqs, des lions, des ours, des léopards; et il nous semble, avec raison, que les images de saint Michel, prince de la milice céleste, de saint Sébastien, capitaine des gardes prétoriennes, de saint Maurice, commandant de la légion Thébaine, de saint Martin, d'abord soldat en Pannonie, de saint Georges, de saint Victor, de saint Louis, de saint Henri et de saint Ferdinand, tous guerriers, vaudraient bien, pour nos troupes, des figures d'animaux, et tous les bizarres symboles qu'on a choisis pour elles.

Outre les bannières aux larges et belles proportions, on voit encore dans nos processions religieuses des bannières plus petites, qu'on appelle *guidons*. Elles ne présentent souvent que le chiffre de Marie brodé en or, en argent ou en soie, sur un fond bleu céleste d'une admirable fraîcheur. Ce guidon, qui remplace la grande bannière quand celle-ci ne peut pas sortir de l'enceinte du temple à cause du mauvais temps, ce guidon est parfois aussi la bannière des écoles que dirigent les sœurs; et la petite fille qui le porte est bien fière de cet honneur, car cet honneur, elle l'a mérité par sa sagesse ou par son application.

Les statues de la Vierge ne sont pas non plus oubliées dans ces pompeuses marches. Les Romains, dans leurs triomphes, portaient aussi avec respect les statues de leurs dieux. Chez nous, chaque paroisse, chaque confrérie et chaque corporation a son bâton doré, surmonté d'une statue à l'effigie du saint ou de la sainte qu'elles honorent. Les bâtons de la Vierge se distinguent de tous les autres par leur riche élégance. Les jeunes filles de villages se plaisent à les charger de fleurs et de rubans; elles se disputent chaque année, dans une pieuse et louable en-

chère, le privilège de le porter ou de l'avoir dans leur maison ; et ce bâton marche à leur tête quand elles vont à l'offrande aux jours des grandes solennités.

On lit, dans un mémoire des quatorzième et quinzième siècles, qu'une dame nommée Alizon de Harbonne fit présent d'un bâton de cette sorte à la confrérie de Notre-Dame de Blanc-Ménil, au diocèse de Paris, lorsqu'elles'y enrôla, et que son exemple y attira cent trente-deux membres. De tout temps les personnes de marque ont eu une grande influence pour le bien comme pour le mal. Qu'elles ne donnent donc aux autres que des exemples salutaires ! Du reste, Alizon de Harbonne a eu jusqu'à ce jour (et nous en connaissons) bien des imitatrices et de sa piété et de sa libéralité.

Avant de clore ce chapitre, mentionnons encore la statue de grandeur moyenne que, dans beaucoup d'endroits, on porte aussi aux processions. Elle est placée debout sur un brancard élégamment orné de dentelles et de draperies. Deux ou quatre jeunes filles la portent sur leurs épaules ; les autres l'accompagnent, la précèdent ou la suivent, avec un cierge à la main.

Quelquefois un herceau de fleurs, en forme d'arc de triomphe, entoure la statue vénérée, et sa marche est peut-être d'un plus saisissant effet que celle de la bannière aux proportions grandioses. Le roi qui, en 1830, fut renversé du trône de France, avait fait faire en argent, pour la cathédrale de Paris, une statue portative, spécialement destinée aux processions de l'Assomption. La statue est restée ; le donateur a disparu, non-seulement du sol natal, mais du nombre des vivants. Que Dieu lui pardonne ses fautes, et qu'il couronne ses vertus d'un dia-

dème plus solide et plus riche que tous les diadèmes de la terre !

Et nous, méritons aussi, par les hommages publics que nous rendrons à la sainte Vierge, qu'elle nous aime et nous protège tous les jours de notre vie et à l'heure de notre mort. Enfants, pourrions-nous rougir d'honorer et de suivre l'image de notre mère ? Soldats, pourrions-nous avoir honte de marcher sous le drapeau de notre reine qui est aux cieux ? Chrétiens, n'avons-nous pas à craindre qu'elle ne rougisse devant son fils de ceux qui auront rougi d'elle et de son étendard ? Allons donc, sans peur et sans respect humain, faire cortège à son image quand cette image parcourt nos rues, nos places et nos campagnes ; allons nous abriter sous cette enseigne tutélaire, véritable paratonnerre contre le courroux divin. Dieu a tout mis sous les pieds de l'auguste Marie ; Dieu l'a établie au-dessus de toutes les œuvres de ses mains. Réfugions-nous, réfugions-nous à l'ombre de ses ailes, et que la case et la myrrhe, c'est-à-dire les célestes grâces et les parfums des vertus, ruissellent de ses mains dans nos cœurs !



XXIII.

LITANIES.

Chacun des titres qui composent les saintes litanies de la Reine des anges, chacun de ces noms radieux..... est une fleur jetée sur l'autel de Marie pour en former une couronne de louanges.

M. Maxime de Mont-Rond, *la Vierge et les saints en Italie*, pag. 88.

Dans les processions en l'honneur de Marie, ce que l'on chante le plus, ce sont ses litanies. Litanies vient d'un mot grec qui signifie *prière*, et les salutations et invocations à Marie, si connues de la piété sous le titre de *Litanies de la très-sainte Vierge*, sont les prières les plus simples, les plus commodes, les plus convenables et les plus usitées pour ces promenades de dévotion, pour ces petits pèlerinages qu'on nomme *processions*.

Les litanies de la Vierge, telles que la liturgie les a reçues et adoptées, et telles qu'elle nous les transmet, sont, dit-on, l'œuvre d'Adam, religieux de St-Victor, et on en fait remonter la composition à l'an 1170. Elles auraient donc déjà près de sept cents ans d'antiquité. Et dans ce laps de temps, que de millions de fois elles ont été dites sur la terre et entendues au ciel! que de millions de fois, chantées dans nos églises, dans nos champs, dans nos rues, sur les bords de la mer et sur l'immensité des vagues, elles ont eu leur écho et leur retentissement dans les hauteurs des saints parvis!

Nous venons de le dire : dans les marches religieuses

tant soit peu prolongées, rien de plus convenable que le chant de ces litanies; des hymnes, des proses, des répons, et même des psaumes, toutes pièces de longue haleine, fatigueraient à la fois les chantres et les fidèles. On ne peut pas toujours marcher, un livre à la main : les pieds trébuchent et chancellent dans les chemins raboteux que suit souvent le pieux cortège; les yeux se brouillent et se dérangent, la main elle-même se lasse, et on ne peut pas longtemps chanter à livre ouvert. Et qui est-ce qui sait de mémoire beaucoup d'hymnes, beaucoup de proses et beaucoup de répons, voire même beaucoup de psaumes? Mais tout le monde peut savoir et chanter de mémoire les litanies de la sainte Vierge, ces litanies dont chaque salutation ou appellation n'a généralement que deux mots simples et faciles à retenir, et dont l'invocation ou prière est constamment la même, tellement que tous peuvent prier avec elle et par elle, tous peuvent la répéter sans le secours d'aucun livre, les enfants comme les vieillards, les ignorants comme les savants.

Oui, si l'on en excepte l'Oraison dominicale et la Salutation de l'ange, la confession des péchés, les promesses du baptême et les actes des trois vertus théologales, nulle prière n'est plus universellement gravée dans la mémoire des fidèles, que les litanies de la Vierge. Chaque chrétien, chaque famille pieuse, chaque communauté, les récite le soir avant d'aller goûter le repos après la fatigue. C'est par cette prière que tous les enfants de Marie se placent, pour la nuit, sous l'aile de leur mère, et qu'ils se recommandent à sa vigilante tendresse; et si, durant les heures consacrées au sommeil, leurs paupières ne se ferment pas, ils prieront encore leur bonne et bienfaisante reine, en lui adressant les doux noms que contiennent ses litanies.

Que si, dans une église, vous voyez, hors le temps des offices publics, une veuve, une épouse, une vierge, un ou plusieurs chrétiens priant, sans livre ouvert, dans une chapelle de la Vierge, vous pouvez presque dire avec certitude qu'ils invoquent celle devant laquelle ils sont humblement prosternés, en énumérant tous les titres que l'Église lui donne dans ses touchantes litanies; vous pouvez presque dire, sans aucune crainte de vous tromper, qu'ils la saluent tour à tour comme *mère de Dieu*, comme *vierge*, comme *vase d'élection*, comme *miroir de justice*, comme *cause de notre joie*, comme *reine de tous les saints*.

Les dimanches, les jours de fête, quand les associées du Rosaire ont dit les *Ave Maria* de la sainte couronne, leurs voix pieuses entonnent les litanies de la Vierge. Oh ! alors, si vous voulez éprouver de ces émotions douces comme les joies du ciel, si vous voulez verser de ces délicieuses larmes dont une seule vaut mieux que tous les plaisirs du monde, placez-vous à l'écart dans une chapelle solitaire et éloignée de la foule, et là, écoutez en silence et dans un recueillement profond ces prières de ce que la terre a de plus pur, adressées à ce que le ciel a de plus pur aussi après la Divinité, et vous verrez que rien au monde n'est plus capable d'émouvoir et de remuer votre âme, que ces tendres invocations qui sont à l'oreille du cœur ce qu'est à l'odorat le parfum le plus enivrant. Écoutez ces invocations qui, avant d'arriver à vous, ont parcouru, à travers la fumée de l'encens, les longues nefs de la basilique, et qui ne vous parviennent, dans votre chapelle isolée, que comme de lointains soupirs; écoutez-les, et aisément vous distinguerez parmi ces voix les divers sentiments qui les animent; car la joie a ses tons et

la douleur a les siens : la crainte ne chante pas avec l'élan de l'espérance, et le remords n'a pas les douces et suaves modulations de l'innocence sans reproche. Écoutez donc : et bientôt toutes ces voix auront leur écho dans votre âme ; vous prierez avec elles, vous soupirez avec elles, vous espérerez avec elles ; et les pleurs qui viendront inonder vos paupières attesteront bien vite que votre cœur est touché, et que la grâce lui parle. D'autres ont, avant vous, senti et éprouvé ce que nous disons ici.

« Je n'ai jamais, » dit un de nos premiers écrivains catholiques, l'auteur de *Rome et Toscane*, « je n'ai jamais entendu chanter à Rome, sans émotion, les litanies de la Vierge qui, le soir, précèdent le salut. Les voix de cette multitude partent des entrailles ; ces hommes, ces femmes, ces jeunes filles ne s'exprimeraient pas autrement si la Vierge était là vivante et debout au milieu d'eux, souriant à leurs prières. En étudiant les mœurs religieuses en Italie, il m'a semblé que la dévotion, dans ce pays, prenait fréquemment un air de familiarité vis-à-vis de Dieu et de la Madone : le ciel et la terre se rapprochent ici en quelque sorte par des moyens purement humains. Les pieux Romains sont avec Dieu et la Vierge dans des termes qui n'ont rien de commun avec le sentiment de l'infini. La plupart d'entre eux aiment mieux invoquer la Madone que le Sauveur, parce que, à force d'avoir sous les yeux la Vierge tenant dans ses bras Jésus enfant, ils ont fini par croire que c'est elle qui mérite surtout leur respect et leur confiance. »

« Il n'est pas rare, » ajoute le pieux et savant auteur du *Culte de la sainte Vierge*, M. Adrien Égron, « il n'est pas rare de rencontrer à Rome des hommes qui, au nombre de dix ou douze et marchant deux à deux, s'en vont

chantant les litanies de la Vierge, et s'arrêtant devant les madones des carrefours. A Noël, on voit arriver de la montagne les pifferati (joueurs de cornemuse) qui viennent assister à la grande solennité, et qui font entendre leur musique champêtre dès la pointe du jour, en psalmodiant quelques versets des litanies. »

Et, dans le livre précieux qui nous a fourni pour le nôtre tant de renseignements aussi utiles qu'agréables, le même écrivain dit, en parlant de lui-même : « Les litanies de la Vierge, dont la composition est si simple, ne laissent pas de produire une profonde impression ; et jamais je ne les entends psalmodier par les enfants de chœur ou par un groupe de jeunes filles, vêtues de blanc et portant la bannière décorée de l'image de Marie, sans me sentir prêt à verser des larmes (1). »

La faveur avec laquelle toute l'Église catholique a accueilli les litanies; l'usage qu'elle en fait si souvent dans ses prières publiques ; l'usage bien plus fréquent encore qu'en font les fidèles pour leurs besoins particuliers ; l'heureuse et sage pensée qui a présidé à ce choix et à cette belle collection de titres honorables à la mère de Dieu ; ces quarante-quatre invocations, dont chacune n'a en tout que cinq à six mots au plus, et qui renferment quarante-quatre éloges et quarante-quatre prières en rapport avec ces éloges : tout cela a donné tant de vogue aux litanies de la Vierge, qu'une foule d'auteurs les ont paraphrasées, commentées, expliquées de toutes les manières et dans toutes les langues.

Nous ne citerons ici que l'élégante et solide paraphrase de monseigneur Letourneur, ancien évêque de Verdun,

(1) *Le Culte de la sainte Vierge*, pag. 118.

paraphrase adaptée au cadre du mois de Marie, et faite pour ce mois béni.

Les litanies sont peut-être le mode de prières le plus conforme en même temps à la nature et à l'art. L'appellation est toujours une louange flatteuse pour Celle qui en est l'objet ; et les règles savantes qui nous enseignent à bien dire veulent qu'avant tout, quand nous avons une demande à faire, nous nous ouvrons, par l'éloge, le cœur de la personne à laquelle nous nous adressons.

La prière qui suit la louange étant la même pour tous les titres, s'harmonise très-bien aussi avec chacun de ces titres, sans rien changer à sa formule. Ainsi quand, par exemple, nous disons, « Mère de la divine grâce, priez pour nous, » n'est-ce pas comme si nous disions : « Priez pour nous qui avons si grand besoin de la grâce, et qui en sommes si pauvres ? » Quand nous disons, « Tour de David, priez pour nous, » n'est-ce pas comme si nous disions : « Protégez-nous, couvrez-nous, défendez-nous ? » Quand nous nous écrivons, « Salut et santé des infirmes, priez pour nous, » n'est-ce pas dire : « Priez pour nous, qui sommes si faibles, si malades et si valétudinaires ? » Enfin quand, à genoux, nous lui crions, « Refuge des pécheurs, priez pour nous, » ne lui disons-nous pas : « Priez pour nous, qui sommes chargés d'iniquités ; demandez grâce pour nos crimes, et sollicitez près de Dieu le pardon du passé et notre retour à la grâce ? » Et ainsi des autres titres et des autres invocations.

Ce genre de prières va si bien à la piété chrétienne, que des milliers de litanies ont été composées sur le modèle de celles-ci.

En 1676, Jean Thiédot, avocat au parlement de Paris, mit en forme de litanies les plus beaux éloges que les

Pères et les autres auteurs de piété ont donnés à la sainte Vierge. Ces litanies, qui ont une grande étendue et qui sont fort développées, ont été disposées par ordre alphabétique. Elles comprennent toutes les excellentes qualités de la mère de Dieu, et toutes les choses glorieuses qui ont été dites d'elle. L'auteur a pris soin d'indiquer à chacun des versets la source où il a puisé.

D'autres en ont composé pour toutes les fêtes de la Vierge avec les saintes Écritures.

On a aussi les litanies de la vie connue de la Vierge, que l'on croit être l'œuvre du pieux Fénelon. On y retrouve, en effet, et son cœur et son style.

La récente consécration du mois de mai à la sainte Vierge a aussi inspiré de faire des litanies pour chacun des jours de ce mois. On a mis en musique, dans la même intention, trente litanies de la sainte Vierge, à trois et quatre voix, avec accompagnement d'orgue et de plainchant.

Enfin, nous avons nous-même livré à la publicité soixante-quatorze litanies extraites de l'Écriture, des Pères et de la liturgie, et composées spécialement pour nos *Figures bibliques* et pour les *Fêtes de Marie*. Daigne cette Vierge nous bénir pour notre zèle à la servir, et puissions-nous avoir quelque part aux grâces que ces litanies pourront attirer sur les âmes qui les lui adresseront avec une humble ferveur du fond de cette pauvre vallée où tant de besoins nous assiègent, où tant de pièges nous sont tendus, et où l'assistance d'une protectrice céleste et toute-puissante nous est si nécessaire !

Les litanies sont si honorables à la sainte Vierge, qu'on ne s'est pas contenté de les imprimer dans les livres ; la gravure, la musique, la peinture, la sculpture, la poésie,

se sont exercées à l'envi à les rendre sous différentes formes. La gravure les a illustrées de ses magnifiques vignettes ; la musique leur a donné ses magiques accents ; la poésie leur a prêté sa verve et son langage sublime ; la peinture les a revêtues, sur la toile et sur le verre, de ses vives couleurs ; et la sculpture, en les gravant et sur le bois, et sur la pierre, et sur le marbre, leur a communiqué son espèce d'immortalité. Celle-ci notamment, la sculpture, les a rendues avec un talent admirable et dans l'église de Saint-Marcel (nel Corso), à Rome, et dans la cathédrale de Sens, et dans l'église de Nogent-sur-Seine. On les a aussi tracées en lettres d'or et d'azur à la voûte de la chapelle de Saint-Bruno, au milieu du désert de la grande Chartreuse de Grenoble. On les voit également inscrites, avec une rare délicatesse et une heureuse élégance, autour de la galerie de la belle et riche église de la Ferté-Saint-Bernard, dans le Perche.

Nous avons entendu dire, à des hommes pourtant religieux et d'un bon jugement, que ces litanies de la Vierge, telles que l'Église les chante, sont trop longues, et qu'elles renferment bien inutilement plusieurs invocations à peu près synonymes.

A cela nous répondrons que les âmes ferventes qui les disent plusieurs fois chaque jour ne les trouvent pas démesurées : ce qui est lourd à la tiédeur ne l'est pas de même au zèle.

Et puis, rien ne force, rien n'oblige à les réciter en entier ; rien n'empêche d'y choisir les invocations qui vont le mieux aux besoins et à l'état de l'âme qui prie.

Faisons ensuite remarquer que ces pieuses litanies ne sont pas seulement des prières, elles sont encore des leçons de vertu et de piété, de sagesse et de morale ; car, en

invoquant la sainte Vierge sous les titres divers qui lui sont assignés, nous nous rappelons nécessairement les qualités chrétiennes que nous devons nous-mêmes avoir. Ainsi les femmes à qui Dieu a donné d'être mères ne peuvent jamais saluer la *mère très-pure et très-chaste*, la *mère aimable et admirable*, sans se souvenir qu'elles aussi doivent être pures et chastes, et se faire, par leurs vertus, aimer et admirer de tout ce qui les entoure, de tout ce qui les connaît. La jeune fille, humblement prosternée devant Marie, qu'elle appelle *Vierge des vierges*, *Vierge fidèle*, *Vierge prudente*, se dit en même temps dans son cœur : « Moi aussi, pour marcher sur les pas de celle que j'honore, je dois être fidèle et prudente : fidèle à la sagesse, prudente contre mes ennemis. » Tous les chrétiens enfin, en appelant Marie *miroir éclatant de justice, vase d'honneur et de dévotion, porte du ciel et reine de tous les bienheureux*, sont forcés de se souvenir qu'eux aussi doivent être justes de la justice de Dieu ; qu'eux aussi sont, par le baptême, et qu'ils doivent être dans leurs mœurs saintes et irréprochables, des vases d'élection et de choix ; qu'eux aussi doivent marcher dans le chemin qui mène au ciel, et mériter de faire partie de ce peuple d'élus dont Marie est la souveraine.

De là des reproches secrets ou des encouragements ; de là de bonnes résolutions ; de là ces efforts, ces vertus, ces mérites qui sanctifient les âmes et les enrichissent devant Dieu.

Récitez donc, dans ces pensées et avec ces sentiments, ces litanies de la Vierge, qui répondent à tant de besoins et qui demandent tant de grâces !

L'habitude de les dire peut-être avec légèreté et inattention, ou le défaut de piété, a pu vous les faire trouver

fastidieuses et peu profitables. Mais méditez-les avec l'attention du cœur, et bientôt vous en sentirez, vous en savourerez l'onction douce et bienfaisante, et ce sera avec votre âme, bien plus qu'avec vos lèvres, que vous vous écrierez en regardant le ciel : « Priez pour nous, mère de « Dieu, mère du Christ, mère de la divine grâce ! Priez « pour nous, Vierge puissante, Vierge clémente et « bonne !..... Reine des anges, des patriarches, des « prophètes, des apôtres, des martyrs, des confesseurs, « des vierges, de tous les saints, priez, priez pour nous ! »



XXIV.

ANTIENNES ET HYMNES LITURGIQUES.

ALMA REDEMPTORIS MATER. — AVE, REGINA COELORUM. — REGINA COELI,
LETARE.

Les antiennes de la Vierge qu'on chante après complies, ou aux saluts, proviennent de la dévotion de quelques particuliers.

Le Culte de la sainte Vierge, pag. 97.

En étudiant successivement les différentes fêtes de Marie durant le cours de l'année sainte, nous avons eu à parler des parties les plus marquantes de leurs divers offices ; nous avons dit un mot de leurs plus belles hymnes, de leurs plus belles proses, de leurs antiennes les mieux choisies, et partout nous avons trouvé les pensées et les sentiments de la foi, de l'espérance et de l'amour rendus avec un grand bonheur dans ce langage liturgique qui loue, exalte et prie la Vierge avec tant d'onction et tant de poésie.

Mais, outre ces hymnes, ces proses et ces antiennes que nous avons passées en revue les unes après les autres, et livrées tour à tour à la pieuse attention et aux méditations des clients de Marie, il y a dans la liturgie du culte de cette Vierge des pièces d'un usage trop ancien, trop fréquent et trop universel, pour qu'elles n'aient pas le droit d'avoir leur chapitre à part dans ce livre consacré à la gloire de celle qui a donné le Christ au monde.

On comprend sans doute aisément que nous voulons

parler ici de ces antiennes si connues, si onctueuses et si suaves, et qui reviennent si souvent sur les lèvres des fidèles : l'*Alma Redemptoris mater*, l'*Ave*, *Regina cœlorum*, le *Regina cœli*, le *Salve, Regina*, le *Sub tuum* et l'*Inviolata*, auxquelles antiennes nous ajouterons l'hymne *Ave, maris Stella*, bien remarquable aussi par son antiquité et par son doux parfum de poésie biblique.

Dès invocations liturgiques que nous venons de nommer, les quatre premières, c'est-à-dire l'*Alma Redemptoris mater*, l'*Ave*, *Regina cœlorum*, le *Regina cœli* et le *Salve, Regina*, se partagent l'année chrétienne, et se disent chacune en son temps, tous les jours de l'année, par tous ceux qui récitent l'office quotidien, le matin à la fin de laudes, et le soir après complies.

Cependant hâtons-nous de dire que dans aucune liturgie elles ne font partie intégrante de l'office obligé ; elles sont partout facultatives et de dévotion.

Mais quel prêtre, quel lévite, diacre ou sous-diacre, quel religieux les omet ? Le clergé tout entier, tant séculier que régulier, n'est-il pas, de toute l'Église, le corps le plus pieux envers la sainte Vierge, qu'il appelle aussi sa reine, *regina cleri* ? Le clergé n'hérite-t-il pas des sentiments de son divin et invisible chef pour celle qui a donné naissance au pontife éternel selon l'ordre d'Aaron et de Melchisédech ? Le clergé, ce corps militant pour les combats du Seigneur, n'a-t-il pas sans cesse besoin des armes dont Marie est le vivant arsenal ? Le clergé, dont tous les membres, en prenant le Seigneur pour leur unique partage, ont dit adieu à leur père et à leur mère selon la chair, le clergé n'a-t-il pas besoin d'élever plus souvent son regard vers le ciel, où tous les hommes ont le même Père, et tous les chrétiens la même mère ? Oh !

oui, vénérables pontifes que Dieu a établis pour gouverner l'Église, prêtres qui cultivez avec peines et fatigues la vigne du Seigneur, lévites qui revêtez la tunique et la dalmatique, oh oui ! matin et soir, offrez, offrez à votre mère, qui vous attend au ciel, quelques grains de cet encens mystique et odorant qu'on nomme la prière ! Oh ! oui, matin et soir, au lever de l'aurore et au déclin du jour, soupirez vers Marie ; attirez sur vous son regard et si tendre et si bon ! Oui, ministres du Christ, après avoir prié Jésus, tournez-vous vers Marie, suppliez-la d'offrir elle-même vos hommages à Dieu, et dites-lui du fond du cœur : « Montrez-vous notre mère, et que celui qui a voulu naître de vous pour nous reçoive par vous nos « louanges ! »

Enfants des hommes, présentée par vous seuls, votre prière pourrait bien n'être pas agréée : présentée par Marie, elle plaira à Dieu, et sera accueillie avec amour et tendresse.

« Bienheureux donc, » s'écrie un pieux et saint auteur que nous avons connu, et dont la mémoire est parmi nous pure comme celle du juste ; « bienheureux le prêtre qui aime et honore Marie, et qui lui gagne des clients ! Il recevra abondamment la bénédiction de Dieu, la rosée du ciel et la graisse de la terre, la grâce en cette vie et la gloire dans l'autre ; car un serviteur de Marie ne périra jamais (1). »

Quant aux fidèles, ils entendent et chantent surtout ces

(1) *Beatus ille sacerdos qui servus est Mariæ, ipsi qui servos congregat ! Hic accipiet benedictionem a Domino de rore cœli et de pinguedine terræ, gratiam in hoc sæculo et gloriam in futuro. Servus enim Mariæ non peribit.*

Memoriale vitæ sacerdotalis, cap. X.

antiennes à la fin des complies de chaque fête et de chaque dimanche.

Et voyez comment l'Église unit le culte de Marie au culte de Dieu même. Pas un jour du Seigneur, pas une fête du Seigneur ne se célèbre dans nos temples sans qu'un souvenir de Marie ne vienne se mêler à nos sacrés cantiques, sans qu'une prière à Marie ne vienne s'adjoindre à nos prières et à nos hymnes à Dieu. Et c'est quand la sainte journée approche de sa fin, c'est quand on a offert à Dieu le sacrifice du matin et chanté les psaumes du soir, c'est alors qu'on jette un regard vers l'autel de Marie.

Non, non, la pieuse assemblée ne quittera pas le lieu saint sans avoir salué Marie; la foule ne s'écoulera pas sans avoir fait ses adieux à la chapelle de Marie et prié devant son image!

Et en effet, lorsque tous ont demandé à Dieu d'éclairer les ténèbres et de dissiper les embûches de la nuit qui s'avance, tous aussi, prêtres et fidèles, se tournent vers l'autel ou vers la bannière de la Vierge, et d'une seule et puissante voix, tous, hommes et femmes, enfants et vieillards, prêtres et fidèles, entonnent l'antienne à la Vierge. Oh que ce moment est doux et cher à la piété! qu'il est beau! qu'il est saisissant! que de paupières il a mouillées et que de cœurs il a fait battre!

Quand toute cette multitude chante comme un seul homme l'antienne à la divine Vierge, ce sont, voyez-vous, des enfants qui disent *bonsoir* à leur mère avant de se séparer d'elle! Ce sont des sujets soumis, humbles et respectueux, qui offrent un dernier hommage à leur reine chérie, avant de quitter son palais; ce sont des clients, pénétrés de la plus vive gratitude, qui veulent saluer d'un

dernier signe de respect leur avocate bien-aimée avant de prendre congé d'elle; ce sont des âmes timides et faibles comme la colombe, qui viennent se réfugier sous l'aile de Marie, pour y être, durant la nuit qui va bientôt venir, à l'abri du vautour cruel. Oh! alors, unissez-vous, unissez-vous, de toute la puissance de votre âme et avec tout l'amour dont votre cœur est capable, à cette prière à Marie; mêlez votre voix à ces voix qui invoquent et saluent Marie; appelez aussi sur vous un doux regard de Marie.

Oh non! ne faites pas silence dans ce concert d'hommages à la Vierge des vierges! Que vos lèvres ne soient pas immobiles et muettes! que surtout votre cœur ne soit pas sec et froid comme la pierre et le marbre! Ah! malheur, malheur à quiconque n'a jamais versé une larme au chant du *Salve, Regina*, ou du *Regina cœli*! malheur à qui n'a pas senti son âme émue en entendant ou en chantant l'*Ave, maris stella*, et l'*Inviolata*! Celui-là ne sera jamais touché de rien! La foi ni la piété n'ont plus sur lui aucun empire. On le croit peut-être vivant, mais il est déjà mort, il n'est plus qu'un cadavre!

Disons maintenant quelques mots de chacune de ces antiennes en particulier.

Quand l'Église est tout occupée de la naissance du Sauveur, durant les quatre semaines pendant lesquelles elle se prépare à cette apparition du Désiré des nations, et dans les cinq semaines qui suivent immédiatement les fêtes de Noël et vont jusqu'à la Chandeleur, c'est-à-dire pendant tout le temps consacré à honorer le Verbe incarné en Marie, ou le Verbe nouvellement né de cette auguste Vierge, on chante ou l'on récite, à la fin des offices du matin et du soir, l'*Alma Redemptoris mater*, qu'on peut appeler l'antienne de la maternité de Marie.

Cette antienne se compose de six vers hexamètres, qui laissent bien, il est vrai, quelque chose à désirer sous le rapport poétique, mais dont le style est, selon nous, dans son ensemble, d'une délicieuse harmonie et d'une douceur pleine d'onction et de suavité :

On l'attribue communément à Hermann, bénédictin du monastère de Saint-Gall, et mort vers l'an 1054. On a fait, en français, un ouvrage tout entier sur cette belle antienne ; il est intitulé *Trésor sacré des prérogatives et excellences de la glorieuse et très-sainte Vierge Marie* ; et il a pour auteur frère Jacques de Saint-Jean, docteur en théologie, et prieur des Grands-Augustins, à Paris.

Urbain IV a accordé cinquante jours d'indulgences à tous ceux qui récitent avec les sentiments et les dispositions convenables cette douce invocation.

Nous en avons essayé une imitation en vers, que nous osons donner ici :

O Vierge, dont le sein a nourri de son lait
Celui qui d'un seul mot a tout créé, tout fait ;
Mère du Rédempteur, porte resplendissante
Qui nous ouvrez du ciel la cité permanente ;
Étoile de la mer, éclairez de vos feux
Un peuple assis dans l'ombre, un peuple malheureux,
Qui ne peut sans secours sortir du précipice !
Oh ! tendez-lui la main, et soyez-lui propice !
Au grand étonnement de la terre et des cieux,
Vous avez engendré le monarque des dieux,
Celui de qui vous-même avez reçu la vie.
O femme ravissante, ô divine Marie,
Vierge pure et sans tache avant l'enfantement,
Et vierge encore après ce miracle étonnant,
Recevez le salut que l'ange vous adresse ;
A la place des pleurs donnez-nous l'allégresse !

Depuis la Chandeleur et jusqu'au jeudi saint, l'Église

a adopté, pour saluer Marie, l'antienne : *Ave, Regina cœlorum*. L'auteur de cette antienne n'est pas certainement connu. Il en est qui l'attribuent à saint Denis l'Aréopagite ; d'autres vont jusqu'à la regarder comme l'œuvre des apôtres. Ces différentes opinions prouvent au moins une chose : c'est qu'elle est, dans la liturgie, d'une très-haute antiquité. Elle paraît avoir été composée en lignes de huit syllabes et rimées ; ce qui nous porte à croire qu'elle est loin de remonter aux temps apostoliques.

Quoi qu'il en soit de son origine, nous la trouvons admirable de douceur et de poésie. L'auteur du *Culte de la sainte Vierge* y blâme la répétition, suivant lui, trop affectée d'*ave* et de *vale*, et puis le rapprochement, dans l'avant-dernière ligne, de *vale* et de *valde*. Osons être, en critique, d'un avis contraire au sien. Selon nous, ces répétitions sont du plus charmant effet ; elles vont parfaitement bien aux élans de la prière et de l'admiration. Cette antienne, selon nous, est pleine d'enthousiasme ; et, sous le point de vue poétique, les répétitions blâmées par M. Adrien Égron nous rappellent heureusement ce beau vers du poète de Mantoue :

Et longum, formose, vale, vale, inquit, Iola !

Qu'on en juge par la traduction en prose que nous mettons ici sous les yeux des lecteurs :

« Salut à vous, Reine des cieux ; salut à vous, Reine des anges ; salut, tige sacrée ; salut, porte brillante d'où nous est venue la lumière qui a éclairé le monde ! Joie et bonheur à vous, ô Vierge glorieuse, élevée au-dessus de toutes les créatures ! Salut, salut à vous, ô Vierge toute belle ! et priez pour nous le Christ !

Voici comment nous avons été tenté de la traduire en vers :

Salut à vous, Reine des cieux,
Reine des esprits bienheureux !
Salut à vous, tige bénie
Qui nous donnez le fruit de vie !
Salut à vous, porte du ciel,
Par où le soleil éternel
A répandu sur notre terre
Sa douce et céleste lumière !
Vous surpassez les chérubins,
Vous effacez les séraphins.
Salut, ô Vierge glorieuse !
Salut, aurore radieuse !
Priez, priez Jésus pour nous ;
Nous nous recommandons à vous.

Après les tristesses, les larmes et les pénitences du carême, viennent les joies de Pâques. Oh ! pour ces jours d'allégresse, pour ces jours de grandes réjouissances, il fallait un chant à la Vierge qui fût en harmonie avec le sentiment de jubilation répandu dans tous les offices de ces joyeuses fêtes ; et Dieu a inspiré le *Regina cœli*.

On le croit composé par les anges eux-mêmes. Quelques auteurs ont cru qu'aussitôt sa résurrection, Jésus-Christ avait apparu à son auguste mère, accompagné d'une suite d'anges qui avaient salué Marie par le *Regina cœli*. Mais cette opinion est peu accréditée. Un sentiment qui est beaucoup plus en faveur parmi les catholiques, c'est celui qui, l'attribuant également à des anges, en fixe l'origine à l'an 590.

Une peste épouvantable désolait la ville de Rome ; saint Grégoire, surnommé le Grand, gouvernait alors l'Église. Voyant que toutes les ressources et toutes les précautions

humaines étaient épuisées sans succès, et que la peste augmentait, tous les jours, ses ravages, le pieux pontife prit le parti de se tourner entièrement vers la mère de Dieu. Il ordonna donc que le clergé et le peuple iraient en procession à l'église de Sainte-Marie Majeure, et qu'on porterait, par toute la ville, l'image de la très-sainte Vierge, que l'on croit peinte par saint Luc. La violence du mal était telle, que quatre-vingts personnes moururent pendant la procession. Enfin Dieu se laissa fléchir aux larmes et aux prières du saint pasteur et de son troupeau désolé. Avant la fin de la procession on vit, comme au temps de David, sur la tour d'Adrien, appelée depuis le château Saint-Ange en mémoire de cet événement, un ange revêtu d'une forme humaine, qui remettait dans le fourreau une épée sanglante; et, dès lors, la peste cessa entièrement. On entendit en même temps, dit-on, des voix chanter dans les airs ces paroles à la fois si vives et si calmes : *Regina cœli, lætare, alleluia; quia quem meruisti portare, alleluia, resurrexit, sicut dixit, alleluia!* Le saint pontife ajouta aussitôt, suivant la même tradition : *Ora pro nobis, Deum, alleluia!* On était alors au temps de Pâques, et l'Église a toujours chanté depuis, dans tout le temps pascal, cette antienne en l'honneur de la bienheureuse mère du Dieu ressuscité.

M. Adrien Égron ne trouve rien dans cette antienne qui soit digne des anges auxquels on veut l'attribuer. Moins sévère que ce respectable écrivain, nous trouvons cette antienne magnifique dans son début véritablement lyrique, magnifique dans sa noble et sublime simplicité, magnifique par la répétition si chaleureuse de cette exclamation joyeuse qui revient quatre fois dans une antienne de deux lignes, et qui entrecoupe si bien les treize

ou quatorze mots qui composent ce morceau à la gloire de Marie.

La musique l'a jugée comme nous ; elle y a découvert des beautés qu'elle a rendues avec éclat et génie. Plusieurs artistes ont fait jaillir de cette antienne des flots d'une harmonie que l'on croirait venue également des harpes célestes.

Nous l'avons entendu chanter, aux vêpres du saint jour de Pâques, dans une des plus belles cathédrales du monde (1), et par un nombreux orchestre dont toutes les voix étaient dirigées par le talent et animées par la foi ; et certes nous avons trouvé et le chant et les paroles vraiment dignes du ciel, et de ces esprits de feu auxquels on fait honneur du *Regina cœli*. Et quoique ce soit une chose toute naturelle de féliciter et de complimenter la sainte Vierge sur la résurrection de son fils, néanmoins tout le monde ne l'eût pas fait comme l'auteur mortel ou comme les auteurs immortels de l'antienne dont nous parlons. Ce cantique de quelques lignes nous semble être à toute la hauteur du mystère qu'il célèbre et des fêtes qu'il embellit.

Voici comment nous avons cru pouvoir le rendre en vers :

Alleluia, Reine des cieux !
Livrez-vous, livrez-vous à des transports joyeux !
Voici le jour qui vous console.
Toujours fidèle à sa parole,
Ce Jésus bien-aimé, que vous avez porté,
Est du sein de la mort déjà ressuscité.
De l'immortalité son front a l'auréole.
Alleluia, Marie ! et priez Dieu pour nous !
Vos enfants d'ici-bas sont tous à vos genoux !

(1) La cathédrale de Troyes.

XXV.

ANTIENNES ET HYMNES LITURGIQUES.

SALVE, REGINA. — SUB TUUM. — INVOLATA. — AVE, MARIS STELLA.

Sacrosanctum Mariæ nomen perpetuo decantatum mentes christianorum confirmat.

Chanter continuellement le très-saint nom de Marie, c'est se fortifier dans la grâce.
S. Jean de Damas.

Des quatre antiennes de la Vierge qui se partagent l'année, le *Salve, Regina* est celle qui est la plus étendue, celle qui est pour les fidèles d'un usage plus journalier, plus ordinaire et plus fréquent, celle qui se chante dans nos églises pendant un plus long espace de temps, car on l'entend à peu près pendant six mois de l'année; et, par les sentiments qui y sont exprimés, par les demandes qui y sont faites, par les titres glorieux qui y sont donnés à Marie, elle convient et s'adapte à toutes les situations et à tous les besoins.

On ne connaît pas certainement l'auteur du *Salve, Regina*. Quelques-uns l'attribuent au docte et pieux Hermann, que nous avons déjà nommé en parlant de l'*Alma*. D'autres en font honneur à saint Jean Damascène; plusieurs à un nommé Pierre, évêque de Compostelle. Enfin certains critiques pensent que cette antienne a été composée par Adhémar de Monteil, évêque du Puy-en-Velay, au moment où il partit pour la célèbre croisade qui plaça sur la tête de Godefroy de Bouillon la couronne de Jérusalem. Il en est aussi qui la revendiquent en faveur de

saint Bernard. Mais cette dernière opinion n'est pas soutenable, car on a trouvé cette antienne dans un vieux manuscrit de l'abbaye de Corbie, près d'Amiens, lequel est évidemment plus ancien que saint Bernard; et on la lit en outre dans les œuvres d'Anselme, qui vivait avant l'illustre abbé de Clairvaux.

Quoi qu'il en soit de l'auteur, on chantait déjà cette antienne du temps de ce docteur; car la chronique de Spire rapporte que saint Bernard, assistant à un *Salve, Regina* dans l'église de cette ville, ajouta sur-le-champ au texte primitif les trois exclamations qui le terminent : *O clemens, o pia, o dulcis Virgo Maria!*

Bien des gens, d'une critique que l'on peut justement appeler rigoriste, ont blâmé certaines expressions de cette belle antienne, et notamment celles-ci : *vita, dulcedo et spes nostra*, notre vie, notre bonheur et notre espoir. Ces titres donnés à Marie leur ont paru exagérés et attentatoires aux attributs de Dieu, à qui seul ils conviennent en un sens absolu. Mais ces critiques oublient que les fidèles n'ont jamais dit, n'ont jamais cru que Marie fût par elle-même ou en première ligne leur vie, leur espoir, leur bonheur; elle n'est tout cela que secondairement, et par la grâce que Dieu lui en a faite en lui donnant à tous ces titres un droit qu'elle n'a point par elle-même, et qu'elle ne tient que de celui qui *a regardé avec bonté l'humilité de sa servante, et qui a fait en elle*, pour elle et par elle, de *grandes et admirables choses* (1).

Le pape Jean XXII a accordé quarante jours d'indulgences à tous ceux qui récitent dévotement le *Salve, Regina*. Ce fut, dit-on, le pape Grégoire IX qui l'approuva en 1230,

(1) Luc, II.

et qui ordonna que cette antienne serait chantée dans toutes les églises du monde chrétien, et qu'on la réciterait à certaines heures de l'office divin. Un concile d'Espagne, en 1302, prescrivit de la dire tous les jours' après complies. Les carmes la disent à la fin de chaque office, et même après la messe. C'est Pie V qui l'a fait insérer dans le bréviaire romain.

Le *Salve, Regina* a servi de texte à bien des paraphrases. Saint Liguori en a fait une qui a pour titre : *le Pouvoir de Marie*. Bzovius, dominicain polonais, et continuateur des *Annales ecclésiastiques* de Baronius, a composé quarante sermons latins sur cette seule antienne.

On dit que rien n'est beau, imposant et touchant comme le *Salve, Regina* que l'on chante à la Trappe, et qui dure une demi-heure. Qu'il est doux à méditer, à respirer, à savourer durant les pauses, les silences et les repos qui l'entrecoupent ! La prière alors se tait !... la méditation saisit toutes les puissances de l'âme... le cœur s'émeut et se dilate !... Mon Dieu ! combien de fois les dalles vénérables de ces humbles chapelles ont été arrosées par les pleurs de ces enfants d'Ève, véritablement gémissants au fond de la triste vallée ! Combien de fois les sanglots ont suivi, accompagné ou même étouffé les chants ! Que de soupirs brûlants sont sortis de ces poitrines macérées et amaigries par les jeûnes et les cilices !... O Marie, Marie, c'est là, c'est dans ces saints asiles de l'héroïsme chrétien que vous êtes connue ! c'est là que vous êtes aimée ! c'est là que vous êtes bien priée ! c'est là que vous apparaissez comme la mère de miséricorde, comme la vie, l'espoir, le bonheur des justes et des pécheurs ! c'est là que réellement on crie vers vous ! c'est de là que réellement on soupire vers vous ! c'est là que devant vous saigne ce sang

du cœur qu'on appelle des larmes ! là que l'on sait bien mieux que dans le monde gémir comme la colombe ! Aussi est-ce surtout sur ces pieuses demeures que vos regards s'abaissent et s'arrêtent avec complaisance ! . . . C'est surtout pour ces athlètes de la pénitence qui s'abstiennent de tout pour remporter l'immarcassable couronne, c'est pour ces martyrs du cloître que vous êtes clémente et bonne ! et ce sera surtout à eux que vous montrerez un jour, quand leur exil sera fini, Jésus, le fruit divin de vos chastes entrailles !

Mais à nous, à nous, lâches esclaves et du siècle et des sens, à nous qui traînons notre chaîne sans avoir le courage de la rompre, oh ! soyez, soyez aussi douce et propice ; et faites-nous voir aussi, à la fin de notre esclavage, celui dont la seule vue fera notre éternel bonheur ! O Marie, soyez notre vie ici-bas et toujours !

Beaucoup d'imitations du *Salve*, *Regina* ont été faites en vers français. Nous en donnons une nouvelle :

Salut à vous, ô Reine, ô mère de bonté,
L'amour, l'espoir, la vie et la félicité
De tous ceux qu'a frappés la divine colère.
Salut à vous ! . . . Enfants d'une coupable mère,
Par elle exclus du ciel, nous soupirons vers vous.
Désarmez, désarmez le céleste courroux ;
Entendez nos soupirs, voyez couler nos larmes ;
Bannissez nos terreurs et nos justes alarmes.
Bonne et tendre avocate, accueillez vos clients,
Et abaissez sur eux vos regards bienveillants.
Et quand aura fini l'exil de cette vie,
Alors, ô bonne, ô douce, ô pieuse Marie,
Montrez-leur ce Jésus que vous avez porté :
Qu'ils puissent l'adorer durant l'éternité !
O Vierge, tous les grands, en leur triste détresse,
Sollicitent de vous un regard de tendresse.

Dans beaucoup de diocèses, le clergé quitte le chœur à la fin des complies, et va chanter les antiennes dont nous venons de parler dans la chapelle de la Vierge, et en entourant son autel. Cet usage est admirable ; il devrait être universel.

Le culte de Marie dans l'Église catholique est toujours étroitement lié au culte de Jésus. Aussi, quand l'autel est orné pour un salut solennel, quand de nombreuses bougies éclairent le sanctuaire, quand l'encens se répand en nuages embaumés dans toutes les parties du temple, quand les fidèles à genoux ont adoré *le vrai corps né de la Vierge Marie*, quand Jésus-Christ est sorti de son saint tabernacle pour bénir ostensiblement la foule qui le prie, après les hommages au Sauveur, vient la prière à sa mère ; et, toujours prosternée devant l'hostie divine, la pieuse assemblée, se souvenant de celle que le Christ expirant nous a donnée pour mère, lui adresse cette autre antienne si simple et si touchante : *Sub tuum præsidium confugimus, sancta Dei genitrix*, etc.... Comme les petits pousins se cachent, à l'aspect du vautour, sous l'aile de leur mère pour y trouver protection, ainsi nous nous réfugions vers vous, ô Vierge sainte ! *Sub tuum præsidium confugimus*. Comme les faibles brebis et les tendres agneaux, à la vue du loup cruel, se pressent tout tremblants autour de la bergère, ainsi nous accourons à vous, ô divine Marie ! *Sub tuum præsidium confugimus*. Comme les moissonneurs surpris par les coups de l'orage s'enfuient vers un abri qui les protège et les défende, ainsi nous nous confions à vous, refuge des pécheurs ; *Sub tuum præsidium confugimus*. Comme les matelots battus par une tempête affreuse cherchent avidement une baie protectrice, ainsi nous nous précipitons vers vous, ô port assuré

des chrétiens ! *Sub tuum præsidium confugimus*. Comme une armée vaincue, ou trop faible pour oser en venir aux mains avec un ennemi redoutable, se réfugie en toute hâte dans les remparts d'une citadelle, ainsi nous venons chercher notre salut auprès de vous, tour imprenable de David ; *Sub tuum præsidium confugimus...*

Pour nous mettre à l'abri des coups de la colère,
Nous nous réfugions sous votre aile de mère,
O Marie ! Accueillez les vœux de vos enfants,
Et laissez-vous toucher de leurs besoins pressants.
De nos divers périls délivrez-nous sans cesse,
Et nous proclamerons toujours votre tendresse.

Mais parmi les hymnes ou proses en l'honneur de Marie, et qui sont adoptées par la liturgie catholique, il en est peu, ou peut-être il n'en est point, à notre avis du moins, qui puissent l'emporter sur l'*Inviolata*. Plus on le médite, et plus on y découvre de beautés ; plus on le chante, et plus on aime à le chanter. Début vraiment lyrique et digne de David, mélodie du langage, simplicité d'expression, prière humble et modeste, abandon filial, fraîcheur d'images, ordre et symétrie des idées, tout ravit dans cette prose que l'on entend toujours avec un plaisir nouveau, et qui a fait aussi verser plus d'une larme douce et délicieuse. On chante cette prose aux grands saluts du soir ; on la chante aux jours où Marie est fêtée solennellement, tandis que les jeunes vierges, vêtues de robes blanches, un voile transparent sur la tête et un cierge à la main, vont les unes après les autres porter au bas du sanctuaire leur symbolique offrande. On la chante aux fiançailles, quand la fiancée a droit à la couronne virginale. Enfin on la chante encore au milieu des tombeaux, près de la croix du cimetière, quand une jeune vierge descend

dans la demeure des morts sans avoir connu d'autres joies que celles de la vertu, sans avoir eu d'autre époux que le Dieu des âmes chastes.

Nous ne rechercherons pas quel est l'auteur de cette prose. Mais, ce qui est bien plus utile, nous engagerons les fidèles à en faire un fréquent usage, à l'adresser souvent à la Vierge sans tache.

Quelle prière en effet plus capable que celle-là de purifier par sa vertu et les âmes et les corps ? Quelle prière plus propre à toucher l'heureuse mère du Christ ? Les éloges y sont si beaux, les demandes si sages, les expressions si douces !

Nous en avons fait aussi une traduction en vers. Nous la donnons ici, tout en reconnaissant qu'elle est bien au-dessous de la prose latine.

O ravissante créature,
Combien vous êtes belle et pure !
O Marie, ô porte des cieux,
Que votre éclat est radieux !
De Jésus-Christ mère chérie,
Recevez, divine Marie,
Nos hommages respectueux
Et notre encens religieux.
Notre misère vous réclame,
Pour que tout en nous, corps et âme,
Soit sans souillure devant Dieu.
Exaucez, exaucez ce vœu !
Voyez, au fond de la vallée
Qu'Ève et Satan ont désolée,
Voyez votre famille en pleurs ;
Entendez ces voix et ces cœurs
Qui vous adressent leur prière
A vous, ô bonne et tendre mère !
Auguste reine des élus,
Si puissante auprès de Jésus ;

Vous dont la parole bénie
Est la plus douce mélodie,
Demandez à ce Fils si bon
La grâce de notre pardon ;
Tendez-nous une main amie ;
Obtenez-nous l'heureuse vie,
Et dans toute l'éternité
Nous bénirons votre bonté.
Tendre Marie,
Reine chérie,
Vierge bénie,
Vous seule êtes toute beauté
Aux regards de la Trinité.

Pour mettre fin à ce chapitre, nous n'avons plus qu'à dire un mot d'une hymne qui ne vient ici, comme on le voit, qu'au dernier rang, et qui incontestablement mérite le premier pour les beautés poétiques dont toutes ses strophes étincellent.

On a déjà nommé l'*Ave, maris stella*, cantique où il règne, a dit M. de Chateaubriand, une grande fraîcheur, et où l'heure de la mort est représentée comme l'accomplissement de l'espérance (1).

La liturgie romaine chante cette hymne à toutes les fêtes de la Vierge.

Dans un grand nombre d'endroits, clergé et peuple sont debout pendant toute la durée de cette belle prière, afin de saluer avec plus de respect extérieur et apparent l'étoile de la mer et l'heureuse porte du ciel.

Mais partout on se lève au moins à cette strophe : *Monstra te esse matrem*, etc., Montrez-vous notre mère, etc.

« Je ne connais rien, a dit le pieux M. Égron, je ne con-

(1) *Génie du christianisme*, 4^e part., liv. I, chap. 12.

nais rien, dans les prières de la Vierge, de plus touchant que ce verset, qui se répète trois fois au salut dans quelques églises de France, surtout dans les communautés. Le mode sur lequel se chantent ces paroles remue l'âme et va droit au cœur. On pense alors nécessairement à toutes les bontés d'une mère, et on se dit même, malgré soi, qu'un enfant ne peut pas sans crime être ingrat envers elle. On se jette, si l'on est coupable, dans le sein de sa miséricorde; et si l'on a le bonheur d'aimer et de servir Dieu, la douce assurance de recevoir les baisers spirituels et les caresses de la mère divine vous fait jouir d'un bonheur ineffable (1).

Cette hymne se chante à Rouen le jour de l'Assomption.

Mais, malgré notre admiration, notre enthousiasme même pour cette composition pleine de fraîcheur, d'énergie, de concision et de douceur, nous ne pouvons, pour ce jour-là, la préférer à l'hymne *O vos, ætherei*.

Dans quelques liturgies on chante aussi cette prose sur la fosse des jeunes vierges qui ont passé sur la terre comme l'herbe des champs; qui le matin fleurissaient dans toute leur beauté, et qui le soir ont été flétries et desséchées. On chante cette hymne sur la fosse de ces vierges fidèles qui ont souvent demandé à Marie une vie pure, un chemin sans précipices, une mer sans écueils et des mœurs sans tache, et à qui Marie a donné en effet une vie pure, un chemin sans précipices, une mer sans écueils, et des mœurs irréprochables.

Et il faut avouer que cette hymne jette alors comme un reflet de vie, comme un rayon d'espérance et d'immortalité sur ces victimes de la mort et sur leur blanc linceul.

(1) *Culte de la Ste. Vierge*, pag. 102.

En voici la traduction, telle que nous avons pu la faire :

Salut, belle étoile des mers,
Mère du Dieu de l'univers,
Vierge toujours immaculée,
Porte de la ville étoilée.

Recevez de la part du ciel
Le message de Gabriel ;
Donnez-nous une paix profonde ;
Nouvelle Ève, sauvez le monde.

De l'esclave brisez les fers ;
Que l'aveugle ait les yeux ouverts ;
Écartez de nous les orages,
Demandez tous les avantages.

Montrez-vous notre mère à tous ;
Priez, priez Jésus pour nous :
Celui qui vous a dit, Ma mère,
Exaucera votre prière.

Sans pareille est votre beauté,
Sans égale est votre bonté ;
Nos âmes sont vaines, impures :
Rendez-les modestes et pures.

Dans notre course d'ici-bas,
O Vierge, dirigez nos pas !
Que votre main nous établisse
Dans les sentiers de la justice.

Obtenez qu'après notre mort,
Des élus partageant le sort,
Par vous, ô Reine de la grâce,
Nous voyions Jésus face à face.

Louange, amour au Créateur,
Louange, amour au Rédempteur,
Ainsi qu'à l'Esprit de sagesse !
A tous les trois gloire sans cesse !

Heureux ceux qui ont composé ces proses, ces hymnes et ces antiennes que toute l'Église a reçues et insérées dans ses offices, que la piété connaît sur tous les points du monde, et qui ont attiré tant de louanges et tant d'hommages à la mère de Dieu ! Mais mille fois plus heureux encore ceux qui, en les récitant avec ferveur et confiance, ont obtenu par elles des grâces de sainteté, le repentir de leurs fautes, la persévérance finale, une mort précieuse devant Dieu, et l'éternel repos des saints !

XXVI.

PRIÈRES A MARIE POUR LES AMES DU PURGATOIRE.

Te precamur pro defunctis.

Nous vous supplions pour les morts.

Liturgie.

Ce n'est pas seulement pour elle-même et pour ceux de ses enfants qui accomplissent leur laborieux pèlerinage en ce monde, que l'Église de la terre adresse des vœux et des prières à la Reine du ciel ; ce n'est pas seulement pour eux-mêmes et pour leurs besoins personnels que les fidèles invoquent la divine mère de Jésus. Oh ! non : un des caractères les plus glorieux et les plus honorables de la religion catholique, un des signes qui prouvent le mieux qu'elle est la vraie Église, la véritable mère, et que les autres sectes et les autres religions ne sont que des marâtres, c'est son amour constant et durable, c'est son active et incessante sollicitude pour ceux de ses enfants qu'elle croit dans le douloureux séjour de ces expiations qui purifient les âmes pour la cité sans tache.

L'amour, est-il écrit, l'amour est fort comme la mort, *Fortis est ut mors dilectio* (1). Disons qu'il est plus fort : car, en vain la mort frappe et détruit ces corps qui nous rendaient, pour ainsi dire, visibles et palpables les âmes qui les habitaient ; en vain la mort nous enlève et arrache de nos bras des frères bien-aimés qui avaient couru avec

(1) *Cant.*, VIII, 6.

nous les dangers de la vie; en vain ces frères disparaissent-ils du nombre des vivants sans laisser sur la terre ni souvenir ni trace : la charité chrétienne, la piété catholique les suit dans leur nouvelle vie; elle s'attache à eux, elle descend avec eux dans le lieu des peines passagères, elle y souffre avec eux, y compatit à leurs maux, et, de la terre, elle prie pour eux; de la terre, elle demande pour eux grâce et miséricorde; de la terre, elle tend pour eux, vers le ciel et vers Dieu, des mains chargées de bonnes œuvres.

Or, après Dieu, à qui s'adresse-t-on de préférence en faveur des trépassés? Après celui de Dieu, quel trône est plus assiégé de suppliques et de demandes pour les âmes du purgatoire?

Nous avons nommé Marie, nous avons pensé à son trône.

Ah! d'innombrables fois, durant les jours de leur vie, ces âmes lui avaient crié : *Priez pour nous maintenant, et à l'heure de notre mort.* Cette heure suprême a sonné! . . . elle est venue, *cette nuit dans laquelle nul ne peut plus rien* (1) pour son propre salut!

Et soudain, l'Église vole au secours de ces enfants jetés pieds et mains liés dans les flammes expiatrices; elle supplée à leur impuissance. Ce qu'ils ne peuvent plus, elle va le faire par elle-même : placée comme médiatrice entre l'Église triomphante et l'Église souffrante, elle va intercéder, avec toute l'ardeur de sa foi et de son amour, pour cette société des âmes que le ciel attend, mais qui ne sont pas encore dignes d'entrer dans ses sacrés parvis.

Et, après Dieu, ce sera Marie qu'elle invoquera prin-

(1) Joan., IX, 4.

cipalement. Dans quelques liturgies, et notamment dans celle du diocèse de Troyes, c'est en chantant le psaume de la sortie d'Égypte, véritable chant du départ que les Hébreux purent entonner en quittant la terre d'esclavage pour entrer dans la terre promise, et que l'on peut bien appliquer au passage de cette vie d'un jour à la vie éternelle; c'est en chantant l'*In exitu* que l'on transporte les corps des chrétiens morts dans le sein de la communion catholique, du lieu où ils ont rendu l'âme jusqu'au temple qui va, pour la dernière fois, s'ouvrir et se fermer pour eux.

Mais dès que le corps a touché le seuil de la maison de Dieu, un autre chant se fait entendre. La voix du prêtre a entonné le *Salve, Regina*. . . on vient de chanter une hymne au Dieu protecteur d'Israël, à celui devant lequel la terre s'est émue : maintenant on pousse un cri plaintif vers celle qui est la reine et la mère de miséricorde.

Oh ! pour quiconque réfléchit, pense et médite, que cette prière devient alors belle et attendrissante ! Tous les regards se portent vers la chapelle de la Vierge, et ces regards lui disent :

« Reine, voici le corps froid et inanimé de l'un de vos
« sujets ; mère, voici le corps de l'un de vos enfants. Soyez
« propice et bonne à l'âme qui l'a quitté, et agréez les
« prières que nous vous présentons pour elle. Étendez sur
« cette âme votre sceptre bienfaisant, comme Assuérus
« étendit, en signe de clémence, le sien à la tremblante
« Esther. Ouvrez, ouvrez à cette âme votre sein maternel,
« et qu'elle y trouve un asile. *Salve, Regina, mater mise-*
« *ricordiæ*. Vous qui êtes la vie, le bonheur et l'espoir
« des chrétiens de la terre, soyez, soyez aussi la vie et le
« bonheur des chrétiens qui n'y sont plus ; et que la con-

« fiance qu'ils avaient mise en vous ne soit pas confondue.
« Oh! ce n'est plus pour nous-mêmes que, pauvres exilés
« de l'Éden, nous crions aujourd'hui vers vous; ce n'est
« plus pour nous-mêmes que nous gémissons et pleurons
« au fond de la triste vallée: c'est pour une âme, comme
« nous, rachetée au prix du sang de votre Fils; c'est pour
« une âme qui nous est chère, et qui a été unie étroite-
« ment aux nôtres par les liens de la charité; c'est pour
« une âme qui nous devance dans le siècle futur et dans
« ses profondeurs si pleines de mystères. Vite donc, ô
« Marie, ô notre avocate à tous, vite abaissez sur cette
« âme vos yeux compatissants; et si elle est déjà dans
« les flammes dévorantes où l'on n'a pour soulagement
« que l'espoir d'en sortir, mais où l'on souffre horrible-
« ment sous les coups de la main divine, ah! empressez-
« vous, Vierge sainte, Vierge clémentine et bonne, empres-
« sez-vous de la tirer de ce lieu de souffrances, empressez-
« vous de l'arracher de la fournaise ardente; hâtez-vous,
« hâtez-vous de lui ouvrir le ciel et de lui faire contempler
« Jésus, le fruit béni de votre auguste sein. O Marie, qui
« tant de fois avez sauvé cette âme des maux de la vie
« présente, sauvez-la, sauvez-la des peines temporelles,
« mais atroces, de l'autre vie. Couvrez-la de vos mérites,
« appelez-la dans le séjour ineffable et bienheureux du
« rafraîchissement, de la lumière et de la paix. Un regard
« donc, ô Marie, un regard sur cette âme qui souffre et
« pleure dans les cachots effrayants du Dieu qui se fait
« rendre jusqu'à la dernière obole, et qui efface, par le feu,
« jusqu'à la moindre tache! Un regard sur cette âme!...
« Qu'elle vous doive son entrée plus prompte dans les
« joies éternelles, et vous aurez, ô Marie, ajouté un nou-
« veau fleuron à votre royale auréole déjà si magnifique,

« et une âme de plus vous bénira à jamais dans les siècles
« des siècles. »

Dans les grands enterrements, à la ville comme à la campagne, on chante en beaucoup de pays trois messes solennelles. La première est du Saint-Esprit, la seconde est de la Vierge, la troisième est proprement celle de l'inhumation.

La seconde seule doit être ici l'objet de nos réflexions.

Pour la dire, le célébrant revêt les ornements blancs. Elle s'ouvre par cette citation empruntée au livre d'Es-ther : « Elle a trouvé grâce et faveur devant le roi au-dessus
« de toutes les femmes, et il l'a fait régner (1). » Dès le début, dès l'entrée, la Vierge nous apparaît donc assise sur un trône, le front ceint d'un bandeau royal. Dans la collecte ou oraison, le prêtre, élevant les mains et les regards au ciel, demande à Dieu que la glorieuse intercession de Marie vienne en aide au peuple chrétien, et qu'elle apaise, au jour du redoutable jugement, ce juge sévère et terrible qu'elle a donné au monde comme sauveur et comme rédempteur. L'épître se compose de ces paroles d'Ozias, le prince du peuple d'Israël, à la courageuse Judith : « Vous
« êtes bénie du Dieu Très-Haut au-dessus de toutes les
« femmes de la terre. . . Vous avez été suscitée pour écraser la tête du chef de nos ennemis. . . Oh ! votre louange
« ne cessera pas dans la bouche des hommes, parce que
« vous n'avez point épargné votre âme à cause des angoisses et des tribulations de votre peuple, vous présentez tant devant Dieu pour demander grâce pour lui et vous
« opposer à sa perte (2). »

Puis, dans le graduel, ce sont toutes les âmes du purga-

(1) Esth., II, 17.

(2) Judith, XIII, 23.

toire qui s'écrient elles-mêmes : « Nous sommes couvertes
« de honte, et nous n'osons élever les yeux vers vous, parce
« que nos iniquités ont surpassé en nombre les cheveux de
« nos têtes, et parce que nos péchés sont montés jusqu'au
« ciel (1). Invoquez pour nous le Seigneur, parlez au roi
« pour nous, et délivrez-nous de la mort (2). »

Que ce langage est touchant ! que le choix de tous ces passages est beau et admirable !

L'Évangile a pour sujet la prédiction de Siméon annonçant à Marie qu'un glaive de douleur lui percera le cœur !.... Oh combien d'autres cœurs la mort a déchirés et déchire encore tous les jours ! Cœurs d'époux et d'épouses, cœurs de pères et de mères, cœurs de fils et de filles, cœurs de frères et de sœurs, cœurs d'orphelins et d'orphelines, que de fois vous avez saigné à la suite d'un cercueil ! Unissez donc vos angoisses à celles de Marie ; mêlez vos larmes aux siennes ; demandez-lui la force et le courage pour vous-mêmes ; demandez-lui protection pour ceux que vous perdez.

L'offertoire et la communion ont encore été tirés du livre de Judith. Voici ces deux extraits :

« Et, adorant le Seigneur, tous lui dirent : « Dieu vous
« a bénie dans sa force, puisque, par vous, il a réduit à rien
« nos ennemis (3). » Et la sainte Vierge répond, toujours
avec le langage de l'héroïne de Béthulie : « Dieu a fait
« éclater en moi la grande miséricorde qu'il avait promise
« à son peuple (4). »

Oh ! dans toutes ces citations, que de motifs de con-

(1) *I Esdr.*, IX, 6.

(2) *Esth.*, XV, 3.

(3) *Judith*, XIII, 22.

(4) *Ibid.*, 18.

fiance en la très-puissante Vierge ! Que la prière à Marie est douce et consolante parmi tous ces chants lugubres, au milieu de toutes ces tentures sombres comme la mort, et parmi toutes ces pensées de terreur et d'effroi que jette dans les âmes le souvenir des jugements de Dieu ! Et lorsque tout vous parle de vers et de pourriture, de jour de colère et de vengeance, d'astres éteints, de ruines, de destruction, de grand juge, de tribunal, d'enfer, de feux sans fin, de démons, de pleurs et de grincements de dents, oh ! que l'on est heureux de pouvoir se jeter dans les bras de la femme bénie entre toutes les femmes, dans les bras d'une mère qui est toute tendresse, dans les bras d'une sœur dont les paroles sont de miel ! Oui, oui, la prière à Marie dans les pompes d'un enterrement et auprès d'un cercueil, c'est vraiment l'oasis dans l'aridité du désert, c'est le lis parmi les épines, c'est le rayon de soleil dans l'obscurité d'un cachot, c'est la clarté de la lune dans une nuit profonde, c'est l'espérance dans le malheur.

O vous donc qui pleurez sur la fosse de ceux que vous avez aimés et que vous ne voyez plus ; vous, pères infortunés qui avez perdu un Abel, un Joseph, et qui voulez emporter vos douleurs dans la tombe ; vous qui pleurez comme David pleura son Absalon ; vous, mères malheureuses qui avez vu mourir sur vos genoux, entre vos bras, les enfants nés de vous ; vous qui avez maudit votre fécondité, source pour vous de tant de larmes et de si peu de joie ; vous qui avez fait entendre les cris déchirants de Rachel ; vous qui avez rempli Rama, rempli nos temples, nos cimetières, nos rues de vos gémissements ; vous qui n'êtes plus mères que par le souvenir ; et vous époux, vous épouses, qui avez vu s'évanouir, comme une ombre légère, une épouse chérie, un époux bien-aimé ; vous pour qui

le mariage n'a été que comme un songe, ah ! voulez-vous quelques adoucissements à vos justes douleurs, élevez, élevez alors vos regards vers Marie. Elle aussi a connu les souffrances humaines; elle aussi a senti les épines cruelles qui déchirent les âmes. Elle a vu mourir dans ses bras et son père, et sa mère, et son vertueux époux, et par-dessus tout son fils, son aimable Jésus, le plus beau des enfants des hommes, celui que les foules admiraient et que les anges servaient.

Ames affligées, cœurs navrés, jetez-vous donc dans les bras de Marie, et elle vous consolera, elle essuiera vos pleurs, elle séchera vos larmes, elle fermera vos plaies. Priez-la pour vous-mêmes, et priez-la pour ceux que vous devez poursuivre de votre amour et de vos bienfaits au delà du tombeau.

Non, non, nous ne voulons point d'une secte qui nous défend de prier pour les morts!... Non, non, nous ne voulons point d'une religion qui brise toute espèce de lien entre ceux qui sont en ce monde et ceux qui en sont sortis! Non, non, nous ne voulons pas d'une doctrine qui nous dit : « Ne vous occupez plus des morts, ne songez plus à eux ; vous ne pouvez plus rien pour eux. L'infini vous sépare d'eux ! toutes vos prières, toutes vos aumônes, tous vos jeûnes sont pour eux comme n'étant pas ! » Non, non, nous ne voulons pas d'une semblable hérésie ! Notre foi la repousse, et notre cœur aussi!... Toujours nous prierons pour les morts que nous pouvons supposer dans le lieu des peines passagères; et, après Dieu, nous invoquerons tout spécialement en leur faveur la puissante Reine des cieux, celle qui, au dire des saints, exerce son empire jusque dans le purgatoire (1); celle

(1) Beata Virgo Maria in regno purgatorii dominium habet. SAINT BERN., *Serm.*

qui en tempère, en abrégé ou en fait cesser les souffrances (1); celle qui en délivre surtout ses serviteurs et ses servantes (2).

Hé quoi! les mères selon la nature ne cessent pas d'aimer leurs enfants que la mort a frappés et qu'elles ne voient plus! comment donc Marie pourrait-elle ne plus porter intérêt aux chrétiens qui, pendant leur vie, l'ont priée avec foi, honorée avec zèle, servie avec fidélité? comment pourrait-elle être devenue indifférente à ceux qu'elle a aimés, secourus, protégés, comblés de biens dans les jours de leur vie mortelle? Non, non, cela ne peut pas être; et quand bien même une mère par la chair et le sang oublierait ses enfants, la mère de Jésus, la mère des chrétiens ne nous oubliera pas au delà de la tombe.

Aussi avons-nous vu qu'une opinion respectable, appuyée sur des révélations dignes de foi et sur des bulles authentiques d'un grand nombre de papes, permet de croire que la sainte Vierge assiste d'une manière spéciale les âmes du purgatoire qui lui ont été dévouées; et si, comme l'enseigne un docteur, on ne peut pas plus se sauver sans la protection de Marie qu'un enfant nouveau-né ne peut vivre sans nourrice, il s'ensuit que toutes les âmes qui passent par le purgatoire avant d'entrer dans le ciel ont reçu par Marie les grâces qui les ont sanctifiées, ornées et enrichies dans leur passage sur la terre, et qu'elles lui sont encore chères dans le lieu où la main de Dieu achève de les purifier.

Prions-la donc pour toutes ces âmes, et spécialement pour celles que la religion, la nature ou l'amitié nous re-

(1) Maria, forceps carbunculi purgatorii. S. METHOD.

(2) A tormentis purgatorii liberat beata Virgo Maria maxime devotos suos. SAINT BERN., *Serm.*

commande davantage. Recherchons les chapelles silencieuses de Marie, pour y répandre à la fois nos larmes et nos prières en faveur de nos frères et de nos sœurs qui nous devancent dans le grand voyage.

Lorsque, dans les enterrements, la messe funèbre est chantée; quand le prêtre a fait l'absoute, quand il a jeté l'eau bénite et encensé le corps que l'âme ne vivifie plus; quand on est sur le point de porter le cadavre à la fosse béante qui l'attend comme une proie qu'elle va dévorer, en beaucoup de pays une autre prose à Marie vient encore frapper les oreilles et remuer les cœurs..... On est entré dans l'église en saluant Marie par le *Salve, Regina*; et l'on en sortira en la saluant encore, et en lui recommandant, avec les plus vives instances, cette âme dont on a sous les yeux le vêtement usé et la dépouille inanimée.

L'assemblée écoute en silence, et, sur un ton simple et dolent, le clergé, qui environne ce triste autel de la mort et la victime qui est dessus, entonne, d'une voix émue, une invocation à Marie pour les âmes du purgatoire.

Cette pieuse composition est, dit-on, d'un Anglais nommé Langoeznovensis.

Quelques critiques sévères en ont blâmé plusieurs passages. Mais tout nous y a paru pouvoir être entendu dans un sens très-orthodoxe, et entièrement conforme à la croyance de l'Église et à la doctrine des Pères.

Comme cette invocation n'est pas aussi connue que celle dont nous avons parlé dans le chapitre précédent, nous la donnons ici telle qu'on la chante dans une de ces églises de Champagne, où le pieux auteur du *Culte de la sainte Vierge* n'a pu, dit-il lui-même, l'entendre sans verser des larmes.

Languentibus in purgatorio,

PRIÈRES A MARIE

Qui purgantur ardore nimio,
Et torquentur gravi supplicio,
Subveniat tua compassio,
O Maria!

Fons es patens quæ culpas abluis;
Omnes lavas et nullum respuis;
Leva, volis favens assiduis,
Sub pœnis languentes continuis,
O Maria!

Ad te, pia, suspirant mortui,
Cupientes de pœnis erui,
Et adesse tuo conspectui,
Et æternis gaudiis perfrui,
O Maria!

Clavis David quæ cœlum aperis,
Miseris succurre auxiliis,
Qui tormentis torquentur asperis
Educ eos de domo carceris,
O Maria!

Lex justorum, norma credentium,
Vera salus in te sperantium,
Pro defunctis sit tibi studium;
Assidue orare filium,
O Maria!

Benedicta per tua merita,
Te rogamus, mortuos suscita;
Et dimittens illorum debita,
Ad requiem sis eis semita,
O Maria!

In tremendo Dei judicio,
Quando fiet stricta discussio,
Tunc etiam supplica Filio,
Ut cum sanctis sit illis portio,
O Maria!

Dies illa, dies terribilis,
Dies malis intolerabilis;

Sed tu, mater semper amabilis,
Fac sit eis judex placabilis,
O Maria!

Illa die tantus servabitur
Rigor, quod vix justus salvabitur;
Nemo reus justificabitur,
Sed singulis jus suum dabitur,
O Maria!

Nos timemus diem judicii,
Quia malè de nobis consci;
Sed tu, mater summi consilii,
Mortuis da locum refugii,
O Maria!

Tunc iratus judex adveniet,
Singulorum causas discutiet,
Personamque nullam despiciet,
Sed singulis juste definiet,
O Maria!

Summi Regis mater et filia,
Cui nullus par est in gloria,
Tua, Virgo, dulci clementia
Sis nunc et tunc illis propitia,
O Maria!

En voici une traduction en vers que nous devons à l'obligeance de l'un de nos meilleurs amis, M. l'abbé Georges, dont le talent poétique, bien connu parmi nous, a heureusement triomphé des grandes difficultés que présentait ce travail vraiment désespérant, comme il l'a dit lui-même, et comme nous l'avions éprouvé dans un essai infructueux.

Ensevelis vivants dans leurs prisons ardentes,
Où leur âme s'épure au creuset des douleurs,
Ils languissent en proie aux flammes dévorantes.

Mère, prenez pitié de vos enfants en pleurs,
Tendre Marie,
Reine chérie!

O fontaine de vie où tout chrétien s'abreuve,
Lavez leur cœur impur dans vos divines eaux;
Oh! de grâce, allégez le poids de leur épreuve!
Ils sèchent de langueur, adoucissez leurs maux,
Tendre Marie,
Reine chérie!

Venez les arracher aux angoisses cruelles
Qui les font soupirer en ces lugubres lieux;
Mère du Dieu clément, oh! prêtez-leur vos ailes,
Pour voler près de vous dans la clarté des cieux!
Tendre Marie,
Reine chérie!

Sainte clef de David, du haut de votre gloire
Laissez tomber sur eux un seul regard d'amour!
Ils sont bien malheureux au fond du Purgatoire!
Qu'ils franchissent le seuil de ce triste séjour!
Tendre Marie,
Reine chérie!

Vers vous avec espoir, ô bonne et douce mère,
La foule des croyants exhale un long soupir.
Offrez à votre fils, pour calmer sa colère,
De nos frères défunts le pieux repentir,
Tendre Marie,
Reine chérie!

Que vos saintes vertus brillent, Vierge bénie,
Comme un rayon d'espoir à leurs yeux éperdus!
Payez en leur faveur la justice infinie;
Conduisez-les vous-même au repos des élus,
Tendre Marie,
Reine chérie!

Priez, priez pour eux au grand jour des justices;
Vers le Juge élevez des regards attendris;

Désarmez sa fureur par vos larmes propices,
Et qu'un ange les porte aux célestes parvis,
Tendre Marie,
Reine chérie!

Quand enfin sonnera cette heure inévitable
Où, tremblante d'effroi, la foule des humains
Doit comparaître aux pieds du Juge inexorable,
Éteignez dans vos pleurs la foudre de ses mains,
Tendre Marie,
Reine chérie!

En ce jour d'épouvante, où le juste lui-même
Ne sera pas sans tache aux yeux du Dieu vengeur,
A chacun des mortels la sentence suprême
Donnera pour toujours infortune ou bonheur,
Tendre Marie,
Reine chérie!

Hélas! nous redoutons ces moments formidables
Où le Seigneur viendra sur son trône azuré.
Reine puissante au ciel, nous nous sentons coupables:
Oh! devenez pour nous un refuge assuré,
Tendre Marie,
Reine chérie!

Lors, nous verrons sans crainte, ô Vierge tutélaire,
Le Dieu dont le regard sonde le fond des cœurs
Abjurer sa clémence et lancer son tonnerre
Sur le front consterné des orgueilleux pécheurs,
Tendre Marie,
Reine chérie!

Mère et fille du Roi que les peuples adorent,
Vierge dont nul mortel n'égale la splendeur,
Daignez toujours sourire à ceux qui vous implorent;
Intercédez pour eux auprès du Rédempteur,
Tendre Marie,
Reine chérie!

XXVII.

L'ANGELUS.

Écoute-le; c'est pour toi que l'angélique salut résonne, et quand l'aube se colore, et quand le soleil jette ses feux, et quand il semble que le rayon tremblant s'éteigne dans les mers.

Borghi.

C'est toi quand le jour se lève, toi quand le jour tombe, toi quand le soleil est au milieu de sa course; c'est toi que salue l'airain qui convie la foule pieuse à te rendre hommage.

Manzoni.

Oh ! ç'a été une bien belle et bien sainte pensée que celle à laquelle on doit l'institution de l'Angelus !

Le temps marche, ou plutôt il fuit en silence comme ces fleuves tranquilles et calmes qui coulent mollement sur une pente douce et unie, et dont rien n'entrave le cours; le temps marche, ou plutôt il fuit comme ces nuages qui se promènent dans les plaines de l'air et au-dessus de nos têtes, sans faire le moindre bruit qui nous révèle leur passage.

Les horloges, il est vrai, les horloges, que Shakspeare appelle *la langue de fer du temps*, nous disent tous ses pas un à un. Mais toutes les maisons n'ont pas une horloge domestique, tous les pays n'ont pas une horloge publique, sonore, retentissante, que tous puissent entendre, et qui puisse dire à tous où en est le temps dans sa marche, que rien n'arrête. Et puis, une horloge est une voix païenne; elle ne dit rien de Dieu, elle ne parle point du ciel; elle a partout, elle a pour tous la même langue, le

même idiome, chez les juifs comme chez les chrétiens, pour l'infidèle et l'idolâtre comme pour l'adorateur du Dieu vivant et véritable. L'horloge, enfin, fractionne le temps en si petites parties, sa voix nous parle si souvent, que nous ne la remarquons plus, que nous ne l'entendons même plus. Elle ne fait plus sur nous aucune impression, tant nous sommes habitués à elle, tant nous sommes familiarisés avec elle et avec ses avertissements !

En outre, avant que l'Angelus eût été institué, à part les jours de fête, à part les naissances, les mariages et les enterrements, à part la célébration quotidienne des saints mystères, là où elle a lieu pour la gloire de Dieu et pour le salut des âmes, les cloches étaient presque toujours muettes et silencieuses dans leurs clochers gothiques et dans leurs vieilles tours.

Mais l'Angelus les réveille et les ranime trois fois chaque jour. L'Angelus retentit aux oreilles de tous ; ses pieuses volées pénètrent dans les cachots, et lancent leurs sons vigoureux jusqu'au milieu des champs, jusqu'au fond des forêts. L'Angelus parle du ciel à la terre, de Dieu aux hommes, de l'âme au corps, et de la vie future à la vie présente. En nous disant que le temps passe, il nous dit de l'employer bien. L'Angelus (et c'est bien assez) divise en trois grandes époques nos journées, seule partie du temps qui pour nous ait véritablement besoin d'être signalée et divisée ; car, à proprement parler, la nuit, temps de repos et de sommeil, ne fait pas partie de notre vie ; elle appartient bien plutôt, bien plus réellement à la mort. L'Angelus distingue aussi un pays catholique d'un pays où le vrai Dieu n'est ni connu ni adoré. L'Angelus christianise tous les jours dont se compose notre vie ; il christianise aussi toutes nos villes, tous nos villages et nos plus petits

hameaux ; car, trois fois le jour, l'Angelus rappelle aux enfants de la foi qu'ils ont un Dieu pour père, un Dieu pour frère, une mère de Dieu pour sœur, pour avocate et pour reine.

Oh ! béni soit celui qui a eu le premier la pensée de l'Angelus ! Mais béni soit par-dessus tout le Dieu qui l'a inspirée !

On ne sait pas précisément à qui l'on doit l'institution primitive de cette pratique.

« Dans le concile de Clermont en Auvergne, tenu au mois de novembre de l'an 1095 par Urbain II, non-seulement il fut ordonné aux ecclésiastiques de réciter l'office de la sainte Vierge tous les jours, mais aussi que, depuis le premier jour que l'armée des chrétiens partirait pour recouvrer la terre sainte, dans toutes les églises du monde chrétien on sonnerait trois coups le matin et le soir, pour avertir les chrétiens de prier Dieu par l'intercession de la très-sainte Vierge, de donner des forces à leur armée contre la puissance des ennemis du nom chrétien, et pour que Dieu fût propice à tous ceux qui mourraient dans une si pieuse expédition.

« Cette louable et sainte coutume de réciter ainsi l'Angelus le matin et le soir dura environ l'espace de cent trente ans, jusqu'au temps du pape Grégoire IX, qui, voyant ce saint usage s'affaiblir, ajouta et institua l'Angelus de midi.

« Ces trois différents temps de dire l'Angelus furent établis alors : au point du jour, pour demander à Dieu sa bénédiction sur toutes les actions de la journée, et pour ne rien faire qu'à sa gloire par l'intercession de la très-sainte Vierge ; à midi, pour se reposer et se recueillir dans son cœur par une courte prière, parmi les embarras

des affaires de ce monde ; le soir, pour demander compte à son âme de toutes les actions de la journée.

« En effet, l'Angelus du matin doit nous faire ressouvenir de la résurrection de Jésus-Christ ; celui de midi doit nous faire ressouvenir de sa passion , à laquelle la très-sainte Vierge fut présente ; et, enfin, l'Angelus du soir doit nous faire ressouvenir du mystère de l'Incarnation de Jésus-Christ , opéré dans le sein de la très-sainte Vierge.

« Saint Bonaventure contribua beaucoup à étendre ce saint usage.

« Dans la suite, le pape Jean XXII renouvela cette coutume de dire trois fois par jour l'Angelus au son de la cloche, ainsi qu'on le pratique encore aujourd'hui. Ce pape y attacha vingt jours d'indulgences, et Paul III accorda des indulgences plénières à ceux qui réciteraient l'Angelus tel que nous le disons.

« Il y en a qui prétendent que ce fut le pape Calixte III qui, l'an 1456, institua l'Angelus de midi, pour porter le peuple chrétien à prier pour l'armée qui combattait en Hongrie contre les Turcs (1). »

Alexandre VII et Clément X ont aussi fort recommandé cette pratique, et y ont ajouté de nombreuses indulgences. Benoît XIII en a accordé de particulières à ceux qui réciteraient à genoux la Salutation angélique lorsque la cloche sonne.

Durant le temps pascal, au lieu de l'Angelus, on récite, debout, le *Regina cœli*.

Le 1^{er} mai de l'an 1472, une ordonnance royale, publiée à Paris dans l'église de Notre-Dame, après une procession

(1) *Calendr. histor. des fêtes de la sainte Vierge*, pag. 257.

générale *pour la paix et union du royaume* de France, prescrivit de sonner, et exhorta le peuple à dire l'Angelus de midi dans toute l'étendue de l'empire.

Et cette pratique de sonner, en l'honneur de la sainte Vierge et de l'ineffable mystère de l'Incarnation, trois coups de cloche le matin, trois à midi et trois le soir, est aussi universelle que l'Église elle-même. Elle est en vigueur partout, et dans tous les pays du monde catholique.

Les plus saints personnages de l'Église, les plus éminents par leurs vertus, par leur rang, par leur science et par leurs talents, ont témoigné le plus grand respect pour cet usage, et le plus pieux empressement à s'y conformer, et à mériter les grâces particulières qui y sont attachées.

Saint Alphonse de Liguori, dont la dévotion était si tendre pour la Reine du ciel, n'omettait jamais de réciter l'Angelus trois fois le jour, se mettant à genoux dès le premier son de la cloche; et cela étant évêque, et quelque part qu'il fût, même au milieu des rues. Quand il fut devenu sourd, il exigeait qu'on l'avertit du son de la cloche; s'il était à table, il cessait aussitôt de manger, et tombait à genoux, à moins que ses infirmités ne l'en empêchassent, comme cela arriva dans les deux dernières années de sa vie... Souvent même il lui est arrivé d'entrer en extase en récitant l'Angelus (1).

Avant lui, saint Charles Borromée et saint François de Sales, deux brillantes lumières de l'Église, agissaient de même au son de la cloche sacrée qui saluait Marie en tintant l'Angelus.

On dit que le roi de France qui établit dans son

(1) *Culte de la sainte Vierge*, pag. 178.

royaume l'Angelus de midi était lui-même très-exact à prier alors la sainte Vierge, et que s'il était à cheval, il descendait, se mettait à genoux, et récitait tête nue la Salutation angélique.

En Italie et en Espagne, lorsque le peuple entend les premiers sons de la cloche annonçant l'Angelus, les travaux sont interrompus, et les personnes qui sont dans les rues suspendent un instant leur marche.

Et voici qu'en Angleterre (île trop longtemps séparée par les flots de l'erreur du continent de la vérité catholique), voici qu'en Angleterre on recommence à sonner l'Angelus dans les différentes églises et chapelles. Ah ! puisse cet hommage, rendu trois fois le jour au Christ et à sa sainte mère, attirer du sein de Dieu, sur le royaume d'Édouard le Confesseur, la grâce d'un prompt retour à l'unité religieuse ! Puissent les prières ferventes adressées chaque jour, dans Paris, à Notre-Dame des Victoires, et déjà couronnées de tant et de si beaux succès, obtenir que cette terre devienne encore comme autrefois une terre de saints !

Et pourquoi donc l'Angelus avait-il cessé d'y faire entendre ses sons et ses accents ? Est-ce que, pour tout pays chrétien, pour tout pays où Jésus-Christ est adoré comme Dieu, le grand et sublime mystère de l'Incarnation, qui est en un sens celui de notre rédemption et l'annonce du salut du monde, n'est pas un événement assez précieux et assez glorieux pour mériter qu'on l'honore d'un culte quotidien ? Est-ce que ce mystère n'est pas le fondement du christianisme et la base de nos espérances ? Est-ce que ce n'est pas sur lui que repose la foi évangélique ? Et peut-on, chez une nation qui fait profession d'être chrétienne, rappeler trop souvent à la mémoire des

hommes, tout occupés du temps et des choses de la terre, l'heure à jamais sacrée, à jamais vénérable, où un ambassadeur de Dieu même est descendu sur la terre pour lui apprendre qu'un Dieu allait venir l'habiter, que les nuées allaient lui enfanter le Juste, et qu'elle-même allait donner son fruit divin? Et puis, chez un peuple qui regarde Jésus-Christ comme Dieu, celle qui a été la mère de ce Dieu n'a-t-elle pas droit à des honneurs en rapport avec cette éminente dignité? Pour cette question, nous n'en appelons qu'au plus simple bon sens.

L'Angelus est aussi quelquefois nommé *Pardon*, soit à cause du pardon que le Verbe fait chair a mérité aux hommes, soit à cause des indulgences, aussi appelées *pardons*, que les papes ont attachées à cette pieuse pratique.

« Ceux qui la traitent, dit l'abbé Bergier, de dévotion populaire, sont persuadés sans doute que le peuple seul doit se souvenir qu'il est chrétien. Remercier Dieu du bienfait de l'Incarnation et de la Rédemption du monde, adorer le Verbe divin dans le chaste sein de Marie, implorer le secours de cette puissante Reine du ciel, est certainement une dévotion très-solide, et de laquelle aucun chrétien ne devrait rougir. »

N'en rougissons pas non plus. Faisons-nous une sainte habitude, faisons-nous une loi d'unir toujours, d'unir partout la prière de notre âme, les hommages de notre cœur aux sons de l'airain religieux, quand cet airain nous invite à adorer le Verbe fait chair, et à prier celle qui l'a conçu du Saint-Esprit.

Et, pour qu'il en soit ainsi, méditons l'Angelus dans ce qu'il a de poétique. Méditons-le surtout dans les leçons

qu'il nous donne, et dans les pieuses pensées qui peuvent nous venir, mêlées aux vibrations de la cloche sacrée.

L'Angelus du point du jour, c'est le réveille-matin de cette innombrable famille qu'on appelle l'Église, et dont Dieu lui-même est le père et le chef.

Par lui, par l'Angelus, *le Maître* appelle à son œuvre chacun de ses ouvriers : les moissonneurs à la moisson (1), les vigneron à sa vigne (2), les serviteurs à leur besogne (3), les pasteurs à la garde de leurs troupeaux, les savants à leurs études, le marchand à son commerce, l'artisan à ses travaux, le cultivateur à ses champs. Soldats, l'Angelus du matin nous remet les armes à la main pour de nouveaux combats ; voyageurs, il nous crie de reprendre notre bâton et de poursuivre notre route ; mercenaires, il nous fait souvenir d'achever notre tâche.

« Quittez, quittez, vient-il nous dire, les lits où dort votre paresse (4). Voici que la lumière brille, que l'horison blanchit, que les ténèbres fuient. Le soleil les dissipe, et cet astre au regard de feu rend à tous les objets la couleur qui leur est propre (5).

Comme l'un de ces anges qui, à la fin des temps, sonneront de la trompette aux quatre coins du monde, et dont la voix retentissante ira réveiller, jusqu'au fond des entrailles de la terre et des abîmes de la mer, tous ceux qui

(1) Vocat operarios in messem suam. Matth. IX, 38.

(2) Ite et vos in vineam meam. Matth. IV, 7.

(3) Dico... servo meo : Fac hoc, et facit. Matth, VIII, 9.

(4) Auferte, clamat, lectulos
Ægro sopore desides. *S. Prud.*

(5) Lux intrat, albescit polus,
Caligo terræ scinditur
Percussa solis spiculo,
Rebusque jam color redit
Vultu nitentis sideris, *Id.*

dormiront dans l'empire de la mort, ainsi l'Angelus du matin, en nous arrachant au sommeil, à l'inaction et à l'obscurité, devient, pour ainsi dire, à chaque nouvelle aurore, l'ange d'une sorte de résurrection générale, qui nous rend à la fois au sentiment de la vie, à nos biens, à nos affaires, à tout ce que nous aimons et à tout ce qui nous aime. Sa voix se mêle alors au chant de l'oiseau matinal, pour saluer avec lui les premiers rayons d'un jour qui est un nouveau don de la Divinité, et pour nous arracher à un repos immodéré. Secouons donc notre mollesse, et obéissons sans délai (1) ; car l'Angelus du matin gourmande l'indolence et aiguillonne la paresse (2). Ce que fut la voix de Dieu pour le jeune et pieux Samuel, endormi avant que la lampe sacrée fût éteinte dans le temple du Seigneur, où était l'arche sainte, que l'Angelus du matin le soit pour chacun de nous ; et répondons à son appel comme le fils d'Elcana à l'appel du Très-Haut : Me voici, car vous m'avez appelé; *Ecce ego, nam vocasti me* (3).

L'Angelus du matin, c'est la voix douce et touchante, mélodieuse et sonore de l'ange de l'espérance. Oh ! durant cette nuit, qui vient d'envelopper la terre comme d'un drap de mort, que d'êtres souffrants ont, ainsi que David, arrosé leur couche de leurs larmes ! Combien ont, ainsi que Job, appelé la fin des ténèbres et le lever de l'aurore ! Or, à tous ces infortunés, en proie aux maux du corps ou aux souffrances de l'âme, l'Angelus du matin dit, comme

- | | | |
|-----|---|----------------------|
| (1) | Præco diei jam sonat.
Pulsis procul torporibus,
Surgamus omnes ocius. | <i>Hymn. liturg.</i> |
| (2) | Jacentes excitat,
Et somnolentos increpat,
..... negantes arguit. | <i>Ibid.</i> |
| (3) | <i>I Reg., III.</i> | |

le grand Apôtre : « La nuit a disparu, et le jour va renaître (1). » Et au voyageur égaré ou tombé dans un précipice, comme à mille autres encore, la cloche du matin apporte l'espérance (2). Elle est, pour l'âme fidèle et pieuse, comme la voix d'une mère qui, se penchant avec amour sur le berceau de son enfant, le réveille doucement, pour avoir son premier regard et son premier sourire.

Aussi, à ses sons consolants, les âmes affligées, les cœurs navrés s'épanouissent aux rayons d'un doux espoir, comme les fleurs s'entr'ouvrent au matin pour recevoir dans leur sein et la fraîche rosée qui va les ranimer, et la chaleur bienfaisante qui va les réchauffer.

Enfin, l'Angelus du matin, c'est aussi, c'est surtout l'ange de la prière : « Levez-vous, levez-vous, nous crie-t-il, vous qui dormez, et offrez au Seigneur le sacrifice du matin. »

Répondons-lui avec un Père : « Oui, nous nous levons « pour bénir et adorer notre Dieu; nous élevons vers le ciel « et nos mains et nos cœurs (3).

« Vous aurez, Dieu éternel, nos premières pensées ;
« vous aurez nos premières paroles. Dissipez les ténèbres
« qui enveloppent encore notre âme; mettez en fuite les
« démons et leurs cohortes infernales, et que la paresse
« ne devienne pas la cause de notre perte (4). Le repos

(1) Nox præcessit; dies autem appropinquavit. *Rom.*, XIII, 12.

(2) Spes redit,
Ægris salus refunditur,
Lapsis fides revertitur.

(3) Ad confitendum surgimus,
Morasque noctis rumpimus,
Mentes manusque tollimus.

(4) Te nostra vox primum sonet,
Et vota solvamus tibi;
Aufer tenebras mentium,
Fuga catervas dæmonum,

« ne nous est plus maintenant nécessaire..... Il pourrait
 « par conséquent nous devenir funeste. Nos membres ont
 « repris la force dont ils ont besoin.... Arrachez-nous, Sei-
 « gneur, à une molle oisiveté, à un repos qui, dès ce mo-
 « ment, pourrait nous nuire (1). »

Encore une fois, écoutons au commencement de chaque jour la voix de l'Angelus ; car le bronze qui nous réveille crie à chacun de nous : « Lève-toi , lève-toi , toi qui dors, et le Christ t'éclairera (2). Adore ton auteur ; offre-lui les prémices du jour qui luit sur toi, et que tu dois à sa bonté. Que ta prière monte vers lui comme on voit la rosée des prés monter le matin en vapeurs dans les vastes champs de l'air. Salue aussi, oh ! salue avec amour et bonheur l'étoile du matin , Marie , au nom plein de douceur, la Reine des élus et la mère la plus aimante. Salue cette brillante aurore, contemple sa beauté, admire ses rayons, son éclat, sa splendeur ; invoque sa puissance et marche à sa lumière ; *Respice stellam, voca Mariam* (3).»

Sur le milieu du jour, l'Angelus vient nous surprendre dans l'ardeur de nos travaux. Il nous trouve tout occupés de plans, de projets, de calculs ; et quand l'airain religieux vient frapper nos oreilles, l'ange invisible nous dit : « Déjà s'est écoulée la moitié de ce jour !... Comment
 « l'as-tu employée ? quel usage en as-tu fait ? Cet usage
 « a-t-il été saint ou coupable, sage ou insensé, légitime
 « ou criminel ? Tu en rendras compte à Dieu !... Puisse ce

Expelle somnolentiam ,
 Ne pigritantes obruat.

(1)

Somno refectis artubus,
 Nos a quiete noxia
 Mersos sopore libera.

(2) Surge qui dormis, et illuminabit te Christus. Ephes. V, 14.

(3) S. Bernard.

« compte ne pas tourner à ta confusion ! Mais souviens-
« toi, ô chrétien, que la vie passe comme ont passé les
« premières heures de ce jour. Le temps fuit, la mort
« vient, et la tombe est à tes pieds !.... Or, la tombe, c'est
« l'entrée d'une éternelle éternité !!!... Que les affaires de
« la terre ne te fassent pas oublier la grande affaire du sa-
« lut ! car que servira à l'homme d'avoir possédé l'univers,
« s'il vient à perdre son âme ? Repose-toi donc un peu ,
« *paululum quiesce* (1). Fais trêve pour quelques instants
« à tes soins, à tes soucis. Esclave, lève la tête et regarde
« le ciel, vraie terre de liberté et d'affranchissement.
« Pense à ton libérateur, et n'oublie pas que ta vie n'est
« qu'un pèlerinage. Ici-bas tu n'as point de demeure fixe
« et permanente. Mérite d'en avoir une dans un monde
« meilleur, et prie celle qui en est la *porte*, celle qui en
« est la *reine*. »

Mais le jour touche à sa fin, le soleil a disparu, et la nuit étend sur la terre un immense réseau de ténèbres. La cloche qui, le matin, a sonné le réveil de la nature entière, va de nouveau, le soir, sonner l'heure de son repos : elle a annoncé le jour, elle annoncera la nuit. Oh ! qu'elle soit bénie de tout homme dont les jours sont ici-bas des jours de mercenaire (2) ! Qu'elle soit bénie du laboureur, qui a arrosé de ses sueurs le champ qui nourrit ses enfants ! Qu'elle soit bénie du vigneron, qui a porté le poids, parfois si écrasant, du jour et de la chaleur ! Qu'elle soit bénie du forgeron, qu'elle rappelle de sa forge, où sa vie s'use comme le fer ! Qu'elle soit bénie de l'esclave, qu'elle arrache à la glèbe ! Qu'elle soit bénie enfin de quiconque

(1) *Judic.*, XVI, 26.

(2) Et sicut dies mercenarii, dies ejus. *Job.* VII, 1.

gagne son pain et celui de sa famille par le travail de ses bras, par la sueur de son front !

Le jour a dispersé, éparpillé çà et là les membres de la famille. L'Angelus du soir les rassemble auprès du foyer domestique, autour de la table commune. Le père, la mère, les enfants, le maître, la maîtresse, les serviteurs, les servantes, le patron, les ouvriers, tous se retrouvent, tous se revoient; et chacun raconte à l'envi ce qu'il a fait, ce qu'il a dit, ce qu'il a vu et entendu; la joie excite la joie, les larmes provoquent les larmes : heureux qui n'a de sa journée que des souvenirs sans remords !

Mais le tintement pieux de la cloche de nos églises a dû sanctifier la soirée, en sanctifier le repas, en sanctifier les causeries, en sanctifier les lectures, en sanctifier les jeux et les divertissements, et avec lui l'on a dû dire à la Vierge Marie :

O vous qui, à l'honneur de la maternité,
Joignez l'honneur plus grand de la virginité,
Protégez cette nuit, et gardez sous votre aile
De vos enfants chéris la famille fidèle !
Si le sommeil nous vient comme un bienfait de Dieu,
Mère du pur amour, mettez en nous ce feu ;
Faites que notre cœur pour son Dieu batte et veille,
Tandis que notre corps se repose et sommeille.
Sainte mère du Christ, voyez tous nos besoins,
Et étendez sur nous vos charitables soins (1).

Mais, avant de finir cet intéressant chapitre, écou-

- (1) Virgineis titulis matris quæ jungis honores,
Hac foveas natos nocte benigna tuos.
Fulgida stella maris, sæcli dum mergimur undis,
Sis lux in tenebris et bene fida quies.
Si sopor obrepit, casti fac mater amoris,
Cor vigilans uno spiret amore Dei.
Sancta Dei mater, propius res aspice nostras,
Plebis ames dici vita salusque tuæ. *Liturg. paris.*

tons ce que quelqu'un disait un jour de l'Angelus :

« J'aime, disait-il, l'Angelus dans les grandes cités, lorsque l'airain bénit domine leur fracas, comme le ciel domine la terre, comme la maison de Dieu domine nos maisons à nous.

« Mais c'est surtout dans la campagne, c'est surtout au village que j'aime l'Angelus. Là, le ciel est plus pur et moins obscurci de vapeurs ; là, l'horizon est plus vaste, et l'œil embrasse plus aisément les quatre points du firmament. Là, le son de la cloche est plus argentin et plus clair, plus mâle et plus vigoureux.

« Dans les beaux jours du printemps, de l'été ou de l'automne, l'Angelus du matin m'invite à aller dans les champs. « Va, me dit-il, va admirer les teintes rougeâtres de l'aurore, la beauté du soleil levant et le réveil de la nature. Va écouter les premiers cris de la légère alouette, les premiers chants du rossignol, les roucoulements de la colombe et les refrains joyeux du laboureur, « qui trace gaiement le sillon qui plus tard lui rendra cent « pour un. »

« L'Angelus du matin me pousse souvent aussi sur le tapis vivant de ces vastes prairies, où tout est ravissant. J'y respire le parfum des fleurs ; j'y admire le Créateur dans chaque goutte de rosée, je le vois dans chaque brin d'herbe. Là, rien de flétri, rien de fané : tout semble plein de vie, et mon cœur est alors pénétré des émotions les plus pieuses ; et mon bonheur est parfait, si je puis aller les épancher dans la modeste chapelle du bois ou du vallon, où je suis seul avec Dieu seul.

« Combien l'Angelus du soir me plaît aussi à la campagne ! C'est lui qui rappelle des champs le cultivateur fatigué et ses bœufs harassés. Le berger, le vigneron, le

chasseur, se rapprochent des toits fumants au son de l'Angelus du soir. C'est comme la voix d'un père qui rassemble autour de lui sa famille disséminée. Et la voix de nos cloches n'est-elle pas en effet la voix du Dieu qui nous donne notre pain de chaque jour?

« Oh ! qui ne s'est pas senti ému quand, assis vers le soir sur le bord d'un ruisseau limpide, au pied d'un chêne ou d'un vieil orme, au haut d'une colline ou dans le fond silencieux d'un paisible vallon, l'Angelus du soir est venu le tirer de ses rêveries, hélas ! souvent amères, et jeter dans son âme, avec une pensée sainte, un rayon d'espérance ?

« Lord Byron, Napoléon, Chateaubriand, l'ont souvent écouté avec recueillement.

« Et l'aveugle, celui qui ne voit ni le lever de l'aurore, ni l'éclat du midi, ni les feux amortis du couchant, l'aveugle ne doit-il pas mille fois bénir l'Angelus ? Plongé dans une nuit sans fin, il ne sait que par l'Angelus le retour du soleil, le milieu du jour et l'approche des ténèbres. L'Angelus seul marque pour lui les trois grandes divisions des jours de l'homme sur cette terre ; et si ce n'était l'Angelus, l'existence deviendrait bien souvent pour l'aveugle, et surtout pour l'aveugle pauvre, pour l'aveugle des hameaux, comme la vie d'un cachot.

« Ah ! si nous n'étions pas tant en dehors de la foi, comme ses institutions nous paraîtraient aimables et belles ! comme elles nous seraient chères ! Car, supposé que l'Angelus cessât d'être sonné parmi nous, nos jours ne sembleraient-ils pas muets comme la mort et silencieux comme la tombe ? et l'Angelus ne vient-il pas leur donner, pour ainsi dire, une vie et une voix ? »

XXVIII.

CULTE DE MARIE PAR LE JEÛNE, L'AUMÔNE ET LA
COMMUNION.

Ut inveniatur semper in nobis Maria, sobrie, pie et juste vivamus.

Si nous voulons que l'image de Marie se reflète en nous, vivons avec piété, justice et tempérance. S. Bernard.

Jusqu'ici nous avons considéré le culte de la très-sainte Vierge dans une seule des parties de ce culte, la prière.

En effet, toutes les fêtes, toutes les pratiques, toutes les institutions qui, depuis le commencement de ce livre, ont successivement passé devant nos yeux, ont pour but principal d'attirer à la glorieuse et très-puissante Vierge un culte d'invocation. Toutes ces fêtes, toutes ces pratiques, toutes ces institutions, tendent à élever vers Marie les regards, les mains, les cris et les soupirs des malheureux enfants d'Adam, des exilés du ciel.

Mais là ne se borne pas le culte que les chrétiens rendent à leur divine Reine. Ils emploient encore d'autres voies, ils ont recours à d'autres œuvres pour lui plaire, pour l'honorer, et pour mériter ses faveurs.

Nous n'en nommerons ici que trois : le jeûne, l'aumône et la communion.

Tout ce qui honore Dieu honore aussi Marie ; tout ce qui sanctifie l'âme plaît aussi à la sainte Vierge.

Or, le jeûne est un des actes religieux les plus propres à glorifier Dieu et à purifier les consciences. Le jeûne est

une expiation des offenses faites à Dieu par l'abus des créatures. Le jeûne est une immolation des appétits sensuels et des plaisirs du corps ; c'est le sacrifice de la nature et de la chair ; c'est l'assujettissement de la matière à l'esprit, en vue d'apaiser Dieu et de désarmer sa colère. En jeûnant, on se punit et on se lave de ses souillures ; en jeûnant, on attire sur soi le regard bienveillant du Dieu qui veut, non pas la mort, mais la conversion et la vie du pécheur.

Voilà pourquoi Dieu avait tant ordonné de jeûnes aux enfants d'Israël ; voilà pourquoi le Seigneur avait prescrit des jeûnes à toutes les grandes époques de l'année judaïque ; voilà pourquoi les prophètes prêchaient si souvent le jeûne dans les calamités qui désolèrent le peuple juif, en punition de ses désordres ; voilà pourquoi Notre-Seigneur, dans la nouvelle loi, recommande si fréquemment la pratique du jeûne et de la mortification. *Faites pénitence*, nous crie-t-il ; *car si vous ne faites pas pénitence, vous périrez tous d'une ruine commune* (1).

Et si Jésus-Christ, quoique saint et la sainteté même, a jeûné, si, en ce point comme en tous les autres, il a accompli la loi dans toute son étendue et dans toute sa rigueur, pouvons-nous douter que Marie n'ait été fidèle aussi à observer les jeûnes que Dieu avait prescrits ?

Oh ! non, celle que n'a jamais souillée l'ombre d'une faute légère ; celle qui, pour se conformer aux ordonnances légales, qui pourtant ne l'obligeaient pas, s'abstint d'aller au temple après son enfantement divin ; celle qui, tous les ans, allait, selon la coutume, célébrer à Jérusalem la solennité de Pâques ; celle qui, pour obéir à un

(1) Luc, XIII, 35.

prince mortel, n'hésita pas à entreprendre, malgré sa grossesse avancée, un long et pénible voyage dans une saison rigoureuse, Marie ne se dispensa point de la loi générale qui ordonnait le jeûne en certains temps de l'année.

Loin de là, elle enchérit, croyons-le bien, sur les préceptes mosaïques. Elle surpassa, n'en doutons pas, au moins par le mérite et la pureté de ses jeûnes, toutes les austérités de David, d'Élie, de Judith, d'Esther, d'Anne mère de Samuel, et d'Anne fille de Phanuel, laquelle *ne s'éloignait pas du temple, servant Dieu jour et nuit dans les jeûnes et dans les prières* (1).

Aussi, saint Jean Damascène dit que Marie mettait son bonheur à jeûner et à chanter de saints cantiques; et saint Liguori affirme que la vie de la sainte Vierge fut un jeûne continuel, par lequel cette reine des vertus a laissé bien loin derrière elle toutes les pénitences et toutes les privations des plus fervents anachorètes. Jeûner, c'est donc l'imiter; et l'imiter, c'est lui plaire. Jeûner, c'est aussi se frayer un accès facile et prompt auprès de son trône sacré; c'est donner aux prières, aux vœux qu'on lui adresse, un succès assuré. Le jeûne purifie la prière de tout alliage impur, comme le feu purifie l'or. Le jeûne dégage la prière de ce qu'elle peut avoir de terrestre et d'indigne du séjour où elle doit monter et du Dieu qui doit l'entendre, de même que le soleil, avant de l'attirer à lui, dégage la rosée de ses parties les plus pesantes.

Ils avaient bien compris cette importante vérité, tous ces serviteurs de Marie qui jeûnaient en son honneur la veille de ses fêtes. Ils se préparaient par le jeûne à paraître

(1) Luc, II, 37.

devant elle avec moins d'imperfections , à chanter ses louanges avec des lèvres plus pures, et à s'approcher de ses autels avec moins de frayeur et plus de confiance.

Saint Louis, dont le beau nom vient si souvent sous notre plume quand il s'agit de Dieu et de son auguste mère, saint Louis jeûnait au pain et à l'eau la veille des quatre fêtes principales de la très-sainte Vierge.

Saint Alphonse de Liguori jeûnait également, et de la même manière, la veille de toutes les fêtes de la Reine du ciel, et tous les samedis.

Et de nos jours, bien des âmes pieuses, dévouées à Marie, sont dans le même usage ; car les bons exemples ne sont jamais perdus pour tous, et les âmes d'élite, les âmes prédestinées les recueillent toujours pour en faire leur profit.

Oui, serviteurs de Marie, servantes de Marie, unissez autant que possible, ou du moins de temps en temps, le jeûne aux autres hommages que vous rendez à votre aimable et bien-aimée souveraine ! Comme la pieuse Esther ordonna un jeûne général à tous les Juifs qui étaient dans la ville de Suse, lorsqu'elle se prépara à entrer chez le roi pour lui demander la vie et le salut de son peuple, ainsi la Reine des cieux vous demande parfois le jeûne, surtout quand elle a à solliciter pour vous des grâces extraordinaires, quand vous êtes dans de grands besoins. Mais dans les temps ordinaires, mais habituellement, imposez-vous en son honneur, et spécialement les samedis, quelques mortifications. Si légères qu'elles soient, ces pénitences auront beaucoup de valeur à ses yeux, et beaucoup de vertu pour purifier votre âme et l'élever vers Dieu. *Maria jejunio gaudet* (1).

(1) S. Jean de Damas.

Au jeûne ajoutez l'aumône.

Que l'aumône plaise à Marie, peut-on le révoquer en doute? Marie ne veut-elle pas ce que Dieu veut lui-même? Marie n'enjoint-elle pas ce que Dieu enjoint lui-même? Marie ne nous dit-elle pas, en nous montrant Jésus : *Faites ce qu'il vous dira* (1)?

Or, quoi de plus recommandé par le divin Fils de l'Homme, que la pratique de l'aumône? Ouvrez les pages sacrées où sont les enseignements du maître; lisez les lettres des disciples instruits à son école : à chaque pas vous rencontrerez le grand précepte de l'aumône; à chaque instant vous entendrez des menaces et des anathèmes contre les mauvais riches, contre les pharisiens au cœur impitoyable, contre toute âme insensible aux maux et aux besoins de la veuve et de l'orphelin.

D'après cela, était-il possible que Marie, qui fut formée par la sagesse éternelle, ornée et enrichie par le Très-Haut lui-même de toutes les qualités dont une créature est susceptible, et qui ensuite vécut pendant trente-trois années avec le Dieu spécialement envoyé pour les pauvres (2), était-il possible que Marie ne fût pas, pendant sa vie, un abîme de tendresse et de compassion pour les misères de l'indigent? Oh! non, après Jésus, aucune créature n'a jamais aimé les pauvres plus tendrement que Marie; et, après le cœur de Jésus, nul cœur ne s'est apitoyé sur les souffrances des malheureux autant que le cœur de Marie.

Pauvre elle-même, elle a connu, par sa propre expérience, ce que les pauvres ont à souffrir. Mère de celui

(1) Joan. II, 5.

(2) Pauperibus misit me. Luc, IV, 18.

qui naquit dans une étable abandonnée, qui n'eut pour premier lit que la paille d'une crèche, et qui plus tard n'eut pas à lui une pierre sur laquelle il pût reposer sa tête, Marie a éprouvé, en qualité de mère, les privations du dénûment. Oh ! si les riches et les heureux lui demandent un regard, les pauvres, de leur côté, ne peuvent pas dire, en élevant leurs yeux vers la sainte cité, qu'ils y ont une reine qui ne sait pas compatir à leurs nécessités ; car elle a passé avant eux dans la voie rude et épineuse de la pauvreté. Nazareth, Bethléem, l'Égypte, l'ont vue plus d'une fois aux prises avec le besoin.

Et pourtant elle fut toujours, même dans son dénûment, riche pour assister les pauvres.

Ah ! bien mieux que Tobie, elle donnait du peu qu'elle avait, et le donnait de bon cœur, et le donnait avec joie. Aussi, dit saint Ambroise, faisant comme nous l'éloge de la charité de Marie, quand est-ce qu'elle détourna ses pas des pauvres ? quand est-ce qu'elle évita la rencontre du malheureux, *quando vitavit inopem ?* quand est-ce qu'elle se cacha jamais dans le secret de sa maison pour retenir par devers elle l'obole de l'indigent, *quando vitavit inopem ?* quand est-ce que son oreille fut sourde, son cœur sec et sa main avare pour l'aveugle et pour l'orphelin, *quando vitavit inopem ?* Non, non, la mère du Dieu qui délivrera au jour mauvais l'homme qui aura eu pitié de ses frères nus ou affamés, Marie n'a pas été sans entrailles de compatissance pour les besoins des pauvres ! Au contraire, dit le même Père, elle fondait ses espérances dans les prières des malheureux, et non dans des richesses fragiles ; *non in incerto divitiarum, sed in prece pauperum, spem reponens.*

Or, comment aurait-elle pu baser ses espérances dans

les prières des pauvres, si elle n'y avait pas eu des droits nombreux, incontestables et éclatants par ses bienfaits, par ses bonnes œuvres, et par sa charité à donner à manger à ceux qui avaient faim, à boire à ceux qui avaient soif, à vêtir ceux qui étaient nus, à soulager les malades, suivant cette parole de la loi mosaïque : Partage ton pain avec celui qui n'en a pas ; donne l'hospitalité et ouvre ta demeure à celui qui est sans asile ; et si tu vois un de tes frères nu et sans vêtement, couvre sa nudité ; *frange esurienti panem tuum, et egenos induc in domum tuam ; et si videris nudum, operi eum* ; et l'éclat de ta bienfaisance se répandra autour de toi, et te précédera comme la lumière environne et précède le flambeau ou l'astre dont elle émane ; *et anteibit faciem tuam justitia tua* (1).

Enfants de Marie, imitez, imitez votre mère dans sa charité pour les pauvres ! Ils font aussi bien que vous, et même en un sens plus que vous, partie de la famille à la tête de laquelle J. C. l'a placée. Elle aime les pauvres d'un amour de prédilection, et, ainsi que son divin fils, elle tient pour fait à elle-même ce que l'on fait pour eux.

Soyez donc charitables, vous imitez votre Reine : car saint Bonaventure a dit que, malgré la pauvreté où Marie était réduite dans l'étable de Bethléem, elle avait distribué aux pauvres les riches présents des mages.

Votre dévotion à Marie est une dévotion stérile, si elle ne produit pas en vous la compassion pour les pauvres. Voyez tous ceux qu'a animés une véritable piété envers la sainte Vierge : tous ont été des modèles et souvent même des héros de charité et de bienfaisance. Voyez l'incomparable prince que nous ne nous lasserons jamais de vous citer. Comprenant combien l'aumône est agréable à Marie,

(1) Is., LVIII, 7, 8.

il faisait rassembler, comme nous l'avons déjà dit, tous les samedis, jours qu'une piété fort ancienne consacre à la sainte Vierge, une multitude de pauvres dans son palais et dans son appartement même; il leur lavait les pieds et les baisait avec humilité, afin de rendre honneur aux membres souffrants de J. C. Ensuite, une table était dressée; tous les pauvres s'y asseyaient, et le roi les servait lui-même, donnant à chacun une riche aumône (1).

Voyez aussi saint Vincent de Paul, si dévot à Marie, et dont le nom est devenu le synonyme de celui de la charité chrétienne.

Vous faut-il d'autres exemples? Nous les trouverons en abondance dans les grandes libéralités de ces serviteurs de Marie, de ces servantes de Marie, qui ont fondé en son honneur, et sous des noms qui les rappellent, tant d'hôpitaux pour les malades, tant d'asiles pour toutes les misères. Les orphelins, les aveugles, les muets, les insensés, les vieillards, les pèlerins, les pauvres mères dont *l'heure est venue* (2), les enfants nouveau-nés, tous trouvent une retraite sous l'aile de Marie. C'est Notre-Dame de Bon-Secours, Notre-Dame de Consolation, Notre-Dame de Pitié, Notre-Dame de Compassion, Notre-Dame de Souffrance, Notre-Dame des Convalescents, Notre-Dame de Guérison, Notre-Dame de la Vie, Notre-Dame des Agonisants, Notre-Dame des Délaiés, Notre-Dame des Larmes, Notre-Dame de la Maternité, Notre-Dame du Berceau, etc. Comptez, si vous le pouvez, les étoiles du ciel : plus nombreux sont peut-être, dans l'Église catholique et sur la face de la terre, les établissements charitables nés de la dévotion à Marie, dotés et enrichis,

(1) *Le Culte de la Ste. Vierge*, pag. 209.

(2) Joann., XVI, 21.

soutenus et desservis par des âmes pieuses envers Marie. Unissez-vous, unissez-vous à ces généreux bienfaiteurs et à ces tendres bienfaitrices de ceux qui souffrent et qui pleurent. Si vous avez beaucoup, donnez beaucoup; mais si vous avez peu, donnez du moins de ce peu. Apportez votre obole à la masse, votre pierre à l'édifice, et votre goutte d'eau au fleuve. Les petits ruisseaux, dit-on, quand ils sont en assez grand nombre, forment les plus beaux lacs et ces rivières qui portent la vie et l'abondance partout où elles portent leurs ondes pures et bienfaisantes.

Mais il y a encore une autre sorte d'aumône dont nous ne devons pas, dont nous ne pouvons pas ne point parler ici. C'est celle qui a pour but l'embellissement, l'entretien ou la construction des chapelles, des églises ou des autres monuments à la gloire de Marie.

O vous qui faites profession d'aimer et d'honorer cette divine Vierge, gardez-vous d'une froide et criminelle indifférence pour cette partie matérielle de son culte religieux! Si vous l'aimez réellement, vous aurez une sainte ardeur pour tout ce qui l'honore, et vous pourrez lui dire : « O mère! le zèle de votre maison, ô reine! le zèle de votre palais, ô Vierge par excellence! le zèle de vos autels embrase et dévore mon âme; *zelus domus tuæ comedit me* (1). » Aimez selon votre sexe, selon votre fortune, selon votre âge et votre rang, à contribuer pour votre part à la décoration des lieux consacrés à Marie.

Nous venons de vous parler en faveur de vos frères souffrants et malheureux. Mais nous vous dirons aussi de ne point négliger les sanctuaires où l'on prie la mère des chrétiens. Non, non, ceux-là n'ont pas une vraie piété

(1) Ps. LXVIII, 10.

pour la Vierge vénérable, qui voient d'un œil indifférent ses autels nus et pauvres, ses chapelles délabrées et ses sanctuaires en ruine. La véritable dévotion est essentiellement généreuse, essentiellement libérale.

Vous en avez partout des preuves éclatantes.

Reportez-vous, par la pensée, à ces siècles de foi vive et d'ardente piété qui ont vu s'élever, comme par enchantement, ces innombrables basiliques, ces gigantesques cathédrales et ces superbes chapelles que notre âge lui-même, tout orgueilleux qu'il est, vénère comme autant de prodiges de science et de génie. Alors « la construction des basiliques sacrées, entreprises pour la gloire de Dieu et l'honneur de la vierge Marie, était le grand objet de la dévotion populaire. De vastes confréries, qui mettaient en commun leurs efforts et leurs trésors, s'étaient formées en divers lieux pour payer à l'Église la dette de leur reconnaissance, et laisser, en passant sur cette terre d'exil, un monument de leur piété. Ces confréries étaient admirablement organisées ; les hommes et les femmes, riches et pauvres, nobles et roturiers, aspiraient à l'honneur d'en faire partie ; et nul n'y était admis s'il ne s'était préalablement, par une humble confession de ses péchés, réconcilié avec Dieu, et si en même temps il ne faisait vœu d'obéir au supérieur de la congrégation, et d'assister, selon les règles de la charité, les frères malades. Rien n'était plus édifiant que la discipline religieuse qui coordonnait ensemble la multitude des travailleurs. Ils marchaient, bannière déployée, par monts et par vaux, sous la conduite d'un prêtre, et se mouvaient tous ensemble comme un seul homme. Nous lisons à ce sujet des détails curieux dans une lettre écrite en 1145 par le supérieur d'un monastère de Normandie, qui vit surgir une cathé-

drale magnifique à l'emplacement de sa modeste église. »

« Qui a jamais oui, s'écrie l'abbé de Saint-Pierre, qui a jamais vu des princes, des seigneurs puissants dans le siècle, des hommes d'armes et des femmes délicates, plier leur cou sous le joug auquel ils se laissent attacher comme des bêtes de somme, pour charrier de lourds fardeaux ? On les rencontre par milliers, traînant parfois une seule machine, tellement elle est pesante, et transportant à de grandes distances du froment, du vin, de l'huile, de la chaux, des pierres et autres matériaux pour les ouvriers. Rien ne les arrête : ni monts, ni vaux, ni même les rivières ; ils les traversent comme le peuple de Dieu. Mais la merveille est que ces troupes marchent sans désordre et sans bruit....; leurs voix ne se font entendre qu'au signal donné . alors ils chantent des cantiques ou implorent merci pour leurs péchés... Arrivés à leur destination, les confrères environnent l'église ; ils se tiennent autour de leurs chars comme des soldats dans leur camp ; à la nuit tombante, on allume des cierges, on entonne la prière, on porte l'offrande sur les ruines sacrées ; puis le prêtre, les clercs et le peuple fidèle s'en retournent avec grande édification chacun dans son foyer, marchant avec ordre, en psalmodiant et en priant pour les malades affligés. »

Un auteur (1), qui nous a laissé des détails intéressants sur le zèle qu'apportaient les chrétiens les plus riches pour élever des temples, nous apprend que ce pieux usage de se réunir pour travailler à la construction des églises, avait pris naissance à Chartres, à l'occasion des travaux qui furent faits à la cathédrale de cette ville, laquelle ca-

(1) Haimon.

thédrale a toujours été dédiée à la mère de Dieu ; que d'autres réunions eurent lieu peu de temps après à Saint-Pierre sur Dives pour aider à bâtir l'église de cette abbaye, et qu'ensuite de pareilles congrégations se formèrent dans toute la Normandie, surtout dans les lieux où l'on élevait des temples sous l'invocation de la sainte Vierge.

C'est ainsi que fut bâtie Notre-Dame de l'Épine, cette *riche fleur gothique éclosée au milieu des champs sous l'influence de l'amour et de la reconnaissance* (1), ce temple magnifique, qui est un vrai trésor pour les habitants qui le possèdent, et qui est surtout une preuve éclatante de la foi de leurs pères (2).

De nos jours ce noble zèle a bien perdu de son antique et regrettable ardeur. La terre fait oublier le ciel.

Cependant c'est encore, c'est toujours la piété qui entretient et décore les chapelles de Marie. La villageoise, la fille du pauvre y met des fleurs et des rubans. La fille du riche brode des nappes pour le tombeau sacré sur lequel s'immole chaque jour le divin fils de Marie. La dame du château, l'épouse du grand propriétaire achète pour cet autel des ornements de prix ; et cette chapelle de Marie est toujours embellie, toujours entretenue par les offrandes de la foi.

Unissez vos dons à ces dons. Ne dites pas que ces fleurs, que ces vases, que ces lustres, que ces statues, que ces beaux candélabres sont de la vanité. Ainsi ne parlaient pas nos pères. Ils étaient pauvres pour eux-mêmes et opulents pour Dieu ; leurs maisons étaient nues, et leurs églises resplendissaient de marbres et de dorures. Telle ou telle

(1) J. J. Bourassé, *les Cathédrales de France*, pag. 634.

(2) *Le culte de la Ste. Vierge*, pag. 491.

décoration peut n'être pas nécessaire ; mais Marie voit du ciel la main qui lui en fait hommage ; elle sourit à ces offrandes, et bénit ceux qui les lui font. En faut-il davantage pour stimuler notre zèle et pour aiguillonner notre libéralité ?

Pour compléter ce chapitre, il nous reste à parler d'un troisième moyen d'honorer la sainte Vierge, la communion.

Si, comme l'enseigne l'Église, *on ne peut rien faire qui soit plus agréable à Dieu le Père, que de recevoir ou de lui offrir le corps et le sang de son Fils* (1) par la célébration des mystères divins ou par la participation au sacrement d'amour, certes nous pouvons dire aussi, et sans la moindre hésitation, que de tous les moyens employés par la piété pour honorer la Reine du ciel, pour lui plaire et pour gagner ses maternelles faveurs, aucun n'est plus puissant, plus efficace, plus infaillible qu'une sainte et digne communion.

Car qu'est-ce que communier ? Communier, c'est se nourrir du *vrai corps né de Marie* (2) ; communier, c'est boire le sang théandrique et vivifiant formé dans ses chastes entrailles ; communier, c'est ouvrir non pas seulement ses bras, mais son cœur, mais tout son cœur, au divin fils de Marie ; communier, c'est devenir participant de la substance virginale de Marie, transformée par l'incarnation en celle de Jésus. Qu'ajouterons-nous encore ? Communier, c'est s'identifier et se confondre avec le Christ, suivant cette parole : Le chrétien est un autre Christ (3), et celle-ci du grand Apôtre : Je vis ; mais non,

(1) Catéchisme du diocèse de Troyes.

(2) Ave, verum corpus natum de Maria Virgine. *Liturg.*

(3) Christianus alter Christus. *Aug.*

ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi (1).

En communiant, nous honorons donc d'abord et avant tout Jésus-Christ, puisque nous lui donnons entrée dans notre cœur, et puisque la communion est un acte de foi à la divinité, à l'humanité, à la transsubstantiation et à la présence réelle du Verbe fait chair en Marie, et descendu en personne, à la voix de ses prêtres, sous les voiles du sacrement.

Or, rendre hommage au fils, n'est-ce pas honorer la mère? n'est-ce pas lui plaire certainement, indubitablement?

Y a-t-il, pour s'insinuer dans le cœur d'une mère et pour gagner ses bonnes grâces, une voie plus sûre que de prodiguer des marques de tendresse à l'enfant qui a bu son lait et reçu la vie dans son sein? Oh! non; car telle est même l'affection d'une mère pour le fruit de ses entrailles, qu'elle comptera souvent pour peu de chose tous les égards qui s'adresseront directement à elle, et toutes les attentions délicates et flatteuses dont elle pourra être l'objet; mais louez son enfant, caressez-le, faites-lui quelque présent, et vous êtes bien sûr de causer à la mère un bonheur ineffable, une indicible joie. Tout ce qu'on fait pour son enfant acquiert aux yeux de sa tendresse une valeur infinie.

Ainsi et bien plus encore en est-il de Marie; car autant le vaste Océan l'emporte sur les fontaines, autant l'amour de Marie pour son auguste fils l'emporte sur l'amour de toutes les autres mères pour les enfants qu'elles ont conçus. Donc, honorer Jésus-Christ, c'est causer au

(1) *Galat.*, II, 29.

cœur de sa mère une satisfaction immense, incalculable.

Ensuite, par la communion, nous honorons directement, nous honorons personnellement la divine mère du Sauveur; car tous les honneurs, tous les hommages rendus au fils sont aussi rendus à la mère, et tournent à sa gloire; et, comme la communion est le plus grand hommage que nous puissions rendre à Jésus, la communion aussi est le plus grand honneur que nous puissions rendre à Marie.

Oh! ce qu'elle éprouva de bonheur et de joie lorsque sainte Élisabeth adora son Seigneur dans l'enfant que portait Marie; ce qu'elle ressentit d'allégresse quand le prêtre Zacharie salua en ce même enfant le Dieu d'Israël, venu pour visiter et pour racheter son peuple; ce que Marie goûta de pures jouissances, quand elle vit les anges, les bergers et les mages vénérer Jésus dans sa crèche; ou bien encore quand elle remit cet adorable enfant entre les mains et dans les bras du vieillard Siméon et de la prophétesse Anne, quand elle les entendit l'annoncer comme le salut et le rédempteur d'Israël; croyez bien qu'elle l'éprouve quand une âme pure communie avec humilité, avec foi et amour.

« Saint Vincent de Paul, qui jeûnait très-régulièrement les veilles des fêtes de la sainte Vierge, ne manquait jamais d'officier solennellement aux jours où l'Église honore avec éclat cette mère des chrétiens; et il le faisait, dit un auteur, avec de tels sentiments de dévotion, que l'on pouvait aisément connaître quel était son cœur à l'égard de cette très-sainte Vierge. Il avait aussi une dévotion particulière de célébrer la sainte messe dans les chapelles de la Vierge, aux autels et dans les lieux qui lui étaient spécialement dédiés; et il exhortait souvent les dames de

la Charité à communier à toutes les fêtes de Marie (1). »

Nous lisons dans la vie du pieux et bon Rollin, ce digne maître et ce tendre ami de la jeunesse, dont la mémoire, comme celle du juste, sera à jamais bénie, qu'il avait une dévotion singulière à la sainte Vierge, et que, dans les jours consacrés à son culte, il allait ordinairement à Notre-Dame de Paris, où il entendait la messe, où il communiait, et où il passait une partie de la matinée en prières.

Pour exciter encore les fidèles à communier aux fêtes de la sainte Vierge, l'Église a accordé, aux communions faites en ces jours, des indulgences toutes spéciales.

Aussi les communions sont-elles généralement nombreuses aux fêtes de Marie, et aux jours qui lui sont spécialement dédiés.

La veille de ces fêtes, vous voyez les saints tribunaux entourés d'un bien plus grand nombre d'âmes avides des dons du ciel.

Serviteurs de Marie, allez donc aussi en ces jours prendre place au banquet divin; car le Seigneur vous appelle, en vous criant comme à Zachée : « Hâtez-vous de venir « à moi, car je veux aujourd'hui établir chez vous ma demeure (2). »

Servantes de Marie, sanctifiez par la communion les fêtes de votre très-sainte et très-auguste Reine; car, en ces jours, Jésus vous dit avec les plus vives instances : Ouvrez-moi, ouvrez-moi, ô ma sœur, la porte de votre âme; *Aperi, soror mea* (3).

(1) *Culte de la Ste. Vierge.*

(2) Luc, XIX, 5.

(3) *Cant.*, V, 2.

Mettez-vous donc , chastes vierges , femmes pieuses , mettez-vous en état de répondre , comme l'épouse des saints cantiques : « Je me suis levée pour ouvrir à mon « bien-aimé ; *surrexi, ut aperirem dilecto meo* (1). J'ai « ouvert ma porte : j'irai donc , oui j'irai à l'autel ; j'irai « à la montagne de myrrhe et à la colline d'encens (2). « J'ai désiré me reposer sous son ombre bienfaisante (3) ; « conduisez-moi donc , conduisez-moi au lieu où se garde « ce vin sacré , ce vin précieux qui sanctifie les âmes , et « les remplit d'ardeur pour la gloire de Dieu. »

Ah ! de même que la Sulamite regardait des hauteurs du Sanir et du sommet d'Hermon (4) , ainsi du haut de son trône , placé près de celui de Dieu , Marie voit avec amour les âmes qui , aux jours de ses fêtes , entourent la table sacrée , et qui peuvent s'écrier , dans l'excès de leur joie : « Mon bien-aimé est pour moi comme un faisceau de « myrrhe (5) ; mon bien-aimé est pour moi comme une « grappe de Chypre cueillie dans les vignes d'Engaddi (6) ; « ses fruits sont doux à ma bouche (7).... ; il dormira sur « mon sein.... ; sa main gauche est sous ma tête , et il « m'embrasse de la droite (8). Mon bien-aimé est à moi , « et moi je suis à lui (9) ; oui , je suis à mon bien-aimé.... ; « son regard est tourné vers moi (10) ; sa voix est un vin « généreux qui fait la joie des festins de l'âme , et qu'on « savoure avec délices (11)... ; le souffle de sa bouche est « comme l'odeur des pommes d'or (12). »

(1) *Cant.*, V, 5.(2) *Ibid.*, IV, 6.(3) *Ibid.*, II, 3.(4) *Ibid.*, IV, 8.(5) *Ibid.*, I, 12.(6) *Ibid.*, I, 13.(7) *Cant.*, II, 3.(8) *Ibid.*, II, 6.(9) *Ibid.*, II, 16.(10) *Ibid.*, VII, 10.(11) *Ibid.*, VII, 9.(12) *Ibid.*, VII, 8.

« Oh ! mon bien-aimé est en moi.....; il y est comme
« dans un jardin où il goûte les fruits de ses arbres, où il
« mange le miel de ses rayons, où il boit son vin et son
« lait, où il se repose parmi les lis; c'est-à-dire où il jouit
« des dons, des grâces, des vertus dont il a enrichi et
« embelli mon âme. »

La communion, disent les Pères, est une extension du mystère de l'Incarnation; elle est, en un certain sens, pour l'âme qui participe à la table divine, ce que l'Incarnation fut pour la sainte Vierge.

Dans ces adorables moments de votre union intime avec le Dieu des séraphins, approchez autant que possible des sentiments que Dieu trouva dans le cœur de Marie, lorsque le Verbe fut en elle. Comme elle et avec elle, glorifiez le Seigneur, et que votre esprit s'élance jusque vers le trône du Dieu qui est descendu en vous avec tant de bonté, qui a daigné s'abaisser jusqu'à votre néant pour faire aussi en vous *de grandes choses*, pour déployer aussi, en faveur de votre misère, toute *la force de son bras*, toute la puissance de son amour.

Enfin, vous tous qui faites profession d'aimer et de servir Marie, si vous voulez sûrement lui plaire, communiez saintement et communiez souvent; car alors, du sein de sa gloire, elle applaudira toujours à vos communions.



XXIX.

CHAPELLES ET AUTELS DE MARIE.

Passer invenit sibi domum, et turtur nidum sibi, ubi ponat pullos suos. Altaria tua !

Le passereau trouve une demeure, et l'hirondelle un asile où elle dépose ses petits. Vos autels, ô Marie, ô ma mère, vos autels !

Ps. LXXXIII, v. 4.

Pour toi s'élèvent mille autels.

Jérôme Vida, *Hymne à la Ste. Vierge.*

Dans tout temple catholique où il y a deux autels, vous êtes sûr d'en trouver un dédié à Marie. Dans les petites églises, il est ordinairement à droite du maître ou grand autel, à droite du sanctuaire dans lequel réside, jour et nuit, le Dieu humble et caché. Alors la Vierge occupe la place qu'elle a dans le ciel, où le prophète l'a vue debout à la droite de Dieu ; *Astitit Regina a dextris Dei in vestitu deaurato* (1).

D'autres fois l'autel de la Vierge est à gauche du chœur : c'est quand le temple ou l'oratoire n'a qu'une porte latérale, et quand cette porte est à gauche. Alors la place assignée à la chapelle de Marie est encore symbolique : les fidèles ne vont au fils qu'après avoir salué la mère, et à Jésus que par Marie.

Dans les grands édifices, cette chapelle doit être au chevet.

(1) Ps. XLIV, 10.

Cette chapelle de la sainte Vierge n'est certes pas la moins fréquentée de l'église ; disons même qu'elle est le lieu que les fidèles aiment le mieux pour y épancher leur cœur et y répandre leurs larmes.

Loin de nous, sans doute, la pensée d'ôter au sanctuaire, véritable saint des saints de la nouvelle alliance, l'honneur qui lui est dû au-dessus de tout autre lieu, et la confiance infinie à laquelle il a droit ! Mais nous avons déjà dit en plus d'une occasion comment, sans faire tort ni outrage à Jésus-Christ, on peut de préférence et très-légitimement s'adresser à Marie ; nous avons dit que Marie n'est pour nous qu'une avocate et une médiatrice auprès de la Divinité. Nous nous présentons à elle avant d'aller à Dieu, comme Jacob se présenta à Rébecca sa mère, avant d'aller recevoir la bénédiction d'Isaac.

Et puis, un autre motif pour lequel la chapelle de la mère de grâce est plus connue, plus visitée que le sanctuaire lui-même, c'est qu'elle est plus cachée, plus retirée ; c'est qu'on y est moins vu, moins distrait, moins troublé qu'on ne l'est au milieu de l'église. La prière aime la solitude, comme la violette recherche l'ombre et le silence des bois. Voilà la raison physique et purement matérielle de la prédilection que les fidèles montrent pour la chapelle de la Vierge, même par rapport au sanctuaire. Mais les raisons morales ! oh ! elles sont innombrables, elles sont incalculables : elles sont dans tous les titres de Marie à notre amour et à notre confiance ; elles sont dans la puissance et la bonté de cette femme incomparable ; elles sont dans ses bienfaits, aussi nombreux que signalés.

Aussi voyez, surtout dans les grandes cités où la foi a vie et vigueur, voyez dans les belles églises où les chapelles de la Vierge ont quelque renommée : la prière ne

cesse pas, du matin au soir, d'exhaler son parfum devant l'image de Marie : là, toujours quelque âme prie pour elle ou pour les autres ; là, toujours des yeux s'élèvent, toujours des mains s'étendent vers la souveraine dispensatrice des grâces du Très-Haut.

Enfants, vieillards, vierges, épouses, prêtres, fidèles, justes, pécheurs, riches, pauvres, tous aiment la chapelle de Marie, tous la recherchent de préférence, tous y prient mieux qu'ailleurs. Il semble que les larmes de la foi et du repentir, de la confiance et de l'amour, y coulent plus à l'aise et plus naturellement qu'en aucun autre endroit de l'enceinte sacrée.

C'est là que la vierge chrétienne médite, devant le miroir de la virginité, comment elle doit être pure de corps et d'âme, *ut sit sancta corpore et spiritu* (1) ; c'est là que la jeune fiancée rêve pudiquement aux devoirs que bientôt elle aura à remplir, et qu'elle demande force et courage pour bien porter le joug que l'hymen va lui imposer ; c'est là que, jeune épouse, elle demande pour son sein une heureuse fécondité ; c'est là que la femme délaissée par un époux parjure, ou plongée dans le deuil par un mari indigne, verse ses larmes de sang ; c'est là que la mère de famille recommande à Marie tout ce qu'elle a, tout ce qu'elle aime ; c'est là que le prêtre gémit sous le poids de son ministère et sur le triste état du troupeau commis à sa garde ; c'est là que le pécheur sollicite sa grâce, et le juste, le don de la persévérance.

Avant de prendre place au banquet de l'Agneau sans tache, avant de s'enrôler sous les drapeaux de la patrie, avant d'aller chercher fortune au péril de sa vie dans les

(1) *Ephes.*, IV, 27.

contrées les plus lointaines, avant de s'embarquer sur une mer qui si souvent dévore ceux qui la traversent, avant de s'engager par un serment irrévocable au service des autels, avant de prendre Jésus-Christ pour son unique époux, l'enfant, le conscrit, le marchand, le matelot, le lévite, la postulante, viennent dire à Marie, au pied de son autel : Montrez que vous êtes ma mère ! *Monstra te esse matrem !*

O chapelles de Marie, combien de vœux ardents, humbles et suppliants, s'élèvent de vos sacrées enceintes comme la fumée de l'encens ou comme le parfum des fleurs ! Qui nous dira toutes les prières que vous avez entendues, toutes les larmes qui ont mouillé vos dalles vénérées, toutes les offrandes généreuses, toutes les consécérations dont vous avez été témoin !

Ne fut-ce pas au pied d'un autel de Marie que saint Ignace de Loyola jeta les fondements de son illustre société ? Ne fut-ce pas au pied d'un autel de Marie que l'apôtre des Indes jura de conquérir un nouveau monde à Jésus-Christ ? Ne fut-ce pas au pied d'un autel de Marie que Thérèse d'Avila, orpheline à douze ans, alla, dès que sa mère eut rendu le dernier soupir, se mettre entre les mains de celle qui depuis l'attira à son service ? Ne fut-ce pas devant un autel de Marie que saint François de Sales et pleura et pria pour recouvrer la paix de l'âme ? Ne fut-ce pas devant un autel de Marie que Louis de Gonzague obtint dès cette vie le cœur d'un séraphin ? Ne fut-ce pas devant un autel de Marie que saint François d'Assise se vit environné d'une lumière éclatante et entouré d'esprits célestes ? Ne fut-ce pas enfin devant un autel de Marie que saint Bernard de Clairvaux et saint Dominique furent favorisés d'une vision miraculeuse ?

Mais nous ne finirions pas si nous voulions ici entrer dans tous les détails que nous offrent, pour le sujet qui nous occupe, les annales du culte de la bienheureuse Vierge.

O vous donc qui aimez Marie, et qui vous réjouissez de tout ce qui lui fait honneur, parcourez ces annales ; et à chaque page, à chaque ligne, votre cœur tressaillira de joie et de bonheur à la vue de tout ce que vous rencontrerez de glorieux pour votre mère et d'édifiant pour vous.

Nous l'avons dit : c'est en présence de l'image de Marie que la jeune femme qui aspire au bonheur de devenir mère vient, comme l'épouse d'Elcana, Anne, mère de Samuel, demander en pleurant que son sein cesse d'être stérile. Ainsi Blanche de Castille obtint, par ses prières à la Vierge de toutes grâces, et par celles des personnes les plus pieuses de sa cour, de devenir mère de saint Louis, notre héros chrétien. Ainsi encore Anne d'Autriche, après vingt-trois ans de mariage et de stérilité, après de nombreux pèlerinages à Notre-Dame-de-Liesse, après de riches offrandes et de ferventes supplications dans ce sanctuaire de Marie, où un tableau qu'on voit encore la représente demandant avec le roi son époux un héritier du trône, mit au monde un enfant qui fut depuis Louis XIV, grand entre tous les rois qui ont gouverné la France.

Et quand ces vœux sont exaucés, comme ils le furent dans les exemples que nous venons de citer ; quand la jeune femme sait que Dieu a entendu le désir de son cœur, c'est à la chapelle de Marie qu'elle va l'en remercier ; c'est à la chapelle de Marie qu'elle va en toute hâte se consacrer, elle et le fruit renfermé dans son sein, à celle qui a porté et allaité un Dieu sans cesser d'être vierge.

Combien de consécérations précèdent ainsi la naissance ! combien d'enfants sont à Marie avant même de voir le

jour ! combien peuvent lui dire : « J'ai été à vous, Vierge sainte, dès le sein de ma mère ! » Combien d'entre nous doivent peut-être à une consécration de ce genre ce qu'il y a en eux de bon, de bien et de naturellement chrétien, comme s'exprime un Père (1) ! Oh ! qu'ils en rendent gloire à Dieu, qu'ils en remercient Marie, et qu'ils en bénissent celle dont ils ont sucé le lait !

En beaucoup de pays (et nous ne pouvons trop approuver un pareil usage), quand l'enfant est à Dieu par le sceau du baptême, quand l'onde sainte a effacé en lui la tache originelle, quand son nom est inscrit dans le livre de vie, on le porte et on le dépose sur l'autel de la Vierge, aux pieds de sa statue, comme pour lui dire : « Mère des chrétiens, voici encore un de vos enfants ; *Mater, ecce filius tuus* (2). Soyez-lui bonne et propice tous les jours de sa vie ; et, à la fin de sa carrière, ouvrez-lui la porte du ciel. »

C'est pour obtenir plus sûrement cette double faveur, qu'un grand nombre de mères vouent leurs enfants au bleu ou au blanc, deux couleurs également agréables à la Vierge. Cette sorte de consécration a lieu principalement quand ces enfants ont été ardemment et longtemps désirés, ou bien quand leur naissance a été laborieuse, ou bien encore lorsque leur vie a été en danger, et que leur santé paraît frêle comme la tige de l'œillet ou de la jacinthe.

Mais la femme devenue mère a-t-elle échappé aux périls et aux douleurs de l'enfantement ? sa première sortie sera pour le lieu saint ; et là, elle ira s'agenouiller devant

(1) Tertullien.

(2) Joann., XIX, 26.

l'autel de Marie pour y rendre grâce à Dieu de ce qu'il a béni son sein, de ce qu'il a sauvé sa vie, et pour se recommander, elle et son enfant nouveau-né, à la Vierge, qui est plus puissante à elle seule que tous les élus ensemble.

O mère, si vous sentez alors ce que vous devez à Dieu de reconnaissance et d'amour, jurez entre ses mains, jurez aux genoux de Marie d'élever et de former pour le ciel, et selon l'Évangile, l'enfant que Dieu vient de vous confier, et dont un jour, ô mère, il vous redemandera un compte rigoureux. Offrez, offrez de nouveau à Dieu et à Marie l'être immortel et prédestiné que le créateur de toutes choses a mis par vous au monde. Imitiez les trois exemples que nous allons vous citer : vous les trouverez sans doute assez beaux et assez glorieux.

La vertueuse Anne d'Autriche, dont nous venons tout à l'heure de vous dire la foi durant sa stérilité, n'eut pas plutôt un fils, qu'elle le présenta à celle par l'intercession de laquelle elle crut l'avoir obtenu ; et elle voulut qu'un tableau exécuté par ses soins, et donné par elle à l'église de Notre-Dame de Liesse, conservât la mémoire et fût une preuve permanente de cette consécration de Louis XIV par sa mère.

La même chapelle possédait, avant les mauvais jours de nos fureurs sacrilèges, un dessin où l'on voyait madame de Fénelon, mère du saint et illustre archevêque de Cambrai, plaçant, sous la sauvegarde de la patronne de ce lieu, son enfant d'abord au berceau et avec les langages de l'enfance, et puis renouvelant plus tard cette consécration de son fils bien-aimé, lorsque, déjà docteur, il portait les insignes de la science et du talent (1).

(1) M. l'abbé Orsini (*la Vierge*, nouv. édit. illustrée, t. II, p. 326)

Le père et la mère de Bossuet avaient fait aussi un vœu, au même pèlerinage, en faveur de leur enfant, destiné, dans les desseins alors inconnus du Très-Haut, à jeter un jour tant d'éclat sur l'Église de France.

Louis XIV, Bossuet, Fénelon, quelles gloires ! quelles majestés ! et que de réflexions nous pourrions faire ici en voyant ces trois noms, l'ornement du grand siècle, réunis pour ainsi dire comme en un seul médaillon dans un sanctuaire, et au pied du trône de Marie ! Mères chrétiennes, quel noble, quel puissant stimulant pour vous, que de pareils exemples !

« Laissez venir à moi les tout petits enfants, » disait à ses apôtres le Sauveur Jésus-Christ. « Laissez, laissez venir à moi les tout petits enfants, » s'écrie aussi Marie. Et pour répondre à ces désirs de la plus tendre des mères, c'est sous ses yeux, dans sa chapelle, que beaucoup de pasteurs convoquent les enfants du premier âge, auxquels ils distribuent le pain ou, pour mieux dire, le lait de la doctrine sainte. Comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes, ainsi Marie réunit autour d'elle toute sa jeune famille ; et c'est en sa présence que ces timides agneaux, que ces douces colombes s'abreuvent aux sources pures de la vérité catholique. Leurs mères selon la nature ne sont pas toujours auprès d'eux dans ces intéressants moments. Mais ils ont toujours devant eux l'image de leur mère adoptive, qui, leur montrant son fils Jésus, ne cesse de leur dire du regard, comme aux époux de Cana : « Faites ce que celui-ci vous dira (1). »

fait l'honneur de cette consécration à la chapelle de Notre-Dame de Roc-Amadour, dans le Quercy.

(1) Joann., II. 1.

O enfants, n'oubliez pas ce conseil, ou plutôt cette loi de votre mère! *Fili, ne obliviscaris legem matris tuæ* (1)!

Et vous, parents chrétiens, vous surtout, mères pieuses et sages, laissez, laissez aller vos enfants à Marie, ou plutôt menez-les, conduisez-les vous-mêmes à cette auguste reine, afin qu'elle les protège contre tous les dangers et du corps et de l'âme, comme elle protégea un jour un enfant qui plus tard devint un grand empereur, et le vrai fondateur d'une des monarchies les plus puissantes des temps modernes.

Ecoutez ce fait plein d'intérêt, et qui se lie étroitement au sujet qui a nos pensées.

Les strélitz, gardes du czar de Moscovie, venaient de se révolter, et d'arborer hautement l'étendard de la rébellion. Pour le cœur d'une mère, quoi de plus cher que son enfant? L'impératrice vole à son fils encore tout jeune; elle le saisit, et l'entraîne à quelques lieues de Moscow, dans un couvent de la Trinité, où elle croyait que le fils d'Alexis Michaelowitz serait en sûreté. Mais cette retraite fut découverte et connue des rebelles. Une troupe furieuse accourt, et enfonce les portes du couvent, assassinant et massacrant tout ce qu'elle rencontre. Deux des plus fous insurgés découvrent, qui plus est, la czarine elle-même, qui pressait son fils dans ses bras. Furieux, ils s'élancent sur elle, le fer à la main. Cette mère, que touchait déjà le glaive des assassins, enlève son enfant, et avec lui se précipite dans la chapelle du monastère: elle y jette plutôt qu'elle n'y place cet enfant aux pieds d'une statue de la mère de Dieu; puis de là, avec un regard et des paroles comme les mères seules peuvent en trouver,

(1) *Prov.*, III, 1.

elle menace les assassins des vengeances du ciel, s'ils osent consommer leur crime... Ils n'en eurent pas le courage... le poignard leur tomba des mains... une puissance invisible désarma leur bras parricide. Saisi de respect, l'un d'eux tombe la face contre terre (Marie lui avait montré un rayon de sa gloire, et son œil avait brillé comme un glaive de feu); l'autre hésite, et, regardant l'image sainte, il dit à son compagnon : « Non, frère, non ; pas auprès de l'autel... » « Ni ailleurs ! » s'écrie la mère... En effet, un détachement de soldats fidèles arriva. Les révoltés prirent la fuite ; l'enfant et la mère furent sauvés... Cet enfant était Pierre I^{er}, et sa libératrice était Marie, mère de Dieu.

Pères et mères, maîtres et maîtresses de l'enfance, placez, placez aussi vos enfants, vos élèves, sous la protection de Marie. Si vous n'avez pas pour eux à craindre des poignards (et encore qui sait?), vous avez à redouter ces traits de feu que lance contre tous les âges celui qui fut homicide dès le commencement. Conduisez donc vos enfants à l'autel de Marie ; faites-leur porter sa sainte image ; enrôlez-les dans les pieuses confréries qui l'honorent ; placez-les sous son égide ; et, en les voyant pour ainsi dire abrités sous l'autel de la femme forte et invincible, de la Vierge puissante, Satan dira à ses anges : « Non, frères, pas ici... Ici notre pouvoir expire... nos traits tombent émoussés... Non, frères, pas ici... pas auprès de cet autel !... »

C'est encore devant cet autel qu'au plus beau jour de leur vie, alors que leurs cœurs sont pleins de la Divinité, et qu'ils tressaillent dans le Dieu qui réjouit l'enfance, les jeunes convives du roi des cieux viennent se présenter et se consacrer solennellement à celle de laquelle est né

le vrai corps du Sauveur, le corps dont ils se sont nourris. Oh ! que cette consécration doit être agréable à Marie ! car alors ces enfants ont des cœurs si brûlants et des lèvres si pures !

Pauvres enfants, que Dieu vous garde sur cette mer orageuse où vous allez vous embarquer, et que l'étoile matinale brille toujours à vos regards et vous guide toujours !

Plus tard, cet autel reverra, les uns après les autres, la plupart de ces enfants plus avancés en âge. Ils reviendront devant cette même image de Marie, et dans cette même chapelle, se faire, par les fiançailles, les premières promesses religieuses qui préludent au serment définitif et au nœud indissoluble ; car, en beaucoup d'églises, les fiançailles se célèbrent dans la chapelle de la Vierge, et c'est encore dans cette chapelle qu'à Paris notamment se contractent les mariages.

O Marie, modèle des femmes ; juste et chaste Joseph, modèle des époux, demandez à celui qui vous fut soumis sur la terre et qui règne au plus haut des cieux, demandez paix et bonheur, union et concorde pour toutes les alliances bénites sous vos auspices, et jurées en votre présence ! Que toutes les femmes soient soumises à leurs maris comme Marie fut soumise à Joseph, et que tous les époux respectent et protègent leurs épouses comme Joseph respecta et protégea Marie !

Enfin, tous les dimanches et tous les jours de fête, quand tous les fidèles, assemblés à l'office du soir, ont salué Marie dans la langue de l'Eglise, par une des antiennes qui terminent cet office, vers quel endroit du lieu saint les veuves, les épouses, les vierges, dirigent-elles leurs pas ? Vers l'autel de Marie. Et que vont-elles faire à

ce pieux rendez-vous ? Elles vont adresser à Marie la salutation de l'ange ; elles vont chanter ses litanies ; elles vont écouter ou l'histoire de sa vie, ou le récit de ses miracles ; elles vont jeter un regard sur celle qui a été le modèle de leur sexe, afin d'arriver peu à peu sur ses traces, et, avec son aide, à la perfection que Dieu demande de ses épouses.

Aussi ne vous étonnez pas que la chapelle de la Vierge soit mieux ornée qu'aucune autre. N'est-ce pas un bonheur, pour la dame riche et pieuse, d'offrir à cette chapelle le fruit de ses épargnes, et les réserves qu'elle s'impose sur ses menus plaisirs ? N'est-ce pas un bonheur pour elle et pour ses filles de broder le tulle et la soie, pour en faire des nappes au chiffre et aux emblèmes symboliques de Marie ? N'est-ce pas une douce satisfaction pour la fille sage et vertueuse de l'artisan, du laboureur, d'entretenir dans un état de propreté exquise cette chapelle de la Vierge qui, bien que née d'un sang royal, fut pauvre, et associée à un humble ouvrier vivant du travail de ses mains ? N'est-ce pas une douce satisfaction pour cette fille de Marie, qui possède peu d'argent, de consacrer au moins quelques heures de son temps à parer la chapelle bénie de la Vierge des vierges, à toutes les veilles de fêtes ? et n'est-elle pas heureuse et fière, quand elle peut étaler sur l'autel de sa tendre et bien-aimée souveraine le luxe de la piété, les plus belles fleurs de la nature ou de l'art, les vases de roses, d'acacias, d'aubépine, de lis, de giroflée, de muguet, de marguerites ? N'est-elle pas heureuse, cette sacristine de la Vierge, quand elle peut étendre, comme en Bretagne et en Anjou, sur la tête et sur les épaules de la statue qu'elle aime, ces longs voiles de dentelle dont plusieurs ont été auparavant portés par une jeune et modeste vierge au jour de sa première union avec le Dieu

du ciel, ou au jour de ses fiançailles avec un de ses frères, comme elle enfant d'Adam?

Oui, parer et entretenir l'autel de la sainte Vierge est un honneur dont sont jalouses, dans toutes les paroisses pieuses et dans toutes les communautés, les vierges les plus ferventes et les plus fidèles imitatrices de la Reine des anges. Parer et entretenir l'autel de la sainte Vierge est souvent même la récompense de la sagesse, de la vertu et d'une vie sans reproches; car c'est évidemment aux vierges prudentes et fidèles qu'il appartient surtout de servir Marie et d'approcher de ses autels. Parer et entretenir l'autel de la sainte Vierge, c'est encore acquérir un droit incontestable à ses maternelles faveurs; car nul doute que Marie n'abaisse avec complaisance un regard de bienveillance et de bonté sur quiconque l'honore et la sert, puisqu'elle a dit elle-même: «Ceux qui font pour moi
« quelque chose trouveront en retour la vie de l'éternité;
« *Qui operantur in me, vitam æternam habebunt*(1). »

O Marie, tendre mère, combien j'aime vos autels, *quam dilecta tabernacula tua* (2)! Comme le matelot aime le port où son vaisseau est à l'abri des vents et des orages, ainsi j'aime vos autels, ô Marie! Comme le soldat aime le rempart qui le protège contre les traits et la colère de l'ennemi, ainsi j'aime vos autels, ô Marie! Comme le voyageur épuisé de soif et de fatigue dans les sables brûlants de l'Afrique aime l'oasis du désert, ainsi j'aime, ô Marie, ainsi j'aime vos autels! Comme l'agneau timide aime et chérit la bergerie où il est en sûreté contre la dent du loup, ainsi j'aime vos autels, ô Marie! Comme le criminel

(1) *Eccles.*, XXIV, 30.

(2) *Ps.* LXXXIII, 2.

que poursuit la justice humaine aime et saisit avec transport l'autel inviolable de l'asile et du refuge, ainsi j'aime vos autels, ô mère de clémence et de miséricorde ! Satan n'ose en approcher ; ses traits y tombent impuissants et morts (1) ; le monde y devient méprisable ; les enchantements trompeurs et mensongers s'y dissipent ; la tristesse s'éloigne, la joie s'approche, mon cœur s'enflamme, ma dévotion s'accroît, ma componction augmente, mon espérance se fortifie, mes terreurs diminuent, mes passions se taisent, mon esprit est rafraîchi, mon courage se ranime et ma foi se réveille, quand je suis près de vos autels.

Et écoutons, en terminant, quels soupirs pleins de douceur et de mélancolie s'exhalèrent un jour du fond d'un cœur prosterné devant un autel de la Vierge. Aisé-ment on va reconnaître les accents du pieux auteur de *l'Imitation* : « *Salut, Marie, pleine de grâce ; le Seigneur est avec vous. O Vierge douce et aimable ! salut, noble espoir des pauvres ! salut, tendre mère des orphelins ! O Marie, quand toutes les portes du ciel sont fermées ; quand tout accès auprès de Dieu m'est interdit à cause de mes péchés ; quand toute prudence, quand toute force d'âme s'éloigne de moi, et que je ne saurais m'aider moi-même en rien ; quand l'ennui de la vie présente et l'anxiété du cœur me prennent tellement, que je ne puis presque rien en ce monde ; quand le soleil de la joie se change en une nuit de crainte et de tristesse ; quand la consolation céleste m'est ravie, et qu'une immense désolation m'accable ; quand s'élèvent les vents des tentations, et que les orages des passions se grossissent ; quand survient une soudaine infirmité, ou que toute autre adversité*

(1)

Telumque imbelli sine ictu *Virgil.*

m'arrive ; quand tout cela fond sur moi , où dois-je fuir ? où me tourner , si ce n'est vers la tendre consolatrice des pauvres ? et de quel côté regarder pour surgir au port du salut , si ce n'est vers l'étoile radieuse de la mer , vers cette étoile toujours brillante , et qui ne cache jamais la grâce de sa lumière ? O tendre Marie ! ô douce mère ! vous êtes cette radieuse étoile des océans , qui conduit rapidement au port de la tranquillité ceux qui élèvent leurs yeux vers vous et qui invoquent votre secours.

« Je me réfugie donc auprès de vous , et vous supplie humblement de me secourir ; car tout ce que vous voudrez , il vous sera facile de l'obtenir de votre fils. Si vous êtes pour moi , ô glorieuse dame , qui donc sera contre moi ? et si vous m'accordez ma grâce , qui donc pourra me repousser ? Étendez vers moi vos bras , afin que je me jette dans leurs étreintes. Dites à mon âme : « Je suis ton « avocate , ne crains rien : de même qu'une mère console « son enfant , de même je te consolerais. »

« C'est là votre voix , ô Marie ! Qui donnera à mon cœur de l'entendre toujours ? Oh ! qu'elles sont douces à mon oreille , vos paroles ! Parlez , ô ma souveraine ! parlez au cœur de votre serviteur , car il écoute . . . Je dis plus encore : vous êtes ma mère . . . Nulle autre mère n'est semblable à vous en vertu ni en beauté , en bonté ni en mansuétude , en clémence ni en douceur , en fidélité ni en consolation maternelle , en miséricorde ni en infinies compatissances. Aujourd'hui , je vous choisis et vous prends pour ma mère ; aujourd'hui , je me donne à vous avec confiance , et désire que vous me confirmiez pour jamais dans cette royauté. Il me suffit à moi , faible et malheureux , d'être bien uni avec vous.

« Que ma pauvre prière monte donc maintenant vers

vous , ô ma très - riche dame ! vous êtes la porte des cieux ; vous êtes la source de la vie ; vous êtes le temple de Dieu ; vous êtes le sanctuaire de l'Esprit-Saint : plaidz ma cause en présence de votre fils, au tribunal de qui nul n'est trouvé innocent (1). »

(1) Thomas de Kempen ou à Kempis. *Oratio* IV.



XXX.

CONSÉCRATIONS GÉNÉRALES DE ROYAUMES, DE PROVINCES ET DE VILLES A LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Les cités, les régions, les princes, se sont abandonnés avec joie à ton assistance. Le docteur J.-B. Rousseau.

J'ai vu des villes, des peuples entiers dévoués solennellement à l'auguste mère de Dieu.

M. Maxime de Mont-Rond, *la Vierge et les Saints en Italie*, préface, pag. 7.

Plus d'un peuple altier se vante d'être sous ton aimable tutelle.
Manzoni.

Ici ce ne sont plus seulement des consécérations isolées et individuelles qui vont venir nous édifier. Nous allons voir des peuples entiers, des armées, des provinces, des villes de premier ordre, se placer religieusement sous les auspices de Marie et se consacrer à elle, pour en obtenir plus sûrement aide et protection dans leurs différents besoins, et surtout dans les plus pressants; car les nations ont leurs malheurs comme les individus, et l'époque où nous vivons n'en donne que trop la preuve.

Sans doute qu'avant tout nous appartenons à Dieu à titre de création et de rédemption. « Nous sommes son peuple, a dit David, et les brebis de son troupeau (1). »

† (1) Nos autem populus ejus, et oves pascuæ ejus. Ps. XCIX.

Mais après Dieu, nous pouvons et nous devons nous regarder aussi comme étant à Marie; car Dieu l'a élevée en puissance au-dessus de toutes ses œuvres; il a tout mis sous ses pieds, et il a voulu que son sceptre s'étendit sur tout l'univers. Aussi saint Anselme veut-il que toute créature reconnaisse, honore et vénère Marie pour sa souveraine : *Mariam omnis creatura summam dominam agnoscat, suscipiat et honoret.*

Toute l'Église catholique tient en principe cette doctrine, et s'y conforme dans ses actes et dans ses rapports religieux avec la mère de Jésus-Christ; toute l'Église catholique se dévoue, elle et ses enfants, à la gloire de Marie et à son culte bien-aimé.

Mais, outre cette espèce de consécration générale commune à tous les chrétiens, les circonstances ont amené et amèneront encore dans le catholicisme des consécractions spéciales et collectives, auxquelles nous croyons devoir donner un article à part.

Saint Étienne de Hongrie est le premier prince qui ait eu la pieuse pensée de placer tous ses États sous la tutelle de Marie; et cette consécration eut lieu immédiatement après son sacre, vers l'an 1000 de Jésus-Christ. Ce saint roi eut toujours pour la mère de Dieu une dévotion qu'il s'efforça, par tous les moyens possibles, de faire passer dans l'âme de ses sujets; et il y réussit au point que « chaque fois que le nom de Marie était prononcé dans toute l'étendue de ce vaste royaume, il n'y avait pas de noble hongrois, si haute que fût sa lignée, qui ne mît un genou en terre comme un vassal devant sa suzeraine, et qui ne s'inclinât en signe de profond respect. Dans l'enceinte fortifiée de tous les châteaux, on trouvait de petites chapelles éclairées de plusieurs lampes d'airain ou d'argent

massif, qui brûlaient nuit et jour devant l'image de Marie. Les princes palatins emportaient même cette image dans les combats, et lui élevaient un oratoire sous leurs tentes (1). »

Avant d'entrer dans la tombe, avant de déposer sa couronne temporelle pour recevoir en échange l'impérissable diadème d'une royauté céleste, le digne fils de Geysa voulut encore renouveler cette consécration de la Hongrie à la Vierge. Avec son âme belle et pure, il lui remit la nation qu'il avait si bien gouvernée, et dont le bonheur à venir eut encore sa dernière pensée.

Après la Hongrie vient la France ; et ce fut Philippe-Auguste qui, avant la fameuse bataille de Bouvines, élevant les yeux vers le ciel et en appelant du secours, remit ses intérêts, son sceptre et son royaume entre les mains de la sainte Vierge, faisant vœu, s'il était vainqueur, de bâtir une église à *la benoïste Vierge*. Trois victoires simultanées comblèrent ses désirs, et il acquitta son vœu.

Nous avons parlé ailleurs de la consécration de la France à Marie par Louis, surnommé le Juste ; et l'une des plus belles cérémonies religieuses que voie sur la terre de France l'ardent soleil du mois d'août, est la procession commémorative de ce vœu, renouvelé, depuis Louis XIII, par plusieurs des successeurs couronnés de ce prince.

« En 1363, le roi Louis I^{er} se trouvant avec vingt mille hommes en présence de quatre-vingt mille infidèles, se consacra avec toute son armée à la Reine des anges, dont l'image ne le quittait pas. Pour remercier Notre-Dame de

(1) Orsini, *la Vierge*, 2^e vol., pag. 41.

la victoire éclatante qu'il remporta, il fit construire autour de la chapelle d'Affleuz, en Carinthie, une fort belle église, où il déposa l'image sainte à laquelle il attribuait sa victoire, et l'épée avec laquelle il avait combattu (1). »

« La Pologne se consacra aussi de bien bonne heure à la sainte Vierge; Marie était solennellement invoquée sous le titre de reine de Pologne, bien avant que Jean-Casimir renouvelât cette consécration. Chaque fois que l'armée polonaise s'ébranlait pour marcher contre les Tartares, c'était la bannière de Marie qui guidait ses phalanges belliqueuses; le cri deux fois répété de Jésus était le cri de guerre; un cantique à la Vierge, l'hymne du combat (2). »

Racontons une des cérémonies les plus majestueuses auxquelles ait donné lieu cette consécration de tout un empire à la Vierge, reine de l'univers entier.

Ferdinand III, empereur d'Autriche, se voyait, en 1629, vivement pressé par les Suédois, que leurs victoires récentes rendaient aussi fiers que formidables. Dans ses justes frayeurs, le religieux prince songea à recourir à celle qui est forte et *terrible comme une armée en bataille*. Dans cette pensée, il fit élever, sur la grande place de Vienne, une magnifique colonne ornée d'emblèmes qui étaient comme autant de figures de l'immaculée conception de la Mère de Dieu. Aux quatre angles du piédestal on voyait un ange armé qui foulait aux pieds un monstre : c'était là un symbole de la victoire que Marie a remportée sur le péché originel. Au sommet de la colonne s'élevait la statue imposante et gracieuse de la

(1) Orsini, *la Vierge*, 2^e vol., pag. 42.

(2) *Ibid.*, pag. 43.

Vierge sans tache écrasant sous son pied, qu'il cherche en vain à mordre, le noir serpent de l'abîme. Au bas on lisait en latin cette inscription pieuse : « Au Dieu très-bon et « très-grand, souverain empereur du ciel et de la terre, par « qui règnent les rois. A la Vierge, mère de Dieu, conçue « sans la tache honteuse du vice originel, et par qui les « princes commandent ; choisie en ce jour, par une dévotion « toute particulière, pour être la patronne et la protectrice « de l'Autriche : Ferdinand, empereur, troisième du nom, « lui confie, dévoue et consacre tout ce qu'il possède, sa « personne, ses enfants, ses peuples, ses armées, ses provinces ; et, en mémoire perpétuelle de cette consécration, « il lui a érigé cette statue. »

Vienne n'avait jamais vu de fête plus solennelle que celle à laquelle donna lieu la bénédiction de ce superbe monument. Le religieux empereur, accompagné de son fils Ferdinand IV, roi de Bohême et de Hongrie, de sa fille Marie-Anne d'Autriche, reine d'Espagne, d'un grand nombre d'ambassadeurs, de toute la noblesse, de toutes les communautés religieuses, de tout le clergé, et suivi d'une foule innombrable, se mit en procession et vint prononcer son vœu à haute voix, édifiant la cour et le peuple, le clergé et l'armée, la ville et la province, par l'ardeur de sa foi et par son humilité.

Le reste du jour se passa en exercices religieux ; et, le soir, un spectacle des plus édifiants et en même temps des plus pompeux vint clore dignement cette fête. On le dut surtout au zèle de Marie-Éléonore, impératrice douairière, veuve de Ferdinand II. Tandis que toute la ville était illuminée et chaque maison pavoisée, la grande place était surtout magnifiquement éclairée. Au centre, la colonne récemment inaugurée s'élevait dans les airs, chargée du

bas en haut de cierges de cire blanche. Quand tous ces flambeaux furent allumés, on eût dit une colonne de feu surmontée, à son plus haut point, par la statue de la sainte Vierge, autour de laquelle resplendissait, comme un météore céleste, un arc-en-ciel de lumière, et du plus saisissant effet.

Cet acte si solennel de piété et de confiance envers la sainte Vierge fut tellement agréable à Dieu, qu'on eut, peu de jours après, la preuve non équivoque de l'assistance de celle qu'on n'a jamais priée ni honorée en vain : car l'empereur étant parti, aussitôt après l'inauguration que nous venons de décrire, pour Egra, dans les environs de laquelle était l'ennemi, il arrêta tout à coup la marche victorieuse et triomphale des Suédois, qui déjà avaient répandu la frayeur dans toute l'Allemagne ; il les força à se retirer, et à signer une paix glorieuse pour l'Empire.

A cinquante-quatre ans de là, en 1683, la sainte Vierge se souvint encore de cette consécration pieuse ; et, par plusieurs miracles, elle sauva non-seulement l'Autriche, mais, avec l'Autriche, toute l'Europe. Nous faisons ici allusion à l'immortelle et bienheureuse journée de Kalenberg, où Sobieski, vrai et noble soldat de la Vierge Marie, écrasa deux cent mille Turcs avec seulement trente mille hommes ! Sans lui, ou plutôt sans Marie, qui avait armé son bras d'une invincible épée, « le croissant surmonterait peut-être toutes les tours des cités d'au delà du Rhin (1). »

Nous venons tout à l'heure de nommer les Suédois. Leur nom nous fait souvenir que leur pays aussi est consacré à la sainte Vierge depuis le 8 juillet 1839. Puisse

(1) Orsini, *la Vierge*, 2^e vol., pag. 43.

L'hérésie s'éteindre enfin dans ce royaume, qu'elle a couvert de ses plus épaisses ténèbres ! et puisse la vérité, dont Marie est la mère, briller enfin dans tout son jour aux regards de ces peuples, assis depuis trop longtemps dans l'ombre de la mort !

Enfin, le grand héros et, pour plusieurs, le demi-dieu des temps modernes, qui, pour la première fois de sa vie, avait été initié au banquet de l'Eucharistie le jour de l'Assomption, et qui, plus tard, prit ce même jour pour celui de sa fête, voulant, pour ainsi dire, que l'auréole radieuse de la Reine du ciel projetât sa lumière sur son diadème d'empereur, Napoléon disait que non-seulement la sainte Vierge était la patronne de la Corse, mais qu'elle en était même la maîtresse et la souveraine.

Nous pourrions citer aisément beaucoup d'autres royaumes et bien d'autres provinces qui, par consécration spéciale, sont sous la tutelle de Marie. Mais nous ne porterons pas nos recherches plus loin. Qu'il nous suffise des États que nous venons de mentionner, et passons, sans plus de détails, aux villes qui se sont spécialement placées sous les auspices tutélaires de la divine mère de Jésus.

Et ta place est marquée en tête de toutes les autres, ô ville privilégiée que Dieu a deux fois bénie : qu'il a bénie d'abord dans ta force guerrière, et qu'il a bénie ensuite dans ta force morale ! Rome, qui as deux fois aussi subjugué l'univers, la première fois par le fer, et la seconde fois par la parole. A toi l'honneur de marcher à la tête de toutes les cités dans les voies de la vérité, à l'ombre de la croix, et sous la bannière de Marie !

Ce fut en 604 que Rome fut confiée à la mère de Dieu par saint Grégoire le Grand. Nous avons dit ailleurs dans quelles lugubres circonstances le pieux pontife avait re-

commandé à Marie la ville aux sept collines. La Vierge brisa le glaive de l'ange exterminateur, et la mort ne fit plus de victimes. Pourtant le bon pontife, qui sans doute s'était fait anathème pour ses frères, mourut le même jour : son sacrifice avait sans doute été agréé : Dieu frappa le pasteur, et le troupeau fut sauvé. Mais la Vierge a continué à couvrir de sa protection la ville du monde où elle a le plus de temples, le plus d'églises, le plus de statues et d'autels, la ville du monde où elle est le plus aimée, le plus fêtée et le mieux invoquée.

Dans la belle Italie, dans ce pays de foi vive, d'ineffable espérance et de brûlante charité, qu'elles sont nombreuses les cités consacrées à Marie ! Pour les indiquer toutes, il nous faudrait bien plus de pages que nous n'en voulons donner à ce chapitre ; et les nommer sans un mot qui explique les causes, les circonstances et les effets de leur consécration, aurait toute l'aridité, toute la sécheresse d'un catalogue.

Bornons-nous donc ici à citer Sienne, qui s'appelait autrefois la cité de la Vierge ; Venise, la fière et belle Venise, qui avait pris la Vierge pour protectrice et pour reine, et qui avait, en conséquence, fait placer son image sur un trône royal, surmonté d'un riche baldaquin que soutenaient quatre anges aux ailes enflammées.

Nous ne pouvons pourtant pas passer ici sous silence cette ville des fleurs, si admirée pour sa beauté, et si célèbre par les hommes d'esprit et de génie qui sont sortis de son sein, Florence, la ville que chacun loue entre toutes les villes de la séduisante Italie. « O Marie, » s'écriait, du milieu de cette cité et vers la fin du quinzième siècle, un des orateurs chrétiens les plus ardents que

jamais la chaire catholique ait entendus (1), « ô Marie, nous voulons que vous soyez notre reine et que vous veniez régner à Florence, parce que vous êtes si humble et si bonne!.... *La reine s'est placée à votre droite* (2)..... O Seigneur, qui êtes notre roi, nous voulons encore cette reine, parce qu'elle est si resplendissante!..... Elle priera sans cesse pour nous, parce qu'elle est toujours en votre présence; elle est l'avocate des pécheurs; nous commettons beaucoup de péchés, elle sera donc notre avocate..... Seigneur, vous êtes un peu irrité contre nous depuis un an..... O Marie, intercédez pour nous auprès du Seigneur, afin qu'il nous pardonne ! Florence, votre fille, a péché, il est vrai; nous le confessons..... Mais souvenez-vous de votre fille, de celle que vous avez acceptée pour votre cité, ô vous qui avez les vêtements d'or de la charité (3) ! »

Combien, pour parler le langage du pieux dominicain, combien n'a-t-elle pas en France de cités qui sont ses *filles* à la manière de Florence ! Combien de nos grandes villes lui ont été dédiées à différentes époques ! C'est Chartres, c'est Dieppe, c'est Blois, c'est Grasse, c'est Mézières, c'est Tournon, c'est Montbrison, c'est Boulogne, c'est Valenciennes.

Mais une des consécérations les plus simples et les plus touchantes que l'on puisse citer, c'est celle de la ville d'Apt. La voici : « La ville d'Apt, fidèlement attachée au cœur de la Vierge, se donne, se dévoue, se consacre, avec tous ses citoyens, au cœur de Marie, prêts à mourir plutôt que de vivre sans ce divin cœur. »

(1) Savonarole, éloquent religieux de l'ordre de Saint-Dominique, et qui, mort à Florence, fut pour historien Pic de la Mirandole.

(2) *Ps.* XLIV, 10.

(3) *Livre de Marie*, II, 266.

Parmi ces villes, les unes ont demandé à la Vierge secours et protection contre le fléau de la guerre ; les autres ont cherché dans l'assistance de Marie un remède contre la peste. Toutes se sont placées, elles et leurs habitants, sous le manteau protecteur de la Reine des cieux, pour y trouver abri contre le mal et force pour le bien ; et toutes ont rencontré et obtenu ce qu'elles voulaient.

L'Espagne, la Belgique, l'Allemagne, le Portugal, le Piémont, la Sicile, si nous interroignons leurs annales religieuses, viendraient nous apporter ici une foule d'autres noms à ajouter à ce chapitre. Mais ceux qu'on vient de lire suffisent à notre but, et ils prouvent péremptoirement que ces grandes familles que l'on appelle peuples, que ces grandes agglomérations d'hommes que l'on nomme *cités*, ont montré nombre de fois la confiance la plus entière et la plus filiale en celle qui possède, comme l'ayant reçue de Dieu, la plénitude de la puissance pour nous venir en aide.

O cités populeuses, Lyon, Paris, Rouen, Marseille, Limoges ! ô peuples de l'Europe, quand est-ce que vous avez été plus agités que de nos jours ? quand est-ce que le corps social a jamais été en proie à des convulsions plus atroces ? quand est-ce que l'horizon politique a été plus effrayant et plus gros de tempêtes ? quand est-ce que le présent a été aussi mauvais, l'avenir aussi obscur et aussi menaçant ? quand est-ce que la terre a tremblé sous les pieds des hommes avec des secousses plus terribles et un bruit plus épouvantable ? quand est-ce que la dissolution, la décomposition de la société s'est révélée par des symptômes plus évidents et plus incontestables ? quand est-ce que toutes les classes ont éprouvé un malaise pareil à celui qu'elles ressentent ? Et, dans cet état alarmant, que

faites-vous, ô peuples? que faites-vous, grandes cités? Vous cherchez des remèdes aux maux qui nous travaillent, qui nous minent, qui nous dévorent.... Mais quels remèdes cherchez-vous? et où les cherchez-vous?... Vous cherchez des palliatifs, des remèdes de second ordre, d'une vertu médiocre, d'un effet momentané; et vous ne cherchez pas les remèdes les plus puissants et les plus efficaces!... Vous ne cherchez pas les remèdes là où ils sont réellement, incontestablement.

Dans les grandes calamités, nos aïeux demandaient au ciel et attendaient du ciel le secours au temps du besoin. Et vous, vous ne savez plus invoquer Dieu par la prière; vous ne connaissez plus du ciel que les astres qui brillent au-dessous de sa voûte. Mais le Dieu éternel qui règne en souverain dans ses hauteurs inaccessibles, mais la femme puissante qui est debout à sa droite, mais nos frères couronnés de splendeur et de gloire, ah! vous ne savez plus élever les mains vers eux. Pauvres nations! le ciel pourtant est le seul vrai médecin des maux de la terre; lui seul peut les guérir efficacement, radicalement. Criez donc à celui à qui tout obéit : *Sauvez-nous, Seigneur Dieu, sauvez-nous ! nous périssons* (1).

Disons aussi à la Vierge, qu'il a rendue dépositaire de la moitié de sa puissance, disons-lui avec Érasme, qui fut au seizième siècle le restaurateur des lettres dans le nord de l'Europe, et qui tira l'Allemagne de la barbarie où alors elle dormait d'un sommeil de mort :

« Noble gloire du ciel, puissante protectrice de la terre, Vierge-mère, ô Marie!... vous voyez à vos pieds, bien au-dessous de vous, les élus du ciel : nous, du fond de notre

(1) Matth., VIII, 25.

vallée, nous crions vers vous..... Vous êtes cette auguste Reine du ciel et de la terre que le Fils de l'Éternel a rendue participante de l'empire qui lui a été donné par le Père..., cette reine à qui le monde élève des autels, adresse des vœux, et devant laquelle les majestés d'ici-bas inclinent un front respectueux.....

« De toutes parts la foule des malheureux élève ses cris vers vous. C'est l'appui seul de Marie que réclament tous les âges, tous les rangs, toutes les conditions ; c'est Marie que les jeunes enfants et les jeunes filles, c'est Marie que les vieillards, que les grands et les petits implorent d'une voix unanime. Lorsque mugissent les vents, lorsque les mâts et les voiles se brisent, lorsque les flots ont rompu le gouvernail, lorsque les vagues menaçantes battent le navire, lorsque tout présente l'image d'une mort affreuse, vers qui le nautonier tremblant élève-t-il sa main, si ce n'est vers Marie ? Quand une fois son vaisseau est fracassé, qu'il se voit jeté à la merci des ondes, qui invoque-t-il, si ce n'est Marie ? Ceux qu'opprime un mal irremédiable, ceux que retiennent de rudes entraves, les faibles femmes qui gémissent dans les douleurs de l'enfantement, tous ceux enfin qui souffrent, c'est Marie qu'ils appellent. Soit que la foudre épouvante un monde criminel, soit que des secousses souterraines l'ébranlent tout à coup, soit qu'une ruine horrible, qu'un incendie affreux vienne à éclater ; quelque fléau qui menace les humains, quelque appréhension qui les trouble, c'est de vous, de vous, Marie, qu'ils attendent un secours efficace dans leurs infortunes. C'est à vous que le marchand inquiet confie ses intérêts, à vous que celui qui se hasarde sur les flots recommande sa vie, à vous encore que le pauvre laboureur recommande l'espoir de l'année ; c'est à vous que le soldat qui

se jette dans les hasards des batailles se hâte d'adresser ses vœux ; c'est vous que le coupable harcelé de remords réclame pour avocate ; c'est vous que les orphelins nomment leur mère, les pupilles leur tutrice, les criminels leur patronne, les captifs leur libératrice, les voyageurs égarés leur guide salutaire, les affligés leur consolation. Les malades vous regardent comme leur guérison, les naufragés comme leur port, les hommes privés d'appui comme leur défense assurée, les cœurs brisés comme leur auxiliaresse, les opprimés comme leur protectrice, les âmes désespérées comme leur espérance bienheureuse.

« O Vierge, quelqu'un jamais vous supplia-t-il en vain ? quelqu'un jamais s'éloigna-t-il de vos autels sans avoir été écouté ? Loin de repousser durement ceux qui vont se jeter à vos genoux, vous calmez leurs frayeurs, vous leur tendez la main ; en sorte qu'il n'est pas d'homme qui n'ait ressenti de quelque façon les effets de votre miséricorde. Combien de malheureux n'avez-vous pas arrachés à des périls imminents ! combien n'en avez-vous pas consolé d'autres qui avaient perdu toute espérance ! combien n'en avez-vous pas ramené de l'abîme des vices à une vie meilleure ! Voilà pourquoi la piété reconnaissante des chrétiens vous a élevé çà et là des autels ; voilà pourquoi, dans les cités, dans les bourgs innombrables, l'encens fume en votre honneur (1).

(1) Pœan, *Livre de Marie*, 1^{er} vol., pag. 323.

XXXI.

**CULTE DE MARIE DANS LES ORDRES ET LES INSTITUTS
RELIGIEUX, DANS LES SÉMINAIRES ET LES COMMU-
NAUTÉS DE FEMMES.**

O mère, contiens les ordres, sauve le clergé, propage la foi, défends
les monastères !
Gonzalo de Berceo.

Dans les pages qui précèdent, nous avons vu avec joie et édification les peuples entiers à genoux devant celle qui est *le commun propitiatoire des nations* (1) ; nous avons vu les plus grandes villes cherchant, dans leurs malheurs, le salut sous son sceptre, et s'abritant sous sa puissance aux jours de leurs épreuves.

Ici, nous la contemplerons à la tête des ordres et instituts religieux, à la tête des maisons où la jeunesse lévitique étudie la loi du Seigneur, et à la tête encore de ces pieuses communautés, de ces saintes agrégations de veuves ou de vierges qui, retirées du monde, ne veulent que plaire à Dieu en imitant Marie.

Commençons par parler de la dévotion des ordres religieux envers la très-sainte Vierge.

Et, pour cette première partie de notre chapitre, consultons et écoutons le pieux Abelly, évêque de Rodez. Nous

(1) Joan. Damascenus.

ne faisons qu'abrégé les douze pages qu'il a écrites sur la dévotion des ordres religieux envers la très-sainte mère de Dieu :

« Le champ de l'Église, dit-il, fait paraître sa fertilité, ou, pour dire encore mieux, le Saint-Esprit fait admirer la fécondité de ses opérations et la magnificence de ses grâces dans cette sainte diversité d'ordres et d'instituts religieux, lesquels, comme autant de fleurs agréables, enrichissent le parterre du jardin de J. C., et rendent une odeur de salut et de vie par l'exemple de leurs vertus et de leur piété.

« Quoique toutes ces assemblées religieuses soient étroitement unies ensemble par le lien de la charité, quoiqu'elles prétendent une même chose, qui est la perfection évangélique, et qu'elles tendent à une même fin, qui est la plus grande gloire de Dieu, elles sont néanmoins toutes différentes dans les moyens qu'elles emploient pour y parvenir : elles marchent par différents sentiers, elles sont conduites par différents esprits, elles suivent des règles et des pratiques toutes différentes.

« Il y a néanmoins une chose en quoi elles conviennent toutes : c'est à honorer très-particulièrement la mère de Dieu. Elles conspirent toutes unanimement à lui rendre leurs hommages, et par une sainte émulation elles s'efforcent, à l'envi les unes des autres, à trouver quelque nouveau moyen de lui plaire. L'amour et la dévotion qu'elles ont pour elle leur suggère une infinité de pieuses et saintes inventions pour glorifier Dieu en ce chef-d'œuvre de sa bonté.

« Or, de vouloir ici exposer tout ce qui s'est passé dans les ordres religieux en l'honneur de la Reine du ciel, ce serait entreprendre un ouvrage qui demanderait autant

de chapitres que chaque ordre religieux a produit de personnes de l'un et de l'autre sexe illustres en sainteté.

« Mentionnons-en donc seulement quelques-uns, commençant par celui du grand patriarche saint Benoît.

« Or, pour connaître avec quelle dévotion et piété ce saint ordre a honoré la mère de Dieu, il n'en faut point d'autres preuves sinon que ses plus belles branches, l'ordre de Cluny, l'ordre de Cîteaux et celui des Chartreux, ont toujours fait profession expresse de vivre sous la protection particulière de la très-sainte Vierge.

« Pour celui de Cluny, nous connaissons sur ce sujet la piété de saint Odon, l'un des plus illustres abbés de ce célèbre monastère. Saint Bernard peut rendre un témoignage authentique pour celui de Cîteaux ; et, pour les Pères Chartreux, il ne faut que jeter les yeux sur le *directoire* dressé par le dévot Lanspergius, qui a été l'une des plus belles lumières de leur sainte congrégation, où il se peut voir que, presque à chaque pas, ces bons Pères rendent leurs hommages à la Reine du ciel, et lui offrent en toutes rencontres le salut angélique, ou quelque autre pieuse aspiration, comme autant de fleurs de leur solitude qui ne peuvent être que d'une odeur très-agréable devant sa majesté.

« Nous pouvons joindre à l'ordre de Saint-Benoît celui de Saint-Augustin, dont toutes les congrégations religieuses ont montré une piété particulière envers la mère de Dieu.

« De ces saintes congrégations proposons-en seulement deux. La première est celle des religieux de Saint-Dominique, qui suivent la règle de Saint-Augustin, et qui, après la première et principale fin, qui est la gloire de Dieu, furent particulièrement établis par leur saint fon-

dateur pour prouver que la sainte Vierge fut spécialement honorée et invoquée d'un chacun. « Nous avons, » dit le dévot religieux Théodoric dans l'histoire qu'il a écrite de la vie de saint Dominique, « nous avons été spécialement recommandés par la divine majesté à la très-sainte Vierge, et, pour cela, nous sommes à l'abri sous les ailes de sa protection. Elle nous comble de ses bénédictions, elle répand abondamment sur nous la rosée de ses grâces; nous sommes conservés, augmentés et sauvés par ses intercessions. »

« La seconde congrégation est celle des religieuses de la Visitation Sainte-Marie, qui reconnaissent saint Augustin pour l'auteur de leur règle, comme saint François de Sales pour leur instituteur.

« Le bienheureux évêque de Genève, animé du même esprit que celui d'Hippone, ayant le cœur rempli d'une dévotion très-affectueuse envers la mère de Dieu, crut ne pouvoir lui faire une chose plus agréable que de lui offrir et consacrer tout particulièrement cette sainte congrégation..... C'est pourquoi, dès son berceau, il voulut que de nom et d'effet elle appartint à la mère de Dieu, et qu'elle fit une profession particulière d'honorer, d'aimer, de servir et d'imiter cette Reine des vertus, et d'inviter un chacun à ces mêmes devoirs, selon les occasions que la divine Providence lui ferait naître.

« Entre toutes les autres congrégations religieuses qui font profession d'honorer la mère de Dieu, celle du Mont-Carmel tient un rang très-illustre...., car c'est à elle que se rattache la confrérie du Scapulaire.

« Pour ce qui est de l'ordre du séraphique saint François, il a été mis aussi tout particulièrement sous la protection de la mère de Dieu par son saint fondateur, lequel

l'a choisie pour son avocate et de tous les siens. Aussi tous ses chers enfants, entre les autres vertus qu'il leur a laissées pour héritage, ont particulièrement conservé cette piété envers la mère de Dieu, qu'ils ont fait assez paraître en toutes sortes d'occasions, mais principalement en ce zèle qu'ils ont toujours témoigné à soutenir par leurs écrits et par leurs prédications la vérité de son immaculée conception.

« Pourrions-nous ne rien dire de la piété que montre aussi à l'égard de Marie cette société de Jésus que Dieu a suscitée pour servir de renfort à son Église contre les attaques de l'erreur et de l'impiété ?

« Ce fut à Mont-Serrat, devant une image de la Vierge, que saint Ignace conçut le projet de sa compagnie. Il choisit l'Assomption pour en jeter les fondements, plaçant ainsi son œuvre sous les auspices de la sainte Vierge ; et c'est une des raisons pour lesquelles cette société a toujours fait profession d'honorer la Reine du ciel avec une dévotion très-particulière, et d'inviter un chacun à faire de même. C'est à quoi tendent toutes ces pieuses congrégations établies avec bénédiction en tant de lieux par les soins de la même compagnie. C'est le zèle de l'honneur de la mère de Dieu qui anime le cœur et la langue de tant de célèbres prédicateurs, qui conduit la plume de tant de savants et illustres personnages de cette même compagnie, pour publier les grandeurs de la Reine du ciel.

« Enfin, parmi toutes les vertus dont la sainte et célèbre congrégation de l'Oratoire donna d'illustres exemples, il faut mettre au premier rang la piété envers la mère de Dieu, piété qui a été transmise en tous les dignes sujets de cette congrégation par leur saint fondateur, lequel avait

une telle dévotion pour cette Reine du ciel, qu'il ne voulut point prendre d'autre devise que son image tout environnée de rayons, qu'il fit graver dans son cachet pour servir de sceau à sa congrégation.

« Mais il n'y aurait point de fin, si nous voulions ici faire mémoire de tous les autres ordres religieux qui ont particulièrement honoré la mère de Dieu ; car il n'en faudrait omettre un seul de ceux qui ont été approuvés de l'Église, puisque tous ont été animés de ce même esprit, et que tous ont eu des respects et des sentiments particuliers de dévotion pour son honneur. »

Ainsi parle le vénérable auteur de *la Tradition de l'Église touchant la dévotion particulière des chrétiens envers la très-sainte Vierge Marie*, mère de Dieu.

Écoutons maintenant un des hommes les plus éloquents que la France entende de nos jours dans ses assemblées politiques, et un des talents qui font le plus d'honneur aux lettres (1).

« Si, dès le douzième siècle, saint Bernard, si tendrement dévoué à la sainte Vierge, avait donné à la dévotion du peuple pour elle le même élan qu'il avait imprimé à toute la chrétienté, ce furent les deux ordres mendiants qui portèrent ce culte à l'apogée d'éclat et de puissance dont il ne devait plus descendre. Saint Dominique, par l'établissement du Rosaire, et les franciscains, par la prédication du dogme de l'immaculée conception, lui élevèrent comme deux majestueuses colonnes, l'une de pratique, l'autre de théorie, du haut desquelles la douce majesté de la Reine des anges présidait à la piété et à la science catholiques.

(1) M. de Montalembert, ex-pair de France, et membre de l'Assemblée nationale.

« Dans le sein de l'Église même, et en dehors des deux familles de saint Dominique et de saint François, le culte de la sainte Vierge enfantait des créations aussi précieuses pour le salut des âmes que vénérables par leur durée. Trois ordres nouveaux se consacraient en naissant à elle, et se plaçaient à l'ombre de son nom sacré. Celui du Mont-Carmel, venu de la terre sainte, comme un dernier rejeton de ce sol si fécond en prodiges, donnait, par l'introduction du Scapulaire, une sorte d'étendard nouveau aux fidèles de Marie. Sept marchands de Florence fondaient en même temps cet ordre dont le nom seul exprime tout l'orgueil qu'on éprouvait, dans ce temps de dévouement chevaleresque, à se courber sous le joug, si doux à porter, de la Reine du ciel. L'ordre des Servites, ou serfs de Marie, donna aussitôt à l'Église saint Philippe de Benizzi, auteur de la touchante dévotion des Sept Douleurs de la Vierge. Enfin, ce nom chéri était attaché à une institution digne de son cœur maternel, à l'ordre de Notre-Dame de la Merci, destiné à racheter les chrétiens tombés dans l'esclavage des infidèles (1). »

De ces branches sorties de l'immortel tronc de l'Église, et entées sur la foi en Dieu et sur la confiance en Marie, quelques-unes peut-être sont mortes ou languissantes. Mais combien de jeunes rejetons, pleins de sève et de vie, ont paru, dans ces derniers temps, à la place ou à côté des rameaux déjà vieux !

Bornons-nous à nommer, car nous ne pouvons faire que cela, bornons-nous à nommer, parmi les récentes congrégations d'hommes, les lazaristes, institués par saint Vincent de Paul, qui répétait souvent à ses enfants spiri-

(1) *Introd. à la Vie de sainte Élisabeth de Hongrie*, 1^{re} partie.

tuels : « Nous tâchons tous, et un chacun, de nous acquitter parfaitement, Dieu aidant, du culte particulier que nous devons à la très-sainte et très-heureuse Vierge Marie, mère de Dieu : 1° en rendant tous les jours, et avec une dévotion particulière, quelques services à cette très-digne mère de Dieu, notre très-pieuse dame et maîtresse; 2° en imitant autant que nous le pourrons ses vertus, et particulièrement son humilité, sa pureté; 3° en exhortant ardemment les autres, toutes les fois que nous en aurons la commodité et le pouvoir, à ce qu'ils lui rendent toujours un grand honneur et le service qu'elle mérite. » Et ce qu'il recommandait, il le faisait lui-même, jeûnant exactement, ainsi que nous l'avons vu, les veilles des fêtes de la Vierge, officiant aux jours de ces fêtes avec une grande solennité, aimant à célébrer la messe dans les chapelles et aux autels qui lui étaient dédiés, et terminant toujours ses instructions et conférences par une prière à Marie.

A côté des Lazaristes viennent les Sulpiciens, placés, dès l'origine de leur communauté, sous le patronage de Marie, et qui ont si bien répondu à l'espoir et au vœu qu'exprimait, dans ses Mémoires, leur fondateur si vénérable : *J'espère que le saint nom de Marie sera béni à jamais dans notre pauvre maison ; et tout mon désir est de l'imprimer dans l'esprit de nos frères. . . . Elle en est la conseillère, la présidente, la trésorière, la princesse, la reine en toutes choses.*

Oui, le saint nom de Marie sera à jamais béni au séminaire de Saint-Sulpice, dans la famille du digne ami de saint Vincent de Paul. Oui, ce nom est gravé dans l'esprit et dans le cœur de tous les Sulpiciens. « Le séminaire de Saint-Sulpice a religieusement conservé les traditions léguées par son illustre fondateur. Encore aujourd'hui,

dans le nouveau bâtiment construit près de l'ancien , les yeux sont partout frappés de l'aspect attendrissant des statues de la Vierge. Tout la rappelle aux élèves du sanctuaire, comme à ceux qui visitent cette sainte maison (1). »

Et il en faut dire autant de tous ces pieux asiles où , dans chaque diocèse , la jeunesse cléricale se prépare à porter *le poids que les anges redoutent* (2). Marie est la reine chérie de tous ces établissements , comme Jésus-Christ en est le roi ; Marie en est la mère, comme Dieu en est le père.

Ainsi qu'on voit les agneaux, aux bords d'une onde pure, se presser à l'envi autour de la bergère dont la main les caresse ; ainsi qu'on voit les petits de l'innocente tourterelle chercher un abri tutélaire sous l'aile qui les protège contre la pluie de l'orage ; ainsi qu'on voit dans nos jardins les jeunes essaims de nos ruches se condenser comme un nuage près de la reine qui les dirige : de même les jeunes Samuels de la nouvelle loi aiment à se grouper autour de l'image de Marie, et à élever vers elle leurs paupières souvent mouillées de délicieuses larmes ; et la joie descend dans leur âme, « en pensant que dans le ciel, près de l'éternelle beauté , rayonne le sourire d'une mère accoutumée à la tendresse, et jalouse de voir avec allégresse croître et grandir en vertus ses chers enfants, qu'elle aime si fort (3) ! »

Oui, oui, fervents lévites, choisis et prédestinés à être des anges ici-bas, priez, chantez, louez celle qui est là-haut la reine des esprits célestes ! Avec vos lèvres brû-

(1) *Culte de la sainte Vierge.*

(2) *Onus angelicis humeris formidandum.*

(3) Silvio Pellico.

lantes, chantez, louez l'ardent buisson dans les flammes duquel Dieu s'est fait voir à nous.

Avec vos cœurs embrasés chantez, louez, priez la Mère du bel amour ! O vous qui vous abreuvez aux sources d'Hésébon, aux eaux limpides des Écritures ; vous qui vous pénétrez de l'esprit des prophètes, vous qui faites résonner la lyre de David, vous qui vous inspirez du génie d'Isaïe, chantez, louez, priez celle que les prophètes ont chantée dans le lieu d'exil, et qu'ils chanteront à jamais dans la patrie véritable ! Oui, encore une fois, à vous de chanter Marie ; car vos lèvres sont pures, vos cœurs sont tout brûlants, et vos éphods ont la blancheur du lis et de la neige ; *amicti stolis albis* (1). Et puis, ô faibles arbrisseaux, pour résister aux tempêtes qui agitent la vie, il vous faudra beaucoup de force : demandez-en à Marie. Jeunes conscrits du Seigneur, pour n'être pas blessés dans vos combats contre le monde, il vous faudra une armure puissante et impénétrable : détachez-la de cette tour à laquelle sont suspendus les boucliers des braves. Pour votre mission laborieuse, il vous faudra l'espoir et la foi des patriarches, le feu sacré des prophètes, la mâle énergie des apôtres, le dévouement des martyrs, l'abnégation des solitaires, le courage des confesseurs, la pureté des vierges, toutes les vertus des saints : oh ! puisez-les, puisez-les dans les trésors de celle qui est un océan de grâces. Aussi est-ce ce que sans cesse vous faites dans le silence et la paix de vos pieux asiles. Ah ! croissez-y, croissez-y comme de jeunes plants d'oliviers, sous les regards de votre mère ! Qu'elle vous bénisse ! Et vous, ne sortez, ne sortez de ces demeures saintes que revêtus par elle des armes de lumière, des armes de justice !

(1) *Apoc.*, VII, 13.

Mais si la sainte Vierge est bénie par la milice du sanctuaire, par les missionnaires de la foi, par tous les ordres religieux, par le clergé séculier et par les aspirants aux saintes fonctions du sacerdoce, certes elle ne l'est pas moins par les filles du cloître, par ces victimes choisies au milieu du troupeau pour être offertes en holocauste à Dieu et à l'Agneau. Si elle est bénie dans le monde par toutes les femmes qui la connaissent, combien plus ne l'est-elle pas dans ces nombreuses communautés où elle préside en souveraine?

O vierges de Sion, qui avez oublié la maison de vos parents; saintes et pieuses {veuves, qui ne portez plus d'autre joug que celui du Seigneur, dites-nous, après Dieu, qui a vos pensées, votre amour !

Pénétrons dans leurs retraites, entrons dans leurs chapelles, écoutons leurs saints cantiques, entendons leurs conversations, et nous le saurons bientôt; car le nom de Marie frappera partout nos oreilles, l'image de Marie frappera partout nos regards, et la confiance en Marie entrera partout dans notre âme.

Annonciades, filles de Notre-Dame, hospitalières de Notre-Dame, sœurs de la Nativité, sœurs de la Présentation, congrégation de Notre-Dame de Bon-Secours, de Notre-Dame de Compassion, de la Mère de Dieu, le nom seul qui vous distingue nous dit assez sous quels auspices vous êtes entrées en religion, sous quelle bannière vous marchez, et quel modèle vous est donné.

Et vous n'êtes pas les seules à honorer la Vierge-mère d'un culte fervent et dévoué. Toutes vos sœurs en Dieu, les Filles de la Charité, de la Croix, de la Miséricorde, de la Providence, du Bon-Pasteur, de la Sagesse, les Ursulines, les Célestines, les Carmélites, les dames du Sacré-

Cœur, de Sainte-Sophie, de Saint-Joseph, de Saint-Paul, de Saint-Charles, de Saint-André, de Sainte-Agnès, rivalisent avec vous de respect et d'amour pour la divine Vierge.

Oui, après Dieu, c'est Marie qui a retiré ces femmes du milieu du siècle où tant d'âmes souffrent et languissent; après Dieu, c'est Marie qui a appelé ces femmes dans les cloîtres et les couvents, où n'arrivent plus les bruits et l'air contagieux du monde; après Dieu, c'est Marie qui a attiré ces femmes des sentiers larges et battus que suit la foule aveugle dans le chemin étroit qui conduit à la vie. C'est à l'odeur de ses parfums, c'est sur ses pas embaumés qu'elles ont voulu courir vers les collines éternelles; c'est aux pieds de Marie qu'elles ont voulu vivre et mourir. Aussi, l'aimer et la faire aimer, la bénir et la faire bénir, est un des premiers soins et des premiers besoins, une des pensées fixes de ces femmes célestes. Son nom chéri tombe de leurs lèvres sur celles de l'enfant qui apprend à prier, et sur celles du vieillard qui meurt. Elles le versent comme un baume dans l'âme du soldat blessé dont elles pansent les plaies, comme dans l'âme de la jeune mère qui périt en donnant son fruit. La fille du pauvre, celle du riche, apprennent, de ces anges qui forment leur jeunesse, à vénérer Marie; car maîtresses et élèves toutes vont répétant sans cesse :

Marie! elle est ma mère :
 Comment ne l'aimerais-je pas ?
 Ah ! je voudrais, Vierge fidèle,
 Rester toujours à tes genoux,
 Jusqu'à ce que la mort m'appelle !
 Mourir ici serait si doux !

Et maintenant, ô Marie, de vos autels de la terre éle-

vant nos yeux vers votre trône, nous vous dirons, dans l'élan de notre confiance en vous : « Voyez, Mère de Dieu, voyez ce qui se passe dans l'Église de votre Fils : ceux qui ont pris le Seigneur pour leur unique partage, ceux qui ont choisi la croix pour leur héritage en ce monde, les évêques, les prêtres, les diacres, tous les ordres de la milice terrestre, tous les ouvriers employés à la vigne du Très-Haut, tous les laborieux semeurs de la parole évangélique, tous les prédicateurs de la Bonne Nouvelle, tous les lévites qui s'essaient au maniement des armes spirituelles, tous sont vos fils, vos sujets, vos clients. Intervenez pour eux ; et, tandis qu'ils combattent les ennemis invisibles, demandez pour eux la victoire : tandis qu'ils cultivent et qu'ils plantent, demandez pour eux la rosée qui fertilise et vivifie ; tandis qu'ils défrichent avec peine des terres incultes ou ingrates, obtenez que la main de Dieu bénisse leurs travaux ; *intervenì pro clero.* »

Et, comme vous fûtes associée au divin Réparateur pour la rédemption du monde, ainsi, ô Mère admirable, des veuves selon Dieu, des vierges sages et prudentes sont aussi associées aux œuvres saintes du sacerdoce, pour la régénération et la sanctification de la famille humaine. O vous qui marchez à la tête de toutes ces servantes du Seigneur, priez pour celles qui vous suivent ; priez pour leurs communautés, priez pour leurs écoles, priez pour leurs ouvroirs, priez pour toutes leurs entreprises, et demandez pour elles-mêmes, pour ces héroïnes de la foi, de l'espérance et de la charité, toutes les vertus de leur état, la prudence, la douceur, la vigilance, l'humilité, l'obéissance, la chasteté, la patience, l'amour de Dieu et le détachement du monde ; *intercede pro devoto femineo sexu.* Protégez,

du haut du ciel, toutes ces fleurs de l'Église ! Qu'elles
édifient la terre tous les jours de leur vie en ce monde,
et qu'elles ornent le ciel dans leurs jours éternels !



XXXII.

CULTE DE MARIE DANS LES CRÈCHES, LES SALLES D'ASILE,
LES ÉCOLES, LES COLLÉGES, ET LES AUTRES ÉTABLIS-
SEMENTS DE L'ENFANCE ET DE LA JEUNESSE.

A toi les premières supplications de l'enfant innocent !

Borghi.

C'est Marie que les jeunes enfants et les jeunes filles... implorent
d'une voix unanime.

Érasme.

Ce n'est pas seulement des derniers âges de la vie que la sainte Vierge a dit : « Toutes les générations me proclameront bienheureuse ; » mais c'est encore de la première et de la plus belle époque de l'existence humaine, c'est encore de la jeunesse et même de l'enfance qu'il faut entendre ces prophétiques accents.

Oui, Marie, oui, mère aimable, comme la lune éclaire de ses rayons argentés toute la famille d'Adam, sans distinction d'âge ni de sexe, ainsi votre culte chéri plane dans l'Église catholique au-dessus du vieillard qui s'en va comme au-dessus de l'enfant qui vient, au-dessus du vieillard arrivé au bord de la tombe comme au-dessus de l'enfant qui ne connaît encore de lit que le berceau où sa mère le déposa à sa naissance.

Et, que le culte de la Vierge sied bien au premier âge ! L'enfance, n'est-ce pas l'âge des innocentes et pures affections ? et Marie n'est-elle pas *la mère de la belle dilec-*

tion? L'enfance, n'est-ce pas l'âge de la timidité? et Marie n'est-elle pas la mère de la crainte? L'enfance, n'est-ce pas l'âge où s'ouvre, où s'épanouit l'intelligence? et Marie n'est-elle pas la mère de la science? L'enfance, n'est-ce pas l'âge des espérances? et Marie n'est-elle pas la mère du saint espoir?

Oui, dans l'enfance tout est agréable au Seigneur. L'âme, elle est sans tache et sans souillure; le corps, il est un vase d'honneur; le cœur, il est exempt de toute iniquité. L'enfant n'aime que sa mère, son père, ses frères, ses sœurs, et tous ceux qui l'entourent et qui lui donnent des marques de tendresse; il ne craint que ses parents. Son esprit n'a pas encore acquis la science du mal, science fatale qui a perdu le monde! Il ne se berce point dans des projets coupables, il ne se repaît point de désirs criminels; il ne rêve que des amusements légitimes et permis, que des plaisirs inoffensifs. Ses songes sont ceux de l'innocence, son sourire est celui des anges; et Dieu a dit à ces esprits de veiller près de son berceau, de le couvrir de leurs ailes, et d'étendre devant ses pas une main charitable, pour qu'il ne se brise pas contre la pierre que rencontrent ses pieds mal assurés.

Plus le monde va vieillissant, et plus le catholicisme s'étend et se dilate; plus le feu d'amour qu'il renferme en son sein généreux s'allume et se répand sur toute la face de la terre, plus il pénètre la société de sa chaleur vivifiante: et c'est là une bien forte preuve en faveur de sa divinité; car s'il était une œuvre humaine, il irait s'endurcissant à mesure qu'il vieillit. La vieillesse aime peu, ou du moins elle n'aime plus autant que la jeunesse; comme la vue, comme l'ouïe, comme la force physique, ainsi la force morale, l'entendement, la volonté, la sensi-

bilité, vont s'éteignant petit à petit, à mesure qu'augmente et croît le nombre des années. L'âge énerve le sentiment; le catholicisme, au contraire, enfante et produit sans cesse, en s'éloignant de son berceau, de nouvelles œuvres d'amour. C'est donc en Dieu, essence toujours ancienne et toujours nouvelle aussi, qu'il faut chercher le principe de son active et énergique charité.

Et une de ses conceptions les plus récentes et les plus admirables, c'est l'institution de ces crèches, où la charité apporte, en les pressant contre son cœur, en les réchauffant sur son sein si brûlant d'un feu puisé aux fournaises du divin amour, tous ces enfants du pauvre qui, encore au berceau, souffrent, pleurent et souvent périssent, tandis que leurs mères vont, hélas! gagner, à force de travail dans nos fabriques, nos ateliers, ou au milieu des champs, de quoi se nourrir elles-mêmes pour pouvoir faire ensuite couler leur propre vie dans les veines de leur enfant. Mères infortunées, votre sort est bien plus cruel que celui de ces autres mères à qui le Créateur n'a point donné une âme humaine! La biche ne quitte point son faon, ni la brebis son agneau; l'hirondelle s'éloigne à peine durant quelques minutes du nid où sont ses petits. Et vous, ô filles d'Ève, vous dans le cœur desquelles Dieu a mis tant d'amour pour le fruit de vos entrailles, combien il vous faut souvent quitter, pour des journées entières, le berceau qui renferme votre plus riche trésor et votre bien le plus précieux! Et combien d'enfants aussi poussent des cris perçants que personne n'apaise, éprouvent des souffrances que personne n'endort, et meurent noyés dans des larmes qu'aucune main n'essuie! Que de mères, en courant avec précipitation au berceau de leur enfant après leur journée de travail, journée si longue, hélas! n'ont

plus trouvé qu'un cadavre, leur enfant ne vivant plus que parmi les chœurs des anges, dans la cité des esprits purs !

Oh ! bénie soit l'âme sainte qui a reçu du ciel la pieuse pensée de rassembler tous ces enfants sous l'aile de la charité ; de leur donner, sous les titres de *sœurs*, de *tantes*, de *mères* ou de *marraines*, des gardiennes vigilantes et bonnes, qui ont pour ces innocents toute la tendresse de celles qui les ont mis au monde !

Une telle institution a dû être inspirée par la mère qui est *aimable* et *admirable* au-dessus de toutes les mères ; aussi doit-elle être partout sous son auguste patronage. L'image de Marie tenant son enfant sur ses bras ou sur ses genoux domine en effet tous ces berceaux aux rideaux verts ou blancs, tous ces anges déchus par le péché originel, et réhabilités par la grâce du baptême. Et quand ces enfants se réveillent, l'image de la Vierge-mère a leur premier regard et leur premier sourire ; quand ils dorment, c'est elle qui veille sur leur paisible couche ; et quand ils crient et pleurent, vite elle envoie une de ses humbles et pieuses servantes, qui les apaise en les couvrant de pudiques baisers, et en répétant ces accents d'une âme qui maintenant s'unit aux harpes séraphiques :

« Les cieux ont suspendu leur douce mélodie lorsque Marie a chanté pour endormir Jésus.

« D'une voix divine, la belle Vierge, plus brillante qu'une étoile, disait ainsi :

« — Mon Fils, mon Dieu, mon trésor chéri, tu dors ; et je meurs pour tant de beauté.

« En dormant, ô mon bien, tu ne regardes pas ta mère ; mais l'air que tu respires est du feu pour moi.

« Avec les yeux fermés, tu blesses mon cœur ! Que sera-ce de moi quand tu les ouvriras ?

« Tes joues de rose me ravissent. Oh ! mon Dieu, mon âme se meurt pour toi.

« Tes lèvres vermeilles me demandent un baiser ; pardonne, mon enfant, je n'en puis plus !

« — Elle se tait ; et, pressant l'enfant sur son sein, elle lui donne un baiser.

« L'enfant se réveille, et, d'un œil où respire l'amour, il regarde sa mère.

« Ah ! Dieu, ce coup d'œil, ce regard fut pour la tendre mère un trait qui lui blessa l'âme (1). »

Oh ! que le Dieu qui dispense avec tant de bonté leur pâture aux petits des oiseaux et au moindre des insectes, que ce Dieu qui prend soin de l'herbe et de la fleur des champs, et dont la tendresse paternelle s'étend à toute la nature, que ce Dieu multiplie et propage ces établissements si utiles aux classes laborieuses et pauvres, et si dignes de l'intérêt et des vives sympathies des cœurs compatissants ! Qu'il les multiplie partout, et particulièrement dans ces cités populeuses où la misère exerce de si tristes ravages ! Mais que par-dessus tout il en dote cette grande, cette immense capitale, qui sans cesse élargit et dilate son enceinte, et qui sans cesse aussi élève plus haut les nombreux étages de ses maisons !

Quoique à quarante lieues de cette cité à la fois si riche et si indigente, nous ne savons que trop, nous qui écrivons ces lignes, combien la faux de la mort moissonne de victimes parmi les enfants nouveau-nés de la classe ouvrière. Les pauvres des campagnes, les pauvres des provinces même les plus éloignées, vont demander des

(1) S. Marie-Alphonse de Liguori, *Canzocine in onore di Maria santissima*. — *Livre de Marie*, 2^e vol., pag. 116.

nourrissons aux pauvres de Paris. A peine nés, et souvent même dès le jour de leur naissance, en quelque état qu'elles soient de santé ou de maladie, de force ou de faiblesse, sans l'avis préalable d'une autorité compétente et juge en cette matière, l'été comme l'hiver, dans les froids les plus rigoureux comme dans les chaleurs les plus fortes et les plus accablantes, ces innocentes créatures sont sur-le-champ remises à des mains mercenaires, à des mains pauvres et avides, à des personnes qui ne présentent aucune garantie ni d'âge ni de moralité. Elles sont jetées pour plusieurs jours et plusieurs nuits dans des bateaux, dans des diligences, où elles sont souvent privées d'air, de sommeil, d'aliments, et de tous ces soins assidus et variés que réclame et qu'exige leur existence alors si frêle. Aussi beaucoup de ces enfants arrivent-ils morts ou mourants au lieu de leur destination, et certains cimetières de village en sont, à la lettre, peuplés.

Que nous serions heureux si ces lignes, tombant sous les yeux de quelque homme influent, pouvaient appeler bientôt l'attention du gouvernement sur un désordre qu'il ne faut imputer qu'à la misère ! Pour économiser un ou deux francs par mois, de pauvres pères, de pauvres mères de famille envoient leurs enfants au loin, et les confient à des nourrices qui sont elles-mêmes dans l'indigence, et qui manquent des choses les plus nécessaires à la vie. Que nous serions, répétons-le, que nous serions heureux si, par suite de nos réflexions, ceux qui le peuvent apportaient un remède à ce mal ! Que nous serions heureux si nous pouvions, par ces seuls mots sortis de notre cœur, ouvrir les yeux et à la charité et à l'autorité, conserver leurs enfants à quelques pauvres mères, et soustraire quelques-uns de ces enfants infortunés à une mort prématurée !

Hélas ! combien, de nos jours, elles sont nombreuses et effrayantes les plaies du corps social, surtout dans cette partie du peuple qui ne vit que de son travail ! La charité chrétienne a déjà pourvu à plusieurs de ses besoins les plus pressants ; et il ne faut pas oublier, parmi les inventions modernes de la bienfaisance catholique en faveur des classes malheureuses, l'institution des salles d'asile, qui sont pour les enfants du second âge ce que les crèches sont pour ceux du premier âge.

Dès que l'enfant peut marcher ou du moins se soutenir, avant d'aller gagner sa pénible journée, sa mère le conduit, et plus souvent encore elle le porte, afin qu'il soit bien gardé et qu'il ne lui arrive ni mal ni accident, à ces précieux dépôts tenus et présidés par des femmes chrétiennes, et la plupart du temps solennellement vouées à Dieu et au service des pauvres. Et dans ces salles, et au-dessus de ces petits essaims d'enfants bourdonnant comme des abeilles à l'entour de leur ruche, quelle figure remarquez-vous ; sinon celle de Marie ? A quelle source, à quelle école les saintes filles qui veillent sur cet âge si tendre vont-elles puiser le courage, la prudence et l'amour dont elles ont besoin pour bien remplir leur sublime et céleste mission ? Vous le voyez à la statue et aux tableaux qui se dessinent sur les murs du théâtre de leur zèle ; vous le voyez au chapelet qui pend à leur ceinture ; vous le voyez à la médaille attachée à leur cou. C'est la Vierge de Bethléem, la Vierge de Nazareth qui leur apprend comment elle aima son Jésus, et comment elles doivent à leur tour aimer et soigner ces enfants, dont elles sont les mères adoptives ; c'est Marie qui verse en leur âme quelque chose de la tendresse dont son cœur, à elle, débordait pour le fruit divin de ses chastes entrailles.

Et aussi la première prière que savent ces enfants, la première invocation que bégaièrent leurs lèvres pures et innocentes, c'est l'*Ave, Maria*, qu'ils savent plutôt que le *Pater*, comme ils ont dit *Maman* avant d'appeler leur père. Oh ! oui, bonnes surveillantes, pieuses sœurs, aimez tous ces enfants comme Marie aima Jésus, et apprenez-leur de bonne heure à aimer à leur tour Marie comme Jésus l'aima ! Qu'ils suçent avec le lait une tendre pitié pour la Reine des anges, et qu'ils croissent en aimant de plus en plus celle qui s'appelle aussi *Notre-Dame du Berceau* et *Notre-Dame de l'Enfance*.

En parlant du baptême, M. de Chateaubriand a dit : « Combien qui méconnaissent le christianisme, qui le blasphèment, et qui peut-être lui doivent la vie ! Combien le baptême n'a-t-il pas sauvé d'enfants, en les marquant du sceau de Dieu ? » Et imitant cette belle et judicieuse réflexion, nous dirons, nous, ici : Combien qui méprisent et dédaignent le culte de Marie, et qui lui doivent peut-être d'avoir été, par les sages institutions qu'il a suggérées et qu'il anime de son esprit, préservés des dangers sans nombre qui environnent de toutes parts les enfants en général, et surtout les enfants des pauvres ! O culte bienfaisant, ton privilège, comme celui du christianisme dont tu n'es qu'un rameau, une émanation, est de faire des ingrats en multipliant tes bienfaits !

Ce culte bien-aimé, qui a pris l'enfant au sortir du sein même de sa mère, le suivra charitablement dans toutes les phases du premier âge ; il l'a protégé dans la crèche et dans la salle d'asile : il va maintenant le suivre et le protéger à l'école.

Oui, le protéger à l'école !... Cette parole semble peut-être étonnante à quelques-uns... quelques-uns diront

peut-être : « Comment l'enfant peut-il avoir besoin d'une protection céleste à l'ombre, dans le silence et la paix de l'école, sous les yeux de maîtres sages ou de maîtresses vigilantes ? » Eh, mon Dieu, vous savez bien qu'il n'y a pas ici-bas de périls que pour le corps ! vous savez bien que l'âme a aussi ses ennemis, que le cœur a aussi ses accidents à redouter, une contagion à éviter, un air empesté à craindre et des lépreux à fuir ! vous savez bien que le vice se communique aussi vite et quelquefois plus vite que cette maladie physique dont on a si grande peur, et qu'on cache avec tant de soin quand on en est atteint ! vous savez bien que quand l'intelligence de l'enfant s'ouvre aux rayons de la vérité, elle peut s'ouvrir aussi aux ténèbres de l'erreur ; quand elle commence à acquérir la science du bien, elle peut aussi au même instant acquérir la science du mal. Vous savez bien qu'au moment où les vertus peuvent germer dans la conscience de l'enfant, les passions et les vices peuvent également y jeter leurs funestes racines.

Eh bien, comment empêcher la naissance et le développement des vices ? Comment prémunir ces jeunes cœurs contre les mauvais discours, contre les mauvais conseils, contre les mauvais exemples, contre leurs propres penchants ? comment leur conserver leur pureté baptismale, leur candeur, leur innocence ?

Maîtres et maîtresses de l'enfance, vous à qui est confiée l'espérance de l'avenir, élevez vos regards vers l'image de Marie, reine, modèle et canal de toutes les vertus ; faites attention à son culte, *attendite et videte* ; c'est de là que vous viendra un antidote efficace, un remède puissant, un secours abondant. Inspirez à vos enfants un amour tout filial pour la Vierge sans tache, et cet amour

si saint chassera de vos classes les exhalaisons du péché, l'odeur infecte du vice; il bannira les démons, ces esprits malfaisants, comme certaines substances végétales éloignent des animaux nuisibles. Cet amour de Marie sera dans vos écoles comme un parfum du ciel.

Et il en est ainsi dans toutes les écoles de filles et de garçons, dans toutes les pensions, dans tous les pensionnats où l'on comprend l'empire de la foi et de la grâce sur les esprits et sur les cœurs. Ces écoles sont placées sous la protection de Marie; les élèves s'y consacrent souvent à cette Vierge; souvent aussi on leur parle de sa puissance, de sa bonté et de ses amabilités. Son image les frappe partout, et ces élèves s'habituent à l'aimer comme une mère, et partant à éviter ce qui peut lui déplaire. De là que de fautes évitées! que de vertus pratiquées! quelle pureté dans les mœurs! quel ordre dans l'établissement! quelle paix dans les consciences! quelle sécurité pour les familles!

Et ces réflexions sont surtout applicables à ces grandes écoles des riches que nous appelons collèges, et qui renferment une jeunesse déjà avancée en âge, une jeunesse fière de sa fortune, des connaissances qu'elle acquiert et fière des sciences qu'elle cultive, une jeunesse qui doit un jour former la tête du corps social et diriger sa marche.

Plusieurs ont dit que l'instruction et même l'éducation donnée dans ces maisons est plus païenne que chrétienne, plus athée que religieuse. S'il en était ainsi, ne faudrait-il pas l'attribuer à la nature des ouvrages que les élèves qui étudient le grec et le latin ont constamment entre les mains dans tout le cours de leurs études, depuis les classes élémentaires jusqu'à la philosophie? Banni de nos lois, de nos mœurs, de nos croyances, le paganisme semble s'être

réfugié dans les classes des belles-lettres avec toutes ses erreurs et tout son cortège de passions érigées en divinités. Saturne, Jupiter, Vénus, Mercure, Pan, Priape, c'est-à-dire tous les vices personnifiés, et, qui plus est, divinisés, voilà les dieux et demi-dieux dont les noms et les turpitudes passent et repassent sans cesse sous les yeux, dans l'esprit et dans la mémoire de la jeunesse des colléges. Pourrait-elle puiser des eaux pures et limpides et un breuvage sain dans ce borbier fangeux? pourrait-elle respirer un air salubre et vital dans cette atmosphère fétide et pestilentielle? pourrait-elle trouver l'amour de la vertu dans les exemples de tous les vices et de tous les forfaits? Non, non ! Celui, dit l'Écriture, qui aura touché de la poix, en gardera l'odeur et la tache; *qui tetigerit picem, inquinabitur ab ea* (1). Ne nous étonnons donc pas qu'ayant sans cesse entre les mains les récits contagieux de la mythologie, la jeunesse de nos colléges soit violemment portée au mal; car, outre les mauvais penchans inhérents à la nature de tout enfant d'Adam, elle trouve à ses passions alors naissantes un nouvel aiguillon dans les fables païennes, dont elle se repaît sans fin.

Pourtant, tout le monde sait combien l'innocence des mœurs est utile à la science, et combien l'abus du corps nuit à l'intelligence. Tout le monde sait combien les désordres physiques nuisent aux nobles facultés de l'esprit. Ah! les feux brûlants du soleil, le vent glacial de l'aiglon, une sécheresse trop prolongée, des pluies trop continues, sont moins préjudiciables aux fleurs de nos parterres, aux fruits de nos vergers, aux vignes de nos coteaux et aux blés de nos campagnes, que les habitudes sensuelles

(1) *Eccl.*, XIII, 1.

ne le sont à la jeunesse de nos maisons d'éducation. Lisez dans les ouvrages de l'énergique Lamennais⁽¹⁾, le tableau si effrayant des effets de l'impureté sur ses victimes infortunées, et comprenez combien, dans l'intérêt de la santé et même de la vie du corps, comme dans l'intérêt des études et des progrès scientifiques, il importe que les mœurs des jeunes gens soient chastes.

Et pour cela, ô vous à qui la Providence et la société ont confié le noble soin de former l'élite de notre jeunesse à la science et à la vertu, éloignez d'elle tout ce qui peut corrompre et gâter son cœur, tout ce qui peut l'asservir à l'empire des sens. Faites plus encore, et, aidés du levier tout-puissant que vous offre la foi chrétienne, détachez-la de la terre et de tout ce qui est terrestre; enseignez-lui à régner sur elle-même en maîtresse absolue; apprenez-lui que l'homme est une intelligence servie et non dominée, non maîtrisée par des organes, et que, chez lui, c'est l'âme et non le corps qui doit commander.

Et, entre autres moyens efficaces et infaillibles que vous offre la bienfaisante religion du Christ, ayez recours au culte si salutaire de Marie.

Marie! mais c'est à peine si l'on connaît dans nos collèges celle dont la place est si grande au ciel et dans l'Eglise! c'est à peine si l'on connaît dans nos collèges celle que tant d'oracles ont annoncée, que tant de signes ont précédée, celle que tant de bouches éloquentes ont louée, celle que tant de lyres mélodieuses ont chantée. Marie! mais on croirait qu'elle n'est qu'un être fabuleux, un mythe fantastique, un souvenir sans puissance, tant on

(1) *Essai sur l'indifférence en matière de religion*, chap. IX, 1^{er} vol., pag. 291.

parle peu d'elle , tant on l'honore peu , tant on l'invoque peu !

O guides de la jeunesse dans les voies ardues de la science et dans le riant pays de la littérature , chefs d'institutions , célèbres et savants professeurs , dites à vos élèves d'aimer et de prier , de respecter et d'imiter , et honorez vous-mêmes d'un culte éclatant et public , celle qu'ont vénérée et louée Alekwin et Gerson , Dante et Pétrarque , le Tasse et Cervantes , Brugnot et Charles Nodier , et bien d'autres encore dont nous dirons les noms ailleurs ! Que vos exemples et vos paroles inspirent à vos élèves l'admiration la plus sincère pour la Vierge des vierges , et l'amour le plus tendre pour la plus aimante des mères . Oh ! puissent nos collègues nous donner des jeunes gens dont l'âme ardente et pieuse aime la mère de Dieu comme l'ont aimée les Gonzague , les Stanislas et les Berchmans ! Puissent nos collègues nous donner des jeunes chrétiens dont le génie la salue comme l'a fait le grand poète lyrique dont nous reproduisons ici les soupirs d'une si douce et si tendre mélancolie :

« Vierge-mère , vers qui , tremblant et faible , j'élève la voix , — et il est bien temps désormais que je te prie , — ah ! viens ! et tes beaux yeux , abaisse-les sur moi , pécheur affligé qui t'invoque !

« Viens , car il me reste peu de jours à vivre ; il me reste beaucoup à pleurer et beaucoup à craindre , parce que j'ai passé dans le crime et les malheurs mon huitième lustre déjà , et que je meurs petit à petit .

« La mort peut-être aurait mis fin à ma souffrance et à ma vie ; ce corps misérable reposerait peut-être dans le tombeau :

« Mais elle voit imprimée en moi ta noble et tendre lu-

mière ; elle admire en moi ta divine image, et n'ose me frapper.

« Vierge Marie, je songe à tout ce qu'il me coûte d'étude et d'art pour acquérir un renom passager qui, une fois obtenu, remplit, mais ne rassasie pas, et ensuite, comme une fumée légère, s'éloigne et se dissipe.

« Avoir, sur les livres de l'Étrurie et de l'Ausonie, usé la fleur de mes ans ; avoir ajouté un faible nom à mon propre nom, et m'être en partie arraché à la foule ;

« Et entendre la renommée qui parle de moi, la renommée, hélas ! trop mensongère : oh ! combien, Vierge sainte, combien voilà de quoi pleurer !

« Que n'ai-je moins écrit et pleuré davantage ! que n'ai-je le style moins poli et l'âme plus belle, l'esprit moins brillant et le cœur plus pur et plus saint (1) ! »

Oui, que la jeunesse de nos collèges croisse et grandisse sous l'influence du culte de Marie, et elle fleurira par la vertu et les talents, par l'esprit et par le cœur, pour la terre et pour le ciel. La gloire du Liban lui sera donnée ; elle aura la beauté du Carmel et de Saron, et elle reconnaîtra la gloire du Seigneur et la grandeur de notre Dieu (2).

(1) Vincenzo da Filicaia, *Poésie toscane*. — *Livre de Marie*, 2^e vol., pag. 100.

(2) Isaïe, XXXV, 1-2.



XXXIII.

CULTE DE MARIE DANS LES PRISONS, LES BAGNES, LES
CACHOTS, ET JUSQUE SUR LES ÉCHAFAUDS.

Ceux que retiennent de rudes entraves, c'est Marie qu'ils appellent..... C'est vous, ô Vierge, que les criminels nomment leur patronne.

Érasme.

Depuis le péché d'Adam, et par suite de ce péché à jamais déplorable, la terre est devenue une vallée de soupirs et de gémissements, un champ de ronces et d'épines, une vigne aux plants amers, et un jardin de noyers, comme dit l'Épouse des cantiques; et l'homme, qui y vit à peine quelques jours, y est rempli et accablé d'innombrables misères (1). Il ne s'assoit, un instant, au bord des fleuves de Babylone que pour les grossir de ses pleurs (2); il ne porte à ses lèvres la coupe de la vie que pour en boire le fiel; il n'ensemence ses sillons qu'en les arrosant de ses larmes (3). Et, dans ses peines, à qui donc ira-t-il demander des consolations? quelle main pansera ses plaies, rien de ce qui est sous le ciel ne pouvant nous apporter un soulagement véritable?

Aussi le Dieu très-bon, qui, dans sa charité immense et infinie, résolut de sauver l'homme et de le relever, dut se proposer avant tout d'être son consolateur.

(1) *Homo brevi vivens tempore, multis repletur miseriis. Job.*

(2) *Super flumina Babylonis, illic sedimus et flevimus. Ps. CXXXVI, 1.*

(3) *Euntes ibant et flebant, mittentes semina sua. Ps. CXXV, 6.*

Et en effet, n'est-ce pas sous ce titre adorable que Jésus se présente à nous ? Ne nous dit-il pas lui-même qu'il est venu pour guérir les blessures du cœur, *ut mederer contritis corde* (1) ?

N'appelle-t-il pas à lui ceux qui souffrent et qui pleurent, c'est-à-dire tous les hommes sans aucune exception ? Car qui est-ce qui n'a pas acquis la science des douleurs ? quelle est l'âme qui n'ait pas été opprimée par le chagrin ? Donc tous les hommes nés de la femme ont besoin, pour leurs maux, d'un baume adoucissant. Et ce baume, Jésus-Christ l'a apporté sur la terre ; et, pour mieux compatir à nos infirmités, il a voulu lui-même les sentir et les éprouver ; il a voulu lui-même porter notre lourde croix et le fardeau de nos douleurs ; il a voulu lui-même boire jusqu'à la lie le calice d'amertume que la main de son Père nous a préparé au jour de son irritation. « Aussi, dit le grand Apôtre en parlant du Sauveur Jésus, nous n'avons pas un pontife qui ne sache pas compatir à nos misères ; car il les a toutes ressenties (2).

Et voyez : dans le chapitre précédent, nous nommions quelques-unes des divinités païennes. Nous avons aussi quelquefois étudié et examiné les diverses religions qui se sont partagé et qui se partagent encore le monde. Eh bien, trouvez, si vous le pouvez, des dieux qui consolent et guérissent comme le Dieu des chrétiens, comme le Dieu du Calvaire, comme le Dieu de l'Eucharistie ! Oh ! non, non, il n'y a pas sous le soleil de religion qui offre et donne aux malheureux, aux âmes affligées, un Dieu qui sèche leurs pleurs comme celui que nous adorons ; un

(1) Is., LXI, 1.

(2) Non habemus pontificem, etc. *Hébr.*, IV, 15.

Dieu qui, comme le nôtre, soit descendu du ciel et en descende encore sans cesse pour toucher nos blessures de sa main charitable, et répandre dans nos cœurs le baume du bon Samaritain ; *Non est alia natio tam grandis, quæ habeat deos appropinquantes sibi sicut Deus noster* (1). Il est le père de toute consolation, et il n'y a pas une douleur qu'il ne calme et n'adoucisse, pas une souffrance qu'il n'allège, pas un nuage qu'il ne dissipe (2) ; ses rigueurs même ont des douceurs, *Virga tua et baculus tuus ipsa me consolata sunt* (3).

Pareillement, la divine mère que Jésus-Christ mourant a donnée à tous ses disciples, est pleine de pitié et de commisération pour les enfants que le Sauveur a légués à son amour. Ce n'est pas une reine qu'il nous a donnée à tous, du haut de sa sanglante croix, en la personne de Marie ; c'est une mère, *Ecce mater tua* (4). Et lorsque, dans cet article de son sacré testament, Jésus-Christ lui a dit à elle, en lui montrant saint Jean, et en saint Jean tous les chrétiens, *Voici votre enfant* ; c'est comme s'il lui eût dit : « Voici celui que désormais vous aimerez comme vous m'avez aimé moi-même ; voici celui aux douleurs, aux maux et aux besoins duquel vous compatierez comme vous avez compati à mes propres douleurs ; *Ecce filius tuus.* »

Aussi un pieux auteur de nos jours s'écrie-t-il, dans un ouvrage bien connu de tous ceux qui honorent Marie durant le mois que la piété lui a consacré tout entier :

« Êtes-vous déchu de votre première condition, tombé

(1) *Deut.*, IV, 7.

(2) *II Cor.*, I, 3.

(3) *Ps.* XXII, 4.

(4) *Joan.*, XIX, 27.

de la grandeur ou de la fortune dans l'obscurité ou l'indigence ? souvenez-vous que Marie, la fille des rois, fut méconnue dans la ville même de ses aïeux. Quelle a jamais été la mère réduite à mettre son fils au monde dans une étable ? Êtes-vous l'objet de soupçons injurieux, poursuivi par la haine, alarmé pour la conservation de ceux qui vous sont chers ? Marie a subi toutes ces épreuves. Avez-vous à déplorer la perte d'un fils unique, d'un ami, d'un époux, d'un père ? Marie a essuyé toutes ces pertes ; car Jésus-Christ était pour elle fils, ami, époux et père. Sont-ce les épreuves spirituelles qui vous arrachent des gémissements et des soupirs ? le sentiment de la grâce est-il comme éteint dans votre cœur ? le Dieu que vous aimez se dérobe-t-il à vos poursuites, et n'entendez-vous plus sa voix ? l'onction de la piété ne pénètre-t-elle plus votre âme, ne la soutient-elle plus contre les tentations ? A laquelle de ces douleurs Marie a-t-elle été étrangère ? Sont-ce les malheurs de la religion qui vous déchirent, les blasphèmes des méchants, les triomphes de l'impiété, les scandales, la perte des âmes ? Ah ! jetez un regard sur le Calvaire ; songez aux déchirements de Marie au pied de la croix, et demandez-lui des consolations ; car elle n'a pas seulement été éprouvée en toute manière, afin qu'elle nous portât une compassion plus tendre, mais encore elle a été rendue toute-puissante, afin qu'elle pût secourir ceux qui sont livrés à l'affliction. Et quel soulagement ne se trouverait pas dans les entrailles maternelles de celle en qui s'est incarnée la miséricorde ? qu'en mourant Jésus-Christ a substituée à sa tendresse comme à sa puissance, et qu'il n'a placée à sa droite que pour en faire la dispensatrice de tous ses dons ? Vous devez donc, dans toutes vos afflictions, recourir à Marie . . . Dans vos peines d'es-

prit, dans vos peines de cœur, dans ces coups si sensibles que vous portent l'injustice des hommes, l'inconstance de vos amis, la froideur et peut-être l'ingratitude de vos proches; dans ces tristesses mortelles qui viennent tout à coup fondre sur votre âme et la remplir d'amertume, épanchez ce cœur malade dans le cœur de Marie, et elle répandra sur vos cœurs le baume d'une pure et douce consolation. . . Dans vos maladies, dans l'humiliation de ce corps que la terre demande, dans ce sentiment pénible que fait quelquefois éprouver la vue du tombeau, élevez vos regards vers Marie, et prononcez son nom avec amour (1). »

Ces vérités ont été depuis longtemps senties dans l'Église catholique; depuis longtemps les âmes que la douleur étreint se sont habituées à se réfugier dans les bras de Marie pour y répandre leurs larmes, comme l'enfant blessé aime à verser les siennes sur le sein de sa mère. Depuis longtemps Marie est appelée, par les chrétiens, consolatrice des affligés. Aussi, si les heureux du siècle lui demandent un regard (2), si elle est invoquée dans les palais des rois et dans les chapelles des châteaux, elle n'est pas oubliée de ceux qui souffrent, soit en leur corps, soit en leur âme, dans les plus tristes demeures.

Nous l'avons vue fêtée et par les princes, et par les peuples, et par les plus grandes cités, et par les plus petits hameaux, et par les ordres religieux, et par les séminaires, dans les communautés de femmes, comme dans les écoles de l'enfance et de la jeunesse.

Maintenant, cherchons ailleurs les traces de son culte

(1) Mgr Letourneur, *Nouveau Mois de Marie*, XXIII^e jour.

(2) *Vultum tuum deprecabuntur omnes divites plebis. Ps. XLIV, 3.*

chéri ; cherchons-le dans ces maisons de sinistre et horrible aspect, où la société renferme ses membres coupables, ou du moins réputés tels par la justice humaine ; cherchons le culte de notre mère à tous dans l'enceinte des prisons.

Dans l'enceinte des prisons ! Mais la foi pénètre-t-elle dans ces enfers terrestres, où conduisent le plus souvent l'oubli et même le mépris des dogmes et de la morale de l'Évangile ? N'est-ce pas en étouffant en soi les croyances religieuses, les cris de la conscience et la voix du remords, qu'on se fraie un chemin vers ces lieux d'ignominie ? N'est-ce pas pour avoir fermé les oreilles de son cœur aux reproches secrets de Dieu, aux avertissements de sa grâce ; n'est-ce pas pour avoir dit souvent, comme les insensés que fait parler Salomon : « Le temps de la vie est court : ne nous refusons rien, livrons-nous à tous nos penchants ; » ou comme les infâmes vieillards qui attentèrent à la fois à l'honneur et à la vie de la chaste Suzanne : « Personne ne nous voit, pas même Dieu ; *nemo nos videt* (1) ; » n'est-ce pas en passant par l'incrédulité, que l'on arrive au crime, et, par le crime, aux maisons d'arrêt et de détention ?

Et, s'il en est ainsi, comment voulez-vous donc que, dans de pareils séjours, habités par tous les vices et par tous les forfaits, il y ait place pour le culte de la Vierge immaculée ?

Et pourquoi pas ? D'abord, combien d'innocents sont souvent, par erreur ou par prévention, sur des jugements iniques ou sur de simples soupçons, et surtout dans les jours d'agitations politiques, jetés dans les prisons ! com-

(1) Daniel, XIII, 20.

bien de martyrs de la foi ont peuplé ces affreux séjours, depuis Néron jusqu'à Robespierre, depuis saint Pierre et saint Paul jusqu'au courageux Perboyre, récemment emprisonné et décapité au Tonquin ! combien d'hommes vertueux, victimes de l'ingratitude des rois ou des peuples, ont gémi dans les fers, depuis Socrate et Bélisaire jusqu'à Malesherbes et Louis XVI ! combien d'âmes nobles et honnêtes, généreuses et bienfaisantes, sont souvent écrouées dans ces antres de douleur pour un emportement subit, pour un acte irréfléchi, pour un oubli d'un moment, pour une malheureuse faiblesse ! combien d'âmes encore réellement coupables, réellement criminelles, que le châtimement rappelle et fait rentrer en elles-mêmes ; qui, une fois renfermées dans ces enceintes d'infamie, se voient, se considèrent, etrougissent de leur état ! Éloignées des objets qui ont fait leur malheur, soustraites aux tentations qui ont creusé sous leurs pieds l'abîme dans lequel elles se sont précipitées, mises dans l'impossibilité de marcher plus longtemps dans la voie funeste du vice, elles méditent, elles réfléchissent, et, de la terre, leur pensée peut encore s'élever vers le ciel. Comme l'enfant prodigue, elles peuvent encore, du milieu de leurs iniquités, se souvenir de leur *Père* céleste, et, par un effort sincère de repentir et de conversion, s'élancer dans ses bras, en avouant qu'elles ont péché contre les hommes et contre lui.

Eh bien, nous le demandons, le culte de Marie, la mère de bonté et de miséricorde, pourrait-il être antipathique à tous ces détenus ? Oh ! non, non, mille fois non ; car, au contraire, c'est surtout pour ces âmes que la confiance en Marie sera un baume consolateur ; c'est surtout à ces âmes qu'elle dit, de sa voix si pénétrante et si douce : « Venez à moi, vous tous qui géissez sous le poids de vos horribles

chaines, et du fond ténébreux de vos cachots infects ; venez, venez à moi, et je vous soulagerai, j'allégerai vos fers, je répandrai dans vos ténèbres un rayon de lumière, et vous trouverez pour vos cœurs agités et malades le calme et le repos (1). »

Oui, oui, infortunés que la société d'ici-bas repousse de son sein, habitez, par la pensée, dans une société meilleure où votre place est marquée, et qui vous attend, qui vous appelle pour partager avec vous ses ineffables joies. En entrant dans l'infamante et lugubre geôle où vos jours vont s'éteignant si misérablement, vous avez dit adieu à tout ce que vous aimiez dans ce monde qui vous séquestre et vous condamne tout vivants à une espèce de mort. Pour vous, plus de pères, plus de mères, plus de frères, plus de sœurs, plus d'enfants, plus d'époux, plus d'épouses, plus d'amis, dont le cœur s'approche de votre cœur, dont les larmes se mêlent et coulent avec vos larmes, dont la joie double votre joie. Pour vous, plus de vallons fleuris, plus de coteaux riants, plus de printemps. Toute la nature semble, pour vous, rentrée dans le néant. Vous ne sentez plus la société que par ses impitoyables rigueurs ; car, pour vous, plus de ces assemblées saintes et solennelles, où, avec tous les vôtres, vous répandiez devant Dieu, et au pied des autels, vos vœux et vos prières. Vos parents meurent, vos amis meurent ; et en mourant ils ne vous serrent pas la main, vous ne recevez pas leur dernier soupir, vous ne menez pas leur deuil, et l'on ne vous voit pas auprès de leur cercueil, et vous ne jetez pas l'eau sacrée sur leur tombe. De nouveaux rejetons naissent au sein de vos familles, des alliances se forment et se célèbrent parmi les

(1) Matth., XI, 28.

vôtres, et vous n'êtes point de ces fêtes ! le monde se réjouit, et vous, vous êtes dans la tristesse, et cette tristesse remplit et inonde votre âme (1) !

Pauvres frères, sœurs dignes de pitié et de commisération, oh ! levez, levez la tête vers un monde où vous n'aurez plus les écueils de celui-ci, les pièges de celui-ci, les tentations de celui-ci. Là, vous avez un père qui ne demande qu'à pardonner ; là, vous avez un juge qui veut, non pas que le pécheur meure, mais qu'il se convertisse et qu'il vive ; là, vous avez une mère dont le cœur n'est jamais fermé ; là, vous avez des frères, des sœurs qui vous tendent les bras. Approchez-vous de ce père, de ce juge ; jetez-vous sur le sein de cette charitable et toute-puissante mère. Recommandez-vous à ces frères, à ces sœurs qui vous ont devancés dans la terre de vraie et éternelle liberté. Franchissez donc par la foi, franchissez par la prière vos épaisses murailles, vos voûtes, vos grilles de fer, vos portes à triples verrous ! Pour l'âme, sachez-le bien, il n'est point de prisons, il n'est point de cachots, point de chaînes, point de menottes. Usez donc, usez donc de cette liberté pour vous élever, vous envoler par la pensée dans la cité des justes ! Vos sévères gardiens ont pouvoir sur votre corps, mais votre âme échappe à leur surveillance.

Si votre père selon la chair est éloigné de vous, vous en avez un autre ; vous avez Dieu, qui est partout où vous êtes, et que vous trouverez sous les voûtes les plus sombres, comme l'y ont trouvé les Joseph, les Daniel, les Jean-Baptiste, les Thomas Morus, et une foule d'autres

(1) *Mundus gaudebit, vos autem contristabimini. — Tristitia implevit cor vestrum. Joan., XVI, 10.*

avec lesquels il descendit dans les cachots, et qu'il n'abandonna pas dans les fers (1).

Si votre mère par le sang ne peut vous presser dans ses bras ; si elle est réduite, dans sa douleur, à venir chaque jour regarder les murs affreux qui renferment son enfant, sans pouvoir le consoler, ah ! il en est une autre qui peut entendre vos plaintes et essuyer vos pleurs ; et cette mère, c'est Marie, mère aussi de Jésus-Christ, le roi des condamnés ; c'est la Reine du ciel, notre vie, notre douceur et notre espoir. Appelez-la à votre aide, confiez-lui vos peines, versez vos larmes dans son cœur ; et de ses mains divines descendra sur votre âme aride, dans votre cachot ténébreux, une rosée de consolations, une rosée de lumière !

Bon et sensible Silvio, immortel prisonnier du Spielberg, vous que l'on aime et qu'on aimera, dans la postérité, à l'égal de l'auteur de l'*Imitation*, oh ! vous nous l'avez révélé, et nous nous en doutions avant même d'avoir lu les secrets de votre cœur : vous aviez porté, sous les plombs de Venise, la confiance en Marie ; car vous lui dites, dans un hymne tout embaumé du parfum de votre chastepoésie :

« Vierge sacrée... tu ne repousses pas, quoique pure, les cœurs souillés qui s'adressent à toi ; et, comme ton fils, tu désires le salut, mais non la mort des pécheurs.

« Ah ! tourne encore vers moi ces divins regards qui toujours sont émus de clémence pour ceux qui prient du fond de leur triste exil !

« Je t'aimai dès mon enfance ; plus tard, je semblai m'être éloigné de toi ; mais souvent ta pensée me fit pleu-

(1) Descendit sapientia cum illo in foveam, et in vinculis non dereliquit illum. *Sap.*, X, 13.

rer sur mes longs égarements.....

.....

« Si alors je me retirais dans un temple, je cherchais ton image, puis je mettais ma foi en ce visage virginal et céleste.

« Oh ! non, ne m'abandonne point, quoique les passions d'une jeunesse mobile et inquiète m'aient trop conduit par les voies de l'infidélité.

« Désormais je t'aimerai avec plus de constance ; mes pas ne s'égareront plus de ton doux sentier, car j'ai vu que, hors de là, tout est mensonge !

.....

.....

« Bien souvent, en un gué difficile, tu me tendis la main, et je sortis de l'onde !.. Que ta douce main vienne m'élever du milieu de ces périls aux célestes rivages !.... »

Aimable Silvio, sans doute, oh ! sans doute que bien des fois vous avez tracé, sur les murs de vos tristes cachots, le nom et le chiffre de celle dont vous avez dit encore :

« J'aime !... et sur mon cœur se trouve gravé, avec le saint nom du Seigneur, celui d'une dame, le nom de la Vierge qui s'assied près de lui ;

« Le nom de celle qui fait la gloire de son sexe, le nom de celle qui avait une si belle âme, que Dieu voulut être confié à ses soins.....

.....

« Salut, ô Marie !

« Sur moi, oui sur moi tes regards célestes et ineffables rayonnèrent dès ma naissance avec une maternelle tendresse.

« Et à ce fils qui gouverne le ciel et la terre, tu as de-

mandé, tu vas demandant secours pour moi, afin que j'arrive à son éternelle paix.

« Aux jours les plus malheureux de ma vie, ton invincible main essuya mes pleurs; jamais tu ne fus insensible à mes remords.

« J'aime! et sur mon cœur je porte gravé, avec le saint nom de Dieu, celui de Marie, celui de la dame qui s'assied près de lui,

« Le nom de la mère que le fils m'a donnée (1). »

Nous aimons à citer ici ces strophes ravissantes, surtout parce qu'elles sont les accents élégiaques d'un prisonnier illustre, et peut-être même une production de ces cachots barbares qu'il a immortalisés.

Mais voici d'autres vers en l'honneur de la même Vierge, qui furent à coup sûr inspirés et écrits entre les quatre murs d'une autre prison d'État.

Ils sont de ce Charles Nodier qui fut si connu et si aimé dans les jours où il vécut.

Voici comment, de la prison de Sainte-Pélagie, il s'écriait, en élevant vers le trône de Marie un œil humide de pleurs :

.....
 Heureux qui vit sous tes auspices!
 Que de fois tes rayons propices
 Ont rassuré les mariniers!
 Que de fois ta splendeur nocturne
 A charmé l'ennui taciturne
 Qui veille au lit des prisonniers!

.....
 Si jusqu'au ciel, où tout s'expie,
 Parviennent mes tristes accents,
 Tu sais sous quelle chaîne impie

(1) *Poésies inédites*, 1^{er} vol., pag. 20; Turin.

Languissent mes jours innocents !
Tu peux, de l'ombre où je t'adore,
M'envoyer comme un météore
Sur les ailes du séraphin,
Aux lieux où ma sœur éplorée
Devant ton image sacrée
Entretient la lampe sans fin.

Ainsi donc, ô vous tous que la société ensevelit vivants dans des tombeaux mille fois plus tristes que ceux des cimetières, innocents ou coupables, confiez-vous à Marie ! Que si votre conscience est pure aux yeux de celui qui voit tout, recommandez à Marie votre bon droit et votre honneur. Prenez-la pour votre avocate auprès du Dieu qui juge les justices même, et qui réformera tous les faux jugements des hommes. Elle, qui était plus sainte que les anges du ciel, n'a-t-elle pas été l'objet d'un soupçon flétrissant de la part de son époux ? N'a-t-elle pas été à la veille d'être accusée d'un crime que la loi punissait de mort ? N'a-t-elle pas dû s'expatrier, et gagner la terre de l'exil, pour se dérober au poignard qui la menaçait dans son fils ? N'a-t-elle pas vu ce même fils, le plus innocent des hommes, saisi et garrotté, lié et enchaîné comme un voleur, traité de séducteur, de rebelle et de conspirateur ; traîné, plutôt que conduit, de tribunaux en tribunaux ; accusé, condamné sans aucune forme de procès ; ici couvert de crachats, là déchiré de plaies, partout honni, baffoué, et enfin crucifié entre deux scélérats ? Et la femme, la mère qui a eu sous les yeux un semblable spectacle, et dont l'âme fut percée d'un glaive de douleur, pourrait-elle être insensible au cri d'un autre de ses enfants, victime de l'erreur ou de la perversité ? Non, non ! Criez-lui donc : « Allons, allons, notre avocate, tournez les yeux vers

nous , et prenez en main notre cause; *Eia ergo, advocata nostra, illos tuos misericordes oculos ad nos converte.*

Mais si , coupable ou non , Dieu le permettant ainsi , vous êtes condamné , et condamné à mort ; ô ciel ! que vous dirai-je ? quel remède apporter à un mal incurable ? quelles consolations peut-on donner à un cœur qui a perdu l'espérance ? Oh ! enfant de Dieu , oubliez la terre qui vous a porté , et qui aujourd'hui vous dévore. Elle devait être votre mère ! elle n'est plus que votre marâtre ! Oh ! oubliez votre peuple et la maison de votre père ! Ne pensez plus aux hommes qui devraient être vos frères , et qui sont vos bourreaux !

Enfant de Dieu , le cœur en haut ! Le ciel demande votre âme , mais il la veut pure et sainte ! Oh ! donnez-la-lui belle et sans souillure aucune.

Êtes-vous innocent ? souvenez-vous de tous ces martyrs dont le sang a ruisselé le long des échafauds et teint la poussière des arènes ; souvenez-vous de Jésus-Christ , le Juste par excellence , et le Roi des martyrs.

Êtes-vous coupable ? oh ! alors acceptez avec courage , ou du moins avec soumission , le baptême de sang que la loi vous inflige. Dans ce baptême laborieux , vous perdrez une vie d'un jour , et vous puiserez une vie éternelle ; vous perdrez une vie de misère , et vous trouverez le germe d'une éternité de bonheur.

O frère ! ô sœur ! les hommes vous condamnent . . . mais Dieu veut vous absoudre. Ah ! laissez sa main vous bénir , laissez-la briser vos chaînes , laissez-la vous ouvrir le ciel ! ne repoussez pas sa tendresse. Près de lui , près de son trône est une femme , une mère , qui vous aime plus que ne vous aimait celle qui vous a donné le jour !

Ah ! au nom de cette mère qui vous a porté dans son

sein et nourri de son lait, au nom de cette mère qui vous a tant de fois pressé dans ses bras caressants, dites un mot de confiance, un mot d'abandon et d'amour à cette autre mère que Jésus-Christ vous a donnée avec sa vie, avec sa dernière goutte de sang et son dernier soupir. Oui, dites un mot à Marie, et ce mot appellera la paix dans votre cœur, ce mot vous sauvera.

Qui ne sait en effet combien le père Bernard, si connu dans l'histoire sous le nom de *Pauvre prêtre*, et qui, pendant soixante ans, visita dans les cachots et conduisit à l'échafaud les condamnés à mort; qui ne sait combien cet homme de Dieu sauva d'âmes endurcies et rebelles à tout, par la puissance miraculeuse de la prière *Memorare*?

O culte de Marie, nous te bénissons partout où nous te rencontrons; mais nous te bénissons surtout quand nous te trouvons au pied et sur les planches de l'échafaud. Tu reposes notre vue, attristée par l'effrayant appareil du supplice; culte chéri, tu es alors comme un lis épanoui dans une mare de sang!

Aussi, que d'âmes pécheresses ou saintes ont compris ta bienfaisance dans ces terribles moments!

Nommons seulement Étienne Dolet, Cinq-Mars, de Thou, le duc de Montmorency, le maréchal de Marillac, de Talleyrand, comte de Chalais, Urbain Grandier, George Cadoudal et Segondi, qui tous moururent de la main du bourreau, après avoir prié Marie de leur être propice

Mais pourrions-nous ne rien dire de vous, immortelles religieuses, héroïnes chrétiennes, filles du Christ et de Marie, qui, dans des jours maudits de Dieu, donnâtes à l'Église un spectacle aussi beau que celui qu'avaient donné les Blandine, les Agathe, les Agnès, les Juliette, sous le

règne des monstres qui portèrent sur leur tête une couronne d'empereur ou de roi ?

Les tyrans de 93 étreignaient la France comme un serpent boa presse et étreint sa victime pour en sucer tout le sang. Par un raffinement d'atroce barbarie, que l'enfer seul peut inspirer, les cannibales qui gouvernaient avec la massue des sauvages trouvèrent bon, un jour, de charger deux tombereaux de victimes destinées au couteau de la guillotine, et de faire passer ces deux charrettes républicaines au milieu d'un banquet civique, dont les convives purent jeter, et jetèrent en effet, aux saintes et sublimes martyres, enlevées au couvent des Carmélites de Montmartre, les sales débris de leur orgie. . . . « Mort, mort aux bigotes ! s'écrièrent une centaine de brigands avinés et l'écume à la bouche ! Elles vont partir de ce monde : qu'elles entonnent donc la *Marseillaise*, ou plutôt le *Chant du Départ* ! »

Et soudain les anges du Carmel chantèrent, avec le calme et la sérénité des anges du paradis :

Je mets ma confiance,
Vierge, en votre secours ;
Servez-moi de défense,
Prenez soin de mes jours ;
Et quand ma dernière heure
Viendra fixer mon sort,
Obtenez que je meure
De la plus sainte mort.

Vierge si chère
Aux premiers ans,
Sois notre mère,
Et bénis tes enfants !

.....
Oui, nous t'aimons, et nous venons t'offrir

Tout notre cœur, nos désirs, notre vie,
Et notre mort, puisqu'il nous faut mourir.

O Dieu ! ô Marie ! entendîtes-vous jamais monter de notre terre des chants plus purs ? Jamais les échos du ciel ont-ils répété des accents plus dignes de l'Éternel et de l'auguste Vierge qui trône auprès de lui ?

Ah ! nous le dirons ici, les exécutions (horrible mot !), les exécutions en France sont trop vides de tout sentiment religieux, trop dépouillées de tout symbole de foi et d'espérance.

A la vérité, un prêtre, tenant en main un crucifix, est sur la fatale charrette à côté du condamné. Mais à peine si on le remarque. L'appareil qui domine en ces lugubres circonstances, c'est celui de la force, de l'effroi et de la mort.

Nous voudrions, nous, voir dominer, comme dans un enterrement, la croix de Jésus-Christ, et les bannières des saints, surtout celle de Marie. Oh oui, qu'elle nous paraîtrait et douce et consolante, à la tête d'un convoi sanglant, cette image de la Vierge qui est le refuge des pécheurs comme des innocents ! Dans la foule qui les environne, les condamnés cherchent en vain, du regard, le regard de leur mère ! Que n'ont-ils en face de leur échafaud, pour y arrêter leurs yeux qui vont bientôt se fermer, l'image de leur mère adoptive, de celle qui, debout près de la croix où son fils était suspendu, pleurerait ? Que n'ont-ils devant leur gibet la figure virginale et maternelle de Marie, tenant sur ses genoux le corps inanimé de son fils supplicié ? Oh ! comme alors sortirait naturellement de leur cœur ce vœu, ce cri de grâce :

Quando corpus morietur,
Fac ut animæ donetur
Paradisi gloria !

Lorsque mon corps mourra, faites que mon âme obtienne la gloire du paradis !

Ici, comme en bien d'autres choses, Rome, la tête du catholicisme, nous donne un bel exemple qu'on devrait imiter partout. La bannière de la Vierge, mère de miséricorde, y flotte devant la potence, et l'âme des suppliciés peut s'envoler au ciel avec la pensée de Marie, avec une prière à Marie (1).

(1) *Mariæ nomen velut olivæ ramum in ore ferens avolabo, et requiescam.*

S. Germ. Constantin.



XXXIV.

CULTE DE MARIE DANS LES HÔPITAUX ET LES CIMETIÈRES ,
DANS LES MALADIES ET A LA MORT.

Les malades vous regardent comme leur guérison.

Érasme.

A toi le dernier regard, le dernier soupir du mourant; les ossements dorment plus tranquilles près de ton saint autel.

Borghli.

Dans le bonheur, dans la santé, plusieurs, vous le voyez sans cesse, oublient presque entièrement Dieu, leur âme, leur salut, et tout ce qui appartient à l'ordre surnaturel. Les plaisirs, les affaires absorbent toutes leurs pensées et toute leur activité. Mais quand vient l'adversité, lorsque la maladie s'abat et fond sur eux comme un vautour fond sur sa proie, alors ils se souviennent qu'ils ne sont pas des dieux, qu'ils ne possèdent pas en eux la source et le principe de leur félicité; ils voient, comme Adam et Ève, qu'ils sont pauvres et nus, faibles et impuissants, et qu'il y a, en dehors d'eux et au-dessus d'eux, une puissance invisible qui les tient sous sa main et de laquelle ils dépendent. Alors la foi, qui bien souvent n'est qu'un feu caché sous la cendre, la foi se ranime en eux, et de la foi naît la prière. Cette prière monte à Dieu; elle va à Jésus-Christ, *de qui sortait une vertu qui guérissait les malades* (1);

(1) Luc, VI, 19.

à Jésus-Christ, qui *a vraiment éprouvé nos infirmités et porté nos langueurs* (1), et qui est tout-puissant pour mettre fin à tous nos maux.

Mais, dans le catholicisme, après Dieu, qui prie-t-on dans les maladies plus que sa divine mère, invoquée par l'Église sous le titre si cher de *Santé des malades, Salus infirmorum* ? Comme on voit un enfant, au moindre mal qu'il endure, se confier à sa mère et lui dire ce qu'il souffre, ainsi les vrais chrétiens s'empressent, dans leurs peines corporelles, de recourir à celle à qui les maladies obéissent aussi.

De là tant de messes votives offertes chaque jour dans les chapelles et aux pieds des images de Marie ; de là tant de neuvaines entreprises en son honneur ; de là la renommée de certains pèlerinages dédiés à la Vierge, et spécialement visités par la foule des infirmes en état d'entreprendre ces voyages pieux ; de là enfin les noms divers donnés à cette mère de bonté, et qui portent en eux-mêmes le témoignage de sa puissante et charitable intervention dans nos maladies corporelles. *Notre-Dame de Pitié, Notre-Dame des Douleurs, Notre-Dame des Larmes, Notre-Dame de Souffrance, Notre-Dame de Bon-Secours, Notre-Dame de Guérison, Notre-Dame des Convalescents, Notre-Dame de la Vie, Notre-Dame des Agonisants*, voilà autant de titres qui prouvent que la sainte Vierge est loin de rester insensible aux maux physiques de ses enfants.

O vous donc qui, à l'aurore, au midi ou au couchant de vos années, souffrez dans votre chair ; vous que la main de Dieu frappe et afflige dans vos membres, élevez, oh !

(1) Is., LIII, 4.

élevez les yeux vers Marie. Durant vos jours sans repos et vos nuits sans sommeil, priez cette divine mère d'adoucir vos douleurs. Demandez-lui instamment la science et l'intelligence pour le médecin qui vous traite, une vertu salubre pour les remèdes que vous prenez, la force, le courage et la patience pour vous-mêmes, la récompense pour les personnes qui vous prodiguent leurs soins. Sollicitez par Marie, et il vous sera donné; car celui qui prie par Marie sera exaucé au jour de son humble prière.

Hélas ! tandis que la moitié du monde s'agite pour les affaires ou s'étourdit dans les plaisirs, l'autre moitié souffre et languit dans les entraves de la douleur ; et c'est à cette moitié de la grande famille humaine que nous montrons Marie comme ayant reçu de Dieu toute puissance pour nous guérir. Recourons donc à elle, et disons-lui : O Marie, ô ma mère ! si vous voulez, vous pouvez me rendre la santé, vous pouvez m'arracher à ces câbles de la mort qui déjà m'enlacent et m'étreignent, vous pouvez me retirer de ces ombres du trépas qui déjà m'enveloppent. A mes années peu nombreuses vous pouvez, Vierge puissante, ajouter d'autres années. O mère des vivants, faites que je ne descende pas encore parmi les morts ! Laissez-moi encore sur la terre pour vous y prier encore, vous y aimer encore ; car qui est-ce, ô Marie, qui se souvient de vous dans la tombe ? qui est-ce qui vous prie dans le silence du sépulcre (1) ?

« Et vous qui vous alarmez pour la santé, pour la vie même d'un père, d'une mère, d'un enfant, d'un parent, d'un ami, d'un époux, d'une épouse, d'un bienfaiteur, que vous aimez comme vous-même et peut-être plus

(1) *In inferno autem quis confitebitur tibi ? Ps. VI, 6.*

que vous-même, adressez-vous, en faveur de ces êtres chéris, à celle qui est la plante salutaire que notre terre a produite, à celle qui a porté en elle le germe précieux de notre guérison, à celle qui est devenue par grâce et par privilège le remède de tous nos maux, à celle qui peut guérir aussi toutes nos infirmités. Ou elle obtiendra la guérison, ou bien l'affliction corporelle tournera à l'avantage et au profit de l'âme. Priez devant son image, faites brûler des cierges devant sa chapelle; engagez-vous à quelque neuvaine, à quelque pèlerinage, suivant vos facultés, votre situation, votre rang; embrassez, avec un véritable esprit de foi, ces pratiques simples et populaires que l'Église a toujours approuvées, et auxquelles, dans leurs afflictions, nos pères recouraient avec tant de succès; et vous verrez se renouveler les merveilles dont vous lisez la touchante histoire (1). »

En effet, les annales de la religion catholique ne sont-elles pas toutes remplies du récit des guérisons vraiment miraculeuses dues à l'invocation de la très-sainte Vierge?

Mais tôt ou tard, dans un temps ou dans un autre, il faut mourir; et c'est surtout pour ce terrible moment, pour cet instant duquel dépend notre éternel avenir, que nous avons besoin de l'assistance de Marie.

Aussi, voyez comme l'Église nous apprend à nous ménager, pour notre dernier jour, la haute protection de cette mère de Dieu! car, dans les paroles qu'elle a elle-même ajoutées à la Salutation de l'ange, elle nous fait dire à la Vierge: « Priez pour nous, maintenant et à l'heure de notre mort. »

Ainsi, pas une fois nous n'aurons, par cette prière,

(1) Mgr Letourneur, *Nouv. Mois de Marie*, XXI^e jour, pag. 214.

invoqué l'auguste Vierge pour les besoins du voyage, sans l'invoquer en même temps pour le terme de ce voyage. Pas une fois nous ne l'aurons priée pour le cours de notre existence, qu'en même temps nous ne l'ayons suppliée de nous être bonne pour l'heure si décisive de notre mort. Nous lui aurons autant demandé pour ce seul et unique instant que pour tous ceux dont se sera composée notre vie. Un regard sur notre fin aura toujours accompagné nos vœux pour chacun de nos jours, pour chacun des besoins de notre pèlerinage.

C'est qu'en effet, en matière de salut, tout dépend de la fin.

En vain nous aurons bien vécu ; si notre mort n'est pas sainte, le ciel ne s'ouvrira pas pour recevoir notre âme. En vain nous aurons triomphé un nombre infini de fois dans les assauts soutenus par nous contre les efforts du démon ; si notre dernier combat est une défaite, l'immarrcessible couronne ne ceindra point notre front. En vain nous aurons constamment marché avec fermeté dans les voies du Seigneur ; si notre dernier pas est une chute, cette chute sera irréparable ; et impossible à nous de nous en relever.

De là, pour nous, l'indispensable et absolue nécessité d'avoir, en ce moment, un appui qui nous soutienne, un bouclier qui nous couvre, une armure qui nous défende. Et à qui, après Dieu, demander tout cela, si ce n'est à Marie ?

Méditons donc nos prières lorsque nous la prions, et que toujours un regard du cœur, quand nous demandons pour le présent, se porte sur cet instant qui, pour nous, finira le temps et commencera l'éternité.

Oui, oui, bienfaisante mère, priez pour nous mainte-

nant que nous sommes dans la mêlée, environnés de toutes parts d'ennemis acharnés; priez pour nous maintenant que nous sommes sur une mer remplie d'écueils, et fautiveuse par ses naufrages; mais redoublez pour nous vos prières toutes-puissantes durant la lutte qui décidera de notre sort éternel; priez pour nous quand nous tomberons sous le coup de la mort, et quand l'éternité nous ouvrira ses portes!

Quand la lumière de ce monde frappera mes yeux pour la dernière fois, divine Marie, priez pour moi!

Quand, pour la dernière fois, j'entendrai le tintement de la cloche qui vous salue, divine Marie, priez pour moi!

Quand mon regard mourant contempera pour la dernière fois votre image chérie et la croix de mon Dieu, divine Marie, priez pour moi!

Quand, pour la dernière fois, mes lèvres déjà froides prononceront votre doux nom et celui de Jésus, divine Marie, priez pour moi!

Quand le démon décochera ses dernières flèches contre moi, divine Marie, priez pour moi!

Quand, de ses pâles rayons, la lune éclairera la dernière de mes nuits, divine Marie, priez pour moi!

Quand le soleil luira sur le dernier de mes jours, divine Marie, priez pour moi!

Quand, pour la dernière fois, je presserai contre mon cœur votre effigie sacrée, divine Marie, priez pour moi!

Quand mon âme sortira de cette vie d'un jour pour entrer dans la vie sans fin, divine Marie, priez pour moi!

Quand mon corps froid et sans vie sera apporté au pied de votre autel béni, divine Marie, priez pour moi!

Quand on chantera sur mon cercueil le *Salve, Regina*

ou le *Languentibus*, prières par lesquelles on vous invoque pour les morts, divine Marie, priez pour moi !

Quand mon âme sera dans les flammes expiatrices, divine Marie, priez pour moi (1) !

Cette protection de Marie à l'heure suprême, combien l'ont demandée dans les termes les plus pressants !

« Vierge toute belle, s'écrie Pétrarque, accorde-moi ton assistance pour ma lutte pénible ! Solide bouclier sous lequel on échappe, sous lequel on triomphe, Vierge pieuse et douce, je viens, le cœur agenouillé à tes pieds, demander que tu me serves de guide, et que moi, pauvre égaré, tu me conduises au terme heureux.... Vierge sainte et bienfaisante, ne tarde point à me secourir, car j'en suis peut-être à ma dernière année. Mes jours, plus rapides que la flèche, se sont écoulés au milieu des misères et des péchés. Je n'ai d'autre attente que la mort. O toi en qui j'ai placé mon espoir, toi qui peux et qui veux me secourir dans mes besoins pressants, ne m'abandonne pas à ma dernière heure. N'examine point qui je suis ; n'envisage que celui qui daigna me créer ; n'examine point ce que je vaux, mais considère en moi l'auguste image de Dieu, et qu'elle te porte à me secourir, moi si chétif. O Vierge, remplis de larmes saintes et pieuses mon cœur languissant, afin que ma dernière larme du moins soit pour Dieu ; qu'elle soit pure de tout limon terrestre et dégagée de

(1) On trouve une invocation semblable à celle-ci dans un fort gracieux opuscule intitulé *A Marie gloire et amour !* par M. Couvelaire. Quand j'ai fait l'invocation que je donne ici, je ne connaissais ni l'opuscule que je viens de nommer, ni la prière à laquelle la mienne ressemble tant : M. Couvelaire et moi nous avons eu, chacun de notre côté, la même pensée, que nous avons l'un et l'autre rendue à peu près identiquement.

de toute folle pensée !... Le jour approche et il ne saurait tarder ; le temps vole et s'enfuit. Vierge compatissante, tantôt le cri de la conscience, tantôt l'effroi de la mort vient saisir mon cœur.... Recommande-moi à ton fils, vrai homme et vrai Dieu : qu'il recueille dans sa paix mon dernier soupir (1) ! »

Un autre poète non moins illustre, le Tasse, placé sur son lit de mort, demanda au jeune Rubens de dépendre de son cou la madone d'argent qu'il avait autrefois donnée au père de ce grand peintre. « Tu la reprendras, lui dit-il, quand mes lèvres auront laissé sur elle leur dernier souffle. » Rubens obéit soudain, et l'immortel auteur de la *Jérusalem délivrée*, après avoir fait brûler quelques poésies licencieuses, balbutia des prières en serrant la madone dans ses mains, déjà agitées par le frisson de l'agonie.

.,.... Lorsque le cadavre du grand poète, quelques jours après, eut obtenu les honneurs du triomphe, Rubens seul ne put suivre le char qui emportait les dépouilles de son noble ami. Il alla se réfugier dans le coin le plus obscur de l'église de Saint-Pierre ; et là, prosterné devant l'autel de la sainte Vierge, il pria avec ferveur, en tenant dans ses mains, en couvrant de ses baisers, et en arrosant de ses larmes, la madone d'argent qu'il avait reprise aux mains glacées du Tasse (2).

Cet infortuné poète, dont les malheurs sont connus aussi bien que les talents, crut voir la Vierge Marie lui apparaître ; et l'abbé Servaise raconte que, pendant une maladie très-grave qu'il eut dans sa prison, il se recommanda si instamment à la sainte Vierge, qu'elle le favorisa

(1) Canzone XLIX. — *Livre de Marie*, 2^e vol., pag. 85.

(2) *Le Culte de la sainte Vierge*, pag. 408.

d'une apparition céleste, qu'elle daigna elle-même descendre vers le poète souffrant et suppliant, et qu'elle le guérit, comme autrefois Jésus son fils guérissait les malades seulement en les touchant.

Le Tasse a consacré lui-même ce miracle, et chanté, en ces termes, à sa divine bienfaitrice, l'hymne de la reconnaissance :

« Malade, je languissais ; un sommeil profond enchaînait captives mes facultés intérieures ; tantôt glacé par un froid mortel, tantôt consumé par les ardeurs de la fièvre, j'étais là gisant, le visage tout pâle ;

« Lorsque, environnée, couronnée de lumière, et rayonnante d'un éclat céleste, ô Marie, tu descendis aussitôt pour soulager ma douleur, afin que mon âme ne succombât pas.

« Au milieu de ces splendeurs éblouissantes, je vis à ta droite saint Benoît et à ta gauche Scholastique, entourée de rayons lumineux.

« Donc je te consacre et ce cœur et ces pages, depuis que tu m'apparais plus belle dans les cieux, ô reine qui me guéris et me sauves (1) !

Voici d'autres accents : ils sont d'un saint poète demandant à la Vierge une mort précieuse devant Dieu.

« O mon espérance, Marie, mon doux amour, tu es ma vie, tu es ma paix.

« Dans cette mer orageuse du monde, tu es l'heureuse étoile qui peut conduire et sauver la nacelle où vogue mon âme.

« Sous ton beau manteau, ô souveraine bien-aimée, je veux vivre, et même j'espère mourir un jour ;

(1) *Opere*, t. VI, p. 350. — *Livre de Marie*, 2^e vol., p. 92.

« Car si j'ai le bonheur de sortir de ce monde en t'aimant, ô Marie ! j'aurai gagné le ciel.

« Je désire finir mes jours avec toi, afin que je puisse te suivre à mon tour dans le ciel.

« Heureuse mon âme, s'il m'est donné un jour de rester à tes pieds ,

« Et de voir la mère auprès de son fils, au-dessus de toutes les légions des esprits célestes !

• Viens donc me trouver, ma douce Vierge, à ma dernière heure, quand je serai arrivé au terme de ma carrière !

« C'est là ce que j'espère. Puissent mes vœux s'accomplir ! puisse-je rendre l'âme dans tes bras (1) ! »

Ces vœux furent exaucés. « La sainte Vierge, qui avait souvent apparu à son fidèle serviteur durant sa vie, venait, à sa mort, lui donner, sur la terre, un dernier témoignage de sa tendresse maternelle. A son visage enflammé et resplendissant, au sourire plein de douceur empreint sur ses lèvres entr'ouvertes, on crut avec raison que, dans ses derniers moments, il était de temps en temps consolé par la vision de la Reine du ciel. Son agonie fut douce comme le sommeil du juste, et saint Liguori expira en tenant entre ses mains un crucifix, et l'image de Marie appliquée sur sa poitrine (2). »

Heureux qui vit et meurt, comme ce pieux pontife, dans l'amour de Marie ! il éprouve à sa dernière heure la vérité de cette parole d'un autre client de la Vierge, non moins célèbre par sa science profonde et son immense érudition, que par sa ferveur et son humilité (3) : « Qu'il

(1) S. Liguori, *Œuvres complètes*, t. V ; Paris, 1835-36.

(2) *Vie du bienheureux Alphonse de Liguori*, par l'abbé Jaucard.

(3) Suarez.

est doux de mourir quand on a fidèlement aimé et servi Marie! »

L'âme qui emporte ce souvenir de la terre dans l'éternité, c'est l'abeille qui s'élance vive et joyeuse du calice embaumé des fleurs, avec le miel qu'elle y a pris et qu'elle va déposer dans sa mystérieuse ruche.

Que le culte de Marie soit donc, après celui de Dieu, notre culte chéri, notre culte quotidien, en santé comme en maladie, durant la vie et à la mort.

O vous qui le pouvez, chapelains, aumôniers, sœurs d'hôpitaux, faites fleurir ce culte dans les asiles ouverts à toutes les maladies, à toutes les misères du pauvre! Que l'image de Marie, que la statue de Marie apparaisse partout aux regards attristés de ces êtres souffrants que la charité rassemble et soigne dans nos hospices. Que la statue de Marie, appelée par un Père *publicum valetudinarium*, veille sur tous ces lits qui entendent tant de plaintes, tant de soupirs et tant de cris, qui sont mouillés de tant de larmes, trempés de tant de sueurs, témoins de tant d'agonies et de tant de trépas! La jeune vierge qui s'éteint comme la lampe qui n'a plus d'huile, la jeune mère qui se sent arrachée, malgré elle, à sa famille orpheline, seront un peu fortifiées, un peu encouragées, en voyant d'un regard mourant l'image consolante de celle à qui un jeune poète, enlevé aussi trop tôt, a dit, dans un moment de pieuse mélancolie :

Tu souffris, et tu plains les souffrances humaines :
L'enfance au cœur joyeux et l'homme aux jours flétris
N'ont jamais déposé ni vœux ni larmes vaines
A tes genoux bénis (1).

(1) Charles Brugnot, *Poésies*.

La charité évangélique qui a fondé nos hôpitaux, et qui ne s'occupe pas seulement des maux et des plaies du corps, mais qui donne aussi ses soins aux peines et aux plaies de l'âme, la charité a compris toute l'influence que peut avoir le culte de Marie sur le cœur des malades traités dans les hospices. Un très-grand nombre de ces maisons, ou, si l'on veut, de ces palais de la douleur, portent le nom de la sainte Vierge, et sont à différents titres sous son céleste patronage.

L'archi-Hôpital de Rome, formé des anciens hôpitaux de Sainte-Marie *in Portico* et de Sainte-Marie de la Grâce, s'appelle maintenant hospice de Sainte-Marie de la Consolation. Une confrérie de la Madone de Consolation fait le service de cette demeure pieuse et secourable. La ville des papes possède encore un autre hôpital du nom de Sainte-Marie *della Pietà*. Sainte-Marie *di Monte Serrato* y est l'hospice des Espagnols; *Santa Maria dell' Anima*, celui des Allemands; et Sainte-Marie d'*Itria*, celui des Siciliens.

L'hôpital de Florence, un des plus beaux de l'Europe, porte le titre d'Hôpital de Sainte-Marie-Neuve. C'est un édifice magnifique, où l'on soigne, par an, plus de trois mille malades.

L'*Albergo de' Poveri*, l'auberge des Pauvres, à Gènes, est un bâtiment immense, où plus de deux mille malheureux de toute espèce de misères trouvent abri et secours. Son église est consacrée sous l'invocation tutélaire de la Vierge Marie, qui, du fond du sanctuaire, regarde avec amour cette famille d'infortunés, et semble leur ouvrir les bras pour les presser contre son cœur et les convier à la suivre dans le divin séjour (1).

(1) Max. de Mont-Rond, *la Vierge et les Saints en Italie*.

L'Hôtel-Dieu de Paris porta longtemps le nom d'*Hôpital de la Bienheureuse Marie*. Il est ainsi désigné dans un acte du seizième siècle.

Les bains de Grioulx et de Plombières, l'hospice du mont Saint-Bernard, sont aussi sous le vocable de la mère de Dieu. « Ainsi donc, ô Reine du ciel, le bégaiement de l'enfance et le cri de la douleur, la prière pieuse et le chant de louanges, l'exclamation du désespoir qui se torture durant les nuits, tout cela s'élève du fond de la terre jusqu'à toi; et ton oreille, qui écoute avec sollicitude, s'ouvre à toutes ces supplications (1). »

Enfin, il n'est pas jusqu'à la demeure des morts qui ne soit souvent aussi consacrée à la mère des vivants. En plus d'un lieu la statue vénérable de Marie, notre vie et notre espérance, domine avec la croix les tombes et les fosses où les chrétiens attendent la résurrection.

Cette statue, notamment, se dessine avec grâce parmi la foule des monuments fastueux qui remplissent le fameux cimetière du Père Lachaise, véritable nécropole qui dort aux portes de Paris, et qui est, comme Paris, juive, chrétienne, catholique, hérétique, schismatique, musulmane, idolâtre, athée, païenne, etc.

Plusieurs papes ont accordé des privilèges particuliers et des indulgences spéciales en faveur des autels élevés dans les cimetières sous l'invocation de Marie, voulant par là attirer plus de prières, plus de suffrages, et par conséquent plus de grâces et de soulagement, aux âmes dont les cendres reposent dans une terre qui est spécialement le domaine de Marie.

On est heureux lorsque, dans ces champs de la mort,

(1) Le docteur J.-B. Rousseau.

on rencontre, çà et là, un souvenir de celle qui a aussi détruit l'empire de la mort en devenant Mère de la vie.

Pétrarque demanda qu'on écrivit sur sa tombe : *Vous, Vierge et mère, priez pour moi !*

Une statue de la sainte Vierge surmonte le monument funèbre de l'auteur de la *Messiad*e. Cette statue semble protéger du regard et du geste la cendre du poète qui s'écria un jour, dans son admiration pour la plus heureuse des femmes :

« Moi, chanter avec la mère du Très-Haut des hymnes au Rédempteur, moi qui n'ai point été purifié par la flamme de Dieu ! moi, bégayer des louanges au Fils éternel ! Chante, mère de Jésus, et je te suivrai de loin, car je t'aime. Dans l'étable modeste, tu as entendu le chant triomphal des anges de Dieu... et tu es la mère du Seigneur ! mais je l'aime aussi. Commence donc, ô mère du Crucifié (1) ! »

Et nous, à notre tour, nous tous, enfants de Marie, écrivons-nous, avec l'accent et sur le ton du chantre de Quedlinbourg :

« O vous qui vîtes naître et mourir l'Homme-Dieu, vous qui veillâtes sur son berceau et sur son glorieux sépulcre, mère des chrétiens, veillez aussi sur la cendre de vos enfants, qui dorment leur plus long sommeil ! Gardez les restes sacrés de ceux qui nous ont précédés dans la vie et dans la mort. Veillez, Marie, veillez sur la cendre de l'enfant et sur celle du vieillard, sur la cendre de la vierge et sur celle du prêtre ! Que rien ne profane leurs restes, que rien ne les dissipe, et que tous se retrouvent, à la voix de l'archange, pour se revêtir de gloire et d'immortalité !

(1) Klopstock, *Messiad*e, chant XIX.

« Et vous, dépouilles sacrées, dormez, dormez en paix sous le regard de Marie, mère de la sainte espérance; dormez, dormez en paix sous l'aile de la colombe; dormez, dormez en paix sous les rameaux bénis du cèdre du Liban, du cyprès de Sion, du palmier de Cadès, de l'olivier mystique, du rosier de Jéricho, de la vigne d'Engaddi; dormez, dormez en paix sous la feuille du lis odorant et du cinnamome embaumé; dormez sous le sceptre royal et tutélaire de Marie, comme Débora sous les branches du chêne de la douleur. Dormez, et ne vous réveillez que pour bénir à tout jamais celle qui aura protégé votre vie et votre mort, votre berceau et votre tombe! »

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LA PREMIÈRE PARTIE DE CET OUVRAGE.

Préface	1
I. Fête de la Conception.....	15
II. Fête de la Nativité de la sainte Vierge.....	32
III. Fête du saint nom de Marie.....	43
IV. Fête de la Présentation de la sainte Vierge au temple.....	55
V. Fête des Fiançailles de la sainte Vierge avec saint Joseph.....	66
VI. Fête de l'Annonciation de la sainte Vierge.....	76
VII. Fête de la Visitation.....	87
VIII. De la part de la sainte Vierge dans le mystère et dans les solennités de Noël.....	96
IX. Fête de la Purification de la sainte Vierge.....	106
X. Fête de la Compassion de la sainte Vierge.....	123
XI. Dévotion et fête du Saint Cœur de Marie.....	137
XII. Fête de l'Assomption.....	148
XIII. Samedi <i>de Beata</i> , ou samedi de la Vierge.....	179
XIV. Petit office.....	188
XV. Messes votives et neuvaines.....	194
XVI. Mois de Marie.....	202
XVII. Exhortation à la digne célébration du mois de Marie.....	222
XVIII. Rosaire et Chapelet.....	235
XIX. Notre-Dame du Mont-Carmel et le saint scapulaire.....	247
XX. Confréries et archiconfrérie.....	259
XXI. Pèlerinages, légendes, ex-voto.....	275
XXII. Processions, bannières, guidons, bâtons et statues portatives.....	301
XXIII. Litanies.....	319
XXIV. Antiennes et hymnes liturgiques. — Alma Redemptoris mater.—Ave, Regina cœlorum.—Regina cœli, lætare.....	329

XXV. Antiennes et hymnes liturgiques. — Salve, Regina. — Sub tuum. — Inviolata. — Ave, maris stella.....	339
XXVI. Prières à Marie pour les âmes du Purgatoire.....	350
XXVII. L'Angélus.....	364
XXVIII. Culte de Marie par le jeûne, l'aumône et la commu- nion.....	379
XXIX. Chapelles et autels de Marie.....	397
XXX. Consécérations générales de royaumes, de provinces et de villes à la très-sainte Vierge.....	413
XXXI. Culte de Marie dans les ordres et les instituts reli- gieux, dans les séminaires et les communautés de femmes.....	426
XXXII. Culte de Marie dans les crèches, les salles d'asile, les écoles, les collèges et les autres établissements de l'enfance et de la jeunesse.....	440
XXXIII. Culte de Marie dans les prisons, les bagnes, les ca- chots, et jusque sur les échafauds.....	454
XXXIV. Culte de Marie dans les hôpitaux et les cimetières, dans les maladies et à la mort.....	472

175

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

GMML



008632027

#MM10499 SAUC 1849



GMML

#MM10499

SAUC

1849